

**ÉMILE RAUDRAC DU BRAY**

**LA MÉMOIRE DE PHERLEK**



9 791096 721009

ISBN : 979-10-96721-00-9

**CARRAUD-BAUDRY**

Copyright © 1995, Patrick Émile Carraud

**ÉMILE RAUDRAC DU BRAY**

**LA MÉMOIRE DE PHERLEK**

ISBN : 979-10-96721-00-9

Copyright © 1995, Patrick Émile Carraud

Carraud-Baudry  
17 BIS, rue de Bois-Billières — 37230 Fondettes — France

## Résumé de *LA MÉMOIRE DE PHERLEK*

Un aristocrate lettré, sa belle-mère, trop jeune et trop jolie femme d'affaires, un chauffeur libidineux aux antécédents douteux, une secrétaire amoureuse.

Et Widrou Kergadec, druide des temps nouveaux.

Devant le grand feu près de la Roche Droneuse, Viviane, nue.

Et Claude Terrart, personnage ambigu, victime d'une atroce mutilation.

Adeptes d'une secte récemment constituée, l'ancien petit ami de la secrétaire, cherchant à s'emparer de documents archéologiques de première importance sortis en fraude d'un pays lointain.

La vie, l'amour, la haine, la mort, dans la douce quiétude des bords de Loire, sous le beau ciel de la Touraine.

*En fin de volume, une table synoptique propose un résumé plus détaillé de l'ouvrage.*

Cet ouvrage dépeint un univers imaginaire : les personnages de ce roman, les faits et gestes qui leur sont attribués, les contextes dans lesquels ils sont censés avoir évolué, et d'autres de ses éléments encore, relèvent essentiellement d'un domaine fictionnel. Toute ressemblance des personnages de cette fiction avec des personnages réels, ayant vécu, ou vivant encore, serait purement fortuite.

Les marques citées dans cet ouvrage sont, pour certaines d'entre elles, des marques commerciales ou déposées de leurs détenteurs respectifs.



# **LA MÉMOIRE DE PHERLEK**

*ROMAN*

Copyright © 1995, Patrick Émile Carraud



## PRÉFACE

*Le souvenir, la mémoire permettent aux hommes, aux individus comme aux sociétés, de se construire. Les présents fugaces, en de nouvelles strates, à tous les présents passés se superposent. Et tous les anciens présents accumulés, tous ces passés inspirent, guident, conduisent, commandent les destinées des hommes.*

*Tout le roman est marqué, toute l'action est sous-tendue de la longue histoire humaine, dont la connaissance, parfois si éclairante, induit parfois de si terribles, si tragiques événements.*

*Ce roman évoque la puissance de l'histoire, la force du mythe. Y sont abordés de grands thèmes éternels, comme le désir, l'amour, l'amitié, la jalousie, la haine, la soif de pouvoir, ou de richesses. Il y est question d'ambitions incoercibles. Il y est question du temps qui passe, de la vie, du trépas. Y coulent, entre les doigts décharnés de la sempiternelle et hideuse mort qui toujours accomplit sa danse macabre sur la tête ou sous les pieds des hommes, la poussière des âges révolus, se dissipant aux vents du temps. Y coulent les larmes et le sang.*



« Comme dans mes vieux jours  
J'ai encore bonne mémoire,  
Que m'entourent mes gens  
Qui prennent soin de moi,  
J'ai tout loisir de me souvenir ;  
En attendant la mort.  
De me souvenir de ce roi  
Que j'ai tant aimé,  
Qui peut-être m'aima.  
De me souvenir de ma vie.  
Et je veux en conter les histoires. »

Grehitehn Pherlek.  
Ramqou. Alvéole D. Texte I (1-11).  
Traduction : G. Yvomarc'h.



## CHAPITRE PREMIER

Elle restait la plupart du temps à l'appartement, attendant le retour de Joël.

Quand il était là, elle se montrait prodigue et avide d'affection. Joël lui reprochait souvent son manque de retenue. Même dans le privé, il fallait savoir se tenir, disait-il. Il l'aimait, oui ! Bien sûr ! Mais il lui reprochait sa sensualité excessive, l'incongruité de son appétit sexuel exubérant. Xavière avait besoin de son contact ; de son contact physique. Et elle se retrouvait seule trop souvent, trop longtemps.

De plus en plus fréquemment, Joël travaillait tard, le soir ; de plus en plus tard ! Lorsque des commandes urgentes arrivaient en soirée, il était bien nécessaire, afin de les satisfaire dans les meilleurs délais, de les préparer le jour même. Ces heures supplémentaires lui étaient rarement payées. Mais elles lui assuraient la considération de son patron ; assurément !

Xavière voulait vivre pleinement les moments si courts où ils se trouvaient ensemble. Elle ne vivait que pour ces moments-là.

Elle faisait les commissions au pas de course, veillant à ne pas trop dépenser, agrafant les tickets de caisse dans le carnet de comptes que Joël vérifiait quotidiennement.

Elle ne s'éternisait pas au-dehors. Il n'aurait pas apprécié. Discrète elle ne parlait pas aux voisins. Bonjour, bonsoir, guère plus. Joël le lui avait bien recommandé. Il la trouvait déjà trop démonstrative. De simples conversations de voisinage trop cordiales auraient pu encourager certains quidams à s'inviter chez lui, à rechercher une amitié que lui ne souhaitait pas.

L'entreprise de Joël avait intégré une nouvelle employée, Lizzie. Lizzie et Joël avaient sympathisé. Il l'invita même à dîner à l'appartement. Il paraissait très fier de cette nouvelle, de cette seule amie. Xavière malgré ses efforts ne put jamais obtenir de cette femme plus qu'une froide amabilité.

Joël commença à sortir avec Lizzie, le soir, le week-end. Tous deux assistaient aux réunions d'un petit comité qu'auparavant déjà Lizzie fréquentait. Et Xavière attendait fréquemment le retour de Joël jusqu'au milieu de la nuit, en pleurant.

Lizzie n'était pour lui, à l'en croire, qu'une camarade, sans plus, avec qui il partageait certaines idées sur les choses, sur le monde, le sens à donner à la vie. Il n'y avait rien de sexuel là-dedans ! Xavière devait bien s'y résoudre ! Il lui fallait bien admettre que l'on pût ne pas être obnubilé par le sexe.

Il était possible que Joël ne couchât pas avec cette Lizzie. Mais Xavière se sentait trompée. Il la trompait avec cette femme. Chastement peut-être, mais il la trompait quand même ! Joël et Lizzie avaient les mêmes préoccupations, travaillaient ensemble. Joël vivait plus longtemps aux côtés de Lizzie qu'auprès d'elle. Il vivait avec Lizzie en définitive. Et venait à l'appartement pour se restaurer avant d'y sommeiller.

Joël avait refusé que Xavière, compte tenu de son athéisme foncier et de sa trop grande spontanéité, les accompagnât aux réunions, aux conférences, aux assemblées de leur « comité gonilkien ». Ça n'était pas son style. Elle s'y ennuyait. Elle les gênerait, les « gonilkiens ». Elle devait bien comprendre : ce n'était pas là un simple passe-temps, un divertissement ! C'était un engagement résultant d'une démarche intellectuelle, morale, spirituelle ! Sa présence serait embarrassante pour tout le monde ! Et il lui fallait être sérieuse, au moins une fois, et bien se persuader qu'elle ne pourrait en aucun cas être admise au sein du comité ! Joël lui avait tenu sur le sujet une leçon enflammée.

Xavière redoublait d'attention à son égard. Elle regagnait encore plus vite leur intérieur après le supermarché. Elle bichonnait encore plus leur logement. Quotidiennement elle astiquait les tables, les sols, le lavabo, l'évier, le bidet, la cuvette... Elle dépoussiérait même tous les jours le dessus des plinthes, des portes. Elle repassait précautionneusement pantalons et chemises, sous-vêtements, mouchoirs, torchons... ; préparait avec soin des plats alléchants qu'il fallait la plupart du temps réchauffer, le lendemain parfois. Elle se maintenait d'une discrète élégance, autant que le lui permettait le maigre budget attribué par son concubin. De toute façon elle ne pouvait pas faire d'excès, Joël ne laissant en espèces chaque semaine que l'argent strictement nécessaire aux achats les plus courants.

Il en donnait de moins en moins d'ailleurs. Et Xavière devait souvent en réclamer. Il avait moins de disponibilités. Son adhésion à la cause qu'il avait maintenant à cœur, lui imposait de la soutenir, financièrement ! la Cause !

Avec l'accord de Joël, Xavière chercha un emploi.

Elle n'était plus si jeune et la concurrence sur le marché du travail était telle que sa formation et son expérience déjà ancienne de secrétaire ne lui furent pas d'un grand secours. Elle trouva à faire quelques heures de ménage chez une vieille dame charmante, un peu méfiante, que la présence d'un très grand chien, trop gentil, rassurait à peine.

Xavière briqueait l'intérieur de la dame comme s'il s'était agi du sien propre. Et sans plus lambiner.

On en vint rapidement à lui confier le toilettage, la promenade du chien, et les achats de la maison.

Après quelques semaines la vieille femme félicita Xavière de sa diligence à accomplir ses tâches, sa discrétion, sa gentillesse, son honnêteté. Tous compliments qui firent rougir Xavière sesouvenant de tests que lui avait fait subir la dame, et qui ne lui étaient pas apparus comme tels alors : pièces de monnaie « perdues » à plusieurs reprises sous quelque meuble, tiroirs fermés, la clef « oubliée » à proximité...

La vieille madame Dulain lui proposa de la loger. Xavière pourrait vivre de façon indépendante ; l'agencement de la maison le permettait. Madame Dulain aurait plaisir à avoir près d'elle une personne si patiente et pourtant si ardente au labeur, si aimable, si discrète, d'une probité certaine, et aussi tellement serviable.

Xavière touchée malgré elle, mais un peu embarrassée refusa poliment, rappelant qu'elle vivait en couple.

Le temps passait. Joël se faisait de plus en plus distant, absent. Il ne lui faisait l'amour que de plus en plus rarement. Et son souci n'était manifestement pas en ces trop rares occasions de partager avec elle un moment privilégié, de donner, de recevoir ; si cela ne l'avait jamais été.

C'était pour avoir la paix sans doute lorsque Xavière se faisait trop insistante, usait de manières trop doucement agaçantes. C'était peut-être aussi pour lui simplement un exercice hygiénique favorisant la purge aisée et salutaire de certaines glandes.

Assez prodigieusement tout de même Xavière se trouva enceinte, elle qui se croyait stérile ou pensait que Joël l'était.

Après dîner, elle demanda un soir à Joël s'il voulait bien l'épouser ; sans lui donner toutefois le motif la décidant à formuler sa demande. Pour la première fois ils parlaient de mariage ! Elle, parla mariage.

Joël était stupéfait. La mâchoire lui en tombait. Il se reprit rapidement, répliqua froidement et aussi calmement qu'il le put. Il fallait bien s'en remettre à l'évidence. Entre eux ça n'allait plus très fort, et ça n'avait jamais été bien fort. Ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre au fond. Il n'était que temps de voir les choses en face. Un mariage n'arrangerait rien ! Pourquoi pas un gosse pendant qu'on y était !

D'ailleurs il avait d'autres projets ! Il leur fallait se séparer. Il lui rendait sa liberté. Joël allait partir bientôt en stage à l'étranger, servir la « cause ». Il sortit aussitôt : il se rendait à une réunion et risquait à présent d'être en retard !

Xavière vomit, proprement, dans les toilettes. Elle y arriva les joues déjà pleines. Elle vomit. Ses nausées se transformèrent en spasmes douloureux qui la laissèrent affalée les genoux au sol, la poitrine sur le rebord des W.-C., la tête dans la cuvette. Ses larmes se mêlaient à la salive qui seule filait maintenant de ses lèvres. Une grande lassitude la gagnait. Elle fermait les yeux. Ses vêtements lui collaient à la peau. Elle était en sueur. Son front, ses yeux la brûlaient. Elle avait chaud. Elle avait froid. Elle tremblait.

Son corps se calma. Elle parvint lentement à retrouver la maîtrise d'elle-même.

Elle s'essuya la bouche. Elle actionna la chasse d'eau. Une soudaine colique, drastique, lui tordit le ventre... Après avoir repris son souffle, elle récura la cuvette. Elle se gargarisa, se brossa les dents sans économiser le dentifrice, se doucha. Elle renaissait, propre au-dedans, au-dehors. Xavière prépara ses deux valises et son vieux sac à dos. Elle ne prendrait rien d'autre que ses vêtements, son nécessaire de toilette, quelques unes de ses babioles.

Où irait-elle ? Dans quelque foyer pour femme seule, institution caritative municipale ou religieuse. Elle en releva les coordonnées dans l'annuaire. Mais ne put se résoudre à téléphoner pour demander une place. Cette nuit Joël allait rentrer. Peut-être. Ils se réconcilieraient, évidemment. Elle attendrait son retour et aurait avec lui une discussion sérieuse et sincère. Elle lui dirait son état. Ils choisiraient le nom de l'enfant. Deux prénoms, un masculin, un féminin !

Ne cesserait-elle donc jamais de se raconter des histoires ! Joël ne l'aimait plus. L'avait-il aimée ? Joël ne l'aimait pas ! Et elle, l'aimait-elle toujours, l'avait-elle vraiment aimé ? Suffisamment aimé, et comme il l'aurait fallu ? Et qu'était-ce donc qu'aimer, qu'était-ce que l'amour ? L'amour ?

Il ne lui ferait plus l'amour ! Il n'y prenait plus plaisir, même s'il parvenait à jouir en elle. Il ne la désirait plus. Et aussi, elle était plus âgée que Joël, et plus encore que cette Lizzie.

Elle avait besoin d'amour pourtant. Besoin d'aimer et d'être aimée. Au moins lorsque Joël la frappait existait-elle pour lui, pour elle. Cela faisait naître et monter en lui le désir de la posséder, contribuait à enflammer leur sens à tous deux. Elle ne pouvait lui en vouloir longtemps des coups reçus, ni des traces qu'ils laissaient. Cela lui était moins insupportable, moins pénible que l'indifférence, la lassitude qu'il manifestait maintenant à son égard. Elle ne voulait pas se retrouver seule. Elle voulait être heureuse. Elle ne pouvait formuler un vœu plus

ordinaire, plus simple !... Mais pouvait-elle encore espérer le bonheur avec Joël, en le suivant à l'étranger par exemple ? Elle rêvait ! Elle cauchemardait ! Joël ne pouvait pas la rendre heureuse ; il ne le voulait pas ! Il s'en fichait de son bonheur ! Et elle ne devait plus tenter de vouloir faire le bonheur de Joël malgré lui, elle n'y parviendrait plus. Elle n'y était jamais parvenue. Et gâcher sa propre vie ! Sa vie ! Dévastée, vide ! Elle pleurait amèrement. Sa vie, il lui fallait la reconstruire, ou plutôt la construire, à partir de rien. Sans amis dans cette ville, où elle avait suivi Joël, sans parents. Sans personne ! dans cette ville, ni ailleurs.

Elle téléphona à madame Dulain, lui demanda si son offre de logement était toujours valable, en précisant qu'elle en avait besoin pour elle seule. Elle demanda si elle pouvait emménager le soir même. Cela se ferait rapidement et sans dérangement rassura-t-elle. Et pour cause, avec deux valises, un pochon plastique et son sac de couchage bourré dans une besace ! Elle put attraper le dernier bus. Elle ne laissa pas de mot d'adieu et s'appropriâ le reste de l'argent de la semaine ainsi que les maigres et coupables économies réalisées sur les deniers du ménage.

Xavière ne se sentait pas capable d'accepter que la vieille femme la logeât, la nourrît gratuitement et en plus lui payât ses quelques heures de ménage, le temps passé à faire les emplettes, le toilettage de Ralph, l'énorme chien de la maison. Quant au petit parc entourant la demeure il était entretenu par un vieux jardinier, à peine plus valide que madame Dulain, et Xavière n'avait pas à s'en soucier. Il lui fallait trouver un emploi plus sérieux, à plein temps si possible, en tout cas plus rémunérateur. Elle pourrait ensuite, toujours s'occuper de l'intérieur de madame Dulain pendant le temps libre qui lui resterait.

À l'Office pour la Gestion du Chômage et la Réinsertion Professionnelle elle patienta longtemps avant qu'on lui remît de nombreux formulaires, questionnaires aux prétentions exhaustives ; elle patienta longuement avant d'être reçue par un conseiller qui lui réclama les imprimés dûment complétés. Sans même les consulter, ou les parcourir des yeux, le fonctionnaire lui demanda de lui résumer son curriculum vitae, recopia sur un quart de feuille malhabilement déchirée, mais portant le tampon de l'O.G.C.R.P., les coordonnées d'une, et d'une seule entreprise offrant un poste de secrétaire. Si sa démarche n'était pas concluante elle pourrait évidemment se présenter de nouveau à l'O.G.C.R.P. pour obtenir une nouvelle recommandation. S'étant rendue sur place, après un parcours éprouvant par les transports en commun, elle apprit que le poste avait été pourvu trois semaines plus tôt et l'Office avisé par télex. Il n'y avait pas d'autre poste à pourvoir, ni dans les bureaux, ni dans les ateliers. Xavière fut renseignée avec amabilité et rapidité ; mais elle avait perdu une journée.

Elle acheta des journaux. La lecture des petites annonces pourtant assez nombreuses la démoralisa d'avantage. Elle n'avait manifestement pas le niveau requis pour briguer le moindre des postes proposés, encore moins l'expérience souvent exigée. Dans les colonnes d'une publication hebdomadaire gratuite farcie de publicités au graphisme maladroit elle trouva des offres à sa mesure. Des heures de travaux domestiques, encore. Peut-être devrait-elle s'y résoudre. Elle rédigerait quelques lettres en réponse à certaines annonces.

L'après-midi touchait à sa fin, elle décida de rentrer chez elle : chez madame Dulain. À proximité d'un arrêt de bus elle remarqua la succursale d'une agence de travail temporaire, jeta un coup d'œil sur les offres en vitrine et entra.

Elle vit là une jeune femme très élégante. Cette fille, beaucoup moins âgée qu'elle, portait un tailleur de prix, très bien coupé, sobre et chic, à l'étoffe cossue contrastant avec sa propre



mise qui, quoique nette et de relativement bon goût, faisait comparativement vraiment bon marché. D'autant que la fille en question portait un collier, un ras le cou assez large et épais, et quatre ou cinq bagues, plutôt massives au goût de Xavière, diversement réparties aux doigts des deux mains ; et certaines de ces bagues étaient agrémentées de pierreries. Ce n'était assurément pas de vils bijoux de fantaisie en vulgaire plaqué.

La fille avait choisi sa mission future. Elle avait éliminé certaines offres d'office, pas assez ceci, trop cela... Sans blague on aurait pu croire que c'était elle qui choisissait son prochain employeur, au lieu que celui-ci n'eût à la sélectionner ; et il semblait certain qu'elle allait être bientôt embauchée.

Elle avait l'air vive, instruite, courageuse, elle était bien faite et fort jolie. Xavière comprit et perçut tout cela comme la jeune femme échangeait quelques mots au sortir d'un bureau où elle fut elle-même bientôt accueillie.

Pourquoi n'était-elle pas aussi bien dans sa peau que cette fille tout à l'heure paraissait l'être dans la sienne ? Pourquoi n'était-elle donc pas aussi à l'aise, à tous points de vue ? Elle se redressa et prit la résolution de se montrer dynamique, et enjouée si possible, ne voulant pas paraître trop terne après la précédente visiteuse.

Elle parla de son expérience ancienne de secrétaire. On lui demanda les coordonnées de ses anciens employeurs, les caractéristiques des matériels et des logiciels qu'elle avait utilisés... De nombreux procédés informatiques lui étaient inconnus ainsi que les logiciels de bureautique maintenant les plus employés, mais qui étaient tous d'un apprentissage très simplifié la rassura-t-on. Elle n'avait pour ainsi dire pas pratiqué le clavier depuis quelques années et sa vitesse de frappe en avait pâti. Un essai le lui révéla, aussitôt qu'à son interlocuteur.

Les employeurs étaient toujours assez exigeants vis à vis des remplaçants qui devaient montrer de bonnes facultés d'adaptation et travailler rapidement pour rattraper le retard que le manque d'employé ou l'absence du titulaire d'un poste avait provoqué. On pouvait l'embaucher aussi pour faire face à un surcroît éventuellement prévu et momentané de travail. Parfois un contrat temporaire débouchait sur une embauche définitive. Autant qu'une embauche pût être définitive. En tout cas ceux qui recherchaient des travailleurs temporaires ne souhaitaient généralement pas trop investir dans leur formation, ni leur remise à niveau évidemment. Les emplois de secrétariat étaient très demandés, la filière comptant une pléthore de diplômés, ou de personnes expérimentées. Si Xavière avait d'autres compétences, elle ne devait pas hésiter à les mentionner.

Elle avait tu son expérience ménagère. Elle se résolut à en faire part ; en attendant autre chose ! On pourrait aussi lui trouver quelques stages subventionnés, peu ou pas rémunérés, pour la remettre dans le coup. Les listes d'attente étaient longues. Elle pourrait suivre des cours dans un institut public ou privé, soit à plein temps soit en cours du soir ; le coût n'en était pas très élevé mais suffisamment conséquent pour être prohibitif en ce qui la concernait, présentement du moins. Elle avait besoin de gagner de l'argent dans l'immédiat, pas d'en dépenser. La sonnerie du téléphone divertit Xavière de ses pensées maussades.

« Pardonnez-moi (...) Maître Usqawas ? Oui d'accord, je le prends, merci ! (...) Allô ! Bonsoir maître Usqawas, Ernest Erlick à l'appareil. (...) Excusez-moi cela m'avait échappé, je ne me souviens pas d'avoir fait inscrire ça dans la note vous concernant. Et je n'avais pas en conséquence décrit toutes les caractéristiques du poste à la personne que je vous ai envoyée. (...) Ah ! Vous ne me l'aviez pas précisé. (...) C'est dommage évidemment. (...) Un peu trop

délicate sans doute. (...) Maître, j'ai dans mon bureau une personne qui, peut-être, serait intéressée par ce poste. (...) Mais cela ne m'ennuie nullement ! Je vous la passe.

— Bonjour Monsieur ! Maître ! Pardon ! (...) Bien sûr, ça m'intéresse, oui (...) Oui ! Oui ! Dès demain si vous voulez ! (...) Votre adresse ? Un instant je la note. (...) Oui ! À demain, Monsieur ! (...) Entendu ! Au revoir, Maître ! Je vous passe monsieur... euh !... Erlick. »

Xavière qui pendant son entretien avec Erlick avait oublié sa résolution de se montrer enjouée et dynamique retrouvait un peu d'allant. Elle rendit, après en avoir détaché l'adresse de maître Usqawas, le bloc-notes, et le stylo, qu'on lui avait tendus pendant son entretien téléphonique. Elle avait eu tort de se désespérer. Elle n'était pas si nulle ! Elle avait décroché un boulot aussi rapidement que la jeune pimbêche de tout à l'heure. Sans disposer toutefois, hélas, des mêmes atouts.

Elle serait payée par l'agence pendant sa mission, trois mois en principe. Ernest Erlick souhaita pour Xavière, comme pour lui qui était évidemment intéressé à l'affaire, qu'elle s'entende avec le professeur Usqawas. Certes ! ça n'était pas encore dans la poche, mais sans se montrer trop optimiste on pouvait estimer qu'elle avait là plus de chance qu'avec le tuyau bidon de l'O.G.C.R.P.

Elle raconta toute sa journée à madame Dulain, l'assurant qu'elle continuerait à s'occuper d'elle, et qu'elle pourrait bientôt lui payer un loyer, si tout se passait bien. Là-dessus la vieille femme demeura intraitable : pas de loyer ! Il fut simplement convenu, sur l'insistance de Xavière, que dès le premier salaire que lui vaudrait son emploi chez maître Usqawas, ou ailleurs, Xavière s'occuperait gratuitement du ménage, voilà tout.

## CHAPITRE II

Xavière redouta d'arriver en retard au rendez-vous fixé avec maître Usqawas. Cela ne ferait pas seulement mauvais effet, mais risquait de lui valoir la perte de l'emploi postulé, autant inespéré qu'ardemment convoité maintenant. Maître Usqawas habitait beaucoup plus loin du dernier arrêt de bus que ne l'avait estimé Xavière en consultant un plan de la ville. Elle avait marché assez vite, et en dépit de la fraîcheur matinale elle craignait de sentir la transpiration, malgré son déodorant corporel et son parfum. De deux rapides et discrets mouvements de tête, de deux respirations plus profondes elle se rassura. De toutes façons... Elle arrivait et il était l'heure convenue.

Au pilier d'un portail elle se fit connaître par Interphone ; elle discerna malgré le murmure du vent dans les branches le léger bruit du moteur d'une caméra qui zoomait. On la pria d'entrer. Une gâche électrique libéra le haut portillon proche. Sous les arbres une voie carrossable s'enfonçait dans le parc, sur la gauche, en décrivant une ample courbe pour rejoindre une vaste demeure reliée par une galerie à un bâtiment de service incluant des garages. Une allée couverte soigneusement dallée reliait, assez directement à travers le bosquet et la pelouse, un petit kiosque près de l'entrée à un autre près de l'hôtel particulier. Xavière s'y engagea.

À en juger par le cadre, les véhicules qu'on apercevait, dans un garage la face avant si caractéristique d'une grande Mercedes, et un gros coupé Lincoln, à boîte de vitesse automatique évidemment, garé devant le perron, maître Usqawas semblait à l'abri du besoin. Elle était au pied des marches lorsqu'un homme de forte carrure portant un costume bleu marine sortit à sa rencontre sous la marquise. Xavière en s'approchant tentait de sourire. L'homme la salua :

« Bonjour Madame !

— Bonjour Maître Usqawas !

— Je ne suis pas le baron Usqawas. Je ne suis que son factotum. Monsieur le baron vous prie de bien vouloir l'attendre un court instant dans le petit salon. Je vous y conduis.

— Merci. »

Non seulement, comme le lui avait appris Ernest Erlick, le maître était professeur, historien et écrivain, essayiste et romancier, mais aussi un aristocrate cousu d'or. Xavière, elle, était dans ses « petits souliers » ! qui s'enfonçaient profondément dans l'épaisse moquette du « petit » salon. Elle regarda par la fenêtre le chauffeur-factotum qui était ressorti, armé d'un pulvérisateur et d'un rouleau d'essuie-tout, débarrasser le pare-brise, les phares et la calandre du coupé des insectes s'y étant écrasés récemment.

Charles-Edward Usqawas de Gwerlac appréciait le fin profil de la femme qui l'attendait, la silhouette un peu tendue par un mouvement de torsion du buste. Elle regardait Henry, ou plutôt la voiture, car Henry partait vers le garage sans qu'elle changea vraiment de position, le

dos assez vertical, à peine appuyé au dossier du voltaire, ses petits poings, tenant son sac à main, joints sur les cuisses très près de ses genoux serrés, les jambes légèrement en biais ramenées vers le siège. Elle se redressait doucement. Usqawas continua d'avancer, silencieux. Quand il pénétra dans son champ visuel elle se redressa d'un bond. Avant que la femme ne le saluât il avait déjà remarqué que sous la veste en polyester, mélangé peut-être, la poitrine montant et descendant avec la respiration tendait joliment un strict corsage en synthétique.

« Bonjour Madame.

— Bonjour Monsieur..

— Asseyons-nous. Voilà : ma secrétaire, lors d'une chute, s'est fracturé le col du fémur. Avant même d'être rétablie elle pourra faire valoir ses droits à la retraite, ce à quoi l'ont engagée ses enfants et petits enfants, et ce qu'elle va faire. Aussi ai-je demandé à l'O.G.C.R.P. de m'envoyer des candidats à son remplacement. On ne m'a adressé que deux personnes ; manifestement des cas sociaux sans volonté sérieuse de travailler et sans compétence aucune. J'ai fait appel alors à votre agence de travail temporaire, pour une mission de trois mois. Mais je souhaite en fait embaucher quelqu'un de manière définitive ; après une période d'essai bien sûr... Si nous nous entendons, et si vous souhaitez un emploi stable, plus contraignant et moins exaltant peut-être qu'une suite de missions variées avec plus ou moins de périodes de congés entre ces missions, nous pouvons considérer, à condition que vous vouliez toujours travailler pour moi, que les trois mois de la mission en cause puissent constituer la période d'essai.

— Ça m'intéresse, oui ! Je suis d'accord. J'aimerais bien retrouver un travail, disons... normal.

— Vous savez, comme je vous l'ai dit hier soir, qu'il ne s'agit pas seulement de taper à la machine et de pivoter sur son siège pour classer dans des dossiers le travail de frappe de la journée. Il vous reviendra de faire le ménage, une fois par semaine, dans les salles consacrées à mes archives, dans votre bureau et le mien, et l'antichambre les séparant... J'ai aussi, légué par un collègue décédé, tout un stock de documents et d'ouvrages à déballer, ils sont emballés, ou en caisses, à trier, à classer. Ce sera fastidieux. Et poussiéreux sans doute... Vous aurez d'abord de la dactylographie à effectuer. Il y a un peu de retard. Votre agence m'avait envoyé quelqu'un qui n'aurait pas été étonnée qu'après tout cela je lui demande de cuisiner et de jardiner. Je vous rassure. Une autre employée a la charge du reste du ménage et de la cuisine. Quant à Henry que vous avez rencontré tout à l'heure, il s'occupe du parc, des voitures... Il sait à peu près tout faire, et fait à peu près tout assez bien. »

Il lui sourit pour l'encourager.

« C'est d'accord Monsieur !

— L'endroit est mal desservi par les transports en commun, c'est aussi un reproche que l'on m'a fait récemment... »

Xavière se remémorait les jardins et les parcs qu'elle avait longés en venant...

« L'habitat n'est pas très dense par ici, et je suppose qu'il y a dans votre quartier suffisamment de véhicules particuliers par rapport au nombre de résidents...

— Sans aucun doute. Si vous empruntez le bus nous pouvons adapter vos horaires en conséquence. Si vous possédez une automobile vous pourrez bien sûr la parquer dans la cour. Quoi d'autre encore ?... Un local, avec une cuisine équipée est à votre disposition au rez-de-chaussée de l'annexe. Vous y serez plus indépendante et plus tranquille qu'à la cuisine pour déjeuner ; et pour vous y reposer ensuite si vous le souhaitez. Une salle de repos, une chambre en fait et une autre pièce communique avec cette cuisine. Je vais vous montrer les bibliothèques, les caisses à déballer, puis votre bureau.

— Monsieur... excusez-moi... Il faut que je vous dise... Pour être honnête, vous vous en rendez compte bientôt : j'ai été secrétaire voilà déjà quelques années... Je n'ai recommencé à taper, à l'occasion, du courrier de temps en temps, que pour madame Sulla Dulain chez qui je loge. Et je n'atteins pas une grande vitesse... »

Charles-Edward Usqawas regarda Xavière bien en face. Il la toisa rapidement. Il contempla un instant le parc par la croisée.

« Monsieur, je ferais de mon mieux. Si nécessaire je resterais plus longtemps pour terminer mes travaux de frappe.

— Vous tapez quand même des dix doigts sans regarder le clavier ?

— Sans trop le regarder, oui !... Mais... pas très rapidement encore...

— Sulla Dulain ! La libraire ?... Je connais vaguement la vieille madame Dulain. Son mari possédait plusieurs librairies, où dans l'une ou l'autre à quelques reprises, il m'est arrivé voilà assez longtemps de procéder à des séances de dédicaces. C'est une personne méfiante, exigeante, maniaque sûrement... Je veux bien vous faire confiance moi aussi.

— Monsieur je ne me suis jamais servie que de machines relativement ordinaires ; et sans capacité de traitement de texte à proprement parler. Je suppose que votre équipement... »

Par un gloussement de stupeur affectée, Usqawas interrompit Xavière.

« Bon ! Ce n'est pas si compliqué tout cela en définitive. Ce sont des outils conçus pour être utilisés par des gens normaux. Vous potasserez un peu les notices. Et quelques ouvrages généraux sur le sujet, si vous vous en sentez le courage. Dans quelque temps, si vous l'estimez alors nécessaire, je vous enverrai suivre un stage de perfectionnement. Mais rassurez vous, les logiciels, de bureautique en ce qui vous concerne n'ont pas été étudiés pour compliquer la vie mais pour la simplifier. Je prends les devants en précisant que je ne dicte que rarement, aussi il n'est pas important que vous soyez experte ou non en sténo. En fait je n'utilise moi-même qu'assez peu le matériel, et jamais, pour ainsi dire, la reconnaissance vocale ou de caractères. J'écris tout bêtement au stylo, sur des pages quadrillées, en faisant beaucoup de ratures, de renvois, de flèches, de notes, etc... Je rédige la plupart du temps un index, plus ou moins alphabétique, des mots rares, des noms de personnes ou de lieux, en soignant ma calligraphie. Quand je vous remettrai un manuscrit à taper, je souhaite que vous le lisiez in extenso d'abord en prenant des notes sur les difficultés rencontrées, afin de vous assurer de sa bonne compréhension et de demander en une seule fois, si possible, toutes les explications et précisions utiles. Vous me ferez alors des remarques diverses sur le texte, une sorte de petite critique constructive. Mon écriture est moins détestable que celle de certains toubibs, un peu fumistes, qui griffonnent des ordonnances indéchiffrables pour les pharmaciens eux-mêmes. Vous devriez pouvoir la lire sans peine assez rapidement. Vous aurez à mettre tout cela au

propre, et à rédiger quelques courts commentaires, plus spécialement en ce qui concerne mes articles ou mes ouvrages de vulgarisation, afin que je ne ponde pas des trucs trop abscons. Quant au déballage et au classement des documents, le legs dont je vous ai déjà parlé, entassés dans différentes pièces, cela attendra un peu.

« En tout cas si nous ne sommes pas satisfaits l'un de l'autre, à tous moments au cours de ces trois mois nous pourrions nous séparer avec un minimum de formalités. Mais ne vous en faites pas. Vous avez l'air d'être une personne pleine de bonne volonté, il ne devrait donc pas y avoir de problèmes. »

Charles-Edward Usqawas de Gwerlac était grand, plutôt mince, avait les épaules suffisamment larges. Son visage entre l'ovale et le triangulaire, au nez peut-être un peu fort, se trouvait grandi par une chevelure en régression. C'était un personnage d'allure, de mise et de manières distinguées. Les dames de son âge, ou voire un peu plus jeunes, pouvaient lui trouver un certain charme ; indépendamment de son patrimoine et de ses revenus.

L'heure du déjeuner était proche. Maître Usqawas invita Xavière Humbert à se joindre à lui pour le repas que l'on prendrait avec Henry au restaurant. Cela permettrait d'apporter quelques précisions concernant leur prochaine collaboration et de faire aussi plus ample connaissance. Sur l'insistance du baron, Xavière, embarrassée, accepta, mais non pas sans complexes ni angoisses. Elle craignait entre autres d'avoir à payer son écot ; mais après tout elle était invitée. Elle ne se sentait pas vraiment libre de son choix. Elle aurait préféré se restaurer seule dans la cuisine mise à sa disposition ; mais il n'était pas sûr qu'elle put y trouver de quoi préparer un repas. Il n'était pas possible non plus a priori de partir faire des achats à pied ce midi dans ce quartier essentiellement résidentiel dans le peu de temps d'une pause repas.

Henry entra le coupé Lincoln dans un garage et sortit une immense berline grise. Longue, large, et manifestement très sélecte. Xavière qui n'avait pu identifier le coupé qu'en lisant le sigle sur la carrosserie, ne reconnut pas le modèle de ce grand vaisseau brillant dont la carrosserie paraissait d'acier inoxydable.

L'Aston-Martin Lagonda se déplaçait dans un silence plus impressionnant encore à l'intérieur de l'habitacle qu'à l'extérieur. Le confort aussi surprenait Xavière : on ne « sentait » pas la route. Elle n'avait jamais possédé, et conduit en dehors de son apprentissage avant de passer le permis, qu'une petite et ancienne voiture à moteur diesel, bruyante, puante et cahotante, achetée d'occasion et vendue après qu'elle eût rencontré Joël. Elle ne connaissait pas la marque de la grande berline avant de voir celle-ci. Mais elle était convaincue que ce modèle ne se déclinait pas en diesel ; et que peut-être même on ne pouvait se le procurer qu'équipé d'une boîte de vitesse automatique. La classe, quoi ! Xavière fut étonnée de la vitesse de ce vaste, lourd et luxueux engin. Elle sentit vraiment le dossier de son siège la propulser en avant lorsque Henry, qui pilotait, voulut en remonter au conducteur d'une Volkswagen écarlate qui manifestait quelques velléités de compétition au redémarrage après arrêt à un feu rouge. La voiture bondit en avant, et accéléra fort, très fort, sans à-coup. Xavière se souvenait de ses difficultés à enclencher les rapports de la boîte de vitesses rétive de sa petite auto, à maîtriser le manque de progressivité d'un embrayage rustique qui aurait nécessité des mollets de routier haltérophile. On arriva à bon port après trente minutes de trajet tout de même, mais sans oreilles bourdonnantes, sans douleurs dans les lombes, sans avoir la peau moite malgré le soleil filtrant sournoisement à travers les vagues nébulosités grisâtres qui masquaient en majeure partie le ciel.

Xavière impressionnée déjà par l'intérieur de la demeure de maître Usqawas, par la voiture, le fut plus encore par les salles du restaurant. Elle s'efforça de n'en rien laisser paraître. Les cafétérias de supermarchés, voilà les seuls restaurants qu'elle eût jamais fréquentés, en de rares occasions. Les sols de marbre, les murs tapissés de lourdes tentures aux motifs colorés, d'inspiration mythologique pour la plupart, et dont les thèmes lui échappaient généralement, les massives et antiques poutres ouvragées et somptueusement peintes soutenant les hauts plafonds caissonnés de cette hôtellerie évoquaient pour elle les splendeurs de quelques châteaux ou palais, à vocation contemporaine de musées, visités durant sa scolarité. Henry le factotum avait l'air à l'aise, le baron Usqawas égal à lui même. Xavière, elle, ne se sentait pas vraiment à sa place. Dans le hall les grands miroirs couvrant les parois lui avaient renvoyé sa triste image, son teint pâle, sa mine embarrassée, ses fringues modestes pas tout à fait à la mode, et manifestement de prix relativement modique. Toutefois, son rouge à lèvres, son chignon serré sous les épingles et l'épaisse couche de laque, seuls artifices esthétiques imaginés par Xavière pour avoir un look convenable et volontaire en lui évitant une dépense exagérée, semblaient tenir le coup et échapper à l'embarras qui la gagnait.

Elle s'était sentie honteuse dans l'agence d'Ernest Erlick en croisant la jeune et jolie minette si assurée. Maintenant elle découvrait un autre monde qui lui dévoilait pleinement la médiocrité de sa condition sociale, et incidemment de sa situation affective ; elle avait remarqué un beau couple, jeune, bien assorti respirant le bonheur, la complicité, l'aisance dans tous les sens du terme. Elle en aurait chialé pour un peu, de jalousie, de dépit, de haine, pour toutes les richesses, toute l'assurance, toute la désinvolture, toute la beauté, tout le bonheur, exhibés en ce lieu.

Aux toilettes, une bêcheuse emperlousée et embaguée en masse l'évalua rapidement, c'était suffisant, du coin de l'œil, en se séchant les mains à l'aide d'une petite serviette de tissus à usage unique, et lui jeta un bref sourire déplaisant avant de s'esquiver élégamment.

« Vous sentez-vous mal ? »

Xavière rassura maître Usqawas. Elle devait faire bonne figure. Il ne fallait pas laisser ses complexes la submerger, la conduire à la paranoïa. Elle se faisait des idées : les gens qui souriaient dans sa direction ne la regardaient pas spécialement, et ne se gaussaient pas nécessairement. Une femme, jeune encore, les rejoignit. Elle se montra très chaleureuse à l'égard du baron, elle salua Henry d'un sourire, et se tourna vers Xavière, lui adressant une légère inclinaison de tête. Maître Usqawas les présenta l'une à l'autre.

« Lorena Vanghiou-Usqawas, ma belle-mère, qui dirige ses affaires et la plupart des miennes également ; Xavière Humbert, ma nouvelle secrétaire. »

Silence. Visage impassible de madame Vanghiou, qui dit enfin après un rapide examen général de la personne qu'elle avait en face d'elle :

« Enchantée de faire votre connaissance. »

Xavière se dit enchantée elle aussi, faute de trouver mieux. Lorena Vanghiou l'avait saluée sans manifester le moindre enthousiasme. Xavière trouva madame Vanghiou-Usqawas un peu

froide. Elle-même était tellement coincée qu'elle ne devait pas paraître non plus très cordiale. Madame Vanghiou ajouta en se tournant vers le baron :

« Tu aurais dû me prévenir. Nous devons nous voir en début d'après-midi et je n'attendais pas ta venue si tôt. »

Lorena Vanghiou était belle, et elle n'était assurément pas la mère de Charles-Edward Usqawas. Elle était bien plus jeune que lui.

D'abord, Xavière ne sut trop que commander. Les événements qui se succédaient frénétiquement dans sa vie jusque là si calme l'avaient épuisée, et les nouvelles émotions du jour l'avaient affamée. Elle ne s'en rendait pas compte, mais, si l'estomac noué elle ne ressentait aucun appétit, son organisme avait besoin de se restaurer. Et si l'appétit lui manquait, l'aspect et la saveur des plats le lui donneraient bientôt au cours du repas. Aussi, les regards de madame Vanghiou. Celle-ci l'examinait avec une courtoise circonspection, sans pouvoir tout à fait dissimuler une secrète inquiétude, qui transparaisait dans les regards qu'elle lançait parfois alternativement au baron et à Xavière. Alors que tous quatre étaient encore debout et se dirigeaient vers leur table, Xavière avait déjà surpris Lorena Vanghiou la toisant à la dérobée, tout comme elle toisait également le baron Usqawas. Xavière se sentait valorisée par l'attention que lui portait la jolie belle-mère ; madame Lorena semblant accorder à monsieur Charles-Edward une attention, une affection toute particulière. Comme Xavière ressentait différemment le regard de l'exécrable bourgeoise croisée dans les toilettes et le regard de cette jolie bourgeoise-ci ! L'alarme qu'elle avait crue discerner dans les pupilles de Lorena Vanghiou lui redonnait confiance. Ressentie comme une rivale potentielle, sans artifices de séduction pourtant, ni maquillage élaboré, ni bijoux, ni atours, elle sentait en elle la femme s'exalter. Son corps palpitait, vibrat ; elle revivait.

« Vous avez retrouvé quelques couleurs ! J'ai craint tout à l'heure que vous ne vous évanouissiez ! », dit maître Usqawas en posant légèrement et brièvement l'extrémité de ses doigts sur l'avant-bras de Xavière.

À ces paroles, au geste qui avait échappé au baron, au regard plus appuyé que lui assena la jeune belle-mère, et à la pensée qui l'assaillit, Xavière se sentit effectivement prendre des couleurs, et plus qu'il n'en fallait. Elle s'était un instant imaginée perdant connaissance dans le grand hall plaqué de miroirs, se réveillant nue sur les genoux de Charles-Edward Usqawas qui, installé dans un des grands fauteuils, la ranimait d'un bouche à bouche attendrissant et de massages, pas seulement cardiaques, assez poignants.

Le repas se poursuivit sans autre émoi. Maître Usqawas s'entretint principalement avec Lorena Vanghiou de différents aspects assez anodins de ses affaires.

Le déjeuner avait été excellent, le personnel aux petits soins à leur égard ; le maître d'hôtel trop obséquieux, peut-être. Ils quittèrent la salle sans avoir réclamé l'addition, sans qu'on la leur présente non plus. Xavière pensa que maître Usqawas et madame Vanghiou étaient des habitués de l'endroit et y avait un compte. Après que le directeur de l'établissement venu à leur rencontre lui fut présenté et eut échangé quelques mots avec le baron et sa belle-mère, Xavière comprit que l'hôtellerie appartenait à Charles-Edward Usqawas et peut-être aussi à Lorena Vanghiou. Le baron, sa belle-mère et le directeur continuèrent à discuter et se



dirigèrent vers les locaux administratifs. Ils laissèrent Xavière et Henry confortablement installés dans les salons.

La bêcheuse des toilettes se manifesta une nouvelle fois, abordant Henry, qu'elle surprit quelque peu alors qu'il allait s'adresser à Xavière. Il bondit sur ses pieds et inclinant légèrement le buste salua la gracieuse importune.

« Bonjour Henry ! Je suppose que le baron est en ces parages puisque vous êtes ici.

— Monsieur le baron s'entretient avec madame Vanghiou, Mademoiselle.

— Madame Vanghiou ! Voilà une charmante petite personne très soucieuse de bien gérer la fortune du baron, tout comme celle que lui a léguée feu son époux, le père du baron, et ne doutons pas que cette belle enfant fera tout pour hériter de Charles-Edward quand le temps viendra ! Elle est quand même beaucoup plus jeune que lui ! Elle est très entreprenante ! Les hommes... Ne pensez-vous pas qu'elle soit trop entreprenante ? »

Karine Dräyer se tourna légèrement vers Xavière qui, ne sachant si cette question lui était vraiment destinée, sur le moment ne sut que répondre.

« Une nouvelle amie ?

— Mademoiselle Dräyer permettez-moi de vous présenter Xavière Humbert, la nouvelle secrétaire de monsieur Charles-Edward. »

Xavière se leva avec moins d'empressement que n'en avait manifesté Henry. Elle s'apprêtait à serrer la main de la femme quand elle s'aperçut que le geste n'était pas réciproque. Dans ce monde-ci on évitait les contacts corporels inutiles. Ce qui n'était pas plus mal. D'ailleurs elle n'avait pas non plus serré la main de madame Vanghiou, non plus la main du baron. Avec une certaine présence d'esprit Xavière ne retint pas le mouvement déjà esquissé, elle le modifia seulement pour recaler sous son épaule son sac à main. Le bel exploit. La fierté était sauve, l'élégance n'était plus à cela près. Mademoiselle Dräyer prit enfin congé.

Charles-Edward Usqawas et Lorena Vanghiou ne tardèrent pas à réapparaître. Henry partit devant, reprendre la voiture. Le baron et sa belle-mère continuaient à discuter, Xavière les suivait, un peu en retrait. Comme ils arrivaient dans le hall, elle y remarqua Karine Dräyer. Celle-ci aborda le baron, lui fit la bise, et salua brièvement de la tête la jeune et jolie belle-mère.

Maître Usqawas entouré des deux femmes, et sa secrétaire sur les talons, rejoignit son véhicule. Henry en avait ouvert les portes arrières. Maître Usqawas s'installa sur la banquette. Xavière salua d'un « Mesdames », Lorena Vanghiou qui d'un hochement de tête et d'un « au revoir » lui rendit son salut, et Karine Dräyer qui se contenta de lui adresser un regard lourd. Sur les marches, machinalement les deux femmes se rapprochèrent lorsque Xavière montant dans la voiture, le baron les quitta des yeux. Il se tournait vers Xavière, peut-être pour regarder ses jambes, et sa croupe, ce qu'une femme surtout se doit de tendre vers l'intérieur d'un véhicule en y pénétrant. Henry démarra. Le baron Usqawas fit un petit geste de la main aux deux femmes. Xavière se retourna et les vit, minuscules et fragiles à la base des degrés de l'hôtellerie, se séparer aussitôt sur une très brève salutation.

Le premier travail de Xavière serait de taper un long article concernant les Hittites, un peuple qui à une époque lointaine domina l'Asie Mineure et y fonda un empire. Un essai pour une revue, traitant de leur civilisation, de leurs rapports avec l'Égypte pharaonique plus familière aux lecteurs. Un jeune pharaon, Ramsès II, tout juste couronné, les vainquit à Qadesch, près de l'Oronte, et se vanta, lui le fils bien-aimé du dieu Rê, de les avoir, à lui seul, défait alors que ses troupes égyptiennes se débandaient et que même les conducteurs de ses chars l'abandonnaient. Un peuple émergeant de la protohistoire pour s'inscrire dans l'histoire de façon plus ou moins anecdotique d'abord, puis un peu plus franchement au fur et à mesure de la progression des recherches archéologiques, et un peu plus encore quand, récemment, les très rares échantillons de leur écriture, miraculeusement préservés au cours des âges, purent enfin connaître un déchiffrement jugé assez fidèle.

Son second travail concernerait un autre article, pour la même revue, traitant de l'œuvre d'un pharaon, Aménophis IV, qui épousa une princesse d'origine hittite, Néfertiti. Il prit le nom d'Akhenaton, et créa, puis tenta d'imposer en Égypte, avec la complicité de son épouse, une religion nouvelle et monothéiste. Ce pharaon hérétique, dont la réforme religieuse donna, par l'entremise de Moïse, naissance au judaïsme et par là même au christianisme, et aussi à l'islam, avait été oublié de l'histoire pendant plusieurs millénaires ; où l'on ne se souvint plus du long et gracieux cou de la belle Néfertiti. La contre-réforme qui avait suivi son règne avait provoqué l'abandon de la capitale qu'il avait bâtie, et jeté sur lui l'opprobre. À tel point qu'on avait rayé son nom des listes dynastiques, martelé sur les monuments les inscriptions le rappelant lui ou son dieu Aton, ou son épouse, ou son corégent, pour les remplacer par d'autres noms, ceux des anciens dieux, ou de personnes respectueuses de l'orthodoxie. L'histoire ainsi réécrite ne se souvint de lui qu'après la découverte fortuite du buste sublime de Néfertiti dans les ruines longtemps disparues de sa capitale ensablée, près du village d'El Amarna. La réforme amarnienne que le clergé d'Amon, le dieu solaire suprême de l'Égypte ancienne, croyait avoir jugulée dans l'espace et dans le temps resurgit néanmoins un peu plus tard par le fait d'un prince égyptien rebelle adepte de l'hérésie monothéiste, dont le prosélytisme ne put s'exercer que sur une collection disparate de marginaux, de laissés pour compte, d'esclaves, de diverses peuplades, un moment soumises, lassées de fournir une main d'œuvre bon marché sur les bords du Nil.

Xavière avait déjà entendu parler d'un « pharaon hérétique ». Joël lui avait servi le baratin de la secte où cette demeurée de Lizzie l'avait entraîné : les religions juive, chrétienne et musulmane n'étaient pas des religions « révélées » mais simplement issues de la « réforme d'un pharaon hérétique ». Sur le moment Xavière avait été quelque peu intriguée. Elle ne savait pas pourquoi, mais elle considérait jusqu'alors l'hérésie comme une spécialité chrétienne. Seul, prétendit Joël, Gonilka, l'unique et véritable prophète, avait connu la « Révélation » d'un enseignement divin ; Gonilka était le Seul Vrai Prophète !

Après leur retour, l'après-midi était bien entamé, et Xavière n'eut pas à taper les textes dont maître Usqawas lui avait parlé. Il la libéra pour le restant de la journée. Mais elle resta encore un peu sur place avec son autorisation ; elle tenait à se familiariser d'ores et déjà avec le matériel mis à sa disposition. Elle se saisit d'un mode d'emploi et alluma l'écran, sous l'œil inquiet tout de même de son patron, qui lui prodigua quelques conseils. Rapidement elle jugea envisageable de s'en servir assez tôt avec facilité.

### CHAPITRE III

Le lendemain matin Xavière arriva de bonne heure, ainsi que maître Usqawas le lui avait permis la veille avant leur séparation. Afin de s'occuper plus aisément de madame Dulain elle préférait s'avancer le matin, plutôt que trop se retarder le soir. Henry rentrait d'une course matinale en voiture comme elle approchait de la propriété. Il la fit monter dans la Lincoln, et la conduisit jusqu'aux bâtiments. Il la déposa près de la cuisine mise à sa disposition, où elle avait quelques achats à ranger.

Elle venait d'en ressortir quand elle entendit des bruits de pas qui s'approchaient sous la galerie reliant l'hôtel particulier à l'annexe, et des voix.

« ...En tout cas je déteste la façon qu'a cette Karine Dräyer de s'imposer ! Je sais bien que vous avez été amants ! Mais tout de même ! Et justement ! Quant à la façon dont tu louches sur les attributs de la greluce que tu as embauchée !... Elle est un peu trop bien foutue celle-là et j'aimerais bien être sûre, que tu l'aies retenue plus pour ses compétences que pour son cul ! Cette gourde !

— Écoute Lori, ne t'emballe pas... »

Lorena Vanghiou et Charles-Edward Usqawas venaient de déboucher de la galerie et de remarquer Xavière Humbert, encore interdite de la conversation surprise. Xavière sentait sa gorge se nouer. Elle voyait trouble, son regard se voilant de larmes qu'elle parvint néanmoins à contenir. Devrait-elle quitter sa nouvelle place dès aujourd'hui ?

« Ah ! Vous êtes déjà là ! Bonjour !

— Messieurs-Dames !

— Excusez-moi... Il me faut partir. Mademoiselle !

— Je t'accompagne jusqu'à ta voiture. »

Maître Usqawas conduisit Lorena Vanghiou jusqu'aux garages, la prit dans ses bras, lui baisa le front et la tempe. Il fit basculer une porte avec une télécommande. Ils échangèrent encore quelques phrases. Lorena Vanghiou enfila nerveusement ses gants et s'éloigna bientôt au volant d'un massif coupé Mercedes.

« Je suis désolée. Je ne voudrais pas être cause de mésentente entre vous et madame Vanghiou.

— Ne vous en faites pas trop ! Elle ne vous connaît pas encore. Cela va s'arranger, n'en doutez pas. »

En milieu d'après-midi Xavière se sentait un peu étourdie par ses efforts de concentration. Mais elle put terminer la frappe d'un article avant que maître Usqawas ne l'invite à interrompre ses activités pour prendre un thé. Elle proposa de le préparer. Mais l'autre employée y était préposée. Henry aussi aurait pu s'en charger. Henry était chargé de nombreuses tâches, mais, assura maître Usqawas, il parvenait sans problème à assumer toutes ses charges. Le parc, aux aires de circulation dallées ou pavées, était d'un entretien relativement aisé. L'essentiel consistait pour Henry à s'y déplacer de temps en temps aux commandes d'une grosse tondeuse auto-tractée, dont il avait trafiqué le moteur et la transmission afin d'en améliorer la vitesse. Il semblait souvent prendre plaisir à sillonner les pelouses en tous sens, à slalomer entre les arbres et les arbustes, à s'engouffrer sous les buissons, à contourner les parterres, composés seulement de plantes vivaces ou persistantes, à toute allure. Après que les perfectionnements apportés à la tondeuse eurent amélioré l'agrément de conduite de l'engin, il avait même été nécessaire de le rappeler à l'ordre afin d'abrégéer les séances de « jardinage » et de préserver l'intégrité des massifs. Ses fonctions de chauffeur, l'entretien des véhicules, le nettoyage extérieur, les bricolages divers, les courses, la cuisine le cas échéant, lui laissaient malgré tout quelques moments de repos, pendant lesquels ce bouillant personnage se plaignait de s'ennuyer. Aussi aidait-il souvent Frankie à la cuisine ou au ménage. Ce qui permettait à celle-ci d'avoir plus de loisirs. Et pendant ces loisirs tous deux se désennuyaient mutuellement.

Xavière se réinstalla ensuite devant son écran. Outre les capacités déjà entrevues, la machine avait de nombreuses vertus, communicantes entre autres. Du beau matériel aux multiples possibilités dont Xavière avait maintenant la responsabilité. Quoiqu'il n'y eût là en fait rien de vraiment exceptionnel, cela la grisait, mais l'angoissait un peu.

Le bon gros Ralph fêta le retour de Xavière en trépignant autour d'elle, en glapissant et agitant frénétiquement la queue. Elle lui flatta le sommet du crâne et lui gratta doucement la nuque.

« Bonsoir Xavière !

— Bonsoir Madame Dulain.

— Vous êtes fatiguée. Asseyez-vous près de moi. Vous avez l'air bien morose !... Regardez ce pauvre Ralph ! ces yeux ronds qu'il fait, en penchant la tête. Il s'en rend bien compte ; vous ne le chouchoutez guère aujourd'hui... Voulez-vous raconter votre journée ?... Alors ?...

— Oh !... Maître Usqawas est un homme charmant... enfin, gentil avec moi. Il est patient. Il me fait confiance... Mais...

— Mais ?... »

Madame Dulain s'ennuyait un peu dans sa vieillesse et sa curiosité n'avait rien de surprenant, ni d'inconvenant en fonction des liens qui s'étaient établis entre les deux femmes. Sulla Dulain aimait bien Xavière.

« Mais ?...

— Mais la belle-mère de maître Usqawas ne m'apprécie pas beaucoup. »

Ralph avait posé sa grosse tête sur les genoux de Xavière, et la dévisageait, semblant attendre la suite du récit. Elle lui caressait la tête, le dos, les flancs. Ralph se laissait faire en frémissant parfois.

« Ah oui ! De toute façon c'est Charles-Edward Usqawas votre employeur. Et il est satisfait de vous. L'opinion de sa belle-mère ne peut pas avoir une importance déterminante je suppose.

— ...

— N'est-ce pas ? Ne vous tourmentez pas inutilement. Il vous a fait confiance. Soyez plus confiante en vous même. Faites-vous confiance et faites-lui confiance.

— Oui,... mais je peux bien vous le dire : elle est jalouse de moi. Je l'ai entendu lui faire une scène...

— Lui faire une scène ? Elle est jalouse et elle lui a fait une scène ?

— ...

— Allons ! Allons ! Ne pleurez pas !... Mon petit, mon petit... »

Sulla Dulain enlaça les épaules de Xavière ; et celle-ci tout naturellement appuya son front contre la poitrine de cette femme qui par son âge aurait pu être sa mère ou son aïeule.

« Elle lui reproche... sa façon de me regarder... Elle dit qu'il m'a embauchée pour mon... physique.

— Enfin ! De quoi se mêle-t-elle celle-là ! C'est vrai ma petite Xavière que vous êtes jolie et bien faite. Et tout homme normal s'en rendra compte. Même si vous ne faites pas d'excès de coquetterie. Mais dans la mesure où votre travail convient à maître Usqawas... Après tout ce n'est pas son fils, qu'elle lui fiche la paix ! Encore une vieille mégère acariâtre que la jeunesse et la beauté insupportent.

— Elle est plus jeune que moi !

— Elle est plus jeune que vous ! Vraiment ? Voyez-vous ça ! Maître Usqawas n'est plus tout jeune lui. Mon époux possédait quelques librairies... Nous l'avons reçu à deux ou trois reprises lors de la promotion de certains de ses ouvrages... Et sa belle-mère est plus jeune que vous ! Et elle est jalouse de vous !

— Elle est veuve. Henry, le chauffeur, me l'a dit.

— Après avoir séduit le père, elle aurait bien séduit le fils. Et cette petite garce veut vous faire des ennuis !

— Je pense que Lorena Vanghiou est une femme bien, pas mauvaise au fond. Elle est jolie. Elle est belle, même. Bon sang ! Et riche. Elle n'a pourtant rien à craindre de moi. »

La belle-mère de Charles-Edward Usqawas de Gwerlac connaissait sans doute les hommes mieux que la pauvre Xavière. Sulla Dulain en était persuadée.

Elle n'avait pas eu l'occasion de juger le comportement de Xavière en présence de représentants « consommables » de la gent masculine. Elle n'avait pas non plus une idée précise de la valeur professionnelle de Xavière Humbert. Mais elle concevait facilement que celle-ci, peut-être à son corps défendant, fut capable de séduction. Madame Dulain elle-même n'était jamais demeurée insensible au charme de Xavière : une femme dans la trentaine, si simple, si gentille, ayant une certaine expérience de la vie, mais si candide. Une femme peu sophistiquée, jolie et fraîche.

La vieille Sulla Dulain sentait la jeune femme s'apaiser ; elle en vint à lui caresser les cheveux, et lui baisa le front, les joues, et, plus ou moins malgré elle, les lèvres à leur commissure. Maladresse de sa part ? Xavière se laissait faire. Ce corps juvénile encore, ferme qui s'alanguissait petit à petit contre elle, confiant, elle aurait voulu lui donner davantage de bonheur, jouer avec comme une mère joue avec son enfant, son bébé, lui faire des papouilles, des mamours ; lui faire l'amour comme un amant à l'amante qui s'abandonne. À travers les yeux de son défunt mari elle avait appris à voir et apprécier le corps des femmes. Sulla Dulain résolut de se ressaisir. Elle ne voulait pas risquer de gâcher leurs relations. Elle sentait la chaleur de Xavière. Elle sentit la chaleur qui l'habitait elle même et qui grandissait. Ah ! À quoi bon être ménopausée !

« Mon enfant, ne vous en faites pas ! Ça, c'est la vie, tout simplement. Si cette Lorena est amoureuse de maître Usqawas sa réaction est logique, somme toute. Ne sous-estimez pas l'effet que vous pouvez produire sur les hommes. Aussi soyez réservée à l'égard de votre patron, si vous le pouvez. Veillez surtout à ce que madame Vanghiou ne puisse vous reprocher votre attitude, ou la reprocher à maître Usqawas. Sinon, eh bien ! ne vous en faites pas trop ! Je suis là ! Ce ne serait pas la fin du monde ; et vous trouveriez bien un autre emploi, après tout. »

Les deux femmes dînèrent de bonne heure. Madame Dulain ne tarda pas à somnoler devant son téléviseur et décida d'aller se coucher. Xavière rejoignit l'aile de la demeure où elle logeait, Ralph sur les talons. Un peu plus tard elle le fit sortir et l'accompagna dans le « courtil », comme disait madame Dulain. Un espace couvert de sable, quotidiennement nettoyé par le jardinier et régulièrement renouvelé, y avait été aménagé pour l'usage du chien. Après une brève excursion à l'extérieur, Ralph se brossa les pattes comme il l'avait appris sur un accessoire réalisé à son intention, et rentra.

Quoique lasse, Xavière se sentait trop nerveuse pour dormir dès à présent. Elle s'apprêtait sans conviction à se doucher lorsque le chien parvint à ouvrir la porte de la salle de bain et y pénétra. Elle décida de toiletter Ralph, qui n'en avait pas vraiment besoin mais qui semblait tenir à ce qu'elle le bichonne encore un peu, lui ce grand toutou aux allures de molosse, comme elle avait la faiblesse de le faire trop souvent, le caressant, le cajolant. Elle ne se satisfait pas d'un shampoing sec et Ralph dut monter dans la baignoire. Elle le savonnait, le frictionnait. Ralph remuait, gigotait sous ses mains. Elle le rinça, l'essuya. Elle tenait à le sécher parfaitement. Il ne devait pas attraper froid en déambulant après sa toilette dans la grande maison, ou en s'endormant le cas échéant à même le sol. Elle se penchait sur lui, le frottait vigoureusement. Fermée par sa seule ceinture, la blouse qu'elle avait enfilée lorsque Ralph s'était insinué dans la salle de bain, bâillait et le chien à plusieurs reprises glissa son museau entre ses seins, pressa sa truffe contre sa poitrine, semblant humer avec délectation les fines perles de sueur provoquées par l'exercice que prenait Xavière. Elle le rabroua gentiment en riant, l'invitant à se tenir tranquille. La séance de séchage en particulier révéla bien une nouvelle fois que Ralph sous des dehors bon enfant était singulièrement « viril ». Enfin, d'un bond maladroit il se retrouva au sol. Xavière s'employa à récupérer et à rincer la baignoire. Elle terminait lorsque, toujours penchée en avant, elle sentit Ralph insinuer son museau entre ses jambes, et la reniffler furieusement. S'appuyant et se cramponnant au rebord de la baignoire, elle se mit à souffler de manière prononcée par les narines puis par la bouche ; elle le laissa faire. Elle glissa sur les genoux, pivota sur la droite, se baissa, les cuisses sur les mollets,

retira précipitamment sa blouse tout en s'inclinant, la tempe sur le tapis de bain. Elle tourna le regard vers Ralph et le guida.

Le lendemain Ralph manifesta une telle familiarité que Xavière se fâcha. Le brave Ralph se tint coi, la queue entre les pattes, puis se montra, comme à son habitude, fort débonnaire. Elle regrettait de s'être laissé aller la veille. Elle éprouvait de la honte au souvenir de la faiblesse qu'elle avait manifestée. Elle avait éprouvé pourtant en succombant à ses pulsions, un plaisir intense, mais trouble, qui n'était pas sans lui rappeler les sentiments l'envahissant parfois auparavant, lorsque sous les coups et la force de Joël elle s'offrait à lui, soumise, totalement, de toutes les façons, et de bonne grâce toujours. Joël l'humiliait ; elle en éprouvait une délectation certaine. Elle s'était humiliée elle-même. Elle en avait joui. La veille, au soir. En avait éprouvé un assouvissement réel ; mais bref. Elle aurait préféré faire cela, même sous la contrainte, pour plaire à un homme qu'elle aurait aimé, plutôt que d'y arriver fortuitement, plus ou moins malgré elle, par une impulsion due à une vie sentimentale étriquée, sans personne à qui donner de l'affection depuis trop longtemps. Pour l'amour d'un homme elle se sentait capable de se montrer une « vraie-chienne » ; mais d'elle-même en arriver à cela ! Elle en pleurait. Elle pleurait surtout sur sa solitude, qu'elle ressentait cruellement avec une plus grande intensité encore, une fois chez elle, chez Sulla Dulain, où elle se sentait abandonnée, malgré la présence de celle-ci. Cette expérience avec Ralph provoquait aujourd'hui en elle un profond malaise. De plus, le chien lui avait griffé le dos, sans gravité toutefois, mordillé l'épaule et le bras suffisamment pour qu'elle eût des hématomes ; sans plus de dommages heureusement. Certainement Joël n'avait pas tort de lui reprocher ses excessives revendications érotiques, de la traiter de nymphomane. Joël avait raison, elle était une obsédée sexuelle. Enceinte, ce qui ne semblait pas être un remède ; déjà en manque. Salaud de Joël !

Madame Dulain ne s'était pas levée. Xavière prit de ses nouvelles. La vieille femme éprouvait une faiblesse inaccoutumée, et préférerait rester couchée. Xavière s'assura qu'elle ne manquait de rien lui rapprocha encore le téléphone et vérifia le boîtier d'appel automatique de secours que Sulla Dulain portait habituellement sur elle.

Ce matin là elle rejoignit le domicile de maître Usqawas la mort dans l'âme. C'est avec Henry qu'elle s'entretint de nouveau à l'Interphone du portail sous l'œil de la caméra. En gagnant le bureau du secrétariat, qui était à peine le sien et ne le serait peut-être jamais, dans le hall elle croisât Frankie qui s'apprêtait à monter à l'étage un plateau supportant un petit-déjeuner. Elles se présentèrent. Xavière se montra réservée, craignant de ne bientôt plus faire partie du personnel. Elle devait mettre au propre de longs textes et faire à leurs sujets après lecture attentive des remarques, pertinentes elle l'espérait, telles que pourraient en faire les lecteurs des revues auxquelles les articles étaient destinés. Bref, elle devait jouer les candides en littérature ou en histoire, afin que les essais de Charles-Edward Usqawas ne paraissent point trop ardu à la clientèle des publications en question. Elle ne savait pas trop comment elle s'en tirerait, si elle avait la chance seulement d'aller jusque-là. Elle redoutait de se montrer vraiment trop ignare, plus inculte que le commun des mortels.

Depuis un long moment déjà elle s'appliquait à mettre au net avec attention le manuscrit placé en évidence sur son bureau avec un petit mot : « Bonjour ! À taper en priorité. Merci ! », et traitant de la réforme amarnienne d'Aménophis IV-Akhenaton. La très belle Néfertiti épousait Aménophis III, puis le fils de celui-ci, Aménophis IV... Aton le dieu solaire unique... L'abandon des représentations anthropomorphiques de la divinité... Néfertiti était-

elle toute puissante en Égypte, était-elle l'énigmatique Sémenkharê, corégent de pharaon ?... Ou bien se vit-elle écartée du pouvoir ?... Et le général Horemheb !... Et Tout Ankh Aton-Amon ?... Xavière se retourna. Lorena Vanghiou était là qui l'observait. Cela faisait-il longtemps ? Xavière se leva avec précipitation et maladresse. Une sueur froide lui faisait prendre pleine conscience de son échine. L'une des égratignures de son dos la picota ; ce qui contribua à la mettre plus mal à l'aise encore. Elle salua la belle marâtre, qui la salua en retour sans chaleur, mais sans froideur excessive non plus.

« ... Je viens voir le baron. Ce n'est pas la peine de m'annoncer. »

Xavière n'avait pas osé vérifier la présence de maître Usqawas, parce qu'elle n'avait pas à le faire et qu'elle ne voulait pas risquer de le déranger, parce qu'elle appréhendait d'apprendre son congédiement ; quoique... Si on lui demandait de taper du texte... Elle n'avait pas eu le réflexe de s'informer auprès de madame Vanghiou du but de sa visite, non plus d'esquisser le moindre geste vers le téléphone en liaison avec le bureau de son patron, non plus de précéder Lorena Vanghiou pour lui ouvrir la porte dont on lui avait dit que la serrure était difficile à manœuvrer. Elle se montrait là piètre secrétaire. Le jugement que madame Vanghiou portait sur Xavière ne pouvait qu'en être aggravé. Xavière restant debout pivotait face à sa superbe tourmenteuse au fur et à mesure que celle-ci traversait le bureau. Lorena Vanghiou dut manipuler à plusieurs reprises la poignée de la porte de l'antichambre, en la secouant. De fait la serrure et les gonds très usés, Xavière avait pu s'en rendre compte le jour précédent, nécessitaient de tourner à fond le bouton en forçant un peu. De même pour verrouiller la serrure il était nécessaire, l'avait prévenu maître Usqawas, de soulever très légèrement la porte à l'aide de la poignée au jeu fort prononcé, afin que la rotation de la clef permît d'introduire le pêne dans son logement. Sinon la clef pouvait tourner totalement sans que la porte ne soit verrouillée pour autant, le pêne butant contre la gâche sans s'y engager. Une porte et une serrure d'un âge vénérable !

Le bureau de maître Usqawas avait un accès direct avec un salon-bibliothèque donnant lui-même dans le hall. Lorena Vanghiou aurait pu rendre visite au baron, comme elle le faisait habituellement, sans passer par le bureau du secrétariat. Xavière était persuadée que la jalouse Lorena avait tenu à l'espionner. Sans doute souhaitait-elle apprécier plus justement ses capacités. À défaut d'avoir montré une vitesse de frappe exceptionnelle, loin de là, Xavière pensait qu'au moins elle s'était intéressée à son travail et avait fait preuve d'application, puisqu'elle n'avait même pas remarqué la présence de la chic et farouche belle-mère. Xavière s'assit de nouveau et se laissa aller contre le dossier de son fauteuil. Son dos l'agaça. Elle aurait dû garder sa blouse hier au soir. On discutait d'elle à proximité, dans le bureau de Charles-Edward Usqawas. Cela ne faisait aucun doute. Son sort se réglait actuellement, elle en était convaincue.

« Ne cherche pas à contrôler, régler chaque instant, chaque aspect de ma vie, s'il te plaît. Cette femme tape moins rapidement que la secrétaire, le laideron, que tu m'avais envoyé. Et alors ? Je la crois pleine de bonne volonté cette fille. Sa frappe s'améliorera ! Sa physionomie est plaisante ! Tant mieux ! Cela me change de cette brave vieille Farray ! C'est ma secrétaire, c'est moi qui la choisis ! C'est clair ! Tu diriges et supervises presque toutes mes affaires, toutes les tiennes. Tu t'y entends à merveille. Je t'en félicite et je t'en remercie. Mais



si tu menais mon père à la baguette, pour ne pas dire à la braguette, moi je tiens à rester mon propre maître ! Alors lâche-moi la grappe tu veux !

— Jamais... jamais Arnault ne m'aurait parlé sur ce ton !... Tu ne m'aimes pas. Comment peux-tu me traiter ainsi ?

— Et toi ! Comment me traites-tu, comment me considères-tu ? Je suis moi ! Je ne suis pas mon père, non ! Je suis différent ! Je suis quelqu'un d'autre ! Et si tu m'aimes tu ne peux pas m'aimer comme tu l'aimais lui. Tu ne peux pas continuer à l'aimer lui, à travers moi. Tu ne dois pas nous identifier l'un à l'autre. Il est mort, je suis vivant. Je ne suis pas mon père continué, un nouvel Arnault. Et je ne supporterai pas ce que mon père aurait pu supporter.

— Crois-tu que... Qu'avec lui je n'ai pas... Penses-tu vraiment que je n'ai pas été correcte avec lui ? Que je ne suis pas honnête ? Crois-tu toi aussi que je n'ai pas été sincère avec lui ? Que je ne suis qu'une ambitieuse ? Il n'y a pas que le cul dans la vie mon vieux ! Je sais bien que je ne te satisfais pas complètement. Tu voudrais des... que je fasse des choses... que je n'ai jamais faites et que je n'ai pas envie de faire. Tu ne m'aimes pas ! Voilà ! Tu veux te servir de moi parce que tu crois que je me suis servie d'Arnault... »

Lorena Vanghiou pleurait. Elle avait voulu s'enfuir par le salon vers ses appartements à l'étage. Charles-Edward Usqawas l'avait retenue et serrée contre lui. Après un court instant où elle se débattit, elle se calma, blottie entre ses bras. Il la réconfortait en lui caressant délicatement la nuque, les épaules, en lui déposant de petits baisers dans le cou, sur les joues. Elle le laissait faire. Il lui parlait doucement.

« Pardonne-moi, je suis injuste. Mon père n'avait rien à te reprocher. Tu n'as rien non plus à te reprocher. Je voulais simplement dire que mon père t'idolâtrait vraiment, tu sais, et je crois que tu aurais pu tout te permettre, tout lui demander sans qu'il ne trouvât jamais rien à redire.

« Je ne te reproche rien, absolument rien de ton attitude à l'égard de mon père. Je sais que tu l'as aimé sincèrement. Je sais que tu lui as donné plus de bonheur qu'il n'en avait jamais eu avec ma mère, et plus qu'il n'en avait jamais espéré. Tu lui as donné ta jeunesse, ta beauté, ton intelligence, tu lui as tout donné. Tu lui as fait connaître l'amour, tu lui as donné la vie. Faire ta connaissance a été pour lui une renaissance ; une naissance plutôt.

« Et même si nous avons été amants avant qu'il ne disparaisse, tu n'as là rien non plus à te reprocher. Rien. Il était déjà fort diminué, et j'y ai ma responsabilité... Et je dois t'avouer qu'il l'avait deviné. Nous avons eu une discussion tous deux à ton sujet, où il m'a beaucoup parlé de toi, où, malgré cela, il a fait ton éloge.

« Il m'a demandé de veiller sur toi... après. Il me l'a fait promettre. Il m'a demandé de continuer à t'aimer, et de t'aimer d'avantage que lui ne t'avait aimée. Que tu le méritais. Il avait tout de même mauvaise conscience de t'avoir laissé sacrifier ta jeunesse à un vieillard, pour sa plus grande félicité, et de te recommander à un autre vieux, bien plus jeune que lui mais nettement plus âgé que toi. »

Ils étaient assis côte à côte maintenant. Charles-Edward Usqawas tenait Lorena Vanghiou par les épaules. Elle s'appuyait contre lui.

« Ne me laisse pas. Je n'ai que toi. Hein ! Charly...

— Je n'ai pas l'intention de te laisser. Reprends-toi. Ne te mets pas dans des états pareils... Je t'aime, Lori. »

Charles-Edward Usqawas était durement affecté par le spectacle pathétique du désarroi de cette ravissante jeune femme si chère à son cœur. Lorena Vanghiou était encore secouée de sanglots et se mouchait fortement. Le visage ravagé, le maquillage dévasté, les yeux et le nez rouge, elle était belle pourtant, et très émouvante.

« Pourquoi as-tu embauché cette fille ? Tu aurais pu au moins lui faire subir un test pour apprécier sa vitesse de frappe !

— Je te le répète : je l'ai engagée parce qu'elle m'a paru courageuse, relativement intelligente, réservée ; quoiqu'un peu coincée d'une certaine façon. Parce qu'elle est aimable. Parce qu'elle est jolie, même si elle n'est pas belle à proprement parler, je le reconnais bien sûr, je te l'ai déjà dit. Parce qu'elle a accepté les conditions du poste... Ne t'alarmes pas de la sorte, enfin ! Sois raisonnable, je n'ai aucune raison pour l'instant de me séparer de cette employée. C'est ma secrétaire. C'est moi qui décide. Il faut que tu l'admettes, c'est tout. Est-ce que je me soucie de savoir si tel technicien, tel ingénieur que tu as embauché, ou tel sous-traitant est plus ou moins beau garçon, ai-je déjà inventorié les bellâtres que tu as sous tes ordres. Non !

— Ce n'est pas pareil ! Je suis moins vicieuse que toi... Promets-moi... Dis-moi que tu m'aimes ! Promets-moi de ne pas me quitter !

— Rassure-toi, Lori. Tu es beaucoup plus cultivée, plus intelligente qu'elle ; mieux faite, bien plus belle... Et je t'aime. »

Une nouvelle vague de désir ébranla son âme et ses sens ; Charles-Edward Usqawas n'y put résister d'avantage. Lorena Vanghiou les yeux encore embués, tournait vers lui son visage d'ange, sévère et désolé, égaré, mais plein d'espoir. Il l'embrassa avec une espèce de fureur. Lui baisa les yeux, les joues, la bouche. Sans retenue. En lui saisissant la nuque et la gorge. Et ces baisers qu'elle lui rendait, avaient le goût du sel. Ils étaient le sel de cette terre. Par le salon-bibliothèque ils quittèrent tous deux le bureau et gagnèrent l'étage pour une plus profonde réconciliation.

Xavière percevait vaguement par intervalles des sons de voix qui ne paraissaient guère, autant qu'elle pouvait en juger, résulter d'une paisible conversation. Elle faisait un nombre phénoménal de fautes, et avait du mal à se concentrer sur le texte. Les doutes que soulevait maître Usqawas quant au destin heureux de Néfertiti, tant du point de vue strictement sentimental que du point de vue politique, évoquaient pour elle les préoccupations qui tourmentaient Lorena Vanghiou. Une femme qui redoutait peut-être de perdre amour et pouvoir. Tout cela exacerbait cruellement ses propres soucis, attisait le souvenir douloureux de ses propres déboires amoureux. Bientôt elle ne perçut plus aucun son en provenance du bureau de son patron. Plus tard elle discerna un bruit de porte, sans doute, et puis plus rien.

Maître Usqawas ne lui rendit visite que vers la fin de matinée. Il s'enquit de la progression de la saisie de ses articles, lui recommanda, si elle n'avait pas encore doté la cuisine du local mis à sa disposition, de déjeuner à l'office où elle serait moins indépendante, mais où Frankie trouverait bien de quoi la nourrir. Peu après, par la fenêtre, Xavière vit le baron partir avec sa belle-mère à bord du coupé Mercedes.

En début d'après-midi Henry s'absenta au volant de la Lagonda. Il revint à l'heure du thé en reconduisant le baron. Maître Usqawas invita Xavière à une pause. Il lui proposa de suivre un

stage de formation concernant les logiciels dont sa machine était outillée. Elle accepta évidemment et lui dit qu'elle avait mené à terme la saisie du premier volet de l'article provisoirement intitulé « L'Élu d'Aton ». Puis ils rejoignirent le bureau de maître Usqawas qui alluma son écran. Il avait demandé à Xavière de se munir d'un tirage papier également. Le dos et les mains moites, les joues brûlantes, elle dut se lancer dans l'exercice qu'elle appréhendait le plus, justifier les signets qu'elle avait placés dans le corps du texte, là où, pour une raison ou pour une autre elle éprouvait une difficulté dans la compréhension du manuscrit. Maître Usqawas lui avait recommandé de se montrer sincère. Au terme de la séance qui parut très, très longue à Xavière, maître Usqawas avait ajouté quelques notes, rédigé quelques paragraphes supplémentaires, modifié quelques phrases.

Tout compte fait, Xavière, en retrouvant madame Dulain le soir, était contente de sa journée ; mais plus épuisée que le jour précédent et avait une migraine éprouvante. Ralph fut déçu par le manque de chaleur que lui témoigna Xavière et après une tape sur la tête et un haussement de ton se tranquillisa. Xavière informa madame Dulain de son maintien dans son poste et de son prochain stage. Madame Dulain s'en réjouit et la félicita, et offrit de boire un petit verre d'un délicieux vin fort capiteux pour fêter l'événement, ce qu'elles firent. Madame Dulain apprit à Xavière s'être levée dans la journée seulement et précisa se sentir mieux que dans la matinée. Elle allait néanmoins se coucher de bonne heure, sa journée avait été moins pénible que celle de Xavière, mais elle éprouvait elle aussi un besoin impérieux de se reposer pour reprendre des forces. Xavière, peu habituée à boire même de si petite quantité, prit l'air afin de dissiper quelque peu les vapeurs d'alcool. Le tour de Ralph au-dehors accompli, la maisonnée ne tarda pas à s'enfoncer dans le sommeil.



## CHAPITRE IV

Après quelques semaines au service de Charles-Edward Usqawas de Gwerlac, Xavière Humbert était assez satisfaite. Son stage de perfectionnement s'était bien déroulé, et son travail n'était pas aussi stressant qu'elle le croyait au début. Maître Usqawas appréciait que l'on apportât un certain soin à sa présentation, à son comportement, que l'on s'appliqua, mais il admettait les erreurs pour peu que l'on ne chercha pas à les lui dissimuler. Il était exigeant, mais indulgent. Il était également relativement patient. Il ne reprocha jamais à Xavière sa lenteur au clavier, qui pourtant avait provoqué bien des reproches justifiés de la part de madame Vanghiou. Xavière comprenait bien que si elle avait été plus efficiente, elle aurait passé moins de temps à la frappe et déjà pu aider maître Usqawas qui commençait, quand le courage lui en venait, à dépouiller, trier, classer les archives léguées par le professeur Aldus Reguenbard.

Enfin Xavière vint à bout du retard résultant de la cessation d'activité de son prédécesseur, madame Farray, et aussi de ses propres insuffisances. Xavière, que maître Usqawas invitait parfois à moins de crispation en sa présence ou au contact d'un clavier, à se détendre et à lui sourire pour s'y aider, se sentait de mieux en mieux dans son nouvel emploi. De mieux en mieux chez maître Usqawas. De mieux en mieux en compagnie de monsieur Charles-Edward Usqawas qui était réellement un homme en or ; et, on pouvait le dire, pas seulement au figuré. Les hommes plus âgés l'avaient toujours intimidée. Ah ! Il était certes d'âge mûr, mais cela lui allait si bien. Il était gentil. Xavière le trouvait de plus en plus séduisant. Henry était plus jeune, mais n'avait pas la culture, la classe, la prestance, le charme du baron Usqawas de Gwerlac. Elle regrettait de moins en moins Joël. Au contraire elle regrettait de plus en plus de l'avoir connu, qu'il lui ait planté dans le ventre un embryon voulu autrefois, indésirable aujourd'hui.

Un germe qui lui avait valu récemment quelques malaises. Elle eut un bref évanouissement en présence de maître Usqawas. Celui-ci dut la rattraper pour l'empêcher de basculer alors qu'elle était debout. À ce qu'il lui dit par la suite, elle retrouva rapidement ses esprits. Il la portait à cet instant dans ses bras pour l'allonger sur le canapé de son bureau.

Ce fut un moment très embarrassant pour Xavière qui se remémora alors des pensées qui l'avaient assaillie au restaurant le jour de son embauche.

Un grand miroir allant du sol au plafond entre une porte du bureau et un angle de la pièce reflétait une immense plante verte, un arbuste d'intérieur, et le long divan où maître Usqawas envisageait de coucher Xavière. Elle se sentit devenir écarlate, puis comme un autre malaise l'affligeait, pâlir. Maître Usqawas entrouvrit une fenêtre. Il décrocha le téléphone pour appeler Frankie, ou Henry, ou une ambulance mais Xavière en se redressant lui certifia que tout allait bien, le remercia, avant de s'asseoir de nouveau sur le sofa, pour se relever aussitôt.

Tout était trop beau. Il fallait que Joël se rappelât à son souvenir, s'imposa à elle par ce furoncle, cette verrue qui allait grandir en elle, se nourrissant de sa substance, lui suçant le

sang et les os, et capable de provoquer quelques sérieux problèmes de santé, prochains ou plus tardifs. Comme un cancer, une tumeur qui croissait en elle, profitait d'elle, pouvant la conduire à la mort ; pendant l'accouchement, pendant l'avortement. Que faire pour se délivrer sans risque de cette saleté qui voulait vivre au détriment de sa santé, de sa vie, à elle, malgré sa volonté ?

« Ne suivez pas un régime excessivement strict. Depuis quelque temps je vous trouve les yeux cernés et les joues un peu plus creuses... Si je puis me permettre ces remarques. Vous vous affaibliriez. Ne maigrissez pas trop. Ce serait dommage ; telle que vous êtes... Prenez soin de votre santé. Vous sentez-vous mieux ?

— Oui. Merci ! Vous avez raison. Je ne mange sans doute pas assez en ce moment. Je me tracasse trop peut-être pour ma logeuse, madame Dulain, que son médecin a envoyé dans une maison de santé, en cure thermale. Je redoute que ça la fatigue, plus qu'autre chose, la pauvre. Son médecin et l'établissement de soins y trouveront leur compte, madame Dulain, j'en suis moins sûre. Je crains qu'elle n'en revienne plus fatiguée encore. C'est son grand âge, c'est tout.

— Ne vous en faites pas. De toute façon vous n'y pouvez rien, n'est-ce pas. Ne vous tourmentez pas inutilement, que tout cela ne vous coupe pas l'appétit. Mais que mes conseils plus ou moins éclairés ne vous incitent pas non plus à vous alimenter avec surabondance.

— Je surveillerai davantage mon alimentation. Ni trop, ni trop peu. Maintenant, je crois que nous pouvons continuer si vous le voulez. »

Xavière se sentit encore rougir. En disant qu'ils pouvaient continuer, elle pensait : continuer à travailler, bien sûr. Mais elle ne put s'empêcher de penser qu'il, maître Usqawas, aurait pu continuer, la reprenant dans ses bras, continuer vers le divan, devant la glace, et là...

Ultérieurement elle se souviendra avec délectation du court instant où reprenant conscience elle avait senti ses bras sous ses cuisses, sa poitrine contre sa poitrine, son autre bras sous son cou, sous ses épaules, sous son aisselle. La position n'était pas des plus convenables, des plus confortables, ni pour secourir quelqu'un, en l'occurrence, des plus appropriées. Xavière se rappellera pourtant cet instant émouvant avec une douce émotion mêlée souvent d'une certaine effervescence.

Seule, de retour chez madame Dulain absente, le soir, le matin parfois quand elle était trop nerveuse au réveil, elle se caressait. Elle se donnait un plaisir qui la soulageait provisoirement, mais ne pouvait la combler. Et Ralph déambulait dans les couloirs en geignant, ses griffes, que maintenant lors du toilettage Xavière limait, bien que dorénavant elle gardât ses distances, heurtant discrètement les dallages et les parquets. Elle se sentait seule. Elle était seule. Sauf au travail où elle existait vraiment. On la saluait, Henry, Frankie, maître Usqawas, madame Vanghiou aussi quand elles se croisaient. On lui souriait. On lui parlait. On l'écoutait, on se souciait de ses avis, on les requérait. On plaisantait parfois. Là-bas elle était en sécurité, on veillait sur elle, on l'aimait bien, à ce qui lui semblait ; excepté sûrement madame Vanghiou, qui toutefois lui faisait bonne figure. Là-bas elle éprouvait moins durement sa solitude affective.

Xavière n'était astreinte à jouer la femme de ménage dans les bureaux qu'une fois par semaine, ou après une visite. Maître Usqawas détestait percevoir le moindre grain de sable sous ses semelles. Et malgré paillasons et tapis de sol chargés de les piéger, de ces maudits grains s'introduisaient jusque dans le bureau même du baron, où celui-ci recevait ses visiteurs.

Si Frankie procéda à un nettoyage des locaux où étaient entreposés les legs Reguenbard avant que maître Usqawas n'entame le déballage, c'est Xavière qui épousseta les bibliothèques après qu'il y fut classé.

L'exécuteur testamentaire avait surveillé lui-même, et participé à la mise en caisse des ouvrages et documents destinés à maître Usqawas. Mais sous la pression des autres héritiers l'emballage avait dû se faire rapidement avec l'aide de deux commis. Aussi le tout avait perdu la belle ordonnance qui régnait autrefois dans les archives du vieil Aldus Reguenbard, accidentellement décédé d'une chute malheureuse dans un escalier du Coliseum Centre Culturel. Maître Usqawas avait commencé l'inventaire, Xavière l'aida, enfin, à le poursuivre.

En fait Maître Usqawas manipulait la plupart du temps le contenu des caisses, dictant des titres, des noms que Xavière tapait sur son portable. Ses doigts avaient gagné en souplesse et rapidité, en dextérité. Naissant dans un milieu favorisé on aurait pu en faire une pianiste virtuose pourquoi pas. Non ! Après quelques fautes de frappe, une pianiste, tout court. Ou une secrétaire plutôt. Oui ! Voilà quelle était sa vocation. Elle devait s'appliquer et penser à ce qu'elle faisait.

Elle contribuait donc à dresser un catalogue rébarbatif de la collection Reguenbard lorsque quelques titres la sortirent de l'ennui qui la gagnait peu à peu.

« Folklorisme du Renouveau Gonilkien ; Aldus Reguenbard ; ... Qu'est-ce que c'est que ça ?... Manuscrit », dit maître Usqawas.

« Gonilka le prophète ; Aldus Reguenbard, sans doute... oui, Aldus ; manuscrit... Nomenclature générale des documents de Ramqou ; Aldus Reguenbard ; dactylographié. Répertoire des documents de Ramqou perdus, sous titre : ou en possession du Renouveau Gonilkien. Revoilà le Renouveau ; une secte ? Contemporaine ?... Hum !... Oui il semble bien. Qui s'intéresserait suffisamment encore à cette antique religion de Gonilka ?... Qui pourrait se passionner pour le mazdéisme par exemple, ou la gonilkiade, de nos jours, au point de... ? Encore un piège à gogos. Aldus Reguenbard, le Répertoire ; dactylographié...

— Mon ancien ami, Joël MacHyvell, est un de ces gogos... Euh ! Pardon !...

— Voyez-vous ça ! Vraiment ?

— Oui, il s'est investi là-dedans un peu avant de me... avant que nous nous séparions.

— Et vous ?

— Moi ? Oh non alors ! La religion en général, ce n'est pas mon fort.

— Et sont-ils nombreux les nouveaux Gonilkiens, ont-ils une antenne, comment dire... officielle, ici ?

— C'est possible... peut-être. Mais je crois plutôt que non. Rien de notoire ou de public. À vrai dire je n'en sais trop rien. Joël avait rencontré une femme, une certaine Lizzie, qui l'a embarqué dans cette histoire. Je ne me suis rendue à aucune réunion des gonilkiens. « Les comités gonilkiens »... Il s'y rendait avec cette Lizzie. Et puis il m'a annoncé un jour que tout était fini entre nous, et qu'il partait à l'étranger pour « La Cause », la cause gonilkienne. Vous voyez un peu... Avec elle, sûrement.

— Le Renouveau Gonilkien ! Eh bien ! Continuons... Houltraïk Ouarkyhn l'excellent et le cynique par les documents de Ramqou ; Aldus Reguenbard ; manuscrit. Houltraïk Ouarkyhn le Sauveur vu par la gonilkiade ancienne et le Renouveau Gonilkien ; Aldus Reguenbard ; manuscrit. L'Essor de Gonilka ; Aldus Reguenbard ; manuscrit... plus mince... »

Le désordre n'était pas total et l'on pouvait avoir une idée du nombre de personnes ayant effectivement rempli chaque malle ou caisse dans la bibliothèque de Reguenbard. Chaque contenant avait commencé à être rempli par une seule personne avec une certaine méthode, puis complété ensuite en fonction de la place restant disponible. Trois d'entre eux seulement n'étaient pas tout à fait pleins ; le dernier était à moitié vide. Le volume à déménager avait été estimé assez précisément.

Consécutivement à quelques questions que lui posa maître Usqawas, Xavière lui rapporta la théorie gonilkienne concernant la genèse des grandes religions monothéistes actuelles, et les faisant procéder toutes plus ou moins directement de la réforme d'Aménophis IV. Théorie que maître Usqawas avait également évoquée devant elle le jour de son embauche en exposant les thèmes des articles qu'elle aurait à taper, et qu'elle avait retrouvée un peu plus tard au cours de l'article « l'Élu d'Aton ». Mais les gonilkiens, si elle en croyait Joël, n'avait rien à voir avec l'Égypte ancienne, le pharaon Akhenaton, le lettré égyptien Moïse, tardif disciple des théories amarniennes, le peuple de Moïse, le juif Jésus, les moines chrétiens, ou Mahomet. Christianisme, judaïsme, islam, étaient issus de la religion monothéiste élaborée par Akhenaton-Aménophis IV, mais pas la « gonilkiade » qui ne rentrait pas dans ce schéma. La gonilkiade était particulière, unique, seule vraie religion révélée ! Révélée par Dieu aux hommes ! Révélée à Gonilka le Prophète, le « Sublime Initiateur », pour reprendre les termes de Joël MacHyvell, si toutefois la mémoire de Xavière ne la trahissait pas. La seule vérité selon Joël, le « Gonilkien Nouveau ».

« À moins que le vrai prophète ne soit Akhenaton, et non pas l'obscur Gonilka... Perplexité des esprits religieux de tous les temps ou presque, tout aussi bien que de notre belle époque : hypothèse qu'un dieu, unique de préférence, existe, hypothèse qu'il se révèle, et qu'il ne se révèle tout à fait à un messie qu'une seule fois, hypothèse que la révélation soit bien comprise et assimilée, et transmise ; complexité : reste encore à choisir son prophète dans des rayons très fournis, à préférer tel ou tel, qui aura prétendu, ou non, être d'essence divine lui-même... Pauvre Joël MacHyvell. On peut lui souhaiter que pour la cause d'un prophète de rebut et si ancien, l'immanquable contribution auprès de la nouvelle Gonilkiade ne soit pas trop dispendieuse et le gourou pas trop exigeant. »

Charles-Edward Usqawas avait le regard amusé et le sourire aux lèvres. Xavière qui se souvenait de sa pénible rupture ne put cependant pas s'empêcher de rire, cruellement. Ils étaient seuls dans la bibliothèque, au milieu des malles et des caisses ouvertes. Ils avaient sortis les livres, les avaient répertoriés, puis remis dans les boîtes. Restait à élaborer un classement judicieux afin de les placer en bon ordre sur les rayonnages. Xavière s'imaginait emménager dans un nouvel appartement avec bagages et époux ; leur installation était en cours et son mari lui souriait, la regardant tendrement ; elle lui souriait après avoir ri à ses plaisanteries. Elle commençait une nouvelle vie. Elle était heureuse...

« Assez travaillé pour l'instant. Il est temps de se désaltérer. Je prendrais bien un thé, dès maintenant, même s'il est plus tôt que d'habitude. Et vous ? »

Xavière quitta le domaine des songes où elle s'égarait encore et acquiesça.



Prochainement, Xavière saurait si maître Usqawas allait la garder à son service. A priori il n'y aurait aucun problème. Ne lui avait-il pas dit que si elle ne convenait pas, ils seraient rapidement fixés l'un et l'autre. Le temps passait. Le terme du contrat avec l'agence d'Ernest Erlick approchait, et maître Usqawas n'y avait pas fait allusion depuis bien longtemps. Elle était quasiment sûre d'être embauchée définitivement. Lorena Vanghiou elle-même semblait s'être accoutumée à Xavière, s'être résignée à sa présence.

Sulla Dulain était en cure depuis plus de quatre semaines. Elle avait insisté pour que Xavière, qui avait manifesté un instant, à l'occasion du départ de sa logeuse, son intention de louer un appartement, continue à demeurer chez elle. Cela lui faisait plaisir de l'héberger. Et ainsi Xavière pouvait lui rendre le service d'occuper la maison pendant son absence, aussi de garder ce bon gros Ralph qu'elle ne souhaitait pas confier à un chenil ou au jardinier, et encore moins à son vaurien de neveu, qui avec les siens, ô affliction ! constituait sa seule famille.

Xavière qui ne savait pas trop que lui dire, que lui répondre, attendait, mais redoutait de recevoir une nouvelle lettre ou un nouvel appel téléphonique de madame Dulain. Cette fin de semaine n'en avait pas encore été troublée. Xavière était soulagée que la vieille femme ne l'importunât pas, mais un peu vexée en quelque sorte d'être tenue pour quantité négligeable. Après tout elle aurait aimé que la vieille dame la contactât ; elle était lasse, énervée, et décida de faire une séance de sport à visées purgatives.

Charles-Edward Usqawas de Gwerlac se prélassait sans doute dans son vaste lit, son lit ne pouvait être que vaste et ses draps de soie, Lorena Vanghiou se blottissant contre son large buste, mêlant ses jambes aux siennes. Les infatigables Henry et Frankie, que Xavière avait vus une fois se poursuivre, se rejoindre et tomber enlacés sur la pelouse en s'esclaffant, avant de chercher, de la bouche et des bras, à s'étouffer l'un l'autre aurait-on dit, devaient s'évertuer encore à s'épuiser mutuellement sans y parvenir, et pour leur plus grand plaisir. Et elle, Xavière ! Elle était seule ! Toute seule, et insatisfaite !

L'après-midi commençait, elle n'avait cependant pas encore déjeuné. Elle fit entrer Ralph qui dehors manifestait sur le seuil. Elle lui grata la nuque et referma la porte. Elle s'éloigna dans le couloir, mais Ralph qui la suivait, flairant son énervement, lui renifla l'entre jambes. Xavière se retourna vivement en criant. Ralph, baissant la tête et la queue, se recula de biais en marquant deux ou trois arrêts. Xavière les yeux plissés, les poings sur les hanches, les jambes écartées, lui faisait face. Ralph par intermittence geignait et couinait, s'approchant, reculant. Xavière tapota doucement l'avant de sa cuisse en appelant Ralph.

« Allez, Ralph ! Viens Ralph ! Viens mon gros, mon tout beau ! C'est l'heure de la toilette. Viens ! »

Elle se dirigea vers la salle de bain. Ralph la suivit, haletant.

Le lundi matin, Xavière, entrant avec précipitation dans le hall sans prendre garde à quoi que ce soit, heurta violemment Lorena Vanghiou. Celle-ci l'invectiva vivement, lui reprochant son manque d'attention. Xavière, confuse au plus haut point, s'excusa en termes assez incohérents, éclata en sanglots et s'enfuit en courant vers son bureau.

Le baron qui descendait les étages en chantonnant dans un murmure, bouche fermée, ravala son refrain, comme sa maîtresse, montant l'escalier avec une vivacité inaccoutumée, lui jeta à la figure :

« Cette pauvre fille est complètement tarée ! Complètement ! Cette conne m'a filé un bas avec son atroce sac à main ! »

Frankie, ayant assisté à la scène, donna à maître Usqawas les détails qui lui manquaient pour avoir une vision plus précise de la situation.

« Ah ! Les femmes ! » soupira Charles-Edward Usqawas en regardant Frankie dans le blanc des yeux.

Celle-ci, devant le masque impénétrable du baron, ne sachant s'il était d'humeur à plaisanter ou s'il était vraiment contrarié, s'esquiva rapidement. Charles-Edward Usqawas remonta les marches quatre à quatre. Puisque Lorena changeait ses bas, il aurait l'occasion d'admirer une fois encore ses jambes si belles. Et... Peut-être... Non. Il eut déjà bien du mal à la déridier. Lorena Vanghiou n'avait pas le cœur à la bagatelle. Tout juste si elle esquissa à sa demande un sourire contraint avant de partir.

Le Rimmel en déroute, le rouge à lèvres au contour par endroits incertain, Xavière éprouvait des difficultés à se contrôler. Par instants un spasme de sanglot la faisait aspirer bruyamment de l'air par la bouche. Debout, face au bureau et appuyée contre, Xavière serrait des deux mains son sac.

« Séchez vos larmes Mademoiselle Humbert. Ne vous affligez pas excessivement. Ce n'est là qu'un incident mineur. Mais il eut été préférable que vous vous entrechoquiez avec Frankie, par exemple, plutôt qu'avec Lorena... enfin... madame Vanghiou. Allez, c'est fini ! Essayez vos jolies joues, votre maquillage... Vos lèvres aussi, le rouge... Et oubliez cela. »

Afin d'y prendre des mouchoirs en papier Xavière ouvrait son sac, lorsque maître Usqawas, en le désignant, lança, un peu trop fort :

« En fait, voilà le coupable ! »

Surprise, Xavière, accumulant les maladresses, sursauta et renversa son sac qui bascula, répandant une part de son contenu sur le sol, avant d'y chuter lui même. Une photo était tombée devant les souliers de maître Usqawas. Il la vit. Et, il ne put s'en empêcher, la regarda... Et regarda Xavière qui toute raide le fixait, les yeux exorbités.

Il se baissa enfin pour la ramasser. Xavière aussi. Ils se heurtèrent le crâne. Xavière fit un petit bond ridicule en arrière.

« Décidément... », souffla-t-il.

Le baron prit délicatement la photo, puis jambes encore fléchies, visage impassible, darda un long regard sur Xavière pétrifiée, parcourue de frissons, très pâle, les joues striées de traces de larmes. Il glissa la photo dans un des compartiments intérieurs du sac, et y fourra en vrac le reste du contenu.

Le vibreur du téléphone rompit un silence embarrassé. Xavière demeurait interdite et livide.

« Remplacez donc votre sac par un autre plus esthétique, et comportant des poches intérieures dotées de fermetures... Reprenez-vous, Mademoiselle Humbert. Reprenez-vous, s'il vous plaît ! Vous êtes toujours ma secrétaire ! À moins que vous en décidiez autrement. Aussi, décrochez ce téléphone et répondez... Je vous en prie, Xavière...

— Secrétariat du baron Usqawas de Gwerlac, bonjour. »

Elle avait enclenché le haut-parleur et parlé d'une voix blanche. Madame Vanghiou souhaitait s'entretenir avec Charles-Edward Usqawas. Celui-ci fit signe à Xavière de passer la communication dans son bureau.

« Xavière, si je me fourvoie, j'espère que vous ne m'en tiendrez pas rigueur... Mais peut-être avez-vous des problèmes qu'il vous est difficile de résoudre seule. Je vais prendre l'appel de Lorena et je reviens ensuite. Si vous le voulez, nous pourrions parler... »

Lorena Vanghiou appelait du Belvédère. Une certaine Association Culturelle Indo-Européenne avait, depuis quelques semaines déjà, réservé bon nombre de chambres, de repas et la grande salle du Belvédère pour son congrès annuel, et versé un acompte substantiel. Lorena Vanghiou s'était réjouie de l'aubaine quand l'affaire s'était présentée, mais elle avait ensuite refusé une offre comparable pour la même date. Ce matin, avant de rencontrer des délégués de l'association, elle avait pris quelques renseignements au sujet de celle-ci depuis son terminal. Ce qu'elle aurait dû faire plus tôt, elle le reconnaissait. Or, il s'avérait que l'AS.C.I.E. était une émanation du Mouvement de la Droite Athée et Libertaire. Sur lequel elle s'était également renseignée car elle en savait peu de choses. Elle redoutait que le Modal ne tienne en fait son congrès national au Belvédère sous le couvert de l'AS.C.I.E., à une date qui ne soit pas l'anniversaire de ses congrès précédents. Ceci à cause de l'opposition têtue et farouche de certains groupes de gauche, voire de la droite catholique ultra, ou de divers mouvements religieux.

Elle avait informé les envoyés de l'association de son embarras, et de sa décision, compte tenu des circonstances, ne voulant pas risquer des incidents au château, de ne pas accueillir le congrès de l'AS.C.I.E. au Belvédère. Les membres de l'AS.C.I.E., contrariés, avaient contacté leur état-major. Claude Terrart, l'éminence grise du Modal, d'après les sources consultées, avait rappelé pour lui dire qu'eux aussi étaient embarrassés, mais surtout pour signifier que l'acceptation et l'encaissement de l'acompte valait contrat. Terrart avait précisé qu'aucune publicité inutile n'avait été faite autour de ce congrès, que les congressistes eux-mêmes ne seraient avisés du lieu de son déroulement qu'au dernier moment. Comme Lorena Vanghiou persistait dans son opinion, sa résolution de ne pas accueillir l'AS.C.I.E.-Modal, on lui fit la remarque que le Belvédère en tant que tel ne lui appartenait pas, qu'elle n'était pas majoritaire dans la société qui l'exploitait, et que le propriétaire et associé principal était susceptible, le cas échéant d'avoir un avis différent sur le sujet.

« Ce matin, je suis particulièrement énervée à cause de cette bêtasse d'Humbert, et de cette histoire. Je n'ai sans doute pas montré toute la diplomatie voulue. Qu'est-ce que tu penses de tout cela ? Moi, je n'ai pas envie qu'il y ait du grabuge au Belvédère !

— J'ai déjà entendu parlé du Modal, pas de l'Association Culturelle Indo-Européenne. Je crois qu'il n'y a eu des problèmes avec eux, à une occasion ou une autre, que deux ou trois fois, et autant que je me souvienne, les torts ne leur incombaient pas entièrement, loin de là.

- C'est quand même un mouvement de droite ! De la droite maximaliste !
- Tu sais, toute démocrate progressiste que tu sois intellectuellement, ta présentation et ton mode de vie suffiraient aux yeux de beaucoup, et suffiraient sûrement, pour te cataloguer à droite. Ta façon aussi de gérer les affaires dont tu as la charge... Nos employés te classeraient où, d'après toi ? À gauche, au centre, à droite ?... Hein ? Je vais me documenter sur le Modal, et comment déjà ? Terrart, Claude Terrart !
- Tu n'es pas de mon avis ? Tu serais prêt à...
- L'argent n'a pas d'odeur. Si tu ne les aimes pas et si on les reçoit essaye donc de leur en coller un max., ça te consolera. Je me documente et je te rappelle. S'il y a eu acompte, on ne peut pas le négliger tout à fait non plus.
- Je préfère un procès, et leur verser des indemnités pour rupture de contrat, qu'une émeute au Belvédère.
- Ne t'emballe pas ! Nous ne sommes quand même pas ici dans la banlieue chaude de la capitale. Ce n'est pas comparable. Je me renseigne davantage et je te fais part de ma décision.
- Tu n'es pas d'accord avec moi ? Ces gens-là n'ont pas l'air très fins !
- Ces gens-là, tu les trouvais convenables auparavant, je parie ! Maintenant, ils doivent surtout avoir l'air de personnes contrariées, je suppose. Mets-toi à leur place.
- Ce n'est pas ma faute s'ils ont des difficultés à trouver un point de chute pour leur sortie annuelle, et je pense que ce n'est pas à nous d'assumer la moindre part des risques que leur font prendre leurs idées.
- Écoute, je te rappelle un peu plus tard.
- Tu te fouts complètement de mon opinion, en résumé. Monsieur veut décider tout seul !
- D'habitude c'est toi qui décide seule, et je n'en fais pas une maladie. Tu me demandes mon avis...
- Évidemment que je te demande ton avis ! Je voulais te contacter avant que Terrart ne le fasse !...
- Je reprends : tu me demandes mon avis, je vais te le donner, et même plus. Je suis en droit, en mesure, de décider ce que nous allons faire. Et je vais le décider. Je te rappelle pour te faire part de cette décision...
- Et qu'as-tu décidé à propos d'Humbert ?
- À propos de Xavière ? Comment ça ?
- Ah ! Oui ! Maintenant ce n'est plus seulement mademoiselle ou madame Humbert, ou encore Xavière Humbert, c'est Xavière tout court ! Je te rappelle si toutefois tu l'avais oublié que c'est la fin du contrat avec Erlick, l'agence de travail temporaire. Tu te sépares d'elle ou quoi ?
- Je suis satisfait d'elle. Elle a fait des progrès considérables en matière de dactylographie...
- C'est pas du luxe !...
- Je n'ai aucune raison de me séparer d'elle.
- Et moi ! Ce n'est pas une raison, mon avis sur elle ?
- Ce n'est pas une raison... raisonnable. Nous en avons déjà discuté. Tu commences à m'agacer singulièrement.
- Ben voyons !
- Bon !... Je te rappelle pour le Modal. À plus tard.
- Oui ! C'est ça. À plus tard. »

Charles-Edward Usqawas consultait les banques de données des journaux « La Ronde », et « Le Bagnard Déchaîné », lorsque Xavière Humbert semblant s'être ressaisie tout de même, mais d'une voix timide, l'avertit par l'Interphone de l'appel de Claude Terrart. Il finit de programmer ses recherches, leur enregistrement et leur impression, puis il prit l'appel.

« Bonjour. Pardonnez-moi de vous avoir fait patienter. Charles-Edward Usqawas à l'appareil.

— Bonjour Monsieur. Claude Terrart, de l'Association Culturelle Indo-Européenne, et du Modal. Avez-vous été mis au courant de nos difficultés auprès de la direction de votre hôtel du Belvédère.

— Oui. En ce moment je prends des renseignements concernant votre mouvement, que je ne connais pas plus que cela, et votre association paraient. Afin de vérifier si les craintes de madame Vanghiou sont réellement fondées.

— J'ai déjà eu l'occasion de vous lire, à plusieurs reprises. Des articles et quelques ouvrages historiques. Et un de vos romans. Vous m'avez fait l'impression d'être un esprit fort, et libre. Caustique parfois...

— Arrêtez, vous me flattez outrageusement. J'ai sous les yeux un article assez ancien, du Bagnard Déchaîné, qui vient de sortir de mon imprimante. L'auteur ne vous flatte pas outrageusement, lui. Il vous outrage carrément, disons-le, indépendamment de la véracité ou de la fausseté de ses allégations relatives à vos qualités... vos particularités physiques.

— Puis-je vous rencontrer. Nous pourrions parler de tout cela de vive voix. Je ne suis pas très loin en ce moment, chez des amis. Je ne vous cacherais pas que nous sommes victimes d'un fâcheux ostracisme, qui nous rend difficile toute réunion en dehors de nos propres locaux.

— Entendu. Nous pourrions déjeuner ensemble ce midi, au Belvédère. Vous y seriez mon invité. »

Maître Usqawas parcourut rapidement les pages couvertes de textes et de photos qui s'étaient empilées sur le capot de son imprimante. Puis il rejoignit Xavière Humbert qui s'était rafraîchie entre temps. Elle le regardait avec un air de chien, de chienne battue. Et maître Usqawas ne savait pas trop comment commencer.

« Monsieur, allez-vous me garder ?

— Êtes-vous maladroite Xavière ! Tout à l'heure je vous ai dit que oui ! Que je n'avais professionnellement rien à vous reprocher. Si j'avais changé d'avis, ou si j'hésitais encore, une telle question pourrait m'inciter à répondre par la négative. Vous devriez plutôt demander, par exemple, quoi faire en priorité après avoir dépouillé le courrier d'affaire habituel, ou autre chose... Excusez-moi, je vous taquine ; et ce n'est pas le moment... Avez-vous réfléchi. D'après... Enfin... Peut-être avez-vous des problèmes. Peut-on vous aider à les résoudre ? Voulez-vous en parler ? »

Les yeux de Xavière brillaient et gagnaient en humidité. Elle déglutit deux ou trois fois.

« Passons dans mon bureau. Il est mieux insonorisé que celui-ci, et nous ne risquons pas d'y être dérangés. »

« La photo que vous avez vue... »

Xavière tourna brusquement la tête. Elle avait oublié son sac à main.

« N'ayez crainte, je vais le chercher. »

Il le ramena, referma précautionneusement la porte, et le posa sur un angle du bureau, près de Xavière.

« La photo... C'est... Vous vous souvenez, je vous avais dit que madame Dulain était partie en cure. Et bien... Là-bas... Elle... elle est morte. Elle est décédée, et je n'ai pas été prévenue. Sa famille, oui ; on a prévenu sa famille. Son neveu.

« Elle ne l'aimait pas, elle le traitait de vaurien. Je me disais que sans doute elle exagérait. Mais lui et les siens, elle ne les aimait pas. C'était sa seule famille pourtant. Eux, on les a prévenus.

« Elle est morte samedi soir. Son neveu me l'a dit. Alors, dimanche, il est venu. Pour faire un inventaire. Avec un bloc et un appareil photo. Des photos instantanées. Et moi... Il avait les clefs. Des clefs à lui ou à madame Dulain. Je ne sais pas. Il est rentré. Et moi, je ne l'ai pas entendu. Et Ralph... Ralph, c'est le chien... sur la photo. Le chien de madame Dulain. Non plus. Il n'est pas bien méchant Ralph, et ce n'est pas vraiment un chien de garde.

« En visitant la maison, le neveu nous a entendu, lui... moi et Ralph, dans la salle de bain... Et puis il est venu voir. Et je ne l'ai toujours pas entendu, et Ralph non plus. Et puis il a ouvert la porte, le neveu, et il a pris une photo. Et puis une autre. Et puis d'autres... Et moi j'étais tellement surprise... J'ai eu si peur... Le flash à la première photo, les déclics, le moteur de l'appareil. Puis encore d'autres flashes. J'ai eu tellement peur... je n'arrivais pas à me libérer de Ralph. Le chien ne pouvait pas non plus. Je l'avais dans... dans... On n'a pas pu se séparer tout de suite... J'étais... J'étais tétanisée.

« Il connaissait Ralph, il criait son nom. J'étais toujours... avec Ralph... avec le chien. Il m'a prise par les cheveux. Il criait après Ralph et il lui a donné des coups de pieds, à moi aussi. Le chien s'est libéré. Il l'a fait sortir dans le couloir. Ralph devait avoir peur aussi.

« Il me tenait par les cheveux, toujours. Et il m'a frappée. Pas trop fort quand même. Mais quand même assez. Il m'a injuriée. Il me tenait toujours. Il m'a dit qu'on allait être copain tous les deux. Lui et moi. Que je n'avais pas le choix. Que sinon il enverrait des photos aux voisins, à mon employeur, à mon fiancé si j'en avais un, ou à la police, ou aux Vrais Catholiques Militants. Que de temps en temps il organiserait des séances où, pour lui... des séances où... Il disait que ça me plairait puisque j'étais une vraie salope et pire qu'une salope même. Et qu'il me forcerait à apprécier, bon gré mal gré, des trucs pires encore.

« Que ça dépendait de moi que tout ce passe au mieux pour moi, que je ne pourrais m'en prendre qu'à moi-même s'il mettait ses menaces, l'envoi des photos, à exécutions, que j'étais prévenue. Donnant, donnant. Alors, il m'a fait... Il a fait... Il a... Sur moi... Et je n'ai rien osé... Hier au soir, j'ai du manger nue à ses pieds, dans la cuisine.

« Après le dîner, j'avais très froid, il a bien voulu que je me rhabille... Et j'ai essayé de me sauver. Il m'a rattrapée. En me tenant par les cheveux, il a cherché à la cave de quoi m'attacher. J'ai passé la nuit, une chaîne cadénassée au cou, attachée au cadre du lit. Il m'a dit de réfléchir, et que demain matin tout serait clair dans ma petite tête, que je me rendrai compte que ma vie ne serait pas vraiment bouleversée par ce qu'il exigeait de moi, et que je

pourrais aller au boulot comme d'habitude. Qu'il ne dépendait que de moi d'avoir une vie quasiment normale. Sinon... »

Des larmes coulaient de nouveau sur les joues de Xavière. Charles-Edward Usqawas ne put s'empêcher de réclamer une précision.

« Vos rapports avec Ralph étaient-ils... habituels ?

— C'était la deuxième fois. La première, c'était au moment où vous m'avez embauchée.

— Vous pouvez porter plainte contre cet homme.

— Non ! Non, non ! Il ne faudrait pas que... Tout le monde le saurait. Toute ma vie... Tout le monde n'est pas si compréhensif que vous.

— Lui avez-vous demandé de vous restituer les photographies ?

— Oui. Hier et ce matin. Il m'a traitée de pauvre connasse et de débile. Il m'a dit que si je filais doux, pas de problème. Et d'aller bosser. Qu'il ne comptait pas m'entretenir. Il était relativement calme... Je ne retournerai pas là-bas. J'irais à l'hôtel le temps de trouver un appartement. Et, s'il met ses menaces à exécution... Je ne sais pas, je ne sais pas...

— Ne vous en faites pas pour cela, vous pourrez passer quelques nuits à l'annexe où vous disposez déjà d'un local à votre disposition dans la journée. Donc, vous ne souhaitez pas porter plainte. Je comprends. Et, indubitablement, l'idéal serait de récupérer les photos.

— Bien sûr, mais il ne faut pas y penser. Je crois qu'il s'en servira d'une façon ou d'une autre, pour me nuire. Cet homme est mauvais. Si je ne cède pas, par vengeance. Et si j'en passais par ses quatre volontés, pour m'enfoncer d'avantage il ferait d'autres photos plus compromettantes encore. On peut accepter beaucoup de choses d'un partenaire, vous savez ! Mais il faut l'aimer. J'ai accepté beaucoup de Joël MacHyvell. Vous vous souvenez de lui. Les coups, les injures, et pas « du pour rire ». On peut même souvent s'en servir comme de moyens pour accéder au plaisir... Vous pensez que je suis folle...

— Nullement. Je comprends ce que vous voulez dire. Je suis veuf, voyez-vous. Avec mon épouse... Puisque vous me manifestez assez de confiance pour me faire de telles confidences, je puis bien vous en faire quelques unes moi aussi. Nous nous aimions beaucoup, mon épouse et moi. Nous ne nous satisfaisions pas de jeux sexuels trop conventionnels. Sans pratiquer toutefois des exercices très originaux.

« Volontiers, pendant nos joutes amoureuses nous simulions des rapports de force. Je la soumettais, affectais de la soumettre, de l'humilier. Elle s'humiliait, ou affectait de se rebiffer parfois ; ce qui lui valait de subir des châtiments plus terribles encore, qui lui apportaient en fait plus d'agrément que de désagréments. Nous nous donnions du plaisir ainsi. Jamais elle ne lubrifiait tant que dans ces moments là, en ces moments de plaisir équivoque.

« Jamais mon épouse n'a été marquée par mes coups, n'en a souffert. Je l'aimais. Nous nous aimions. Même si parfois, comme dans tous les couples, il y avait entre nous des périodes de tension, de désaccord, sur des broutilles le plus souvent. Je peux dire, malgré nos jeux sado-maso, malgré la cravache, le martinet, les colliers de chiens, la laisse, les liens, les menottes, les baillons, les pinces à seins, ... que jamais je n'ai frappé mon épouse. La seule fois où j'ai fait montre d'une certaine violence, et la cause de notre dispute m'échappe toujours, j'ai pris ma femme par le col de sa robe de chambre en la soulevant un peu, en lui criant d'arrêter son cinéma. Elle a eu, je crois, un petit temps de frayeur. Et elle m'a crié : « mais t'es complètement fou mon pauvre vieux ! T'es complètement fou ! ». Elle était particulièrement remontée ce soir-là. Heureusement pour elle je n'étais pas aussi fou qu'elle le prétendait.

« Je l'aime encore je crois. Elle s'est tuée, on l'a tuée, dans un accident de la circulation. Elle est morte sur le coup, d'après les constatations des secours. J'espère qu'elle n'a pas trop souffert. Le chauffeur d'un car de ramassage scolaire à vide s'était endormi à son volant. Il avait bu. Ivre.

« Il est lui-même mort dans un accident de la route. Un véhicule que l'on n'a pas pu identifier, l'a heurté. Et on lui est passé sur le corps à plusieurs reprises. Et je m'en réjouis. Et j'ose prétendre qu'il n'a pas assez souffert... Nous irons récupérer vos photographies. Henry nous y aidera.

— Vraiment ! Oh ! Merci ! Merci , Monsieur !... Avec Henry ?

— Ne vous en faite pas, il sait être muet comme la tombe. Et nous veillerons à ce qu'il ne voit pas les photos en question, si cela est possible. Combien ont-elles été prises ?

— Je ne sais pas. Je ne me souviens pas. Je ne pourrais pas vous dire précisément...

— Il y a eu le flash. Une photo. Souvenez-vous. D'après votre récit : déclics, bruits du moteur de l'appareil... Combien de fois ? De nouveau le flash. Le condensateur s'était rechargé. Si l'appareil est assez sophistiqué, les photos peuvent toutes être de qualité, ou lisibles en tout cas. Détendez-vous. Repassez-vous en mémoire les événements comme un film, avec la bande son. Plusieurs fois. Je vous laisse vous remémorer la scène. Je me tais. »

Le neveu de la défunte madame Dulain avait photographié Xavière vingt fois. Il fallait récupérer dix-neuf photographies. Charles-Edward Usqawas nota le numéro de série figurant au dos de celle en possession de Xavière, au cas où le fameux neveu veuille leur donner quelque photo complètement manquée en lieu et place d'une photo représentant Xavière.

« Il faudrait retenir le neveu chez feu sa tante, si toutefois il s'y trouve toujours, avant qu'il ait le temps ou l'idée de les dissimuler ou d'en faire des copies. J'ai un rendez-vous à midi au Belvédère, vous m'y accompagnerez, cela vous changera les idées. Henry aussi. On s'occupera de votre affaire en revenant. Dites-moi un peu comment se configure la maison Dulain, et ses abords. Savez-vous comment s'appelle le neveu ? »

Xavière ne le savait pas.

« Allô ! Bonjour ! Pardonnez-moi de vous importuner en de pareilles circonstances.

— Oui, oui ! Qui est à l'appareil ?

— J'ai appris le décès de madame Dulain, et j'aimerais contacter ses héritiers. Pouvez-vous m'indiquer... ?

— Monsieur, je suis Johan Rapin, neveu de Sulla Dulain, a priori son seul héritier.

— Toutes mes condoléances, cher Monsieur. Bernard Rigault à l'appareil. Je suis désolé de faire votre connaissance en un moment pour vous si pénible. Ma mère avait récemment rendu visite à une amie à l'établissement de soins où séjournait votre tante. Elles avaient été amenées à échanger quelques mots, et avaient sympathisé. Bref, votre tante avait vanté sa demeure à ma mère ; qui m'en a parlé. Madame Dulain aspirait à retourner chez elle assez rapidement. La cure ne lui apportait pas tous les bienfaits escomptés. Hélas ! La pauvre ! Je cherche à acquérir une bâtisse d'un certain cachet, avec un peu de terrain, un jardin d'agrément, une cour, et ce, en ville. Ne verriez-vous pas trop d'inconvénient à en discuter aujourd'hui même ?

— Ça dépend du prix que vous proposez.



— J'aimerais visiter aujourd'hui. Je suis dans les parages pour plusieurs rendez-vous d'affaires. Que je puisse en écouter un, et je pourrais vous rejoindre en fin de matinée, ou dans la plage de midi, sinon en début d'après-midi.

— Faudrait savoir ! Cher Monsieur !

— J'ai d'autres visites du même ordre à faire. Plus tôt je verrai votre maison, plus tôt, si elle me plaît, nous nous mettrons d'accord sur un prix, plus tôt nous pourrions signer, plus tôt vous en empochez le prix.

— D'accord, d'accord ! Je vous attends. Monsieur, comment déjà... ?

— Bernard Rigault. Pourriez-vous m'indiquer précisément où cela se trouve, s'il vous plaît ? Un instant je prends de quoi noter. Allez-y. »

Charles-Edward Usqawas prévint ensuite Henry, par la ligne intérieure, qu'il aurait besoin de lui, qu'ils mangeaient au Belvédère ; il le chargea d'en aviser Frankie. Il lui dit de prendre son pistolet, de ne pas l'armer, et de laisser le cran de sûreté en position de verrouillage. Il s'agissait d'utiliser l'arme comme moyen de pression psychologique surtout, en laissant la personne à intimider, que l'on rencontrerait en début d'après-midi, en remarquer la présence.

« À midi nous allons déjeuner avec des représentants du Modal, un mouvement politique. Que savez-vous de ce mouvement ?

— Peu de chose. C'est un petit parti de droite, assez original, qui prêche l'athéisme. Je crois qu'il a été fondé par un travelo. On reproche généralement aux gens du Modal d'être racistes, ils s'en défendent, avec des nuances... Voilà, en gros, ce que j'en sais.

— Et bien Henry vous en savez à peu près autant que moi. J'ai quelques pages à lire là-dessus. Si cela vous intéresse, vous pourrez les lire également. À tout à l'heure.

— Bien compris. Le flingue chargé, pas armé, sécurité. Déjeuner, prévenir Frankie, au Belvédère ; avec le Modal. Début d'après-midi, rendez-vous un peu spécial.

— Prenez l'Aston-Martin.

— Entendu. L'Aston-Martin. »

Maître Usqawas raccrocha. Il remit à Xavière un des trois tirages qu'il avait fait des articles concernant le Modal. Elle pourrait les parcourir avant de partir, ou lors du trajet. Il lui recommanda de se maquiller à nouveau, et de se préparer au départ pendant qu'il les lisait.

« Au fait, le chien Ralph est-il un animal sain ? Vous savez que ces animaux sont souvent porteurs de germes plus ou moins douteux. Il serait judicieux, un certain temps je pense, de pratiquer des analyses.

— Ralph ne sort jamais de chez madame Dulain... Presque jamais. Chaque mois elle lui faisait faire une prise de sang. Il n'y avait jamais rien à signaler, ces derniers mois, en tout cas. Son toilettage avait lieu deux fois par semaine.

— Xavière, prenez soin de vous. Et courage. Vous êtes lasse. Je le vois bien. Mais en fin d'après-midi vous pourrez souffler, tout devrait alors être rentré dans l'ordre. »



## CHAPITRE V

Au Belvédère, Lorena Vanghiou accueillit le baron, Xavière et Henry dès leur arrivée. Ils furent présentés aux membres de l'Association Culturelle Indo-Européenne déjà sur place. Claude Terrart arriva un peu après avec son escorte. Trois personnes l'accompagnaient, qui étaient peut-être des collaborateurs, mais qui paraissaient surtout faire office de gardes du corps, à en juger par leur allure et leurs manières circonspectes. Tous s'installèrent d'abord dans un petit salon, firent connaissance, puis gagnèrent une salle à manger installée à leur intention.

Claude Terrart, à peine plus âgée que Xavière, était une femme charmante, assez longiligne, mais aux courbes gracieuses, et dotée, par la nature ou non, et autant qu'il fut possible d'en juger, d'une poitrine suffisamment développée, quoique certainement pas hypertrophiée. Un physique fort agréable au goût de Charles-Edward Usqawas de Gwerlac.

Madame Vanghiou avait donné l'ordre de disposer en triangle trois grandes tables circulaires et de dresser les couverts de sorte que les convives puissent tous se voir sans avoir à se retourner. Charles-Edward Usqawas s'installa, invita Claude Terrart à prendre place à sa droite, et Lorena Vanghiou à sa gauche. Les autres se répartirent entre les deux tables restantes.

« Ainsi le Modal éprouvent habituellement des difficultés à trouver un lieu d'accueil pour son congrès ?

— Oui. Nous avons pensé un moment, avant de contacter votre établissement, revenir là où nous avons été reçus l'année dernière. Mais les propriétaires avaient cédé leur établissement. Et les repreneurs nous ont opposé un refus catégorique.

« J'avais déjà eu l'occasion de descendre ici, au Belvédère, et trouvé l'endroit plaisant. Nos congrès ont toujours eu lieu en zone urbaine, en région parisienne, mais je me suis dit qu'au moins, là en Touraine, nous serions tranquilles, même si l'accès n'est pas évident et si l'affrètement d'autobus ou de taxis était nécessaire pour les militants empruntant les transports en commun sur le parcours principal. Devant les difficultés rencontrées fréquemment j'ai décidé de réserver au nom d'une association qui est effectivement un satellite du Modal.

— Oh ! Ce n'était pas si malhonnête. Quand on m'a appelé ce matin à propos d'une Association Culturelle Indo-Européenne, je me suis demandé ce qui pouvait bien se cacher derrière un tel intitulé. »

Claude Terrart et Charles-Edward Usqawas se souriaient. Lorena Vanghiou qui chipotait dans son assiette leur lança un coup d'œil en biais.

« Ne vous laissez pas aller pour autant, Monsieur Usqawas, à des amalgames faciles. Nous sommes souvent accusés de racisme, certes. Nous avons néanmoins accepté dans nos rangs

quelques métis, quoique cela ait choqué certains de nos adhérents et nécessité de nouvelles campagnes internes d'explication de notre ligne directrice. Les choses ne sont pas si simples.

« On nous rabâche tous les jours que tous les hommes sont égaux. Mais dans les faits, non, les hommes ne sont pas égaux. En droit ? Pas même en droit. Physiquement, culturellement, intellectuellement, face aux éléments, à leurs semblables, qui leur sont souvent si étrangers, politiquement, les hommes ne sont pas égaux. Pas égaux d'un continent à l'autre, pas égaux d'un quartier à l'autre, d'un immeuble à l'autre.

« Madame Vanghiou est-elle, se sent-elle, au sein de l'entreprise, et dans la vie, l'égale de cette jeune serveuse à qui, voilà un instant, elle a fait les yeux noirs ? Toutes deux n'ont pas la même vision de l'entreprise pour laquelle cependant toutes deux travaillent, et ne peuvent pas l'avoir, elles l'appréhendent différemment, n'ont pas à son sujet les mêmes informations, n'expriment pas les mêmes attentes à son égard.

« Face au droit, concrètement à la justice, le milliardaire, avec ses avocats, n'est pas l'égal du chômeur en fin de droit... Etc...

« Notre analyse essaye de tenir compte de tout cela. Car, dans les faits, cette égalité est une illusion.

« Égalité, liberté. Liberté de réunion, en principe. Le Modal ne peut pourtant que difficilement exercer cette liberté fondamentale. Quand les maires, les responsables de l'ordre public ne s'y opposent pas, d'autres l'en empêchent par des moyens divers, prétextant quelque danger hypothétique que ferait courir le mouvement à notre société ; alors qu'en fait, de cette société, il ne veut que préserver les fondements. En cultiver les valeurs, les vertus, justement, qui ont permis que le type de société dans lequel nous vivons, et qui nous paraît sur cette terre être le meilleur, quoiqu'il puisse s'améliorer encore, naisse ici, naisse de peuples, de nations issus d'une souche commune, ou de souches proches, issus d'un même substrat culturel, intellectuel, qui a permis à travers bien des difficultés et des vicissitudes, la gestation de valeurs propres à l'occident...

« Et le Modal ne peut pas se réunir. Il ne jouit pas d'une égalité de traitement avec les autres mouvements politiques. Autres mouvements politiques, qui participent de l'idéologie dominante qui s'impose par l'enseignement, l'information, et à laquelle il n'est décidément pas bon de vouloir échapper. Les membres du Modal ne peuvent exercer un des aspects essentiels de la vie démocratique à la mode occidentale, dont il est l'un des plus ardents défenseurs.

— Vous êtes bien un parti d'extrême droite, enfin ! Vous préconisez un régime élitiste, quelques soient les critères retenus pour définir cette élite. Vous souhaitez imposer vos idées aux autres, malgré eux. La démocratie, et c'est normal, et réconfortant, trouve en elle les ressources pour se préserver. Vous ne pouvez pas le lui reprocher.

— Madame Vanghiou. Derrière le vocable « démocratie » peut se dissimuler une foule de conceptions différentes de la « démocratie ». Qu'est-ce pour vous la démocratie ?

« Vous savez, la démocratie française actuelle est bien différente de la démocratie telle que la voyait un Adolphe Thiers, telle que la voyait un Patrice de Mac-Mahon. Différente de la démocratie française de l'entre deux guerres, de celle de la libération. Différente des démocraties anglo-saxonnes, ou scandinaves. Différente des démocraties d'autres latitudes, d'autres longitudes, du tiers monde. Différente des ultimes démocraties populaires. Bien différente de l'archétype souvent cité de la démocratie, la démocratie athénienne de l'antiquité, qu'à n'en pas douter vous tenez certainement et avec justesse, pour un régime ploutocratique, xénophobe et misogyne.

« Vous plairait-il de vivre dans une démocratie « orientée », si vous voyez ce que je veux dire ! Dans une démocratie à la mode musulmane, agrémentée d'un fort soupçon de théocratie ?

« Y préféreriez-vous une démocratie à la mode vaticane, où l'on décapiterait les personnages un peu trop fiers et libres d'esprit qui ne se découvriraient pas spontanément au passage de l'ostensoir lors d'une procession du Saint Sacrement<sup>1</sup> ?

« A ce que vous appelez la démocratie, à votre démocratie, nous reprochons son hypocrisie. Nous lui reprochons son manque de discernement, de lucidité découlant d'une fausse appréciation de la nature humaine. Nous lui reprochons son manque de lucidité qui pourrait se révéler perfide, funeste pour elle-même. Nous lui reprochons de prendre ses rêves pour la réalité. Nous lui reprochons de se payer de mots, de théories, de trop souvent préférer le bla-bla aux résultats. Nous lui reprochons de ne pas être assez démocrate en certains cas. De l'être trop en d'autres, alors même que ces cas là sont pour elle une menace plus réelle que le Modal ne le sera jamais.

« Vous ne nous connaissez pas, vous nous faites un procès d'intention, vous nous avez jugés et condamnés sans nous entendre. Les démocrates, les pseudo-démocrates, trop souvent, et ce quelle que soit leur obédience, ne sont jamais aussi tolérants qu'avec ceux qui ont strictement les mêmes convictions qu'eux, qui appartiennent à la même chapelle, qui adhèrent au même dogme politique ! Car c'est bien de dogme, en ce qui les concerne, dont il s'agit en définitive.

— Ma parole, vous érigeriez-vous en seuls véritables défenseurs d'une vraie démocratie ? À vous entendre on pourrait le croire !

— Nous sommes partisans d'un état fort. Oui. Nous ne sommes pas partisans d'un pouvoir totalitaire et tout puissant pour autant. Nous souhaitons un état qui se concentre principalement sur ses tâches essentielles de services publics, et sur ses prérogatives régaliennes, ses devoirs de police, de justice, nous sommes partisans d'un état qui sache préserver le faible du fort afin que la vie en société ne s'apparente pas à celle de la jungle. Nous sommes partisans d'un état qui se soucie de la protection de ses nationaux, de la communauté nationale, et de ses intérêts. D'un état qui se préoccupe de préserver les valeurs fondamentales, les vertus primordiales qui ont, je le répète, autorisé qu'ici, en occident, ait lieu la génération, ou la régénération, nous ne sommes pas si pointilleux, d'un type de civilisation qui permette, à la fois, une certaine exaltation de l'individu et la préservation des intérêts du corps social.

« Une civilisation est fragile. Après la conversion de l'élite de l'Empire romain au christianisme, puis la chute de cet empire du point de vue militaire et politique, la déliquescence de sa société, en occident d'abord, il fallut plus d'un millénaire avant d'assister à ce que l'on appellera la Renaissance, la redécouverte de vertus antiques oubliées, niées par l'Église, la redécouverte de principes scientifiques de base, la redécouverte de la liberté possible de l'esprit humain, vis à vis d'un terrorisme intellectuel, dont on peut de nos jours

---

1 Allusion à la condamnation le 28 février 1776 du chevalier Lefebvre de La Barre, exécuté le 1<sup>er</sup> juillet de la même année. Il eut la langue coupée, la tête tranchée, et fut mis au bûcher. Claude Terrart semble faire flèche de tout bois, mais si, à ce moment, le pieux et pourtant sensuel Louis XV était roi de France, il n'en essayait pas moins de lutter, comme nombre de ses prédécesseurs sur le trône, contre l'excessif pouvoir de la noblesse ; il avait entrepris une tentative de démocratisation, entrant en lutte ouverte contre les différents parlements de France, à la mentalité rétrograde, particulièrement attachés au maintien des privilèges féodaux, et dont il ne souhaitait plus que les membres soient les inaliénables propriétaires de leurs sièges. Si Louis XVI avait poursuivi cette « révolution royale », nul doute que l'Ancien Régime eût été sauvé, et que la France eût fait l'économie (on commence à peine à en prendre conscience aujourd'hui) de la très coûteuse Révolution.

aussi, hélas ! avoir une idée assez précise en voyant ce qui se passe, ici ou là, à quelques centaines de kilomètres de nos frontières.

« Madame Vanghiou, une femme devrait plus qu'un homme encore être attentive à préserver certains acquis de notre civilisation, vigilante pour que le processus de longue gestation qui a permis d'en arriver là, non seulement ne soit pas stoppé, mais pas non plus remis en cause. Jamais ailleurs que dans l'Égypte ancienne, l'Égypte pharaonique, si tant est que les choses soient comparables, et dans notre civilisation occidentale contemporaine, très contemporaine, depuis quelques dizaines d'années seulement, la femme n'a joui d'une telle reconnaissance, d'un tel respect de sa personne, physique et morale. Jamais. Jamais la femme, excepté dans les tribus plus ou moins mythiques des amazones de l'antiquité, la femme ne s'est vu accorder, ou n'a conquis, de tels droits qu'ici et maintenant ! C'est là une merveille d'une grande fragilité qui mériterait de la part, au moins, des femmes d'aujourd'hui plus de réflexion, plus d'attention...

« Nous ne sommes pas des gens de dogme au Modal. Nous ne possédons pas de solutions miraculeuses. Nous n'avons pas de grandes théories vaseuses et passe-partout, censées pouvoir s'adapter à tous les aspects du réel, partout et toujours en apportant bien-être et félicité ! Nous sommes des gens simples et concrets. Nous disons : voilà c'est comme ça ; que faire pour préserver ce qui nous paraît convenable, pour l'améliorer, et améliorer le reste ? Nous essayons de ne pas nous bercer d'illusions. Et si l'on veut être sérieux il faut bien prendre au départ les choses telles qu'elles sont. Et nous nous demandons, par exemple, si, réellement, la mentalité tiers-mondiste « gnan-gnan », pardonnez-moi l'expression, est propice au tiers monde, et si elle nous est propice.

« Vous commencez à avoir une idée de ce que vous appellerez toujours à n'en pas douter notre racisme. Disons que les personnes de races différentes, ou plutôt de cultures différentes, n'ont pas la même structure mentale. Accepter en trop grand nombre sous nos cieux des étrangers issus d'autres cultures, modelés par d'autres cultures absolument dissemblables, leur donner très tôt, trop tôt, des droits que nos ancêtres ont mis des siècles à élaborer, à assimiler, et que nous-mêmes ne respectons pas toujours, négligeant parfois nos devoirs, met en péril les structures de notre communauté, notre civilisation, notre culture. Notre culture, dont on néglige les lointaines racines, alors qu'on bée d'admiration, ou que l'on affecte de bée d'extase, devant le moindre artefact plus ou moins ancien ramené des antipodes, témoin extraordinaire et prodigieux à tout coup d'une civilisation hautement élaborée !

« On reconnaît pour légitime ici, qu'un régime étranger, au secours duquel on dépêche notre armée, s'oppose à ce qu'en plein désert on offre à nos soldats en mal de divertissement avant de risquer leur vie, de verser leur sang, le concert d'un rockeur français plutôt cool ; on reconnaît pour légitime que, sur le sol même de notre nation, les ressortissants de milieux étrangers exaltent leurs racines culturelles, cultivent leurs particularismes, et ce souvent même lorsque ceux-ci sont en contradiction flagrante avec certains des principes élémentaires de notre société, et refusent farouchement l'intégration, créant des ghettos en marge de la loi, en guerre à peine larvée avec les ghettos voisins aux populations d'origines différentes. Par contre, étrangement, « on » s'oppose à ce que les occidentaux conscients de la valeur de leur substrat culturel en cultivent les racines les plus profondes, les spécificités, les vertus, que l'histoire, au sens large, a, depuis plusieurs millénaires, pourtant objectivement mises en valeur.

« Je disais donc, que des mentalités tout à fait différentes se répandant en nombre, en influence, peuvent, peut-être, sûrement, avoir des conséquences sur la démocratie telle qu'on

la conçoit ici, telle qu'on l'espère. Peut-être que dans certaines circonscriptions de notre beau pays, des maires, par exemple, responsables de l'ordre public, élus par nos hôtes, devenus nos concitoyens et ici ou là nos maîtres, vous imposerez, Madame Vanghiou, de passage par là de vous couvrir le visage, et les bras, et les jambes, totalement... entre autres diverses subtilités...

— Vous exagérez ! Je n'imagine pas que cela puisse aller jusque là.

— Vous me faites penser à ce noble gallo-romain qui à la cour burgonde, à Lyon je crois, quand le roi de Bourgondie Gondebaud était en mesure de légiférer, de promulguer et d'appliquer sa loi, croyait, s'imaginait toujours relever de l'empereur romain d'occident à Rome, ou à Ravenne... Si nous sommes vigilants et résolus, non, effectivement cela n'ira pas jusque là. Nous, du Modal, sommes vigilants et résolus ; d'autres également, même s'ils ne partagent pas nos idées en tout. »

Charles-Edward Usqawas s'informa ensuite sur l'acception à laquelle il convenait de souscrire du terme « libertaire » employé dans l'intitulé du mouvement de Claude Terrart. Les articles lus en préparation de cet entretien traitant aussi ce thème avec dérision.

« Libertin aurait été plus précis, plus juste, j'en conviens. Mais le sens de ce vocable s'est plus ou moins galvaudé, et l'on en retient maintenant que le côté le plus péjoratif. Nous avons jugé que libertaire interpellerait davantage, que c'était une incitation à la discussion, à l'explication. Pensez, un mouvement de droite aux théories libertaires !

« Nous sommes en effet opposés à toute autorité superflue, inutile. Un état fort qui assume pleinement ses responsabilités. Mais pas un état qui s'investisse dans tous les domaines, dans tous les aspects de la vie sociale ou économique, un état touche à tout, qui fait un peu de tout, et rien convenablement, pour un coût prohibitif. Un état fort !

« Nous n'admettons pas qu'une autre autorité ou puissance, qu'un quelconque groupe de pression, s'ingénie, quasi officiellement à régenter la vie, la vie la plus intime de l'individu. Ce que nous n'admettrions pas de l'état, nous ne pouvons encore moins l'admettre venant de toute autre institution ou pseudo-institution. L'état doit veiller à ce que le corps social, la société, soient garantis contre toute atteinte ou manquement de la part de personnes ou collectivités la composant, ou extérieures. Pour ceci l'observation de certaines règles est indispensable. D'autres sont complètement superfétatoires.

« Le pragmatisme des anciens païens avait pu définir de ces règles, selon des critères qui ne sont évidemment plus tout à fait les nôtres aujourd'hui, respect des autres, de leurs convictions religieuses, respect du bon goût en général, des institutions, qui n'étaient pas néanmoins exemptes de rendre des comptes d'une manière ou d'une autre, et ainsi bâtir des civilisations brillantes où l'esprit, l'âme, était libre. Libre, comme jamais plus par la suite il ne l'a été. Ce, bien que Socrate ait été condamné à boire la ciguë.

« L'on n'avait pas encore inculqué à l'humanité le sens du péché. On pouvait fâcher les dieux, mais on pouvait se les concilier, se réconcilier avec la divinité, somme toute relativement proche. Mais les sémites, en Akkad, en Sumer, avaient inventé le péché. Et ce concept, entre autres par Abraham, Moïse, Jésus le Nazaréen, Constantin le Grand, Mahomet, s'est répandu. L'humanité adulte de l'Antiquité s'est trouvée infantilisée, ou pire, débilisée... On ne pouvait plus uriner, déféquer, se laver le pubis, sans ressentir l'abaissement, selon certains critères, de la condition humaine.

« Les dieux de l'Antiquité avait été faits à l'image de l'homme. L'homme nouveau des nouvelles religions moyen-orientales était fait, lui, à l'image d'un démiurge unique. Mais il s'était rebellé contre son créateur en voulant s'attribuer une de ses prérogatives majeure, la connaissance ; faute impardonnable, sabotage des rouages parfaits de l'idéale et divine machinerie, péché originel, cause d'une déchéance irrémédiable de l'humaine nature et de la création toute entière. Dieu est particulièrement vindicatif. Créés parfaits, le méchant homme, et surtout la méchante femme, avaient donc tout gâché, tout souillé. Plus tard, on dira à ceux qui ergotent que les anges, d'autres créatures, mais jouissant de la contemplation du dieu, ce qui ne sera possible et donné aux humains les plus justes qu'après la parousie, eux aussi, avait fauté. Comment le germe du péché pouvait-il se trouver dans une création parfaite sans une bévue lamentable du pourtant parfait, divin, tout-puissant démiurge ? Voilà la question ! Bref ! Passons.

« Pour se racheter il fallait que les humains fassent ceci et cela : en l'occurrence ce qu'allait leur enseigner l'Église, les églises, les prophètes de malheurs, les gourous de tous poils. Tous, comme obsédés par le sexe, comme possédés. La libido, la sexualité, cette violente énergie primordiale, élémentaire, essentielle, la cible privilégiée de toutes ces religions nouvelles. Toutes ces machineries de pouvoir. Tous ces religieux avides de pouvoir sur leurs prochains. Tous ces vaniteux qui se croient choisis par leur dieu, désignés par lui, par sa divine providence, touchés au front par son divin doigt, j'exagère, mais à peine, pour nous sauver malgré nous d'un péché imaginaire, pour le compte d'un dieu imaginaire, servent en fait, comme tout le monde ou presque, leur inextinguible soif de pouvoir.

« Soif de pouvoir, qui depuis la nuit des temps, avec la sexualité, fait se mouvoir les hommes. Ils ont trouvé ce truc pour régner sur les esprits, et sur les corps. Le sort de la sexualité, cette pulsion fondamentale, réglé, le reste passe comme une lettre à la poste.

« Nous sommes libertaires, libertins dans le sens où nous souhaitons pour la société, sa cohésion, la protection des individualités qui la composent, une nécessaire autorité, mais nous nous opposons, farouchement, à toutes formes d'autorités superflues et tyranniques, s'évertuant à s'insinuer jusque dans nos chambres à coucher, jusque dans nos lits, cherchant à subjuguier nos esprits, nos âmes, pour la satisfaction de quelques glandus revêches, plus obnubilés par le sexe que quiconque, s'offrant ainsi une sorte de masturbation intellectuelle... Pardon ! Enfin, vous voyez ce que je veux dire. »

On parla beaucoup, on mangea aussi. Le repas approchait de sa fin. Charles-Edward Usqawas n'avait pas osé entamer le thème un peu spécial abordé au téléphone à propos d'un article du Bagnard Déchaîné. Xavière Humbert, qui pendant le trajet, avait lu les imprimés remis par maître Usqawas, questionna Claude Terrart à ce propos.

« Excusez-moi, j'espère ne pas vous ennuyer outre mesure en évoquant ce sujet. Toutes les personnes présentes, excepté madame Vanghiou, monsieur de Gwerlac, Henry et moi-même, ont une connaissance précise, je suppose, de vos antécédents. Je veux dire de votre vie avant que vous ne fondiez le Modal.

« J'ai lu en venant ici quelques articles de La Ronde et du Bagnard Déchaîné. Des articles qui mettent en cause, disons, votre personnalité, votre rigueur, votre intégrité physique, mentale et intellectuelle, en développant des arguments liés... à... euh !... certaines opérations... correctives... »



Xavière ne savait pas si elle était aussi rouge qu'une écrevisse sortant du bain de cuisson. Mais elle avait l'impression d'être aussi chaude. Ses pommettes au moins devaient être fortement colorées, ce qui, aux yeux des Parisiens, aurait pu paraître un signe rustique de bonne santé.

« Vous avez lu des articles me concernant, où j'étais victime d'attaques personnelles, comme l'on dit. Vous m'informez de ce fait ; ou bien me posez-vous par là une question d'ordre personnel ?

— Pardonnez-moi, c'était une question... pour assouvir une curiosité... malsaine. Je ne voulais pas vous manquer de respect. Je suis désolée.

— Vous ne me blessez pas. Rassurez-vous. C'est un sujet à peine évoqué ce matin au téléphone. Et je m'attendais à le voir soulever par monsieur le baron Usqawas.

— Hum ! Je craignais, en portant la conversation sur ce point...

— Oh ! Vous savez, ce n'est pas un mystère ! Enfin, pas pour les personnes qui me connaissent un peu mieux que par l'intermédiaire de la presse et de la rumeur publique.

« J'avais connu, lors de mon séjour sous les drapeaux, un garçon plutôt sympathique, mais franchement de droite. Nous étions restés vaguement en contact. C'est à dire : cartes de vœux au nouvel an. Ensuite je l'ai invité à déjeuner, un dimanche... Puis il m'a un jour invité à son mariage. Je m'y suis rendu avec ma fiancée de l'époque. Cartes de vœux...

« Par la presse, des résultats d'élections, j'apprends qu'il est entré en politique, pour le compte d'une formation de la droite nationaliste. Il n'est pas élu.

« Un jour de manifestation, je tombe par hasard sur un meeting de son parti, plus ou moins improvisé dans la rue. Il était là. Je lui fais signe, je m'approche et lui sers la main, pendant qu'un orateur s'égosille au mégaphone. On discute. Un groupe de matamores d'extrême-gauche nous tombe dessus à bras raccourcis. Je ne me crois pas concerné. La droite est en débandade. On m'agrippe. Je me libère, tente de m'enfuir. Je bute sur le mégaphone abandonné là, je trébuche, je roule au sol. On m'agrippe de nouveau. Mon copain, revenu à mon secours s'en tirera avec un bras cassé, mais pourra se sauver, aidé par quelques uns de ses amis. Quant à moi, j'ai bien cru que c'en était fini...

« Je me suis débattu, mais je n'ai jamais eu une force herculéenne. On aurait pu me rompre le cou, les membres, m'arracher un œil... On m'a injurié. Traité de pédé, et j'en passe. J'ai toujours eu le teint pâle et les lèvres assez colorées. De plus j'étais, je suis imberbe. J'ai senti des haleines chargées. Certains avaient du boire pour se donner du courage avant l'assaut. Ils se sont contentés de m'émasculer, plus ou moins proprement, avec les moyens du bord, à mains nues, avec leurs ongles, je suppose.

« Il a été impossible de remédier valablement à certaines séquelles de l'agression. J'ai toujours aimé les femmes, leur physique. Je n'étais plus un homme. J'ai donc décidé de franchir le pas, de me conformer le plus possible à un modèle féminin. Plus tard, j'ai suivi un traitement hormonal, et je me suis fait opérer. Voilà ! »

Claude Terrart avait le regard dur, perdu au loin, au-dessus des têtes. Xavière était aussi blanche, qu'elle était écarlate tout à l'heure. La fatigue, ses propres soucis, l'émotion provoquée par ce récit bien loin d'être aussi croustillant que ce à quoi on pouvait s'attendre après la lecture du Bagnard Déchaîné. Charles-Edward Usqawas pris conscience de sa propre respiration. Lorena Vanghiou avait les bras croisés, les serrait sur sa poitrine. Maintenant,

Claude Terrart avait les yeux brillants de larmes contenues. Charles-Edward Usqawas de Gwerlac se dressa, et leva son verre.

« Buvons ! Au très prochain congrès de l'Association Culturelle Indo-Européenne ! »

Le repas était terminé. Claude Terrart se leva de table, et demanda à ce qu'on veuille bien l'excuser. Elle devait s'absenter un instant. Elle fit signe à ses accompagnateurs qu'il n'était pas nécessaire de l'escorter. De l'épaule, en sortant de la salle, elle heurta l'huissier. Le baron se leva et la suivit. Il lui confirma que le congrès de l'AS.C.I.E. pouvait avoir lieu au Belvédère, la chose était acquise.

« Tout va bien ?... N'en voulez pas à ma secrétaire d'avoir soulevé... de vous avoir questionnée... C'est une brave fille qui j'en suis sûr vous considère avec sympathie.

— Oui. Elle semble bien être une brave fille. Et jolie femme, ma foi. Quand je la vois, elle, ou madame Vanghiou... Vous savez j'étais beau gosse. À l'allure efféminée certainement... Je pensais être devenue une jolie femme. Mais je vieillis. Quand je vois des femmes comme elles... je ne me sens plus du tout féminine. Je resterai vieille fille... Une vieille folle. Et je ne sais même pas avec... S'il n'y avait pas le Modal je crois que je me flinguerais. Pardonnez-moi ! Je me demande pourquoi je vous raconte tout ça.

— Bien des femmes envieraient votre physique. Vous êtes tout à fait... Je veux dire... aimable... très avenante. Vous consacrez, je présume, tout votre temps, toute votre énergie à votre mouvement. Avant des devoirs envers les autres, la collectivité, la société, on a des devoirs vis à vis de soi. Vous devriez peut-être vous soucier davantage de vous-même... »

Claude Terrart se tourna, et se moucha.

« Excusez-moi... Il me faudrait me rafraîchir. Je suis désolée. Merci.

— À droite, et encore à droite. N'est-ce pas là un signe du destin ?

— N'en doutons pas un instant. »

Elle lui sourit. L'œil humide. Émouvante, fragile. Il l'observa de dos comme elle s'éloignait dans le large corridor. Claude Terrart n'avait pas, de l'avis de Charles-Edward Usqawas, de réelles raisons de se plaindre et de se désespérer. Elle trouverait bien l'âme sœur. Elle était vraiment ravissante, et son tailleur bien coupé la mettait réellement en valeur. C'était un petit bout de femme fort désirable. Un garde du corps passa la tête par la porte. Tout allait bien.

Avant de prendre congé, Charles-Edward Usqawas s'informa auprès de Claude Terrart, dont le mouvement affichant un athéisme militant ne pouvait que se soucier davantage encore du fait religieux, de sa connaissance éventuelle du Renouveau Gonilkien.

« Les disciples de Gonilka ! Vous vous y intéressez ? Nous les avons récemment découverts. Robert, qui m'a accompagnée ici, en a croisé à Vienne, en Autriche, où il a rencontré quelques Nouveaux Combattants... Les gonilkiens : deux Français. Un homme, une femme. À l'aéroport, lors de son retour, voilà quelques mois. Trois mois à peu près, je pense. Il a pu saisir, fortuitement au début, une partie de leur conversation. Puis en tendant l'oreille, mais sans se montrer indiscret... Robert, s'il vous plaît !... »

Maître Usqawas demanda à Xavière de se joindre à la discussion. Selon toute vraisemblance, les deux Français de l'aérogare autrichien étaient Joël MacHyvell et Lizzie. Les Nouveaux Combattants contactés après le retour de Robert avaient enquêté... La tête pensante de la secte était aussi d'origine française. Robert avait oublié le nom du personnage. Claude Terrart également. Mais on pourrait renseigner maître Usqawas très rapidement s'il le souhaitait.

Henry au volant de la Lagonda, ils furent rapidement de retour en ville. Maître Usqawas fit arrêter Henry près d'un grand magasin du centre et descendit avec Xavière. Henry ne put garer l'immense véhicule, plus à sa place dans la cour du Belvédère ou sur une autoroute que dans les rues de l'agglomération tourangelle, et tourna autour du pâté d'immeubles pour les reprendre à l'un de ses prochains passages.

Charles-Edward Usqawas accompagna Xavière au rayon des perruques, des cosmétiques, des vêtements, pour une paire de lunettes au rayon optique. Elle fut promptement rendue méconnaissable. Ainsi transformée Xavière était néanmoins charmante. Pour un peu maître Usqawas se serait laissé attendrir par le charmant spectacle de cette jolie femme, inquiète, mais étonnamment confiante, s'en remettant totalement à lui. Il se sentait gonfler d'orgueil. Et pas d'orgueil seulement.

Quelques instants plus tard Charles-Edward Usqawas prit le volant de la Lagonda pour la parquer sous la place du Maréchal Leclerc, tandis que Xavière et Henry louaient une grande berline Mercedes. Le baron avait précisé qu'il rembourserait les frais occasionnés par l'expédition. Il ne voulait pas le moins du monde que l'Aston-Martin fût endommagée en cas de complication avec Johan Rapin, le neveu Dulain. Il était inutile également que son véhicule soit manifestement reconnu en cette occasion.

« Ah ! Cette Claude Terrart a décidément la langue bien pendue. Quelle pipelette ! Que pensez-vous de son raisonnement, Monsieur ?

— Et vous-même, Henry ?

— Moi ? Hum ! ... Je l'imaginai tout à fait autrement. On ne dirait pas... Je la trouve séduisante... Enfin, je veux dire... Je dois reconnaître, pour autant que j'ai pu suivre tous ses arguments, ceux qu'elle a exposés, que je les trouve séduisants, eux aussi d'ailleurs...

— Je m'en doutais !... À quelques nuances près, considérant les sujets abordés lors de cette conversation, que des dizaines de volumes ne suffiraient pas à épuiser, on retrouve grosso modo des théories issues de travaux d'un certain nombre d'historiens, de « penseurs »... Mais je crains qu'elle ne schématise trop hardiment parfois quelques analyses un peu outrancières ; peut-être ?... Il est déjà tard ! Dans l'immédiat laissons donc cette charmante Claude Terrart tenter de refaire le monde, si cela lui chante... C'est vrai qu'elle est charmante ! Cela ne pas échappé, à moi non plus... Et voyons plutôt la façon dont nous allons aider notre amie Xavière ! »

Maître Usqawas précisa l'affaire en quelques phrases. Il convenait d'obtenir de Johan Rapin la restitution de certaines photos compromettantes pour Xavière. Rapin voulait jouer les maîtres chanteurs au détriment de cette dernière. Xavière, craignant que son employeur ne reçût une des photos, avait pris les devants et exposé ses soucis. Henry jeta un coup d'œil interrogateur, et appuyé, à l'adresse de son patron, qui lui répondit par une légère dénégation de la tête, et un regard en direction de la penaude Xavière.

Il s'agissait donc de récupérer les photos. Intimidation, violence si nécessaire ; si nécessaire seulement. Prudence, l'individu ne semblant pas des plus délicats. Pas d'état d'âme néanmoins avec ce salaud s'en prenant à une femme qu'il croyait sans défense, la sachant relativement seule dans la vie. Il serait inutile de parler de tout cela à Frankie, à madame Vanghiou, ou à quiconque.

En arrivant devant la demeure de feu madame Sulla Dulain, Charles-Edward Usqawas, craignant que Rapin, le cas échéant, ne se barricade en reconnaissant malgré tout Xavière, décida d'entrer la voiture dans la cour. Henry avança la Mercedes, le capot contre le portail, alla sonner puis remonta aussitôt dans le véhicule. Johan Rapin trouva enfin le portillon et fit une moue en voyant la voiture. Il ouvrit largement le portail, sans se donner la peine de le refermer derrière la Mercedes. Devant l'entrée de la demeure, Henry stoppa. Maître Usqawas descendit. Il se tourna vers Xavière, fardée assez outrageusement, perruquée, lunettée, et habillée de neuf. Il entendit Ralph aboyer derrière la porte.

« Toi, tu restes là, et tu m'attends ! », lança-t-il à Xavière.

Puis se tournant vers le neveu :

« Cher Monsieur, j'ai les animaux en horreur. Si vous pouviez attacher votre chien à l'extérieur, par exemple de l'autre côté de la cour, je vous en serais reconnaissant. »

Henry s'était extrait du véhicule, lui aussi, et avait entrepris de le contourner lentement, en inspectant ses galbes et ses chromes. Johan Rapin inspira longuement et ostensiblement, jeta un lourd regard à la luxueuse automobile aux vitres teintées, à la silhouette de la poule de luxe à l'intérieur. Il se dit, l'horrible, que cette fille là, il n'avait aucune chance de la baiser un jour. Il sortit le gros chien et l'entraîna plus loin dans ce que Charles-Edward Usqawas identifia, d'après la description qu'on lui avait faite des lieux, comme le courtil de madame Dulain. Il proposa à son hôte d'examiner les extérieurs tout d'abord. Puis ils pénétrèrent à l'intérieur. Henry qui les avait suivis tout naturellement au-dehors, sans plus de façon leur emboîta le pas. Rapin haussa les sourcils et prit un air maussade, et les guida. Ils firent le tour du propriétaire, remarquèrent la vaste chambre mise à la disposition de Xavière. À certains détails, Charles-Edward Usqawas reconnu la salle de bain de la photographie. Arrivé dans un bureau à l'étage, lui et Henry remarquèrent l'étui de l'appareil photo et l'appareil lui-même. Le baron prit la parole.

« Asseyons-nous et discutons.

— La maison vous plaît ? J'ai passé plusieurs coups de fil à des agences immobilières. Le quartier est très coté, très prisé. Combien pouvez-vous mettre ? »

Henry avait fermé la porte après que son patron eut engagé le face à face. Henry s'approcha du fauteuil où le baron avait pris place sans y avoir été invité. Rapin s'assit plus loin, en face, entre la table de travail et une bibliothèque. Henry et Charles-Edward Usqawas se tenaient entre Johan Rapin et la porte. Le baron se leva. Henry déboutonna sa veste et mis les mains sur ses hanches, laissant apparaître l'étui de son arme. Rapin se pencha en avant, les mains sur les accoudoirs, prêt à se redresser. Henry le cloua sur place en brillant :

« Bouge pas connard ! Ou je te plombe ! »

Joignant le geste à la parole, il brandit son pistolet et l'arma. Rapin, yeux exorbités, vit alors Henry sortir lentement un silencieux, et le visser sur le canon de l'arme.

« Voilà, vous avez maintenant une idée des arguments que je puis avancer.

— Qu'est-ce que... que... que je... ? J'ai pas de fric ! Vous vous gourez !

— Cher monsieur, vous avez tenté de chasser sur des terres qui ne vous appartiennent pas. Vous avez piétiné mes plates-bandes. Vous avez essayé de disposer du bien d'autrui...

— J'ai rien pris dans la baraque ; j'ai rien emmené ; je suis pas sorti d'ici depuis hier ; et je suis l'héritier ; j'vous jure !

— Ta gueule ! Le patron te parle ! », laissa tomber Henry.

L'autre se mit à geindre.

« Vous ne saisissez pas bien, mon petit monsieur, de quoi il retourne. Je le crains. Vous avez commis une grave bévue en vous en prenant à qui vous vous en êtes pris. Pour commencer, donnez-moi les photographies.

— ... Les photos... »

Johan Rapin avait l'air égaré. En deux ou trois enjambées Henry fut sur lui, il le gifla à toute volée à plusieurs reprises. Rapin en voulant éviter les coups roula au sol. Un coup de pied à l'estomac le fit se tenir tranquille.

« Les photos ! LES PHO-TOS ! » lui cria Henry dans les oreilles.

Charles-Edward Usqawas, qui, comme Henry, portait des gants de fin cuir anglais, pu rapidement, grâce aux indications asthmatiques de Johan Rapin, faire main basse sur les photographies recherchées. Étant inutile que Henry les vît, le baron lui demanda de continuer la surveillance du neveu affalé, le temps de les réunir toutes et de les vérifier, en prenant soin de les manipuler par la tranche. Par acquis de conscience, Charles-Edward Usqawas les passa en revue, il vida même la cassette en cours, contrôla les numéros de série. Elles étaient toutes là. Il conserva les photos litigieuses. Xavière put reprendre ses affaires.

« Souhaitez-vous que nous emmenions le chien ?

— Non... Non. »

Xavière Humbert baissait les yeux. Elle les releva, pour voir Ralph, qui jappait, et couinait.

« Non. Ce n'est pas souhaitable, je pense. Merci. »

À l'étage, Rapin qui était parvenu à se redresser malgré la douleur, à se hisser sur les genoux, écopa d'un autre coup de pied. À l'entrejambe. Afin d'encourager, si besoin était, Johan Rapin à se tenir coi par la suite, Henry, avant de redescendre, plaquant la joue du vil personnage dans ses vomissures, articula très méchamment :

« Faudra te t'nir tranquille, pauv'merde ! On garde les photos ; avec tes empreintes. »

Cette poufiasse ! Elle aurait pu dire qu'elle était maquée, ou protégée. La salope ! Une vrai cochonne avec des airs de sainte nitouche. Ce devait être un sacré coup celle-là. Après ça, qu'allait-il exiger d'elle le vieux beau pédant ? La vache ! L'offrir à son gorille, cette brute épaisse ? À un autre chien ? Si le chien n'avait pas été attaché dehors, il aurait pu le défendre. Ralph le défendre ! Ce chien ne lui serait jamais utile à rien. Et il n'aboyait même plus. Il le ferait piquer ce sale clebs ! Johan Rapin avait la désagréable impression qu'il aurait pu mourir là sans que personne ne s'en souciât. Si le chien avait hurlé à la mort, il n'en aurait pas été plus affecté.

Johan Rapin revint à lui un peu plus tard. Il avait froid, se sentait faible et ressentait partout dans son corps une douleur diffuse, avec quelques élancements sournois très localisés. Avant de tenter de se relever il prit la résolution de garder Ralph malgré tout. Il lui ferait connaître sa femme. Elle ne lui reprocherait bientôt plus de ne pas s'occuper d'elle.

De retour à la Manserie, Henry entra la Lagonda au garage, maître Usqawas accompagna Xavière à son bureau. Là, toujours en les maniant avec précaution, le baron glissa les photographies chacune dans une enveloppe, puis l'ensemble dans une pochette plus grande sur laquelle il avait au préalable inscrit le nom de sa malheureuse secrétaire.

« Xavière, voici vos photos. Vous pouvez les détruire ou les conserver. Je vous conseille de les garder. Si vous vous retrouviez pour une raison ou une autre sans... protection, et si par malchance le sieur Rapin s'en prenait encore à vous, vous pourriez le poursuivre en justice, ces photographies à l'appui. En l'accusant, sans remords, de vous avoir contrainte. Toutes les photos portent ses empreintes. Des traces très visibles de doigts qui ne devrait guère s'altérer. Cet homme-là transpire beaucoup certainement, et ne doit pas se laver les mains très souvent.

— Merci, Monsieur ! Merci pour votre aide. Je vous rembourserai les frais que tout cela a occasionnés le plus rapidement possible.

— Oh ! N'y pensez plus. Ce n'est rien.

— Si, j'y tiens. Je ne peux pas faire moins. Vous rendez-vous compte. Si, si...

— Ce n'est pas urgent, en tout cas. Du tout. Nous en reparlerons plus tard. Ne vous tracassez pas pour cela. Il vous faudra tout d'abord trouver un appartement, car je ne pense pas honnêtement que Lorena, madame Vanghiou, supporte de vous voir vivre ici très longtemps. Surtout habillée et maquillée de la sorte et avec cette perruque blonde. Vous êtes ainsi bien trop affriolante pour qu'elle puisse l'endurer... J'y ai songé un instant, mais cela ne sera pas possible, je crois. Et je ne suis pas sûr que cette solution vous aurait satisfaite... »

Xavière était embarrassée. Elle en aurait été satisfaite pourtant. Maître Usqawas souriait en lui tendant la grande enveloppe. Elle s'en saisit sans empressement, imaginant ces doigts tendus vers elle lâcher les photos si spéciales et se saisir de ses seins.

« Monsieur, je ne sais pas où je pourrais mettre cette enveloppe en sécurité. Peut-être pourriez-vous la conserver ici. Au moins tant que je n'aurai pas de logement.

— Entendu. Nous allons les mettre sous clef dans un solide coffre mural. Vous serez rassurée.

« Quand vous aurez votre appartement, ou même avant pour vous en faciliter le choix, pour vous évitez sur le chemin du travail la rencontre fâcheuse, le cas échéant, de qui vous pouvez imaginer, ou en minimiser les désagréments, demain je vous doterai d'un véhicule de fonction.

— Je ne crois pas que cela sera utile, Monsieur. Vous avez déjà fait beaucoup pour moi. Je ne voudrais pas que des difficultés avec... entre...

— Il n'y aura pas de difficultés. Ne vous tourmentez pas. Demain vous cherchez un appartement, vous commandez quelques meubles indispensables. Vous pourrez toujours déjeuner, au début au moins, à l'annexe si vous le souhaitez. Et bientôt, oubliez les tracasseries, vous commencerez une nouvelle vie. Indépendante. »

Le lendemain en fin de matinée elle disposait d'une chétive automobile. Rien de comparable avec le coupé Lincoln de maître Usqawas, presque deux fois plus long et plus large, ni même avec la Rover fort convenable d'Henry. Xavière avec une petite pointe d'amertume constata que le véhicule n'était pas neuf. L'ingrate était déçue. Elle fut flattée d'apprendre qu'elle disposait de celui-ci en attendant la livraison d'une jolie petite Renault à boîte automatique, avec air conditionné, tout de même. Emue de tant d'attention, elle oublia son désappointement du moment précédent, et manqua éclater en sanglots.

Maître Usqawas lui avait recommandé de privilégier la qualité et la situation du logement, et non le montant du loyer. Elle loua un charmant deux pièces, avec cuisine plus un petit espace pour les repas, salle de bain, des placards muraux, un balcon, au second étage d'une résidence d'apparence relativement cossue. Quoique dans le hall de l'immeuble, un long mur couvert de miroirs entre deux escaliers et deux cages d'ascenseurs reflétait des plantes artificielles. À la Manserie toutes les plantes étaient naturelles. Au Belvédère également ; mais certaines nuitées y valait le montant du loyer qu'elle aurait à régler chaque mois, et d'autres bien plus. Elle était satisfaite de son choix.

Y emménager, s'y installer, y vivre, s'en éloigner et y revenir dans une voiture neuve, facile à conduire et confortable, sans hantise d'une panne coûteuse nécessairement, son travail intéressant et valorisant, son salaire décent, la sollicitude de son patron, tout ceci lui mettait du baume au cœur. Elle était vivante. Vivante. Elle revivait. Elle vivait ! Pour elle la vie allait commencer. Aurait pu commencer. Sans le ferment de ruine corrompant ses viscères.

Cette hydre qui croissait dans ses chairs lui rappelait Joël, mais l'en détachait vraiment. Elle parvenait de plus en plus aisément au fur et à mesure que passaient les jours à envisager de façon détachée, comme en spectatrice, sa relation avec ce pauvre type. Ou, au moins, avait-elle perdu ses illusions le concernant. Elle considérait sans complaisance sa faiblesse à l'égard de ce rustre qui ne la traita jamais avec cordialité. Elle l'avait aimé. Oui. Trop. Il l'avait entretenue, très chichement, et l'avait niquée, de diverses manières qu'elle avait souvent appréciées, et c'est ce qui lui manquait le plus en définitive ; mais avec lui plus jamais, même s'il revenait ! Non plus jamais ! Ce monstre d'orgueil n'avait jamais fait preuve de réels sentiments vis-à-vis de Xavière. Elle avait beaucoup donné et bien peu reçu. Sauf des remontrances et des coups. Pas d'amour. Joël, peut-être, pouvait-il dire également qu'on ne lui avait pas donné d'amour. Mais qu'aurait-elle pu faire de plus ? Chacun était resté en lui-même et n'avait vécu leur relation que pour soi-même, ne voulant voir en l'autre que ce qu'il lui plaisait d'y voir. Elle avait appris néanmoins grâce à tout ceci à se connaître mieux... Ce qui n'allait pas résoudre ses problèmes.

Du temps passé perdu, du temps à venir gâché, à n'en pas douter. Il ne restait de son aventure rien qu'un goût amer, et une promesse d'ennuis et de complications. Qu'un poids à traîner, et qui se ferait de plus en plus lourd, sans lui apporter jamais, elle le savait, le délicieux sentiment de plénitude que de si nombreuses femmes éprouvaient en ces circonstances. Avec plaisir elle aurait porté l'enfant d'un homme qu'elle aurait aimé et qui lui aurait manifesté son amour, bien que la perspective d'une grossesse l'ait de tout temps angoissée, consciente qu'elle était des risques, de la dangerosité, quoique relative, d'une telle expérience. Par amour, ces risques, elle était encore prête à les courir. Mais dans les conditions que les circonstances lui imposaient, non ! Elle aurait porté dans son ventre le produit d'un viol qu'elle n'en aurait pas été plus révoltée. Elle estimait tout de même que sa propre vie prévalait. Sa vie, le processus vital de son organisme, mis en danger, par le développement de ce bubon, ou par les moyens à mettre en œuvre pour s'en délivrer ! Sa vie ! Sa vie entière qui pouvait être gâchée par ce qui, si on n'y portait pas remède, pouvait devenir un être qu'elle ne pouvait pas aimer, pas aider, dont elle ne pouvait pas supporter la simple idée de l'hypothétique future existence, d'une chose qui lui gâcherait la vie et dont elle gâcherait la vie !

Autre souci que le regard des autres. Quelle que soit sa décision. Les avis de gens nullement concernés à écouter ! Les boniments, les sermons des professionnels du « social », de la « santé », à supporter !... Et à la fin, s'en remettre à eux ! Tous ces prétentieux bien conscients et jaloux de leurs pouvoirs, imbus de leurs rôles, de leurs convictions, de tous les préjugés que n'auront pas manqué de leur inculquer des parents ou des maîtres bien pensants, bien agissants, bons croyants, mal baisés !... Mal baisés, comme elle même !

Il lui fallait se calmer. Il était trop tard pour entreprendre quelque chose de simple dans ce pays où dominait toujours une mentalité archaïque ! Aussi, ne voulait-elle pas, à cause de cela, risquer de perdre son emploi ; son emploi, la seule réelle chance qu'elle n'ait jamais eue dans la vie, elle s'en rendait compte. Il ne pouvait plus s'agir d'une simple formalité. Des frais, du temps, des complications sans bornes. Se justifier devant des vaniteux qui s'érigeraient en juges ! Ah ! se passer d'eux, de toute cette clique qui se nourrissait de la détresse, de la misère des autres, en tirait subsistance, profits ! Son travail heureusement la distrayait, la soutenait, lui donnait le goût, la force de vivre. Xavière savait que grâce au poste que Charles-Edward Usqawas lui avait procuré, au bonheur qu'elle avait eu de rencontrer cet homme, elle pouvait refaire sa vie, en bâtir une nouvelle. Elle se donnait totalement à son labeur, en tout cas autant qu'elle le pouvait.

Elle ne se ménageait pas, marchait beaucoup, ne prenant jamais de repos, mangeait peu, se dépensait de toutes les façons, s'épuisait en séances de course à pied qui n'avaient rien de la simple promenade, ou à d'autres exercices, à l'extérieur, à l'intérieur, selon le temps qu'il faisait, mais de sorte à ne pas tomber malade et s'absenter de son travail. Elle finirait par le décrocher ! Il y avait bien des fausses couches, et pour moins que cela sûrement ! Il était inutile de se tourmenter, ni d'y penser plus que nécessaire ! Ne pas se ménager du tout, le temps nécessaire, surtout ne pas le ménager ! Crever l'abcès ! Ne pas s'en faire outre mesure ! Essayer de l'oublier ! Bouger, se fatiguer, travailler, bouger encore, s'exténuer pour s'en délester !



## CHAPITRE VI

L'âge et la vie bourgeoise semblaient assagir Henry Essartier. Plus jeune il avait été renvoyé des Services Républicains de Coercition pour « trop extrême ardeur en mission », « manque de mesure », « brusqueries excessives ». C'était tout dire.

Ensuite il avait tenu différents petits boulots avant d'être embauché comme intérimaire dans la fabrique d'articles d'éclairage et de mobilier urbain d'Arnault Usqawas. Lors d'une grève larvée avec occupation des ateliers, Arnault Usqawas de Gwerlac, déjà âgé, avait été bousculé et malmené de façon fort inconvenante, eu égard à sa condition et à son âge, par un syndicaliste dont le teint rubicond ne devait rien au grand air ou à son engagement politique. Essartier, assistant à la scène, se saisit d'un morceau de tube, joua des coudes, rejoignit le centre de l'attroupement, traita tous les types de lâches, le gros syndicaliste rougeoyant d'ivrogne notoire, et « d'enflure », avant de le mettre hors d'état de nuire en le frappant du tranchant de la main, à la base du cou. Il avait crié à tous de s'écarter, en faisant un geste péremptoire de son bras armé du tuyau métallique, et prenant le coude du vieillard entre ses doigts de fer, l'avait conduit vers les locaux administratifs. Arnault Usqawas souhaita alors quitter l'usine immédiatement. Il demanda, et recommanda à Henry Essartier de l'accompagner. Ils s'évadèrent par le parking, avec le véhicule d'Henry. Arnault Usqawas avait ensuite gardé Henry à son service personnel comme chauffeur, et garde du corps, ce qui contribua à rassurer le vieil homme pendant une longue période de paranoïa où son attitude mit sa jeune épouse, Lorena Vanghiou, elle-même, à rude épreuve.

C'est à cette époque que cette dernière se rapprocha de Charles-Edward, son beau-fils, lui aussi bien plus âgé qu'elle. Ils ne furent amant que plus tard.

Lorena Vanghiou avait longtemps cru, sans raison, que Charles-Edward s'était opposé à son mariage avec Arnault. En fait, Charles-Edward observait une prudente réserve vis-à-vis de sa trop jolie belle-mère qui loin de lui être antipathique, lui inspirait une vive tendresse n'ayant rien de très filiale. Elle redoutait d'être considérée comme une aventurière très intéressée. Mais si l'épouse de Charles-Edward ne lui avait jamais manifesté une affection débordante, elle n'avait jamais eu, objectivement, rien à reprocher au couple. Un couple de grands bourgeois bien assortis, tous deux enfants uniques. Charles-Edward Usqawas de Gwerlac, et Anne-Laure Pradère de Mortiers La Motte.

Lorena Vanghiou fut la seule fille d'un ouvrier boulanger et d'une vendeuse-caissière de supermarché qui décédèrent, sous les tropiques, dans le naufrage d'une embarcation douteuse, lors d'un voyage organisé acheté à tempérament. Lorena, entrée deux ans avant le fâcheux événement dans un institut universitaire, effectuait alors un stage aux Comptoirs Collectivités Entreprises Administrations. Elle y sollicita un emploi, et abandonna ses études. On lui offrit un poste de représentante. Les frais de déplacements étaient remboursés, un véhicule fourni. Elle accepta. Amenée à visiter l'usine qui produisait une grande quantité des matériels vendus par les Comptoirs, elle rencontra pour la première fois Arnault Usqawas de Gwerlac. Ce

vénérable monsieur était le P.D.G. et l'actionnaire hautement majoritaire de l'usine, la Société Industrielle de Fabrication de Mobilier Urbain, et des C.C.E.A.

Lorena Vanghiou était jeune, inexpérimentée, angoissée, et pas très argentée. Elle ne connut tout d'abord dans son travail ni accomplissement, ni distraction, ni réussite. Sa formation sur le terrain avait été confiée à un collègue qui la prit en charge et qu'elle accompagna un temps dans ses tournées. Comme elle refusa avec trop de sécheresse ses avances sans doute trop hardies et maladroites, il la bouda, elle le bouda, et leur collaboration ne fut pas des plus enrichissantes. Son mentor ne l'invitant même pas la plupart du temps à assister aux négociations avec les clients pendant les heures de service, jamais à ses repas d'affaires. Elle commença à voler de ses propres ailes sans connaître une grande réussite professionnelle. On en vint, en haut lieu, à envisager son licenciement.

Le P.D.G. tenait à rencontrer en personne, toujours, les éventuels licenciés, avant que l'irréparable ne s'accomplît. Lorena Vanghiou rencontra ainsi pour la seconde fois Arnault Usqawas. Il ne chercha pas à l'accabler, il ne lui reprocha pas d'avoir trahi les espoirs que l'entreprise avait mis en elle, de coûter plus cher qu'elle ne rapportait, de vivre sur le travail des autres. Toutes choses qu'elle redoutait d'entendre. Tout ce qu'elle entendit ne lui fit pas plaisir. Mais tout était sensé et constructif. Elle dut d'abord résumer son curriculum vitae. Elle fut questionnée sur son stage aux C.C.E.A., alors qu'elle était encore étudiante, puis sur sa formation en tant que représentante. Comme elle se montrait réticente à donner des détails à ce sujet, le P.D.G. devina, et apprit les difficultés qu'elle avait rencontrées. Il lui reprocha de ne pas en avoir fait part à sa hiérarchie. Tout fut mis à plat. Elle ne s'était pas entendue avec son tuteur dans la profession ; après tout ce n'était pas un drame. Elle avait réussi quelques ventes. Pas suffisamment pour être réellement rentable. Mais elle ne faisait pas non plus encore perdre trop d'argent à la firme.

Il lui demanda de bien vouloir participer à un exercice de scène de vente. Pour tenir le rôle du client, il fit venir d'un bureau voisin son fils Charles-Edward qui l'accompagnait ce jour là. Il fut heureux de constater qu'au moins elle connaissait bien les produits, sa documentation, et ses tarifs, quoiqu'elle montrât durant tout le test une grande tension la mettant à rude épreuve, et vers sa fin une fébrilité excessive. On fit ensuite une petite pause, durant laquelle Lorena put sortir et se rafraîchir. Arnault Usqawas et son fils en profitant pour échanger à son propos quelques considérations.

Le P.D.G., seul de nouveau, après l'avoir encore interrogée et fait parler longuement, lui recommanda une attitude plus posée. Plus de deux heures durant il l'abreuva ensuite de conseils divers. Simplement, un besoin paroxystique d'uriner l'obligea alors à conclure, enfin. Il lui recommanda de se mettre, en quelque sorte, plus en avant. De prendre conscience de ses atouts naturels.

Elle était belle, et c'était un cadeau divin, qui valait certains inconvénients, mais qui procurait bien des avantages aussi. Sans que cela lui montât à la tête elle devait faire profiter les autres de sa beauté, et en profiter elle-même. Elle devait se vêtir avec plus de soin, plus de classe. Elle devait se maquiller peut-être un peu plus qu'elle ne semblait le faire habituellement. Elle devait se montrer un peu plus sophistiquée ; sans excès toutefois. Elle serait grâce à cela moins intimidée devant ses interlocuteurs. L'habit n'a jamais fait le moine, mais... Elle ne pouvait plus se contenter de se vêtir dans son travail comme une étudiante, ou comme une étudiante endimanchée. En présentant bien, mieux ! que les autres représentants, ceux de la concurrence en particulier, mieux que ses clients voire, le plus souvent des hommes, naturellement heureux de traiter avec elle et de nourrir l'espoir de la rencontrer

bientôt de nouveau, elle ferait honneur à elle-même, à l'entreprise, elle inspirerait confiance. Pour traiter des marchés portant sur des sommes relativement considérables parfois, il était nécessaire de bien « présenter », de bien « représenter », « d'en imposer ».

Il insista aussi sur le fait qu'elle pouvait gagner autant ou plus que bon nombre des décideurs qui signeraient ses bons de commande. Qu'elle devait en être tout à fait consciente si cela pouvait l'aider à surmonter sa timidité naturelle. Que la conscience maîtrisée quelle avait de sa timidité, de ses complexes de débutante, pouvait être utilisée comme une arme à son bénéfice, comme outil d'analyse de ses propres faiblesses, un facteur de lucidité à utiliser pour s'améliorer. Et par là même en venir à augmenter son assurance, petit à petit. Le stress n'était pas mauvais en soi, il ne fallait simplement pas le laisser prendre une ampleur disproportionnée par rapport aux événements qui le provoquaient.

Il lui rappela qu'elle travaillait au sein d'une société, et que les difficultés rencontrées sur le terrain pouvaient être partagées avec son encadrement qui était aussi payé pour ça, avec le siège si besoin était, où elle trouverait aide et conseils. Qu'elle n'hésitât pas non plus, ajouta Arnault Usqawas, à le contacter directement en cas de problème.

Soupçonnant ses tracas financiers, il l'informa qu'elle toucherait immédiatement une avance plus que suffisante sur frais, puis en début de mois, le temps qu'il faudrait, un acompte sur salaire.

Pendant quelque temps elle suivit un nouveau parrain, un charmant bonhomme sur le point de prendre sa retraite. Assez rapidement ensuite Lorena Vanghiou se montra une vendeuse hors paire. On ne tarda pas à lui confier la formation des nouvelles recrues, et de certains de ses collègues. Sur le conseil de Charles-Edward qui à l'époque s'investissait beaucoup dans les affaires, Arnault Usqawas put la promouvoir chef de secteur. Elle fit l'admiration de certains. Excita la jalousie des autres.

Elle était belle. Elle était brillante. Elle dépassait toutes les attentes et les espoirs qu'il avait mis en elle, mais Arnault Usqawas de Gwerlac était déçu. Déçu que la très jolie Lorena Vanghiou, de tout ce temps, ne l'ait jamais appelé directement pour lui demander le moindre avis, ou n'importe quoi, comme il croyait pourtant l'y avoir encouragée. Aussi, se décida-t-il, lui, à reprendre contact.

Le directeur commercial des C.C.E.A. allait faire valoir prochainement ses droits à la retraite. Une dame fort compétente l'orgnait le poste depuis très longtemps déjà. Arnault aurait aimé y nommer la jeune Vanghiou. Souvent, il pensait à elle ; pas seulement en tant que directrice commerciale. Sa réussite le flattait. Il avait eu raison de l'encourager et de la soutenir contre les avis contraires, la charmante enfant ! Et il se réjouissait de la bonne opinion que son fils avait d'elle. Il ne put se résoudre toutefois, après avoir pris conseil auprès de Charles-Edward qui n'y était pas favorable, à provoquer un mécontentement compréhensible, si ce n'est justifié, en la propulsant trop rapidement à un poste si élevé. Lorena Vanghiou était jeune et avait bien le temps de réussir, de monter davantage dans la hiérarchie. Arnault Usqawas commanda d'organiser une petite fête pour l'intronisation de la nouvelle directrice commerciale et le départ de son prédécesseur. Il y invita tous les cadres du siège et les commerciaux, ainsi que leurs conjoints ou fiancés. Lorena Vanghiou y vint seule ; il en fut soulagé.

On avait récemment entrepris à la Sifamurba, la fabrication d'appareils d'éclairage d'intérieur et d'extérieur, ainsi que du mobilier de jardin, destinés à la clientèle particulière. L'équipe de vente recrutée pour le démarchage des supermarchés, des magasins spécialisés dans la quincaillerie, le bricolage, l'éclairage, l'électroménager ou les loisirs, semblait bien

loin de jamais atteindre un niveau acceptable de performances. Arnault Usqawas proposa lors des réjouissances à la jeune et jolie Lorena de prendre en main le tout récent service des ventes de la Sifamurba. Il ne lui demanda pas une réponse immédiate. C'était un challenge difficile à relever, mais il l'en sentait capable. En cas d'échec il s'engageait à lui redonner son poste, ou un autre, équivalent, aux C.C.E.A. Comme l'orchestre entamait un air de danse après le lunch, il affecta de s'étonner de ne pas voir le cavalier de Lorena s'empressez auprès d'elle. Elle lui avoua ne pas en avoir. Il demanda si elle voulait bien lui accorder cette danse. Elle accepta. Moment exquis.

La mission de Lorena Vanghiou à la Sifamurba fut couronnée de succès. Lorena et Arnault Usqawas se rencontrèrent de plus en plus fréquemment, déjeunèrent bientôt ensemble, dînèrent ensuite ensemble, puis finalement couchèrent ensemble.

Quand Arnault proposa à Lorena de l'épouser, celle-ci se montra très réticente. Elle l'aimait, mais elle redoutait d'être plus mal considérée comme épouse que comme maîtresse. Elle craignait que Arnault à l'occasion d'un tel événement ne se brouillât avec sa famille, son fils et sa bru en l'occurrence. Elle lui avoua avoir couché avec le deuxième représentant qui avait été chargé de la former, la dernière quinzaine de leur collaboration. C'était elle qui s'était offerte. Il lui avait dit être heureux de sa proposition, et qu'elle lui faisait là un cadeau inappréciable, selon lui. Mais il lui avait rappelé qu'il était marié, et que cela ne pouvait être que sans lendemain. Elle réitéra sa proposition, assurant qu'elle la faisait avec plaisir. Cet homme avait été serviable, prodigue de conseils avisés, encourageant, tout le contraire... de l'autre. Il avait été gentil avec elle. Aussi refusait-elle d'épouser Arnault.

Peu lui importait de ne pas être le premier ; et lui, Arnault, était veuf depuis longtemps. Elle était pourtant émue de sa proposition, jusqu'aux larmes, et en était flattée, ce qu'elle lui prouva de maintes manières.

Arnault ne désarma pas. Sachant que Charles-Edward appréciait les qualités professionnelles et sûrement aussi la plastique de Lorena, il s'ouvrit à lui de son projet. Son fils s'en étonna à peine. L'entrain de son père, sa joie de vivre retrouvée ne lui avaient pas échappé, non plus que ses escapades, et la prédilection marquée qu'il affichait pour les affaires de la Sifamurba, au contraire de celles du Belvédère ou des C.C.E.A. Charles-Edward interrogea son père sur la sincérité de Lorena, qui selon Arnault ne faisait aucun doute ; il lui demanda de ne pas s'emballer, quoiqu'il ait noté qu'il s'emballait depuis plusieurs mois, de réfléchir encore un peu, quoiqu'il y ait sans doute déjà réfléchi. Il lui dit enfin, que s'ils s'aimaient tous les deux, peu importait la différence d'âge et le reste, après tout ! Il lui recommanda de prendre, vu son âge, les précautions patrimoniales qu'il jugerait utiles, dans un sens ou dans l'autre. S'il jugeait utile d'en prendre. Le traita de sacré veinard : « un morceau de roi, Monsieur le Baron ! » Il le serra contre lui en le félicitant de son choix.

Un dimanche Arnault Usqawas invita au Belvédère Lorena Vanghiou qu'il avait finalement convaincue d'accepter son offre. Motif : célébration des fiançailles. Il la présenterait aux siens officiellement. Charles-Edward et Anne-Laure en avance se détendaient dans un salon en attendant les fiancés en retard. Anne-Laure commençait à s'impatienter, bien qu'elle n'ait rien à faire de spécial ce dimanche, pas plus que les autres jours de la semaine d'ailleurs. Charles-Edward aperçut le couple et recommanda à son épouse de s'accrocher, quand elle serait debout, au dos de son fauteuil, elle allait découvrir la promesse ! Lorena Vanghiou et Anne-Laure Pradère de Mortiers La Motte furent présentées. Anne-Laure crut à une blague, sincèrement, et eut le mauvais goût, la maladresse, la méchanceté peut-être également, de le

dire ce qui jeta un froid et lui valut un hématome là où son mari lui pinça le bras. Elle demanda aux fiancés, qui, lèvres boudeuses, fronçaient les sourcils, de bien vouloir la pardonner. Ce fut là le seul incident entre les deux femmes.

Lorena et Arnault furent heureux ensemble ; et n'eurent pas d'enfant.

Henry Essartier ne considéra jamais l'épouse de son patron comme une femme. C'est à dire, jamais comme un mâle peut considérer habituellement une femelle. Pour lui, elle était tabou. Il était le garde du corps du baron Usqawas. Il était le garde du corps de Lorena Vanghiou. Et quel corps ! Mais cette femme, bien plus jeune que son mari, figurait une perfection à ne pas profaner. Intouchable ! Et auprès de ce vieillard, sa perfection n'était que plus flagrante.

Parfois, dans les revues spécialisées que l'on trouvait à Ferlieu, le manoir campagnard des Usqawas où il vivait le plus souvent, auprès de ses patrons, sauf quand il les accompagnait en région parisienne aux C.C.E.A., il lisait des articles d'histoire ancienne écrits par le fils, Charles-Edward, universitaire et écrivain avant de s'adonner aux affaires près de son père vieillissant pour ensuite retourner à ses chères études quand le père disparu, après un temps, il se déchargea le plus souvent de la conduite de ses intérêts sur sa compétente jeune belle-mère. Aux yeux d'Henry, celle-ci était plus qu'une Néfertiti, elle était une Hatchepsout réincarnée, une Ishtar, une nouvelle Athéna, une nouvelle Héra. Ô Suave merveille ! La bellissima madame Vanghiou-Usqawas était une déesse ! Respect ! Admiration ! Pure adoration ! Amour platonique.

Par contre, l'épouse de Charles-Edward Usqawas ne laissait pas Henry Essartier de glace. Henry était plus âgé que Lorena Vanghiou, et plus jeune que Anne-Laure Pradère deMortiersLaMotte. Elle-même un peu plus jeune que son conjoint. Elle intimidait moins Henry. Non seulement parce qu'il ne la considérait pas comme sa supérieure hiérarchique évidemment, mais parce que son physique n'évoquait pas la froideur d'une perfection sacrée. Elle lui paraissait plus humaine, moins distante, plus abordable que Lorena Vanghiou. Elle n'avait pas les mêmes antécédents non plus. Rien à prouver. Moins susceptible de critiques sur sa conduite, elle redoutait moins le regard des autres. Elle lui paraissait plus femme, moins farouche, moins coincée. Ses rapports avec son mari Charles-Edward semblaient emprunts d'une certaine complicité. Ils étaient évidemment d'une nature différente de ceux qui liaient monsieur Arnault et madame Lorena. Arnault rendait un véritable culte à son épouse choyée et admirée. Et elle le méritait. Elle manifestait à son époux un attachement et un respect flagrants. Des sentiments sincères et profonds les liaient l'un à l'autre.

Après son agression Arnault Usqawas passa progressivement la direction de ses affaires à son fils Charles-Edward qui jusque-là se consacrait principalement à ses travaux d'écritures. Lorena Vanghiou continuait à superviser le service commercial de la Sifamurba et avait pris en main la conduite du Belvédère, un château, propriété des Usqawas de Gwerlac depuis le milieu du dix-neuvième siècle, où un hôtel de luxe avait été aménagé. La Société Hôtelière du Belvédère qui gérait l'hôtellerie avait connu une période difficile. L'hôtel et le restaurant perdaient des points dans les guides touristiques depuis trois exercices consécutifs, lorsque Arnault Usqawas en confia les rênes à celle qui était alors nouvellement devenue son épouse. Après une période d'observation, des visites d'autres établissements comparables, ou du même standing, visant à peu près la même clientèle, Lorena Vanghiou procéda à des licenciements et

fixa des objectifs, motiva son personnel, élaborait des procédures rigoureuses pour que dans les moindres détails, pour qu'en tout, amateurisme, laisser aller, approximation fussent bannis, pour que le service, la qualité des prestations fussent irréprochables au Belvédère. En quatre saisons les affaires revinrent sensiblement à un niveau comparable à celui des meilleures années, avant que la conjoncture peu favorable ne vînt les ralentir.

Anne-Laure Pradère de MortiersLaMotte ne se souciait pas de prendre une part active à la gestion de ses intérêts ou de ceux de son époux. Après avoir débuté des études de Lettres, elle avait fréquenté l'École des Beaux Arts. Elle avait à l'occasion réalisé les couvertures de quelques ouvrages de son mari, un certain nombre d'illustrations pour ses articles. Mais elle prétendait que des clichés auraient tout aussi bien fait. Elle aimait se laisser vivre. Charles-Edward doté d'une nature vigoureuse et travaillant la plupart du temps sur place à La Manserie où ils vivaient tous deux, se chargeant de rompre très souvent son ennui. Avec lui elle avait découvert le plaisir, dont jusque-là, élevée par des parents et une grand-mère très catholiques, elle n'avait aucune notion véritable. Pas plus que de ses multiples voies d'accès.

Anne-Laure était une jolie dame bien proportionnée, à la taille fine, aux rondeurs très féminines.

Charles-Edward qui en certains moments privilégiés affectait de jouer les machos, souhaitait que sa femme en ces mêmes moments voulût bien affecter une certaine docilité. La réalisation de ses fantasmes provoqua de nombreuses discussions, et parfois des altercations, au sein du couple. Anne-Laure succombait souvent aux manières de son époux. Alors, souvent, elle en demandait davantage, et du plus fort. Mais le regrettait peu après, se reprochant de trouver ainsi une jouissance, un plaisir trop intenses... donc malsains. Pas saints !

À force de patience, de pratique, de discussions, d'analyses de textes, entre autres de récits d'extases de différents saints ou saintes de l'Église catholique, où les corrélations sont évidentes entre extases mystiques et extases sexuelles, parmi les expériences humaines certaines des plus absolues, des plus transcendantes, Anne-Laure se laissa aller, accepta et assumait sa sexualité. Elle en vint à se rallier en ce domaine aux théories de son époux athée, en reconnaissant que le plaisir sexuel permettait plus facilement, et plus sûrement, à une personne pourvue d'un corps et d'un esprit sain d'atteindre l'extase, que l'intervention de l'Esprit-Saint.

Lorsque Charles-Edward remplaça effectivement son père et prit en charge la gestion de leurs intérêts, Anne-Laure se retrouva évidemment très esseulée, fréquemment des semaines entières, plus particulièrement quand son époux se rendait aux C.C.E.A.

Elle avait maintenant des habitudes, des besoins plus impératifs de jouir, fort et souvent. Elle se demandait comment Charles-Edward qui la sollicitait parfois plusieurs fois dans la journée, pouvait s'accommoder de leurs séparations, et préférait ne pas y réfléchir plus avant. Elle l'avait accompagné plusieurs fois. Mais les choses étaient différentes en région parisienne. Les Comptoirs, où Charles-Edward passait des journées complètes, les stocks de marchandises, les machines-outils, le personnel, les rendez-vous, tout lui paraissait vain. Elle s'étonnait même un peu, elle se l'avouait, que cela, parmi d'autres activités, fût nécessaire à assurer son oisiveté dans l'aisance. En tout cas, quand elle s'y était rendue, elle s'y était ennuyée, à leur appartement dans l'enceinte des C.C.E.A., rapidement aussi à l'extérieur, dans les magasins... Elle en était revenue à chaque fois énervée, lasse, fatiguée. Elle préférait rester

chez elle dans la quiétude de la douce et paisible Touraine. De temps en temps recevoir ou visiter des amis. Ou son beau-père que sa santé déclinante maintenant obligeait au repos. Son beau-père qui venait aidé par son chauffeur Henry Essartier, lui rendre visite pour tromper son propre ennui à Ferlieu en l'absence de Lorena, son épouse, généralement dans la journée au Belvédère ou à la Sifamurba. Henry ! Anne-Laure savait qu'il avait un temps servi dans les rangs des S.R.C., et se plaisait à se l'imaginer, impressionnant, le robuste jeune homme, armé de sa grosse matraque, dans un strict uniforme très seyant.

Après la mort d'Anne-Laure dans son véhicule embouti par un ivrogne, Charles-Edward s'indigna de la faible peine infligée au coupable ; au meurtrier en fait selon lui. Bientôt, après une incarcération symbolique, une aimable cure de désintoxication, le débile assassin remettrait ça, boire et risquer la vie des autres. La vie de l'alcoolique n'importait plus aux yeux de Charles-Edward Usqawas. À son sens la justice avait failli. Doublement. Elle n'empêchait pas le malfaisant de nuire, de récidiver ; elle n'assouvissait pas un juste, un légitime besoin de vengeance. Il songea très sérieusement à prendre des mesures pour compenser lui-même, à sa convenance, les carences de l'institution judiciaire. Il ne put s'y résoudre néanmoins ; se traita de pleutre. Heureusement, son instinct de conservation le garda de s'engager dans une telle aventure. La société ne savait pas se protéger des délinquants, non plus des buveurs intempérants et autres drogués. Voilà tout ! Hélas ! Sa femme ne serait pas vengée.

Son père disparut lui aussi. Il déclinait depuis quelque temps, et la mort d'Anne-Laure en d'horribles circonstances l'affecta grandement, et peut-être hâta sa fin.

Charles-Edward se consacrait de nouveau principalement à ses anciennes activités. Il écrivait, donnait des conférences ou des cours. S'adonnait à des études historiques. Lorena Vanghiou assurant seule, en général, la charge de diriger les affaires de la famille, sans que lui-même s'en désintéressât toutefois.

Il rêvassait, après la lecture d'une communication du professeur Reguenbard dans une brochure savante, lorsqu'il reçut un appel téléphonique que lui transmit madame Farray, sa secrétaire d'alors. Le directeur de l'agence bancaire gérant le compte de son chauffeur, Henry Essartier qu'il avait pris à son service, souhaitait un entretien de vive voix. Maître Usqawas préféra se déplacer, et le jour même se rendit avenue de Grammont à la succursale de la Banque de Crédit et d'Investissement. Là on lui apprit que Henry Essartier procédait depuis plusieurs mois à des retraits assez substantiels ; ses comptes en banque étaient pour ainsi dire vides. Son compte courant, aussi bien qu'un portefeuille de valeurs qu'il possédait par ailleurs. La conduite du directeur n'était guère régulière, ce qui justifiait sa discrétion au téléphone. Le banquier s'inquiétait de ce que cela pouvait signifier. Il avait décidé d'aviser l'employeur d'Essartier, afin, en cas de problème, de ne pas avoir mauvaise conscience pour n'avoir rien entrepris. Maître Usqawas s'efforça de dédramatiser la situation.

Henry était absent de La Manserie lorsque le baron y revint. Maître Usqawas rejoignit Henry dès le retour de celui-ci à son appartement de l'annexe, et eut avec lui un entretien. Charles-Edward trouva son chauffeur plus pâle que d'habitude et lui remarqua des yeux cernés. Il sentait aussi un peu la fumée.

« On m'a appris que vous aviez vidé vos comptes bancaires. Avez-vous des difficultés ?

— Monsieur... Il faut... Je dois quitter votre service. Je partirais demain matin, ... ou ce soir même...

— Et pour quelles raisons ? Qu'est-ce donc qui ne va pas comme vous le voulez, au point de vous enfuir si précipitamment ?

— Je ne peux pas vous expliquer. Vous le saurez assez tôt. Je dois préparer quelques affaires, et... euh !... prendre quelques dispositions...

— Avez-vous dépensé tout le petit trésor sorti de la banque ou l'avez-vous converti en dollars, et préparez-vous un départ pour l'Amérique du Sud ? N'oubliez pas votre passeport ! »

Henry Essartier ne trouva pas la remarque très hilarante, et resta debout, raide, crispé. Le baron commençait à s'inquiéter. Il sentait l'autre contrarié et appréhendait ses réactions. Il le connaissait peu à vrai dire, et par son père qui l'avait employé avant lui, il connaissait son passé et le savait capable d'accès de violence, parfois peut-être mal contrôlés. Mais devant le silence buté d'Henry, il insista encore.

« Vous, vous avez fait une connerie ! Vous disiez que je l'apprendrais bien assez tôt. Racontez-moi. Il est peut-être possible d'y remédier ou d'en limiter les conséquences. »

Henry Essartier fit deux pas, se laissa tomber sur une chaise. Les coudes sur les genoux, il se prit le visage à deux mains. Il les fit glisser sur ses joues jusqu'à se couvrir la bouche. Il demeura ainsi, muet, un long moment. Charles-Edward Usqawas s'assit à son tour et rompit le silence.

« Selon vous j'apprendrai bientôt de quoi il retourne. Un peu plus tôt, un peu plus tard ! Je vous promets une totale discrétion. Quelle que soit la gravité de... Vous ne m'aurez rien dit.

— J'ai, si on veut, fait une connerie. Oui, une très grosse connerie. Mais ça devait être fait. Et je suis heureux qu'enfin... J'ai tué un homme. Ce fut plus compliqué que prévu... Je suis à cran. Je ne pense pas avoir été vu. A priori. J'y pensais depuis... depuis longtemps. Il le fallait. Pour moi, pour elle, vous comprenez... Il fallait que justice soit faite. Non seulement pour empêcher qu'il remette ça, mais pour la venger, pour nous venger de sa perte...

— ... Nous venger... Nous venger de sa perte ? ... »

Henry Essartier pleurait en silence. Charles-Edward Usqawas la gorge nouée n'osait envisager sérieusement ce qu'impliquait ces quelques mots. Et pourtant...

La mort d'une personne qu'au premier abord il ne connaissait pas, ne l'affectait pas outre mesure. L'embarras dans lequel s'était mis Henry qu'il aimait bien, au fond, le touchait davantage. L'éventuelle, l'apparente, l'indubitable signification des derniers mots prononcés par Henry lui serrait le cœur, lui coupait le souffle. Comme un coup à l'estomac. Il se redressa, plaquant le dos contre le dossier de son siège, et se força à respirer lentement et profondément. Le baron pensait à son épouse : « Anne-Laure, ma petite Nana ! Cet Henry... T'aimait-il plus que je ne t'aimais, pour en arriver à tuer pour toi, en ta mémoire ? Et toi, l'as-tu aimé, l'as-tu aimé plus que tu m'as aimé ?... »

« On peut tuer pour un proche, pour quelqu'un... quelqu'un qu'on aime, une épouse, une maîtresse. On ne tue pas pour la mémoire de l'épouse de son employeur. Henry, vous avez été l'amant de ma femme, d'Anne-Laure. N'est-ce pas ?

— Oui... Oui, monsieur ! Vous comprenez, il faut que je parte...

— Vous avez tué le chauffard ? L'alcoolique ? ...



— Oui. Oui, je l'ai heurté avec une voiture. Une première fois d'abord, mais il a pu se traîner à l'abri avant que je sois de nouveau sur lui après une marche arrière. Je suis sorti de l'auto, je lui ai dit en deux mots pourquoi il allait mourir. Il avait l'haleine lourde. Du pastis... de l'anisette, sans doute. Il avait été un peu secoué par le choc, mais il était lucide. Il a compris, bien compris. Il a gigoté un peu, et je l'ai ramené dans l'axe des roues. Pour qu'il reste là, je lui ai cogné la tête un bon coup contre le sol. Il était sonné. Je lui ai roulé dessus à plusieurs reprises. À la dernière manœuvre, je me suis arrêté sur lui. J'ai laissé un bon moment sur sa poitrine une des roues, côté moteur. Par une vitre baissée il m'a semblé entendre un bruit de moteur ; un véhicule qui approchait. Je suis reparti...

— ... Bien. Avant votre départ, vous n'avez pas pu obtenir l'assurance que ce type soit vraiment mort... Espérons qu'il l'est ! ... Mort. Il aura eu ce qu'il méritait. Il est bon qu'il ait souffert. La voiture d'Anne-Laure avait pris feu... et même si... sur le coup... »

Un nœud de douleur au niveau du pharynx empêcha le baron de poursuivre.

Maître Usqawas en s'investissant dans ses affaires avait négligé son épouse après lui avoir fait découvrir les joies de l'amour, les lui avoir fait apprécier, les lui avoir rendues fréquemment nécessaires... Les visites d'Arnault Usqawas et de son chauffeur Henry, avaient permis à celui-ci d'apprécier madame Anne-Laure Pradère de Mortiers LaMotte. Celle-ci se rendit bientôt avec plaisir à Ferlieu, de préférence dans la journée, en l'absence de Lorena Vanghiou, pour visiter son beau-père et apercevoir, rencontrer le chauffeur-garde du corps, échanger quelques mots avec lui. Il était bel homme, plus jeune qu'elle. Elle était jolie femme. Tous deux avaient des besoins que l'autre pouvait satisfaire...

Ce fut Anne-Laure qui prit l'initiative. En femme, elle avait remarqué les discrets, mais lourds regards que, subrepticement, quand il en avait l'occasion, le brave Henry jetait sur elle. Sur son cou blanc et fin, sa poitrine généreuse, sa taille mince, sa croupe joliment rebondie, ses jambes aux galbes alléchants. Sur sa ravissante personne si propre aux jeux de l'amour...

Arnault Usqawas déclinait de plus en plus. Lorena Vanghiou trouva auprès de Charles-Edward le réconfort et les satisfactions que son vieil époux n'était plus en mesure de lui prodiguer. Charles-Edward aimait deux femmes et en était heureux. Anne-Laure était aimée de deux hommes et s'en réjouissait. Lorena, d'un naturel plus inquiet et tourmenté, seule souffrait de sa situation, se sentant coupable de trahison envers son époux déclinant, épuisé et diminué par le grand âge.

Henry et Anne-Laure se rapprochèrent encore après le décès d'Arnault Usqawas. Lorena Vanghiou souhaita ne plus employer Henry Essartier. Le couple des concierges de Ferlieu lui suffisait. Henry accepta avec bonheur le poste que Charles-Edward lui proposa d'occuper à La Manserie, à proximité de l'agglomération tourangelle. Il s'éloignait de la belle et froide Athéna, séduit par Aphrodite, qui lui offrait de mordre à pleines dents une pomme délectable.

Au début, un peu emprunté à l'égard de cette séduisante femme mûre, et expérimentée manifestement, issue de la haute bourgeoisie, il ne tarda pas à s'enhardir et à prendre des initiatives osées au cours de leurs ébats. Anne-Laure voulait avoir affaire à un homme, un vrai, pendant les séances. Pas à un gamin timide. Si Henry avait su ce que son mari lui faisait subir, il aurait moins hésité à s'affirmer ! Elle n'était pas si fragile. Il suffisait de ne pas laisser de traces trop visibles ou qui auraient perduré. Henry ne pensait pas être aimé d'Anne-Laure.

Il était convaincu qu'elle lui préférerait son époux. Mais elle l'aimait bien. Lui, il l'aimait. Il l'aimait.

« Monsieur... Je vous demande pardon. Je... »

Henry n'en raconta pas plus.

Le baron avait parfois douté de la fidélité de son épouse. Des traces bleuâtres sous sa douce peau délicate, dont il était persuadé ne pas être la cause... Elle lui plaisait, il l'aimait, il ne voulait pas la perdre. Tant pis, s'il avait fallu la partager.

Il attendit que sa propre émotion décrut.

« Je vous remercie, d'avoir fait ce que je n'aurais jamais eu le cœur d'accomplir. Mais il faut prendre des précautions, des mesures pour vous tirer si possible de ce mauvais pas. Je ne suis pas si sûr que la fuite, même au cas où les enquêteurs chargés d'élucider le meurtre, l'accident, en viennent à vous soupçonner, soit la solution la plus adaptée... S'ils remontaient jusqu'à vous, au contraire, elle vous accablerait à leurs yeux... Et quelle vie serait alors la vôtre ?... »

Le geste d'Henry avait été réfléchi, prémédité. Sous un faux nom, en région parisienne, il avait acheté, et payé en espèces, deux breaks d'occasion, de marques différentes, banals, discrets, bon marchés. Il s'était assuré de leur parfait fonctionnement, en quelques réparations effectuées par lui-même, dans deux garages loués, toujours sous un faux nom, et grimé, en deux endroits différents, en périphérie de Tours, et avait fait disparaître les numéros d'identification des moteurs et des carrosseries. Des investigations à l'aide de ces véhicules lui avait permis de connaître en quelques journées réparties sur plus d'une semaine les habitudes du boit-sans-soif.

Dans l'après-midi, l'homme, déposé par un ami en voiture, à quelques rues de son domicile s'en rapprocha en prenant un raccourci. Il emprunta, dans cette triste banlieue, une allée entre deux alignements de garages vétustes se faisant face. Henry qui se tenait prêt à profiter d'une circonstance favorable, en l'absence de témoins, décida que le moment était propice. Il engagea son véhicule dans l'allée et enfonça progressivement mais rapidement la pédale d'accélération. Entendant le moteur, l'autre se rapprocha des garages, mais se retournant au dernier moment eu le réflexe de se plaquer contre une porte. Protégé par la maçonnerie, l'énergumène ne fut pas atteint de plein fouet et ne s'écroula qu'après avoir été dépassé par Henry, puis se blottit contre la porte du garage devant lequel il était tombé, en se réfugiant dans l'encoignure, tout en essayant de se relever.

Après en avoir fini, Henry avait conduit la voiture dans une des clairières repérées auparavant, où gisaient de vieilles ferrailles et des épaves de véhicules abandonnés. Il n'y avait personne. Il déposa les plaques d'immatriculation correspondant toujours aux anciens papiers du véhicule, papiers qu'il n'avait évidemment pas fait modifier. Il se changea complètement ; y compris chaussures et gants ; mais tout de même pas de linge de corps. Il laissa les anciens vêtements dans le break, sortit de l'arrière un cyclomoteur qu'il s'était procuré dans les mêmes conditions que les voitures, des bidons d'essences, du mélange. Il mit des bidons de mélange dans les sacs du cyclo, en rempli le réservoir. Avec l'essence restante il imprégna l'intérieur de l'auto, inonda la carrosserie, en répandit sur le sol en s'éloignant du véhicule. Il l'enflamma.

Il gagna son autre garage. Abandonna ensuite l'autre break dans une zone désolée, les clefs sur le tableau de bord, à proximité de grands ensembles occupés par une population mêlée et défavorisée. Il laissa les plaques. Comme la fois précédente il repartit à cyclomoteur. En direction cette fois-ci de la gare de Saint-Pierre-des-Corps. Henry, pour ses expéditions depuis l'achat des autos et du cyclo, s'enduisait le visage et le cou d'un fond de teint très foncé, imitant le bronzage. Il portait aussi des lunettes à verres assez clairs mais à épaisse monture, et se coiffait différemment à l'aide d'un gel capillaire s'éliminant facilement au brossage. Dans les toilettes de la S.N.C.F., à l'intérieur d'une cabine de W.-C., il se démaquilla, changea de lunettes pour des petits verres ronds à fine monture métallique. Il essuya les autres lunettes et les abandonna sur un lavabo. Le deux roues, non entravé, sans numéro de moteur, avec le casque intégral, avait été abandonné à deux ou trois rues de là, à proximité de la gare. Il se rendit ensuite à pied et par bus à Tours, dans le centre ville, où dans des sanisettes il laissa ses verres ronds, se recoiffa autrement, et chaussa une nouvelle paire de lunettes.

Il revint à la Manserie par le bus, puis à pied, comme il était parti en fin de matinée, et rentra par le portillon donnant sur l'allée séparant la propriété du parc de la demeure voisine. Henry avait déconnecté l'alarme sonore et l'éclairage du portillon, ne laissant que la caméra automatique en action. Il se proposait d'effacer la bande vidéo après l'avoir visionnée, à son retour. Ce à quoi il fut procédé peu après la discussion.

« Henry, je crois que je vous laisse beaucoup trop de loisirs. Je pense que vous devriez reprendre une maîtresse régulière... Nous devrions passer à nouveau en revue toute cette journée pour essayer de trouver des réponses, des parades, aux éventuelles questions qui pourraient vous être posées... Mon emploi du temps est inattaquable, heureusement. Peut-être puis-je vous en faire bénéficier. Reprenons toute votre journée par le menu... »

Charles-Edward Usqawas livra Henry à un véritable interrogatoire. Henry n'avait été vu ou remarqué, à ce qu'il semblait, à aucun moment crucial. Et les précautions prises empêchaient a priori de le reconnaître, ou de remonter jusqu'à lui par des témoignages. On ne pourrait rien prouver contre lui, s'il disposait d'un alibi crédible. Le baron le lui fournit. Ils convinrent de s'être parlé à l'Interphone direct, ne transitant pas par la console du secrétariat, et reliant le bureau à l'annexe. D'abord en fin de matinée pour préciser que le baron déjeunait sur place, puis en début d'après-midi en prévision du rendez-vous à la banque, ensuite maître Usqawas jugeant qu'il n'était pas souhaitable qu'Henry le conduise à la Banque en question, le décommanda juste avant de se préparer à partir. En rentrant, il l'avait contacté pour lui demander de s'occuper de l'entretien du parc de La Manserie, dès la semaine suivante, afin de ménager le jardinier, un retraité se faisant vieux, logeant près de l'entrée à l'extérieur de la propriété, et qui s'en chargeait jusque là. Ne restait plus qu'à trouver un, ou des motifs plausibles pour justifier les retraits à la banque. Lors de voyages sur Paris, Henry avait eu recours aux services très onéreux de prostituées. Très onéreux, vu ses goûts en matière sexuelle. Il pourrait évoquer sa liaison avec Anne-Laure, le cas échéant...

Il fut convenu, en cas d'un hypothétique interrogatoire, malgré les ruses même insoupçonnées des enquêteurs, et selon une technique éprouvée depuis la plus haute antiquité, de ne jamais modifier cette version des faits, sans tenir compte des remarques, des arguments opposés. Ne pas démentir de la version convenue ; jamais !

Henry ne fut pas inquiété.

Comme tous ces événements étaient loin, déjà.

Depuis, beaucoup d'eau avait coulé aux pieds de l'Indien du monument des Américains, dans le lit de la Loire, sous les arches du pont Wilson...

Henry était un homme formidable, un personnage redoutable. Johan Rapin avait pu en faire l'expérience. Une expérience limitée. Charles-Edward Usqawas savait évidemment que ce brave Henry aimait les armes. Il se demandait néanmoins comment l'idée lui était venue d'acquérir un silencieux pour une des siennes. Était-il prudent de se faire remarquer en faisant un tel achat. Peut-être l'avait-il usiné lui-même dans l'atelier, équipé d'un tour, d'une fraiseuse, d'un étoupeur, d'une presse, que le père de Charles-Edward avait fait installer dans l'aile de l'annexe la plus éloignée de la demeure, quand il occupait La Manserie avant de la céder à son fils. Arnault Usqawas en effet, un temps, s'adonna à des travaux manuels pendant ses loisirs, afin de mieux comprendre ses ouvriers surtout, et avait réalisé ainsi quelques outils pour les machines de la Sifamurba.

Charles-Edward Usqawas de Gwerlac rêvassait. Henry Essartier. Xavière Humbert. Des personnes bien sympathiques, mais aux personnalités plus complexes qu'il n'y paraissait au premier abord. Xavière Humbert ! Xavière...

Il était tard. Debout à son bureau Maître Usqawas feuilletait négligemment, contenues dans une chemise, des pages manuscrites rédigées par Aldus Reguenbard. Son regard s'arrêta sur la traduction d'un texte extrait d'un document découvert dans la grotte de Ramqou, selon les commentaires, et attribuée, sous réserves, au prince Houltraik Ouarkyhn après qu'il eût écrasé une révolte populaire :

« Notre troupe arriva tout au bord du plateau.  
 Nous surplombions le val étroit,  
 Et les cimes de ses arbres droits,  
 Et frêles, cherchant, haut,  
 La lumière.  
 Au travers des maigres feuillages, s'enfonçant dans l'ombre croissante,  
 Nous distinguions cette vermine grouillante,  
 Ces ignobles lâches, la déplorable et cruelle racaille.  
 Éperonnant les côtes de nos montures,  
 Par les sentiers, par les ravins, nous dévalâmes sous la ramure,  
 Nos chevaux bousculant de leurs poitrails  
 Les plus fiers,  
 Les moins couards,  
 De ces piètres soudards,  
 Osant une vaine tentative pour nous empêcher d'atteindre le fond.  
 Et là, nous accomplîmes une belle besogne !  
 Taillant et frappant dans cette masse d'hommes,  
 Dans cette forêt exiguë, d'un coup, nous tranchions têtes, membres, et troncs.  
 Et des branches en s'abattant, crevaient les chétives poitrines et les panses molles.  
 Tout, des jarrets jusqu'aux garrots,  
 Se teintait de l'argile rouge du sol,  
 Labouré par les sabots,  
 Ou bien de sang.  
 Du sang s'accumulant en flaques  
 Où s'étouffaient les blessés,

Plus sûrement que dans l'eau,  
 Ou se répandant vers le ruisseau  
 Charriant en nombre les trépassés,  
 Et coulant, opaque,  
 Comme une précieuse liqueur.  
 Et notre sueur,  
 Chargée de la rouille des casques de fer,  
 Nous piquait les yeux,  
 Dégoulinait sur nos torsos, nos bras,  
 Jusqu'en nos gants,  
 Habillés de fer,  
 Où se noyaient nos mains,  
 Le long de nos échine, et plus bas,  
 Jusqu'en nos brodequins,  
 Protégés de fer.  
 Et le sang,  
 Qui nous élaboussait, s'y mêlait,  
 Sous nos broignes, nos cuirasses, nos mailles de fer.  
 Et nos chevaux de guerre,  
 Bardés de fer,  
 Trébuchaient sur les cadavres amoncelés,  
 De toutes parts recouvrant tôt la terre.  
 Sans pitié aucune à l'égard de ces méprisables gueux,  
 Nous nous sommes acharnés sur eux !  
 Hors de leurs ventres par le tranchant de nos glaives fendus,  
 Leurs tripes se sont répandues !  
 Après leur avoir percé les flancs, joyeux,  
 Sur nos farouches destriers, piaffant dans ces viscères immondes,  
 Nous avons bien ri ! Et nous crachions sur les carcasses étendues, abjectes et viles !  
 Nous quittâmes ce triste val à jamais fertile,  
 Et franchissant la crête, nous arrachant à cette profonde tombe, nous revînmes au monde.  
 De retour vers le camp de nos ribauds,  
 De nos valets assommés, massacrés, égorgés,  
 Et maintenant vengés,  
 Nous attachions nos regards sévères,  
 Aux ailes de noires faux tranchant les airs,  
 Aux vols sombres des corbeaux.  
 Et le tragique spectacle des corps mutilés de nos serviteurs,  
 Les visages enfoncés,  
 Les crânes défoncés,  
 Nous arracha les plus amères pleurs !  
 Et des injures aux dieux ! »<sup>2</sup>

Maître Usqawas s'interrogea sur la pertinence de l'emploi, ici, du terme « destriers ». Appeler destriers des montures d'une époque si lointaines !... En quelle langue était donc

2 Ramqou. Alvéole B. Texte XVII (1-67). Traduction : A. Reguenbard.

rédigé le texte original ? En langue hinourite ? Il n'y avait là aucune mention le précisant. Maître Usqawas ne se souvenait pas d'un terme équivalent dans cette langue. Sa mémoire n'était pas infallible, et ses connaissances, ô combien fragmentaires, à ce sujet, ne pouvaient pas dans l'immédiat lui être d'un grand secours.

Il contempla, morose, les signes reproduisant le poème original qu'il trouva sur les feuillets précédents. Puis, il tourna encore quelques pages, et lut :

« La terre buvait encore le sang fumant des braves,  
Et ils firent alliance les deux puissants rois,  
Sur le sein de Durehntir.  
Sur l'antique et grande dalle sacrée,  
Tous trois ne firent plus qu'un. »<sup>3</sup>

Si l'on en croyait les commentaires d'Aldus Reguenbard, la scène n'avait rien de mythique, et était éclairée par un passage des « Mémoires de Pherlek », document majeur et fiable, selon lui, découvert à Ramqou également. Les deux rois puissants dont il s'agissait, auraient été Houlraïk Ouarkyhn, de la lignée des Kohemghenn, et son protégé, un jeune prince étranger Teudo Martiok. Quant à la déesse Durehntir, il fallait voir à sa place la prêtresse doulhmienne Aghané. La scène aurait eu lieu dans le Gonilkeion, temple gonilkien de Toulgaï, après que Houlraïk Ouarkyhn s'était rendu maître de cette capitale. Le Gonilkeion ayant été bâti sur un site doulhmien, dont il subsistait des vestiges dans les fondations, cela expliquait « l'antique et grande dalle sacrée ».

Maître Usqawas, ancien élève d'Aldus Reguenbard, s'était un temps, dans sa jeunesse, intéressé à l'ère Kandienne<sup>4</sup>, au bref essor de l'empire hinourite et de sa religion d'état, inspirée des enseignements du prophète Gonilka. Gonilka, les empires frères de kahndioum et de Toulgaï... Le royaume de Lomug, celui de Qlehmdasch où naquit Houlraïk Ouarkyhn, ce grand capitaine habile et chanceux dans les batailles...

Mais par la suite Charles-Edward Usqawas n'avait pas tardé à se spécialiser dans l'étude de l'Antiquité tardive, méditerranéenne et moyen-orientale, puis du haut Moyen Âge qui en était issu ; aussi en Europe centrale et nordique. Ces périodes lui semblaient plus intelligibles, car on disposait de nombreux documents, de plus d'éléments pour les apprécier, lui semblaient plus utiles à la compréhension du monde actuel, de nos sociétés, de nos racines, de nous-mêmes, aujourd'hui...

Il allait s'attacher à travailler sur les textes de Ramqou, qui, lorsqu'il était jeune et étudiait l'épopée hinourite, n'avaient pas encore été découverts. Maître Usqawas rencontrerait un collègue d'Aldus, le professeur Gwenolé Yvomarc'h, si celui-ci vivait toujours, et qui devait passer sa retraite près de Rennes. Il se renseignerait aussi le plus tôt possible sur les Gonilkiens contemporains et leur folklore.

---

3 Ramqou. Alvéole G. Texte IX (17-21). Traduction : A. Reguenbard.

4 Terme dérivé de « Kahndioum », la première capitale hinourite.

## CHAPITRE VII

Au téléphone Claude Terrart renseigna elle-même maître Usqawas. Elle lui apprit ce que les Autrichiens avaient pu obtenir et bien voulu communiquer concernant les Gonilkiens. Leur meneur était un personnage d'origine française, comme les deux voyageurs de l'aéroport viennois. Un certain Martial Faljas, ancien professeur de français, d'histoire et de géographie. Celui-ci se consacrait à son mouvement depuis de longues années, et avait pu constituer autour de lui une véritable petite secte ; au départ avec quelques uns de ses élèves. Il envisageait depuis plusieurs années d'essaimer vers la France, et dès que possible y implanter une antenne.

Elle regretta de ne pouvoir lui en apprendre d'avantage, et le remercia encore d'avoir permis que, sous le couvert de l'AS.C.I.E., la réunion du Modal se déroulât au Belvédère. Charles-Edward Usqawas l'invita à un déjeuner ou un dîner en commun, à sa convenance, à cette occasion.

Plus d'une semaine durant, presque exclusivement, maître Usqawas compulsa le catalogue du legs Reguenbard dressé avec Xavière, et se plongea dans les titres référencés, explora de nombreux travaux, et de nombreuses reproductions de documents originaux, sous formes de fac-similés, ou de transcriptions manuelles. Il y reconnut les caractères hinourites avec qui il avait été familiarisé lors de sa jeunesse, pendant ses études auprès du professeur Reguenbard. Il y découvrit une autre langue morte, dont les caractères lui étaient inconnus, et qui s'avéra être du « qaweylt » ; une langue que l'on savait avoir été parlée par différents peuples sur une aire relativement étendue, mais révélée et attestée sous sa forme écrite par ces seuls documents de la grotte de Ramqou<sup>5</sup>. La langue hinourite avait été déchiffrée voici plus de deux siècles, donc bien avant le hittite par exemple, et bien avant que ne furent traduites certaines langues de l'Amérique précolombienne, que le

maya par exemple connut un réel début de déchiffrement. Et pourtant que savait-on vraiment des Hinourites ?

Plusieurs autres semaines durant il s'absorba dans ces études. Xavière Humbert s'ennuyait un peu. Elle épluchait le courrier, lettres, ou autres correspondances sortant de l'imprimante de l'ordinateur, le présentait à son patron, le classait. Lui, le faisait transmettre pour de nombreuses affaires à Lorena Vanghiou, ou plus rarement dictait des réponses. Xavière regrettait les articles historiques qu'elle avait eus à taper à son arrivée. Les rois des temps anciens, les généraux et leurs armées bigarrées ! Le tumulte des champs de batailles ! Les murmures des alcôves où s'abritaient, alanguies, de jeunes et séduisantes princesses

5 La cachette des documents fut découverte par un jeune homme, maladroit et manquant de délicatesse à bien des égards, qui, tentant de décrocher de la paroi de la grotte un enduit supportant une fresque afin d'en vendre un fragment à un historien, Aldus Reguenbard, en voyage d'étude dans le village le plus proche, abattit une cloison artificielle. Entre steppes et déserts, près de l'antique Bouqhara, jadis carrefour important de vieilles pistes caravanières, entre les fleuves Oxus et Iaxartes.

ambitieuses, pour l'amour de qui, et afin de les couvrir d'or et de bijoux lumineux, des hommes intrépides avaient affronté les éléments, bravés des dangers inouïs, bâti des empires ! Ah ! Avoir été une belle femme, de grande intelligence, de haute naissance, d'une de ces époques reculées, dont un puissant souverain eût été follement épris, voilà qui eût ravi Xavière Humbert ! Elle abandonna ses chimères pour répondre à l'Interphone.

« Xavière, s'il vous plaît, trouvez les coordonnées du professeur Gwenolé Yvomarc'h, sur Rennes, ou sur Paris... ou sa banlieue, et passez-le moi dès que vous le pourrez. Si cela est possible, j'ai l'intention de rencontrer bientôt ce brave homme. Merci ! »

Malgré les nouvelles études qui semblaient le passionner Charles-Edward Usqawas n'en oubliait pas l'heure du thé. Enfin, pas toujours. Et Xavière avait ainsi une petite idée, à la suite des propos échangés, en ces trop rares instants en présence du baron, des travaux entrepris par celui-ci. Mais son manque de culture historique lui était un lourd handicap. Souvent elle dut, et elle put, sa mémoire s'exerçant elle retenait maintenant certains des noms compliqués et inhabituels que l'on prononçait devant elle, rechercher dans des dictionnaires, des atlas historiques ou géographiques, des rubriques éclairantes évoquant des époques qu'elle croyait connaître, un peu au moins, et où, en des contrées méconnues du vaste monde, des événements s'étaient déroulés, dont elle n'avait jusque-là pas idée, et qui parfois avaient aujourd'hui encore des retentissements lointains.

Aussi, Zarathoustra qui inspira tout là-bas, voilà si longtemps une réforme religieuse, sortit pour elle des limbes de l'histoire ; puis Gonilka, dont le nom lui était devenu familier, peu à peu émergea, à peine, incertain, d'une ombre plus épaisse encore. Fragile ectoplasme, ne tirant sa pâle substance que des rares lectures de quelques rares textes par quelques rares individus.

Xavière avait l'impression que maître Usqawas tentait de trier et réunir de minces fragments d'os brisés, et, laissant malgré lui filtrer entre ses doigts les fins atomes comme impalpables de la poussière des siècles, qu'il essayait de soupeser de pulvérulentes cendres froides. Questions. Doutes. Réponses incertaines. Hypothèses. On était loin des saisissantes fresques mouvantes et colorées qu'elle connaissait, brossées par maître Usqawas, de leurs scènes de vie, d'amour, de haine, de mort, de leurs combats, où derrière le vacarme des armes s'entrechoquant, résonnaient les cris des mourants et les tambours, où sonnaient les trompes en fanfares couvrant le bruit des sistres, où les étendards éclatants sous le soleil, claquaient aux vents porteurs de pestes épouvantables.

Charles-Edward Usqawas manifestait moins d'attention à l'égard de Xavière. L'attrait de la nouveauté avait faibli, et son engouement pour ses nouvelles études le distrayait de son entourage. Après avoir contacté le professeur Yvomarc'h, il invita Xavière à prendre le thé. Il lui trouva un air un peu las, remarqua les cernes sous ses yeux, ses joues creuses. Néanmoins elle ne semblait pas avoir maigri, au contraire peut-être même, quoiqu'il fût difficile d'en juger, vu les robes assez vagues qu'elle portait depuis quelque temps, et qui la faisaient parfois paraître gracile et fragile, ou semblaient laisser deviner, outre les charmants globes ronds du fessier, un petit ventre un peu rond lui aussi. Les femmes se montraient souvent affligées par des problèmes de surcharge pondérale qu'elles ne parvenaient pas toujours à maîtriser, les pauvres. Xavière était songeuse, plongée dans de sombres pensées et manifesta peu de curiosité pour les travaux de maître Usqawas.



« J'ai obtenu un rendez-vous avec le professeur Yvomarc'h. Henry m'y conduira. Si vous avez envie de vous changer les idées, vous pouvez nous accompagner... Ne vous y croyez nullement obligée... Seulement si le cœur vous en dit. »

Xavière qui avait le regard perdu à l'extérieur, sur un point du parc, ou ailleurs, tourna lentement les yeux vers le baron, esquissa à peine un timide sourire, contempla un instant le sucrier, avant de répondre enfin.

« Oui. Je vous remercie, Monsieur. Je vous accompagnerai avec plaisir. »

Maître Usqawas en son for intérieur, devant le peu d'entrain manifesté par Xavière se demanda ce qu'elle avait donc aujourd'hui, « celle-là ! », si les calories des morceaux de sucre la turlupinaient à ce point... Il se hâta de regagner le havre de son bureau.

Depuis sa retraite du corps enseignant Gwenolé Yvomarc'h résidait en Bretagne, où il avait continué des travaux sur la civilisation celtique, s'efforçant en particulier d'apporter aux membres de certains mouvements druidiques à ses yeux beaucoup trop folkloriques et artificiels, les bases qui semblaient leur manquer. Sans beaucoup d'espoir, ces mouvements, bretons, étant trop confits en dévotions d'inspiration catholique romaine, et ce depuis leurs fondations ; tout comme outre manche les principales formations de Gorsedd ou les plus importants des différents ordres celto-druidiques étaient inspirés, noyautés, encadrés par des pasteurs des Églises réformées ou anglicane. Les tentatives réelles de reconstitution du paganisme antique étaient rares ; et en Armorique, plus qu'ailleurs.

Chez les celtes anciens, le corps sacerdotal, soucieux entre autres raisons de préserver ses prérogatives et les vertus magiques du verbe, privilégiait l'enseignement oral et bannissait l'écriture. Encore que les Celtes des îles britanniques, de l'Irlande, employaient un système leur étant propre, l'écriture ogamique, permettant la rédaction d'épithètes ou de formules magiques lapidaires. Trop complexes et difficiles à manier, les ogam celtes, d'un simple point de vue pratique, ne pouvaient pas fournir un outil propre à l'élaboration d'une littérature élaborée, et ce, encore moins que les runes scandinaves. Les Celtes continentaux, ceux des Gaules, ne nous avaient laissé quant à eux, outre le célèbre, mais succinct et altéré, calendrier de Coligny, guère que de courtes inscriptions sur des tombeaux, et le tout en lettres romaines. Rarement, pour un usage profane, administratif, ou militaire, les caractères grecs ou latins furent quelquefois employés.

Faute de pouvoir faire mieux trop souvent, Gwenolé Yvomarc'h régalaient seulement son auditoire, ou plus précisément se régalaient, lui surtout, de la lecture des vieilles légendes léguées par les bardes, les druides irlandais, gallois, écossais, convertis au christianisme. Des textes, contant les exploits des Tûatha Dé Dánann, des Fomoir, de Cuchulainn, de Mog Ruith, de Cormac mac Airt et d'autres héros formidables, rédigés dès le plus haut Moyen Âge, certes par des prêtres, des moines, mais portant l'empreinte, alors toujours vigoureuse, des mythes celtes.

Ainsi, altéré par un traitement chrétien lui infligeant révisions et corrections plus ou moins heureuses, plus ou moins maladroitement, plus ou moins discernables, cet héritage culturel de fières nations, qui appartinrent une longue époque durant à une grande civilisation embrassant plus que l'Europe, put traverser les siècles, malgré tout.

Le professeur Yvomarc'h estimait les druides, les bardes contemporains trop factices ; et certainement pas trop littéraires, puisque trop souvent soucieux de théories ou de prestations grand-guignolesques pour s'instruire vraiment au sujet de ce qu'ils prétendaient non pas continuer, aucune filiation d'aucune sorte ne pouvant être sérieusement alléguée avec le clergé celte, mais ressusciter. Il s'était donc consacré de longues années à conférer plus d'authenticité, plus de sagesse au druidisme renaissant.

« ... Jusqu'à ce qu'Aldus Reguenbard me contacte. Voilà somme toute assez peu de temps, vu mon grand âge. Vous savez évidemment que je m'étais beaucoup intéressé à l'ère kandienne moi aussi... Ça ne nous rajeunit pas... Mais la matière sur quoi travailler était peu abondante en définitive... Insuffisante pour satisfaire les ambitions d'un grand nombre d'historiens et leur assurer l'élaboration d'une œuvre importante dans tous les sens du terme. Et puis, je suis breton ! J'estimais devoir faire œuvre plus utile, en quelque sorte... Je m'étonne encore qu'il m'ait choisi pour... Vous étiez resté en contact tous deux, et en bon terme.

« Je crois que vous l'intimidiez. Vous n'êtes pas de la même génération. Vous êtes un aristocrate, cher Baron Usqawas de Gwerlac, et un nanti. Un homme d'affaire, un décideur. Vous êtes bel homme et les femmes vous font toujours les doux yeux je suppose.

« La famille de ce cher Aldus est d'origine roturière, prolétarienne ; et lui n'a jamais connu ni la fortune, ni une réelle notoriété, à peine l'estime de ses collègues.

« Avec vos romans, même publiés sous pseudonyme, vos articles, vous, vous avez connu une certaine célébrité. Il n'a jamais non plus été un séducteur. Tout cela, parce que comme moi, il n'était ni particulièrement beau, ni doué, et qu'il n'était pas issu d'un milieu très favorisé. Enfin là j'exagère un peu, il n'était pas à plaindre vraiment. Et il a quand même fait un héritage qui lui a permis de suivre sans souci ses études et de faire quelques voyages, dont le principal pour lui, important pour nous aussi peut-être, celui de Bouqhara. Il avait une certaine propension à se plaindre. Il n'a pas toujours été très chanceux. La mort de sa femme après leur retour de Bouqhara justement... Et aussi sa propre mort... Se rompre le cou dans un escalier... Lui-même considérait avoir végété toute sa vie, ou presque, et n'avoir pas fait grand chose sinon essayer d'enseigner l'histoire à de jeunes branleurs qui la plupart du temps s'en foutaient complètement, pour reprendre son expression, avoir médité, rêvassé, fantasmé... Il avait cru trouvé quand il était plus jeune un « filon historique », pas ou peu exploité, mais parce que pas ou peu exploitable, et s'était spécialisé dans l'étude de ce qu'il appelait pompeusement l'ère kandienne. Ceci sous l'égide de Romain Stilus, un de ses professeurs qu'il admira vraiment, un excentrique que vous n'avez pas connu... Et puis... Il faut bien reconnaître, par contre, qu'il a eu une chance inouïe le jour où il a pu mettre la main sur les documents de Ramqou. Sa vie prenait enfin, enfin ! un sens...

— Oui, oui. J'ai aussi pensé un moment m'y consacrer, fouiller à droite, à gauche... Ce brave Aldus, je ne sais trop comment, m'avait transmis son virus. Mais cela aurait nécessité des recherches à grande échelle pour retrouver, peut-être, peut-être pas, sans doute pas sans un hasard prodigieux, quelques bribes d'informations... Les documents de Ramqou, c'est peu, mais... c'est énorme à la fois.

« On ne pouvait guère tabler que sur une hypothétique, une heureuse surprise, qui nous mettrait en possession d'un élément, ou d'éléments, permettant d'éclairer un peu plus cette période, ou les quelques événements qu'on en connaît, ou plutôt qu'on en devine... Oui, trouver des documents permettant d'éclairer d'un jour nouveau cette période qui trop

longtemps ne put être examinée qu'à travers le prisme gonilkien, voilà qui me paraissait impossible. À mon avis, il aurait fallu un miracle...

— Et vous ne croyez pas aux miracles ! Mais le destin, dont les dieux ne sont pas les maîtres, a comblé l'historien Aldus Reguenbard. Nous ne connaissions Gonilka le « Prophète », « l'Aviser », « l'Initier », le « Sublime Révélateur », et le Kohemghenn Houltraïk Ouarkyhn le « Protecteur », qu'à travers les dithyrambiques textes hinourogonilkiens, et quelques autres écrits, dont un bon nombre sont apocryphes, et relativement récents.

« L'ère kandienne, nous ne pouvions la considérer comme vous le disiez, qu'à travers des textes constituant un filtre générateur de métamorphoses ; que par une vision gonilkienne. Et de plus, un regard gonilkien qui n'était pas celui d'annalistes, de chroniqueurs. Voilà les seuls documents originaux, ceux dont principalement, évidemment, s'est inspiré cet exalté de Martial Faljas, un de mes anciens élèves, quelle honte ! pour mettre une secte gonilkienne sur pied...

— Vous connaissez donc ce Faljas ! Il vit maintenant en Autriche, et envisage d'exporter sa doctrine vers la France.

— Je ne sais s'il est un sinistre farceur, un triste bouffon, un mystificateur ou un illuminé, ou tout ça à la fois...

— Je vous ai interrompu, pardonnez-moi. C'est vrai, nous connaissions l'ère kandienne essentiellement par de rares documents, très anciens. Et... Aldus Reguenbard a fait sa découverte... sans la révéler ni à ses pairs, ni au grand public... À nous deux. Seulement. À ce qu'il semble... Reguenbard a fait... la découverte ! La découverte de sa vie.

— Exactement ! En somme là-dessus on avait quoi ? Hein ? Les textes, à l'authenticité non douteuse, que j'évoquais : un commentaire<sup>6</sup> de différents passages, et en comportant quelques extraits, des « A.I.etA. »<sup>7</sup>, dont les auteurs, on peut le craindre, nous demeureront sûrement à jamais inconnus... Les A.I.etA. ne formant jamais qu'une glose qui tente d'explicitier, qui interprète le « Saint Recueil » ! Du Saint Recueil, supposé avoir été composé par un proche de Gonilka, nous ne possédons aucun exemplaire, aucune transcription. Rien n'en est parvenu jusqu'à nous. Rien. Ni original, ni copie. Le Saint Recueil, les A.I.etA. ne nous sont connus que par les Commentaires !...

— Des textes trouvés en plusieurs endroits, dont pour certains il existe plusieurs versions rédigées à différentes époques, et mis bout à bout... et pas toujours d'une inspiration égale.

— Effectivement. Différents copistes et différents auteurs. Certains passages des Commentaires ne sont que de minables élucubrations, il faut bien le dire ! En tout cas voilà mon avis. Quand bien même il nous faut considérer que les rédacteurs pouvaient être des mystiques, avec tout ce que cela comporte, et d'une mentalité très éloignée de la nôtre, de notre mentalité contemporaine ; enfin, je veux dire de notre mentalité, hic et nunc... »

Naturellement on en vint à évoquer les autres sources ayant permis de faire progresser les études kandiennes. Voilà deux siècles un voyageur aisé et lettré, Rodolphe d'Ardancour, avait contribué grandement à enrichir la connaissance que l'on pouvait avoir des gonilkiens de la lointaine ère kandienne. Cet obscur ethnologue qui ne parvint pas à rendre Gonilka aussi célèbre que Périclès et son siècle, fut néanmoins le réel inventeur des études gonilkiennes. Avant lui les Commentaires n'étaient qu'une curiosité à peu près inclassable. Ses travaux les

6 Le titre, si toutefois il en existait un, en est perdu. Habituellement désigné « Les Commentaires ».

7 « Les Admirables Imitations et Anagogies ».

situaient, les chargeaient de sens, les rendaient plus intelligibles. En Transoxiane, Rodolphe d'Ardancour, grandement aidé par son admirable maîtrise de la langue indigène, avait transcrit les fables récitées par quelques rares conteurs, qui alors officiaient encore, parfois, à des fêtes familiales, des veillées. Des jours durant, trois vieillards lui récitèrent leurs répertoires. Deux secrétaires recrutés sur place l'aidèrent à coucher par écrit les paroles de ces vieilles gens, de ces vénérables narrateurs, dont la race a disparu, à tout jamais.

Maintenant la certitude était acquise d'une communauté gonilkenne, schismatique probablement, s'expatriant avant la fin même de l'époque kandienne pour échouer, pour quelles raisons et après quelle longue marche ? en ces parages reculés, pour enfin s'y perdre... Comme les communautés juives en chine ont fini par se diluer dans les masses asiatiques.

La riche substance des contes, des légendes sauvés par d'Ardancour laissait transparaître de lointains événements. Houlraïk Ouarkyhn y était plus présent que Gonilka, et quelquefois victime d'allusions désobligeantes.

D'autre part, Rodolphe d'Ardancour, grand curieux et fureteur, se procura, contre espèces sonnantes et trébuchantes, un vieux manuel écorné, flétri et fané. Un descendant ultime des derniers disciples vrais de Gonilka, et qui, bien entendu, en bon musulman se désintéressait de la foi et des survivances du folklore engendrés par les croyances, les mythes, l'histoire de ses lointains ancêtres, lui vendit un « Dictionnaire pratique de liturgie gonilkenne ».

« ... J'imagine que le « Dictionnaire » fait les délices de Martial Faljas et de ses ouailles.

— Oh ! Sûrement. Mais vous avez compulsé les travaux de ce brave Aldus. Vous y avez trouvé des copies des textes de Ramqou. Et ces textes-là sont d'une toute autre importance que ce dictionnaire tardif de liturgie, d'une toute autre importance que tous les autres documents réunis. Et parmi les documents de Ramqou il en est un essentiel, en deux versions, ayant, hélas ! toutes deux subi les outrages du temps, et comportant quelques sérieuses lacunes, des passages irrémédiablement perdus. Un texte essentiel, celui qu'Aldus appelle, appelait ! le pauvre vieux ! les « Mémoires de Pherlek ».

« Voyez-vous, quand Aldus m'a donné, ou plutôt confié en dépôt après que nous en eûmes discuté, les originaux des documents de Ramqou, je me suis étonné qu'il m'ait choisi, moi ! C'est vrai, je suis, j'étais plus âgé que lui et pas plus alerte. D'abord pourquoi, tout à coup, souhaitait-il partager Ramqou avec quelqu'un d'autre ?

« Il était inquiet à cause de son âge, à cause d'un mauvais cancer abdominal, et d'une métastase tumorale... Il craignait manquer de perspicacité, de talent, de force, de temps. Aussi, une discussion, une vive altercation en fait, que j'avais eue avec Martial Faljas rencontré plusieurs mois auparavant, et que je lui avait rapportée, l'avait profondément affecté. Et je suis fautif dans cette affaire. Faljas me faisait l'honneur, si j'ose dire, de me contacter de temps en temps afin de bénéficier de mes lumières. J'avais été son professeur. Exaspéré par ses transports et sa frénésie voisine de l'hystérie je lui ai conseillé de bien profiter de la satisfaction qu'il tirait de sa nouvelle Gonilkiade, car les révélations que ferait bientôt Aldus Reguenbard, qui m'avait déjà entretenu de l'avancement de sa traduction des documents de Ramqou, de leur contenu, allait nous révéler un Houlraïk bien différent de celui que lui et les Gonilkiens de jadis avaient rêvé. »

Gwenolé Yvomarc'h, malade, âgé, avait conseillé à Reguenbard de remettre les originaux à un musée, ou à un collègue plus jeune, et avait entre autres cité Charles-Edward Usqawas. Il savait qu'Aldus jalousait un peu ce dernier, mais qu'au fond il l'admirait et l'estimait beaucoup.

Peut-être tout simplement, parce qu'en plusieurs occasions Usqawas, qui autrefois avait été l'élève d'Aldus Reguenbard, lui avait rendu hommage, assurant qu'il devait son goût pour l'histoire à son excellent maître, et beaucoup à ses critiques encourageantes, à ses conseils désintéressés et judicieux.

« Nous avons convenu que je conserve les documents le temps de vérifier les copies qu'il en avait faites, et le cas échéant de les corriger. Puis je devais vous les remettre, tout en conservant des reproductions et des copies pour travailler dessus moi aussi. Si je le jugeais préférable je pouvais ne vous confier que des facsimilés et des copies, et verser les originaux au fond d'un musée national de mon choix.

« Bien que la façon dont Aldus a ramené sa trouvaille en France ne faciliterait pas la chose. Au siècle dernier cela n'aurait pas soulevé les mêmes difficultés. Je n'aurais jamais imaginé que Reguenbard eut pu se lancer dans une telle aventure... À l'en croire il aurait profité de la maladie de son épouse, quelque fièvre typhoïde dont elle ne devait pas se relever, elle en décéda peu après leur retour, pour charger à bord d'un vieux coucou rafistolé atterri sur une route de campagne, et la malade, et son petit trésor récemment découvert. De plus, à l'arrivée sur l'aérodrome militaire le plus proche où les attendait un avion sanitaire affrété par une société d'assurance auprès de laquelle il avait eu la sagesse de souscrire un contrat, il aurait transféré lui-même les précieux colis.

« J'ai du mal à y croire. Il m'a dit que son épouse avait éprouvé un premier malaise lors du dernier voyage qu'ils avaient effectué en véhicule tout-terrain, pour se rendre à l'ambassade de France visiter un ami qu'ils s'étaient fait là. À mon humble avis, cet ami, diplomate je suppose, a rendu un petit service à notre brave Aldus, en se chargeant d'expatrier les documents de Ramqou.

« En tout cas je ne pense pas que j'aurais été capable de prendre une telle initiative, au risque d'être accusé de piller le patrimoine artistique, culturel, historique de mes hôtes. J'affectionne tout particulièrement le travail en bibliothèque, les recherches en cabinet, je m'en rends compte ! Alors, m'exposer à des ennuis majeurs dans une telle affaire, certainement pas !

— Je comprends bien. Moi-même...

— Après avoir expédié mes principaux engagements, je me suis plongé dans les textes de Ramqou. Aldus m'avait préparé le travail et fourni un exemplaire des lexiques et grammaires qu'il avait élaborés pour la nouvelle langue, le qaweylt. Bon sang ! Je retrouvais les élans de la jeunesse devant ces écrits ayant échappé aux aléas de l'histoire, aux tremblements de terre et à la décomposition dans leur réduit souterrain... Puis j'ai eu une alerte cardiaque... Quand j'ai appris la mort d'Aldus... j'ai été victime d'une autre attaque, plus sérieuse. Je suis rentré hier de maison de repos avec l'intention de vous contacter. Et j'ai reçu l'appel de votre secrétaire. Et voilà...

« Ne désirez-vous pas voir enfin, de vos yeux voir, les pages où, en marge du texte écrit sous sa dictée, Goniebdenn, alias Grehitehn Pherlek, voilà des siècles et des siècles, elle-même, je pense qu'il n'y a là aucun doute sérieux, elle-même, porté des remarques, des précisions lors d'une relecture ?

— Si... Si. Bien sûr.

— Allons-y. »

Gwenolé Yvomarc'h avait installé par précaution le lot de Ramqou dans une pièce protégée et climatisée, au sol et au plafond de béton.

Devant les rouleaux des Mémoires de Pherlek, et malgré la fraîcheur de la salle, Charles-Edward Usqawas, très ému, transpirait abondamment. Il renonça dans cet état à manipuler ces reliques comme l'y invitait son collègue. Celui-ci légèrement tremblotant sortit de la vitrine deux rouleaux dans leur étui, les posa avec un grand luxe de délicatesse sur une large et haute table.

Sous leurs yeux des signes peu contrastés se tordaient, se suivaient, tassés les uns contre les autres ; les caractères relativement bien calibrés, artistement calligraphiés d'une langue morte. Et, plus loin, de ces deux langues qui ne vivaient même plus pour un collège d'érudits, mais étaient connue pour l'une par quelques rares personnes, et pour l'autre, déchiffrable par deux seulement de ces spécialistes, Gwenolé Yvomarc'h et Charles-Edward Usqawas. Par eux deux qui en possédaient des spécimens et à qui Aldus Reguenbard avait laissé les clefs de la compréhension. Le qaweylt enserrait un court passage en hinourite.

Yvomarc'h poussa, doucement, le rouleau de gauche. Et là, entre deux rectangles composés de lignes serrées, elles-mêmes constituées de caractères pressés, là, inscrites légèrement de biais, des lignes d'une autre facture, d'une autre main, moins experte en écriture mais plus hardie. Des lignes tracées dans la nuit des temps, au crépuscule de sa vie par Grehitehn Pherlek. Goniabdenn, petite fille d'un faubourg de Qlehmdasch, après la mort de son père, abandonnée par sa belle-mère et réduite en esclavage, affranchie, tueuse de son premier époux, fugitive, putain, sauvée du bûcher par Houltraik Ouarkyhn, aimée de lui, et plus tard par son mariage devenant un temps souveraine de Toulgaïde.

Le silence régnait dans la pièce, autour des deux hommes debout. Tous deux la tête inclinée vers la table. Le frêle vieillard chenu, les bras repliés, se tenait les mains, comme en prière ; l'autre, les bras tendus, s'appuyait, de ses poings fermés, sur le bureau. Et sous leurs crânes une tempête d'émotions, un ouragan de sentiments confus. L'éternité et le temps se mêlaient, se confondaient.

L'heure du thé dépassée, son estomac rappela le baron à la réalité. L'éternité s'estompa. Le temps s'imposa.

« Ne voyez-vous pas d'objection à ce que nous permettions à mademoiselle Humbert et à Henry Essartier de venir voir cela. Ils n'en auront peut-être pas de si tôt une nouvelle occasion.

— Entendu. Pas trop longtemps.

— Oui, il se fait tard.

— Oh ! ... Surtout, les respirations, la vapeur d'eau... Quoique la climatisation... Tenez, après tout je vais inviter également ma nièce à se joindre à nous. Elle s'occupe de moi. Elle est divorcée. Gros chagrin. Cela devrait lui faire plaisir et la distraire un peu de ses malheurs. »

Henry examina d'abord les lieux en déambulant avant qu'un regard de maître Usqawas ne le fasse rejoindre les autres et fixer son attention. Un instant plus tard, tous entouraient la table. Xavière demanda si le texte s'étalant sous leurs yeux était déjà déchiffré. Gwenolé Yvomarc'h rechaussa ses lunettes et s'approcha des pages vénérables.

« Usqawas, avez-vous déjà étudié ce texte ?

— Le qaweylt ne m'est pas encore bien familier... Mais, n'est-ce pas... Il me semble bien que l'un de mes premiers sondages ait porté là-dessus. Ne s'agit-il pas de cette diatribe contre le prince Houltraïk, rédigée par un habitant de Behelwyr ?

— Effectivement. Oui, oui, oui... »

Le professeur Yvomarc'h se penchait de nouveau, et plissant les yeux derrière ses verres, fronçant les sourcils, une moue déformant ses lèvres et les projetant en avant, examinait le texte une fois encore. Sa nièce risqua une question, puis Xavière une autre.

« Et que dit-elle cette diatribe contre le prince... ?

— ...

— Peut-on lire, je veux dire... prononcer le qaweylt, comme il est possible de dire de l'hinourite, ou de lire les hiéroglyphes et parler l'égyptien antique ?

— Pour ce qui est de parler le qaweylt, d'en reproduire les sons... Reguenbard avait émis une théorie et des règles, mais je pense qu'elles peuvent être améliorées, précisées. Des passages des A.I. et A...

— Pardon ?

— Des Admirables Imitations et Anagogies... Une compilation plus ou moins homogène qui longtemps fut la seule source, le seul développement de quelque importance concernant l'ère kandienne, et par qui on connaissait les Hinourites et les Qaweylts ; en dehors de vagues allusions ici ou là. Donc, des textes des A.I. et A., en fait des « Commentaires » pour être précis, étaient, ô miracle ! traduits en grec et en sanskrit. Enfin... de courts passages, en avaient, à une époque, été traduits. Mais les versions hinourites et les autres furent découvertes séparément, et le rapprochement n'eut lieu que tardivement... Aussi, peut-on parler, articuler la langue hinourite, une langue hinourite reconstituée... Bref ! À partir de là, il est possible d'avoir maintenant une vague idée de la façon dont il convient de prononcer le qaweylt, d'en reproduire les sonorités.

— Vous y êtes-vous essayé ?

— Oui, selon les critères définis par Aldus Reguenbard. J'ai justement une transcription phonétique du libelle de Behelwyr. Il me sera plus facile de le lire ainsi, d'autant plus que ma vue baisse de jour en jour. Et savez-vous mademoiselle, que ce texte est non seulement repris dans les Mémoires de Pherlek, mais que nous en possédons un exemplaire original, sûrement saisi par Houltraïk Ouarkyhn après que la ville de Behelwyr lui fut tombée entre les mains ? »

Gwenolé Yvomarc'h demanda à sa nièce de bien vouloir se rendre dans son bureau chercher un certain classeur.

Dans une succession de sonorités à la fois heurtées et rauques, plus rarement onctueuses, le vieil homme donna une lecture solennelle de l'ancien écrit.

Tous se taisaient, laissant le silence revenu vibrer encore à ces étranges accents archaïques et oubliés. Xavière sentait le sang se glacer dans ses veines ; ses oreilles bourdonnaient. Et aussi, derrière les murs, le compresseur de la climatisation.

« Tonton ! Ce qui signifie ?

— Ce qui signifie :

Mais qu'est-elle donc cette brute maudite ?

Un dieu formidable ?

Un fauve abominable ?  
 Mais qu'est-il donc ce brigand exécrationnel ?  
 Qu'a-t-il d'humain ?  
 A-t-il d'autres raisons de vivre,  
 Que peser en pièces d'or les vies qu'il aura prises ?  
 Il approche !  
 Les nuées prennent la teinte du fer, les eaux le goût du fer !  
 Il approche !  
 La terre, l'air respirent une odeur de mort.  
 À son nom seul, ventre noué,  
 Les braves sont tremblants ;  
 Les femmes sanglotantes, se griffant le visage,  
 En pleurs se répandent.  
 Il est aux portes !  
 Les amants angoissés s'étreignent une dernière fois ;  
 Ils est aux portes !  
 Les puissants se taisent, la poitrine oppressée ;  
 Il est aux portes !  
 Tous prient,  
 Se souviennent des dieux qui les oublient.  
 Ce chien a servi le maître de Kahndioum ;  
 À ce chien le maître de Toulgaï maintenant donne ses ordres ;  
 À la meute abjecte des chiens de Gonilka,  
 Ce chien méchant de Qlehmdasch s'est joint.  
 Pire qu'un chien mauvais aboyant avant l'attaque,  
 C'est un loup sournois qui sans bruit saute à la nuque.  
 Pire qu'un loup !  
 Ce fauve avide de meurtre !  
 Une bête dépourvue du pauvre esprit même des bêtes.  
 Pire qu'une immonde bête de guerre se vautrant dans le sang des justes,  
 Insensible aux plaintes,  
 Aux souffrances des vivants !  
 Sans âme !  
 C'est une machine !  
 Une machine à tuer !  
 Une machine !  
 À tuer ! »<sup>8</sup>

---

8 Ramqou. Alvéole G. Texte LVII (1-39). Traduction de G. Yvomarc'h.



## CHAPITRE VIII

Un vendredi soir, Xavière descendait les marches du perron de La Manserie au côté de maître Usqawas, lorsqu'un de ses talons se rompit.

Elle portait souvent des talons hauts. Elle avait remarqué, alors, les regards appuyés que le baron ne pouvait s'empêcher de lancer sur ses jambes, ses mollets, ainsi mis en valeur. Ces regards la flattaient. Il lui plaisait de plaire. En particulier à cet homme-là. Comme elle marchait peu à l'occasion de son travail, le port de talons aiguilles ne lui était pas trop inconfortable, malgré son état. Elle aurait pu jeter cette paire de chaussures et s'en offrir une autre plus tôt, au lieu de chercher, sans que toutefois son aspect en pâtisse trop, à l'user au maximum. Elle avait du mal à se départir de son habitude d'économiser les bouts de chandelles. Ses revenus n'avaient pourtant jamais été aussi élevés. Après trois mois au service de maître Usqawas son salaire avait été sensiblement augmenté. Une autre augmentation lui avait été accordée quand elle avait loué son appartement.

Charles-Edward Usqawas la rattrapa comme il le put, et manqua être entraîné dans sa chute. Il la retint contre lui. Une large main virile un moment pressée contre le ventre de Xavière. Plus longtemps peut-être qu'il n'était nécessaire pour s'assurer que celle-ci avait retrouvé son équilibre.

Il n'y avait plus aucun doute possible. Xavière Humbert était enceinte ! Il avait même semblé à maître Usqawas percevoir un mouvement... à l'intérieur. Elle était enceinte ! Ce qui expliquait les robes un peu vagues et le petit ventre rond se profilant parfois sous le tissu. À combien de mois pouvait-elle en être ? Il lui faudrait trouver une remplaçante à la charmante Xavière ; qui portait élégamment sa grossesse, il fallait bien le reconnaître, quoiqu'elle manifestât de plus en plus fréquemment ces derniers temps une humeur morose, et semblait affligée d'une grande fatigue. Ah ! Les femmes et leur trop fâcheux besoin chronique de porter du fruit dans leurs entrailles ! Lorena elle-même... Le baron, qui devait rejoindre Lorena Vanghiou à Ferlieu en laissant La Manserie à la garde d'Henry et de Frankie, accompagna Xavière jusqu'à son véhicule.

« Pensez-vous prochainement vous arrêter ? Pour longtemps ?

— M'arrêter ? ... Non, Monsieur. Non je ne pense pas.

— Euh ! Il me semble bien, que cela sera nécessaire. Vous êtes enceinte... Pardonnez-moi si je me fourvoie... Et il me faudra pourvoir à votre remplacement pendant quelques semaines au moins... Enfin, je suppose...

— Vous avez... remarqué... ?

— Ce n'est pas évident. Vous êtes restée très... bien. Mais à l'instant j'en ai acquis la certitude.

— Je vous demanderais, s'il vous plaît, de n'en parler à personne. Je ne tiens pas à ce qu'on le sache !

— Rassurez-vous. Je n'en ai parlé à personne, et je n'en parlerai à personne. Promis. Je vous laisserai annoncer vous-même l'heureux événement. Vous connaissez, à peu de chose près, la date où il se produira. À partir de quand dois-je me préparer à prendre quelques dispositions pour le secrétariat, et pour quelle durée, environ ? ... Vous devez bien avoir une petite idée là-dessus... Réfléchissez-y, et donnez-moi une réponse dès que vous serez fixée.

— ... Je ne pense pas m'arrêter. Enfin, pas vraiment m'arrêter. Pas plus longtemps que le strict nécessaire en tout cas. Si tout se passe bien, une journée.

— ...

— Vous me versez un salaire plus que décent, et je vous en remercie. Je ne devrais pas avoir de difficulté à trouver quelqu'un...

— Vous n'avez pas encore recherché une nourrice ? Le terme est-il proche ?

— C'est pour bientôt. Bientôt... Mais, Monsieur, mon travail, ma vie importent plus que cet enfant à venir... Et je ne voudrais pas que...

— ... Ne vous faites aucun souci ! Absentez-vous le temps qu'il faudra, le temps qu'il vous conviendra. Je vous attendrai et je serai heureux de vous retrouver après. Lorena, madame Vanghiou, me fournira provisoirement, le cas échéant, si nécessaire, une secrétaire. Je m'arrangerai.

— Monsieur... Je sais que je ne suis pas irremplaçable, mais, je... j'aimerais que vous ne me remplaciez pas. Je voudrais rester à votre service. Je crains que... Je sais que vous ne me renverriez pas pour ça... Mais vous pourriez me proposer un emploi au Belvédère, ou à la Sifamurba... et garder ma remplaçante près de vous...

— ... Tranquillisez-vous, Xavière. Vous n'avez aucune raison de vous mettre martel en tête. Haut les cœurs, joyeux ! Allez-y, sauvez-vous ! Passez une bonne fin de semaine et reposez-vous bien. Au fait, cette automobile est-elle suffisamment confortable ?

— Oui. Merci. La suspension est relativement souple.

— Bon... Bien. Ne roulez pas trop rapidement quand même. À lundi !

— À lundi, Monsieur. »

Les travaux de Charles-Edward Usqawas sur l'ère kadienne, qui se révélaient en fait pour l'instant de plus en plus comme une étude de la biographie du Kohemghenn Houlraïk Ouarkyhn, à travers les mémoires de Grehitehn Pherlek principalement, lui faisaient négliger ses autres engagements.

Il devait fournir un texte traitant de la religion celte, en prévision de la sortie prochaine d'un numéro hors série d'une revue qui l'avait fréquemment publié. L'inspiration sur ce thème lui faisait défaut. Il ne se sentait pas capable en ce moment de rédiger quelque chose de neuf et de captivant sur ce sujet.

Il s'était avisé de la proximité du premier mai. La fête celte de Beltaine. Beltaine : le feu de Bel. Le dieu Bel des anciens celtes irlandais, le Belenus des Gaulois, les celtes continentaux ; Belenus identifié à Appolon par les Romains. Charles-Edward Usqawas décida à cette occasion de réaliser un grand feu de joie à Ferlieu.

L'organisation de cette cérémonie, avec un grand bûcher, où il envisageait de se faire lire des morceaux d'anthologie de vieilles fables celtes, lui changerait les idées et stimulerait son imagination en vue de l'article. Comme un roi celte de l'Irlande ancienne entouré de ses sujets et de ses bardes, le baron souhaitait, devant le spectacle d'un grand brasier rugissant auquel il convierait les gens du domaine, concierge, régisseur, employés, fermiers, métayers et leurs familles, entendre le récit d'antiques mythes et légendes druidiques.

Xavière Humbert, douée étonnamment d'une diction fort honorable, en bonne secrétaire, pourrait faire office de récitant. Si elle le voulait bien. La lecture n'étant pas publique à proprement parler, mais à lui plus spécialement destinée, elle ne devrait pas y voir d'inconvénient. Toutefois si un « heureux événement » rendait Xavière indisponible il serait prudent de lui prévoir un remplaçant.

Lorena Vanghiou estima inutilement dispendieuse et improductive cette petite fête. Maître Usqawas soutint qu'en dehors de ses voitures, qu'il ne renouvelait pas très souvent et qui n'étaient somme toute pas d'un coût prohibitif, il ne dépensait pas grand chose ; et que cela pourrait nourrir son inspiration.

Lorena fit remarquer le substantiel, et superflu, dédommagement, représentant aussi une automobile très correcte, versé au professeur Yvomarc'h pour l'acquisition des documents de Ramqou. Elle fit remarquer également, que l'article projeté ne couvrirait sans doute pas les frais de la collation à servir aux invités, quoiqu'il ne fût pas utile de trop en faire, et ne compenserait pas les dizaines de stères de bois nécessaires à la confection du bûcher.

Ce à quoi le baron répondit que le bois provenait des forêts du domaine et ne coûtait rien en fait, que les traiteurs seraient fournis par le Belvédère à un prix défiant toute concurrence ; qu'en somme le coût serait minime. Il la pria de ne pas gâcher ce qui devait rester une fête.

Il choisit pour le brasier un emplacement convenable, à proximité d'un bois couvrant la légère éminence d'un dolmen à demi-dégagé de sa gangue de terre, entre l'enceinte du parc et la ferme avoisinante du domaine à peu de distance d'une ancienne voie toujours carrossable. Le régisseur fut chargé de réaliser le bûcher au début de la semaine. On pensa à convier à l'événement les pompiers bénévoles de Fondettes, le village le plus proche.

À bord du Range Rover stationné habituellement au château, Charles-Edward entraîna Lorena dans un parcours de reconnaissance pour lui montrer qu'on ne manquerait pas de bois de sitôt à Ferlieu. Ils parcoururent à vive allure des chemins, des allées et des pistes de sous-bois, dont certains tronçons s'apparentaient à des passages dignes de quelque rallye exotique. Il s'amusait beaucoup au volant de l'engin. Lorena ne trouvait pas la promenade des plus distrayantes. Il lui proposa de prendre le volant pour se défouler un peu. Elle refusa et demanda à rentrer à Ferlieu, ou à La Manserie.

Lorena était vive et efficiente dans sa vie professionnelle et s'y épuisait. Dans sa vie privée, elle se comportait comme une femme âgée ménopausée et très vieille France –pas étonnant qu'elle préférât les vieux aux jeunes– et aurait souvent mérité quelques bonnes paires de gifles, pensait-il méchamment. Elle l'exaspérait parfois.

Au cours du dîner, puis dans la soirée, Lorena lui parut plus amène. Elle était vraiment très séduisante, charmante. À l'heure du coucher il la trouva désirable, et aimable ; vraiment.

Charles-Edward Usqawas avait confié des échantillons de matériaux des documents de Ramqou à un laboratoire dans le but d'obtenir une datation. Les résultats s'avérèrent très concluants. Il ne s'agissait pas de faux, de contrefaçons, ou d'une quelconque mystification.

Il avait collationné les copies qu'on lui avait procurées en les comparant aux documents originaux dorénavant en sa possession. Il fit procéder à la photographie recto-verso, sous différents éclairages, sous différents angles, de toutes les tablettes, de tous les rouleaux, de toutes les pages. Sur pellicules et supports numériques. Quelques palimpsestes furent ainsi révélés, dont certains étaient exploitables de façon fragmentaire.

Le lundi matin, à la manipulation assez difficile de la vieille poignée de l'antichambre du bureau de maître Usqawas, Xavière Humbert, particulièrement énervée, faillit fondre en larmes. La porte s'ouvrant enfin, elle se trouva soudain face au baron. Elle manqua laisser choir le volume qu'elle avait en main.

« Je vous ai fait peur ! Pardonnez-moi. Bonjour Xavière. Bientôt vous allez crouler sous la tâche. D'abord, dans un peu plus d'une semaine, vous allez taper un long article sur les druides. Et puis, ... ça avance, ça avance... vous ferez plus ample connaissance avec Grehitehn Pherlek et le prince Houltraïk Ouarkyhn. Dès votre retour je pense, après votre accouchement. Cela, je vous le confierai, et pas à votre remplaçante. Je vous attendrai. »

Xavière posa l'ouvrage qu'elle tenait, respira assez fort deux ou trois fois, fit une moue qui en d'autres circonstances eût paru comique, et se répandit en pleurs. Charles-Edward Usqawas était très embarrassé. Il n'avait été malgré tout que rarement confronté à une jolie femme en larmes. Et il jugeait le spectacle encore une fois très émouvant. Il ne savait que faire. Xavière se couvrit le visage des mains, et tentant, en bafouillant une excuse, de regagner son bureau, de la hanche heurta assez violemment le meuble bas près de la porte. La douleur la plia en deux un instant. Il la prit par les épaules.

« Attention ! C'est fini. C'est fini. Calmez-vous. Allez... Ne pleurez plus. »

Elle se couvrait toujours les yeux, la bouche, des mains, mais s'appuyait sur la poitrine rassurante de son patron. Le plus grave de la crise semblait passé.

« Voulez-vous vous reposer ? Souhaitez-vous que l'on vous reconduise chez vous ? »

Loin de se calmer, les sanglots redoublèrent. Charles-Edward lui parlait doucement, lui caressait gentiment la nuque. Après un certain temps Xavière retrouva un semblant de maîtrise d'elle-même.

« Je vous demanderais bien, Monsieur... si je pouvais... pendant quelques jours au moins occuper... l'annexe... les pièces que... Je ne veux pas retourner chez moi ce soir... Non, pas chez moi.

— Bien sûr ! Bien sûr ! Qu'y a-t-il ? ... Le neveu de madame Dulain vous a-t-il importuné ?

— Non... Non... Mais je... je ne sais plus quoi faire. »

Il la fit asseoir. Il remarqua son extrême pâleur, ses yeux horriblement cernés, et qu'elle ne s'était pas maquillée.

« Qu'est-ce qui se passe ? ... Que vous arrive-t-il ? ... »

« Encore ! », manqua-t-il ajouter.

« Je crois que... Je crois que je ferais mieux de partir... de quitter la région, pour... pour refaire ma vie ailleurs... et vous laisser tranquille. Monsieur, je... Pardon ! »

Le petit mouchoir de Xavière était détrempe. En quatre ou cinq enjambées nerveuses il lui en avait procuré plusieurs pochettes, en papier.

« Racontez-moi donc plutôt... »

Il crut un moment qu'elle allait se trouver mal, comme cela s'était déjà produit. Le front de Xavière, qui avait encore le visage humide de larmes, se couvrit de sueur.

« Monsieur... Vous ne vous fâchez pas... ? »

Il ferma à clef, avec difficulté, la porte de la petite pièce, tira une chaise près de celle de Xavière, s'assit et lui prit la main entre les siennes.

« Allez-y ! Je vous écoute. »

Elle ne se fit pas prier davantage. Elle parla. Avec soulagement. Avec abandon. Il l'écouta, jusqu'au bout. Sans l'interrompre.

Il n'aurait pas pu le faire sans s'échauffer. Ce qu'elle lui disait... « L'histoire » qu'elle lui relatait... De la part d'une femme adulte, informée, évoluée, un tel comportement était à peine justifiable.

Décidément ses employés, contrairement aux apparences, n'étaient pas des gens de tout repos. Seule Frankie lui fit tout à coup l'impression d'une première communiant.

Xavière, plus ou moins confusément, sans trop se soucier de l'ordre chronologique des événements, d'un quelconque ordre logique des malheureux événements, raconta sa soirée du vendredi et son pénible week-end. Charles-Edward Usqawas dut démêler l'écheveau qu'elle dévidait sans façon et toute honte bue.

Elle dit, les violentes douleurs du vendredi soir. Elle dit, au cours de la longue nuit dans la salle de bain, la dégoûtante liqueur. Elle dit, les douleurs, les spasmes, les ongles cassés sur le rebord du lavabo, l'immonde chose couinant sur le carrelage, l'odieux cordon qui la retenait prisonnière ; et la masse répugnante sur le sol près de la chose qui enfin avait cessé de piailler. Elle dit, son épuisement. Elle dit, le double sac en plastique, la poubelle. Elle dit, l'éponge, l'eau de Javel. Elle dit, sa haine de Joël MacHyvell. Elle dit, son désespoir, sa solitude.

« ... Vous n'êtes pas seule. Vous n'êtes pas seule, Xavière... Enfin !... Bordel de merde ! Il y avait d'autres moyens, d'autres solutions... Si vous ne souhaitiez pas cet enfant... vous auriez pu avorter en temps utile. Ou l'abandonner légalement à la naissance, sans qu'il soit même nécessaire de décliner votre identité... Il aurait fait la joie d'un couple stérile. Vous auriez été assistée et surveillée médicalement. Imaginez qu'il y eut des complications, une simple présentation par le siège ou je ne sais trop quoi d'autre... Et maintenant ! ... Vous vous êtes mise dans de sales draps ! Avez-vous réfléchi deux minutes seulement ? ... Quand vous avez perdu les eaux, il fallait... Ah ! là ! là ! ... Bon sang ! Xavière ! Xavière... Mouchez-vous. »

Il lui lâcha la main, lui facilitant l'opération. Serrant toujours dans ses poings, ramenés dans son giron, les mouchoirs en papier, tout fripés, qu'elle avait utilisés, elle baissa la tête.

« ... Je pensais pouvoir provoquer une fausse couche. Mais... Monsieur... Je ne veux pas... aller devant les tribunaux... Je ne veux pas aller en prison... Plutôt... Plutôt... »

Maître Usqawas s'était levé et arpentait la pièce.

« Qui était au courant de votre grossesse ? Ah ! Il y a déjà les médecins qui ont pratiqué les examens...

— Je n'ai pas vu de docteur... depuis... depuis très longtemps. Aucun pendant... »

Elle leva vers lui ses beaux yeux embués, où filtrait une lueur d'espoir. Lui, enfonça ses mains dans ses poches afin de tendre la toile de son pantalon le plus loin possible au-dessus de son pubis ; Xavière, il se sentait capable, dans l'instant, de la prendre par l'épaule, de la frapper, de lui plaquer la poitrine contre la table, de lui remonter la robe sur les reins, et de la sodomiser d'un coup, cette petite emmerdeuse si ravissante et si désirable.

Il inspira, expira, lentement, profondément, par le nez, pendant quelques minutes, en se tournant vers la fenêtre, le ciel bleu d'un bel avril, le parc... Puis il lui fit face à nouveau.

« Pas de toubib ? Êtes-vous sûre ? C'est très important !

— Aucun. Aucun médecin, Monsieur.

— Avez-vous informé quelqu'un de votre état, ou y avez vous fait allusion... ?

— Nous en avons parlé ensemble, Monsieur, voilà peu. Sinon à personne. Non, à personne.

— Moi non plus. Vos voisins, vos voisines, des commerçants ont-ils pu remarquer...

— Non je ne pense pas. Je ne tenais pas à ce que cela soit visible...

— Oui. Moi-même... Et personne ici je crois... Quelqu'un a-t-il pu vous voir, vous apercevoir, ou vous entendre, pendant... cette nuit là... et se rendre compte de ce qui se passait, ou avoir les moyens de le deviner ?

— Mon appartement se trouve dans les étages. Ma salle d'eau n'a pas de fenêtre à proprement parler... une lucarne plutôt, avec une vitre très opaque, et un rideau... Je ne me souviens pas avoir crié. Je me rappelle gémir, geindre... et puis pleurer. Mais pas crier. Non.

— Avant de faire des bêtises, quand vous avez des difficultés, demandez donc de l'aide ! Cela n'a rien d'infamant... Je m'énerve... Je me suis énervé aussi tout à l'heure, pardonnez-moi.

— C'est rien, Monsieur. Je comprends bien que je vous mets encore une fois dans l'embarras. Et d'une façon plus compromettante peut-être que... que l'autre fois.

— ... Je vais essayer de vous aider. Mais il faudra y mettre du vôtre, assumer en quelque sorte votre... maladresse, retourner vous-même à votre appartement malgré votre répugnance à le faire... Autre chose, quelle que soit la tournure que prendront les événements : je ne suis au courant de rien. De rien ! Je ne vous laisserai pas tomber pour autant. Mais vous aurez pris seule toutes les initiatives... Comprenez-vous ?... Tout devrait bien se passer, mais on ne sait jamais... Vous ne devez vous confier, vous confesser à personne. J'insiste, à personne. Pas plus maintenant que plus tard. Nous deux, cela suffit. En cas de besoin seulement, à Henry... Je vous conseille vivement, sans doute est-ce inutile, mais je vous le conseille quand même, de ne jamais vous enivrer, en aucune occasion. On ne se contrôle plus vraiment dans ces cas-là, et on est susceptible de raconter n'importe quoi. Moi je ne bois jamais. Vous non plus je suppose. Sinon abstenez-vous en dorénavant.

— Je ne me suis jamais saoulée, Monsieur... Euh ! Si ! Il est arrivé que Joël MacHyvell, à plusieurs reprises, me demande de boire. Il disait qu'alors, il pouvait faire de moi... que j'étais alors une vraie...

— Hum ! ... Si j'étais éleveur, m'occupant moi-même de volailles, d'un chenil... il me serait facile de vous débarrasser du contenu de votre poubelle. En contrôlant un maximum de paramètres, avoir l'assurance...

« Au premier mai, la veille au soir, pour l'ancienne fête celte de Beltaine, j'organise un grand feu de joie, à Ferlieu. Pour... m'amuser, et me mettre dans l'ambiance d'un article dont je vous ai touché deux mots... Symboliquement et réellement le feu nettoie et purifie ; les flammes de Beltaine, en montant vers les cieux, vous affranchiront de votre faute, et vous libéreront des malédictions encourues... »

Xavière reniflait encore un peu de temps en temps, mais ses yeux étaient grands ouverts maintenant.

« Vous allez acheter dans une quincaillerie ou ailleurs, un de ces appareils à souder des sacs plastiques, et des sacs adéquats. Vous allez acheter de ces petits masques anti-poussière pour le bricolage, qui pourront être imprégnés de parfum ou d'eau de Cologne, ou d'une essence désodorisante et désinfectante. Acheter une valise en toile ou en carton, ou plutôt si vous l'avez toujours, utilisez votre vieille valise, celle que j'ai vue chez madame Dulain. Aussi du liquide répulsif contre chiens et chats, et du poivre au même usage. Des gants en vinyle ou en latex, si nécessaire de quoi récurer votre salle de bain à fond et les autres endroits de votre logement éventuellement souillée à l'occasion de...

« Bon ! Vous faites les achats utiles. Vous traitez le coffre de votre véhicule au répulsif anti-chien et au poivre. Vous retournez à votre appartement et vous traitez de la même façon, discrètement, mais ce n'est pas dramatique si l'on vous voit faire, le tapis et la moquette du couloir ou de la cage d'escalier devant votre porte.

« Vous vous enfermez à clef, et vous mettez la ventilation au maximum. Ne tentez pas, sauf si l'air est irrespirable, mais cela serait étonnant tout de même, de déposer les bouches régulatrices de débit sur les débouchés des conduits. Inutile de risquer une chute et ses conséquences. Vous portez un masque parfumé si besoin est. Vous emballez hermétiquement dans plusieurs sacs soudés, les uns dans les autres, en expulsant l'air enfermé, le contenu de la poubelle. Et vous placez le paquet obtenu dans la valise. La valise doit pouvoir se verrouiller efficacement. À l'intérieur de celle-ci poivre et répulsif.

« Apportez la valise ici et rangez-la dans une des pièces à votre disposition. Pièces que vous fermerez à clef. Le... contenu, mettez-le au réfrigérateur... Pendant les trajets... en... charge, pas d'excès de vitesse. En cas d'arrêt par la gendarmerie ou la police, pas de panique ou d'angoisse excessive, ce ne peut être que pour un contrôle de routine, ils n'auront aucune raison de supposer... quoi que ce soit. Vous continuerez à vivre chez vous en attendant... Rien ne paraîtra anormal ainsi.

« Le soir du feu de... joie, vous me demanderez l'autorisation de placer sur le bûcher une valise de vieux souvenirs déplaisants dont vous souhaitez vous débarrasser là sous prétexte de conférer à votre geste une certaine solennité, symbolique de votre désir de faire table rase de votre passé, de votre désir de commencer une nouvelle vie, par exemple. Compris ? Si vous pensez à quelque chose d'autre, si un point quelconque m'échappait, dites-le... Maintenant ou plus tard... Entendu ? Bon. Reprenez-moi tout ça depuis le début. Je vous écoute... »

Elle avait tout assimilé, la charmante ingénue.

« Xavière. Tout à l'heure, je me suis un peu emporté. Encore une fois excusez-moi. Je comprends votre désarroi.

— Oh ! C'est à moi de vous demander de bien vouloir m'excuser, Monsieur. Vous, vous n'avez pas à vous excuser. Je vous comprends. C'est moi-même que je ne comprends pas, mon attitude... Et je mériterais bien plus que de simples remontrances...

— Vous savez, ce que vous avez fait... Ce n'est pas si abominable... C'est un procédé de régulation des naissances qui fut assez banal pendant des millénaires et des millénaires, partout dans le monde. Et auquel les gens ont encore recours ici ou là... Mais de nos jours, dans un pays civilisé et policé... cela ne peut plus se faire... On assimile ce geste à un meurtre.

« Mais au fond... Ce n'est pas si grave, dans l'absolu. Oui, en définitive, à la naissance de quoi s'agit-il ? De rien de plus qu'une larve, relativement inconsciente. Par contre c'est grave pour vous, par les risques que votre geste vous a fait, vous fait encourir...

« La vie continue, néanmoins. Il faut vous ressaisir. Battez-vous ! Après le déjeuner vous pourrez commencer... les préparatifs. Je me passerai de vous ici. Cela ira, vous verrez ! Efforcez-vous de ne plus arborer cet air de grande affliction. Considérez que vous avez une tâche, un travail salubre en ce qui vous concerne, à accomplir... Je ne vous demande quand même pas de siffler en travaillant ! Courage, Xavière !... Reposez-vous le restant de la matinée à l'annexe. Vous aurez besoin de toutes vos forces cet après-midi. »

Charles-Edward Usqawas ne pouvait raisonnablement pas demander à Xavière Humbert de jouer la lectrice le soir de Beltaine. Dire qu'il avait prié sèchement Lorena de ne pas lui gâcher la cérémonie ! Le cœur n'y était plus. Seul un miracle pouvait assurer la réussite de sa petite fête.

Pour cela il faudrait au moins un vrai druide, aux aptitudes dignes des druides des mythes anciens... À défaut, un collègue de druides contemporains bretons, picards, bourguignons... peu important, donnerait quelque relief à une célébration qui s'annonçait lugubre.

Trouver en si peu de temps des disciples d'un groupe de ces nouveaux adeptes du druidisme, disponibles et qui veuillent bien faire le déplacement, voilà qui relevait de la gageure. Il appela Gwenolé Yvomarc'h, lui expliqua en deux mots son projet et les raisons premières des réjouissances projetées, et l'y invita.

« Oh ! Oh ! Je vous remercie bien, mais les sorties nocturnes ne sont pas destinées aux gens de mon âge et de ma condition physique. Je ne vous promets pas de venir. Je verrai. Si vous permettez que je réserve ma réponse.

« En ce qui concerne nos druides modernes, je crains qu'il ne soit trop tard. Mais... mais, mais, mais... je connais quelqu'un qui pourrait peut-être vous dépanner. S.G.D.G. toutefois ! Sans garantie de Gwenolé... Pardonnez ce jeu de mots douteux. Plus mon gâtisme s'aggrave, plus je bêtifie.

« Ce quelqu'un, c'est, disons, un original, assez sympathique au demeurant, un brave homme, un artiste, on peut voir les choses comme ça, qui s'est déjà fait exclure du Collège de la Druidique Transcendantale. Une personnalité forte. Il a récemment formé une petite troupe d'amateurs dans le but de donner des représentations à thème celtique. Il est doué pour l'improvisation à ce qu'il m'a semblé, et il a une voix de stentor. Le premier spectacle, assez



récent, et auquel j'ai eu la joie de pouvoir assister, bien que cela m'ait fatigué, a provoqué l'émoi d'un curé et de ses paroissiens, ainsi que des représentants de la municipalité.

« Tous ces gens très catholiques, donc très coincés, à l'esprit particulièrement obtus, ayant sur les choses de la vie un angle de vue spécialement aigu, très étroit, vous voyez ce que je veux dire, se sont offusqués de sa prestation et de celle de sa troupe.

« Sa sainte Brigitte, on doit bien le reconnaître, évoquait plus Eithne, Étain, bref Brigit, la fille du Dagda, le dieu druide, que sa forme christianisée ; tout comme la scène imaginée où elle s'illustre, la taille ceinte d'une longue jupe fendue sur chaque jambe, retenue par une large ceinture aux épais ornements métalliques, un casque ailé en tête, un glaive à la main, et tout à fait dépoitraillée, défendant vaillamment l'Irlande contre saint Patrick ! Elle l'invectivait, en vers hardis, bien rimés, qui disaient en substance... quelque chose comme... Attendez que je me souvienne... J'avais demandé à ma nièce d'enregistrer la scène au Caméscope et je l'ai visionné bien des fois... Oui, quelque chose comme ça : « Maudit sois-tu, toi, qui brisas de ta crosse les genoux et enfonças les fronts devant Crom Cruaich<sup>9</sup> ! Maudit sois-tu, toi, et ta rancœur imbécile ! Maudit sois-tu, toi, qui, oubliant toutes les sollicitudes et les faveurs, détournant la science, le savoir que l'on t'avait enseigné, oubliant la charité manifestée à ton égard dans tes épreuves, oubliant la charité que pourtant tu aurais dû professer, toi, qui abusant de la tolérance de tes hôtes leur apporta, leur inculqua, leur imposa la sombre foi qui était la tienne ! Maudit sois-tu, toi qui les égara, les abusa, toi qui leur apporta la mort ! Maudit sois-tu, Patrick, toi qui trompa les Celtes ! »... à peu près, hein !... avant de se convertir, contrainte et forcée. Un spectacle qui n'aurait dû être qu'une succession de tableaux particulièrement édulcorés, qu'un spectacle de patronage, ou de kermesse villageoise, pour complaire au comité des fêtes organisateur... Vu le peu de moyens mis en œuvre, l'ambiance... c'était assez beau, assez fort... Et Brigit était superbe... superbe ! »

Le jour du spectacle scandaleux, sur sa demande, Gwenolé Yvomarc'h avait été présenté au barde en rupture de ban, Widrou Kergadec. Celui-ci connaissait le professeur pour avoir lu de ses ouvrages et assisté à certaines de ses conférences. Ils avaient échangé quelques propos ainsi que leurs coordonnées.

Charles-Edward Usqawas contacta Widrou Kergadec qui se montra plutôt circonspect. Sa troupe s'était agrandie de quelques nouvelles recrues dont les performances ne le satisfaisaient pas pleinement. Il avait seulement prévu une célébration de Beltaine devant un petit comité de proches des membres de l'association qu'il venait de fonder. Il promit de réfléchir à la proposition et de donner très rapidement une réponse après avoir contacté son groupe.

Maître Usqawas assura qu'il faisait confiance au jugement du professeur Yvomarc'h, proposa le défraiement complet de la troupe bien sûr, l'hébergement et la restauration : dîner le soir même du feu de joie, petit-déjeuner et déjeuner le lendemain.

Widrou Kergadec précisa qu'il n'était pas question de percevoir un quelconque cachet pour une prestation qui ne serait peut-être pas à la hauteur de ses propres espérances ou de celles de Charles-Edward Usqawas, la troupe étant encore novice dans son ensemble. Mais il prévint qu'il tenait maintenant, tout autant à donner des « cérémonies », en quelque sorte, que des spectacles. Et qu'il tenait absolument à être le maître de ces cérémonies. Même s'il acceptait éventuellement de se conformer à certaines règles, en aucun cas il n'accepterait de « donner

---

9 « Courbe du Tertre ». Dans la « Plaine de la Prostration », l'idole centrale de l'Irlande, dont nous parle la légende hagiographique contant les exploits supposés de Patrick, le saint catholique.

dans la bondieuserie, de produire de la manne pour grenouilles de bénitier ». Il assura qu'il allait informer ses « disciples » de cette offre, et donnerait une réponse le plus tôt possible.

Le lendemain, maître Usqawas reçut un appel de Gwenolé Yvomarc'h. Widrou Kergadec venait de le joindre pour obtenir des renseignements complémentaires.

« Je lui ai dit tout ce que je savais de vous, ou peu s'en faut. Je crois qu'il a été impressionné, mais pas effarouché. Je pense qu'il viendra. Quoique ce genre de personnage se montre parfois imprévisible ou versatile. S'il ne vous contacte pas bientôt, relancez-le donc. Quant à moi... Si le trente avril je me sens d'attaque, pas d'attaque cardiaque ! évidemment, » (gloussements dans l'appareil) « j'ai grande envie de venir vous voir à cette occasion. À vrai dire il me plairait surtout de revoir la farouche Brigit défiant Saint Patrick. Vous savez, j'ai longtemps été marié, je suis veuf, mais... mon épouse était bien loin d'avoir... l'allant de cette fille... d'en avoir... le buste, la poitrine, les cuisses. Et le visage aussi... Mais, ma femme... enfin, je l'aimais bien. Voilà déjà... Ma nièce me conduira, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Je vais lui en parler. »

Widrou Kergadec et son comité viendraient assurer le cérémonial de Beltaine à Ferlieu. En extérieur si le temps le permettait. Sinon dans la plus grande salle du château. Kergadec demanda au baron à venir visiter les lieux afin de réfléchir à la mise en scène. Il avoua ne pas avoir à proposer une liturgie très originale. Il s'inspirerait sans nul doute du protocole de quelques ordres celtiques qu'il adapterait au besoin, en vue d'en amplifier l'aspect émotionnel, d'en exagérer la théâtralité, de la dramatiser. Il aimerait réussir une célébration pas nécessairement longue et complexe, mais intense, qui « prenne aux tripes ». Hélas la chose n'était pas si aisée !

Il arriva en gare de Tours où le baron et Henry l'attendaient, avec Xavière. Maître Usqawas préféra la distraire ainsi, en attendant le moment pour elle le plus crucial. La valise, maintenant enfermée à double tour dans une pièce de l'annexe à La Manserie, ne devait pas l'obséder davantage. Ils se rendirent tous à Ferlieu à bord de la Lagonda.

Le baron montra à Widrou Kergadec les salles de Ferlieu pouvant être dévolues le cas échéant à la célébration. Puis on lui montra l'emplacement choisi pour le bûcher, près du bosquet ombrageant le dolmen et ses pentes. Il demanda à y rester seul. Il monta doucement vers le monument préhistorique.

Maître Usqawas, Henry et Xavière rejoignirent un ancien petit pavillon de conciergerie à une étroite porte du parc, la plus proche. Là, ils s'installèrent dans des fauteuils en osier, grinçant sous leurs poids. Le baron se leva, essaya un autre siège qui gémit également. Poussant le dossier, en se balançant légèrement, par petits coups cadencés, il s'absorba dans la contemplation du siège qu'il venait de quitter. Il jeta un regard à Xavière, puis par la porte il fixa l'infini... De la guerre des Gaules... Les Gaulois... Les feux... Les mannequins enfermant des hommes promis aux flammes...

Henry qui avait fait un tour à l'extérieur entra un moment.

« Qu'est-ce qu'il fabrique ? Il s'est accroupi, une main sur le sol, le nez au vent. Il est resté comme ça... Après, il s'est rapproché des pierres. Il a posé une main dessus. Puis les deux. En regardant droit devant lui, et puis par terre, puis en l'air, et tout autour. Maintenant il prospecte tous azimuts ; sans se presser... Va y en avoir pour un bout de temps au train où ça va !

— Courage, Henry ! Nous sommes là depuis une vingtaine de minutes seulement. »

Kergadec ne tarda pas à revenir vers eux. D'un mouvement de tête il désigna la Roche Droneuse.

« Cela m'émeut autant, à chaque fois. Et je ne cherche pas à m'en défendre. À chaque fois mon cœur s'exalte.

— Je trouve ça plutôt mélancolique... Monsieur voulez-vous que j'amène la voiture ici, devant ce portail ?

— C'est à la fois mélancolique et... féerique, ou... fantasmagorique. On y est facilement porté au songe, au rêve... »

Widrou Kergadec, après que Xavière s'était tue, de ses extraordinaires yeux pers la regarda un instant, d'un air grave. C'était un beau vieillard. En fait, non pas un vieillard, mais un homme âgé et vigoureux, au vaste front sous une épaisse et longue chevelure blanche comme neige, au visage marqué, par — ne pouvait s'empêcher de s'imaginer Xavière — de longues méditations face à la tempête, debout sur une grande roche granitique battue par les flots agités.

« Les Celtes n'ont pas érigé ces monuments... Mais je trouve heureux, toujours, de pouvoir associer, quand cela ce peut, les uns aux autres. Pour nous Français, ces pierres évoquent inmanquablement l'Armorique, terre riche en mégalithes, terre celtique par excellence. Ces antiques agencements dressés en des lieux ayant sûrement déjà été l'objet d'une sacralisation antérieure à leur érection, les sanctifient davantage encore, et d'une façon tangible.

« Les chrétiens ne s'y sont pas trompés, eux qui ont recyclé tant d'endroits sacrés du paganisme au profit de leur religion. Par exemple, dans les fondations de Notre-Dame du Puy se trouve un dolmen. L'endroit est toujours sacré. Sacré pour les chrétiens d'aujourd'hui. Lorsque les chrétiens jugèrent utile d'y bâtir un sanctuaire, l'endroit était déjà sacré pour les paysans d'alors bien superficiellement christianisés, et pour ceux qui les précédèrent, pour les paysans gallo-romains, gaulois, ceux de l'Âge du Fer, ceux de l'Âge du Bronze, pour les hommes des Âges de Pierres. L'attitude des héros de l'épopée celtique d'Irlande, par exemple, à l'égard des sidhs, des tumulus, ou des menhirs, « les piliers de pierre », dans les textes pourtant expurgés par les moines copistes très chrétiens, est révélatrice. Tous ces monuments réalisés au néolithique avaient conservé pour les celtes toute leur potentialité sacrée ; même si dans les écrits du Moyen Âge on ne trouve guère de témoignages relatifs à l'aspect liturgique de l'ancienne religion. J'estime donc assez logique d'imaginer la classe sacerdotale celte utiliser à des fins cultuelles de tels endroits.

« Bien qu'ils soient très érodés, qu'ils aient perdu tout ou partie de leurs tumulus en ce qui concerne nombre de dolmens, ces monuments frustes, dont l'origine se perd dans la nuit des temps nous aident à nous souvenir des hommes qui les ont érigés, à faire revivre ces hommes dans nos mémoires, à leur redonner la vie, la seule « vie éternelle » possible, à laquelle, d'une certaine façon, ils accèdent ainsi.

« En ces endroits sacrés nous prenons conscience de notre humanité, d'appartenir à l'humanité. Nous y éprouvons humilité et fierté, nous y puisons force ! »

Ils déjeunèrent au Belvédère en compagnie de Lorena Vanghiou. Maître Usqawas y apprit le prochain séjour qu'y ferait Claude Terrart avec deux autres personnes, de la veille au lendemain du premier mai.

Quand le baron accompagné de son bouillant chauffeur et de sa triste secrétaire s'en fût allé reconduire son étrange hôte à la gare, Lorena regagna son bureau. Après en avoir refermé la porte, elle marqua un temps d'arrêt, aspira un grand bol d'air, puis soufflant par les narines, écarta les bras en levant les yeux au plafond.

De retour à La Manserie, dans les combles de l'annexe Charles-Edward Usqawas fit choisir à Xavière une petite malle en osier pouvant contenir la valise.

« Ce sera esthétiquement plus satisfaisant.

— J'ai hâte, Monsieur, que tout cela soit terminé. Jamais je ne pourrais suffisamment vous remercier pour tout ce que vous faites, et ce que vous avez fait pour moi...

— ... Donnez-lui un coup de brosse, et cirez-la tout de même un peu, elle en a besoin... Vous êtes courageuse... plus forte qu'il ne parait. Vous serez bientôt soulagée. Et libérée de votre passé. »

Dans la journée du trente avril Henry contribua aux préparatifs de Beltaine à Ferlieu. Au cours de l'après-midi, il mit au point différents aspects pratiques et techniques de la soirée. Il descendit du château un groupe électrogène, souhaitant ne pas en avoir besoin toutefois. Il aida à installer une puissante sonorisation mobile fournie par le Belvédère, plaçant des haut-parleurs sous le dolmen et dans le bois, participant aux différents réglages, s'amusant plus que de raison à vérifier la portée des micros-émetteurs, déroulant des câbles depuis la petite conciergerie, dépoussiérée et lavée, où les traiteurs installeraient le buffet.

Ayant été avisé par son patron qu'il y aurait à placer sur le bûcher un colis à brûler symboliquement selon un souhait de Xavière Humbert, il fit ménager des semblants de degrés dans le flanc du grand tas de bois, et en aplanir un peu le sommet. Après s'être entretenu avec Widrou Kergadec, il bricola un système de mise à feu qu'il descendit le plus profondément possible vers le centre du bûcher en ménageant un espace entre les rondins avec une barre à mine. Il hésita à sacrifier une telle longueur de fil électrique pour ce dispositif, mais fini par s'y résoudre.

Avec l'approche du soir l'air commençait à fraîchir. Les services de la météorologie faisaient des prévisions rassurantes ; le régisseur et le vieux concierge aussi. Tout allait bien. Tout était prêt.

Venus tous en véhicules particuliers, Kergadec et ses gens, qui arrivèrent pour la plupart assez tard, reconnurent les lieux, sans procéder à une répétition générale. Par contre Widrou Kergadec les harangua sur place, près du bûcher, sur les flancs du tertre, à la lisière du bosquet près du dolmen, avec force gestes, nombreuses mimiques et allées et venues. Dans la cour intérieure de Ferlieu seulement ils répétèrent quelques tableaux du spectacle devant précéder la cérémonie à proprement parler.

Gwenolé Yvomarc'h avait contacté maître Usqawas en milieu de matinée. Manifestement il souhaitait revoir l'érotique Brigit. Le baron lui proposa l'hébergement pour la nuit ainsi qu'à sa nièce, et lui assura qu'on les attendrait en gare.

Charles-Edward Usqawas n'y put résister, il lui fallut joindre Claude Terrart au Belvédère. Il avait demandé à ce qu'on le prévint de son arrivée. Il l'invita à Beltaine, elle et ses accompagnateurs, lui précisant l'aspect rustique du divertissement.

Peu de temps avant l'arrivée des pompiers Xavière avait demandé au baron s'il était temps de placer la malle au sommet du tas de rondins. Henry se chargea de la besogne bien évidemment. Ensuite Xavière exerça une surveillance anxieuse, dans la crainte, entre autres, de l'escalade de l'amas de bois par des enfants... Les pompiers avaient dissimulé leur camionnette plus loin sur le chemin longeant le mur du parc, dans un renforcement de la haie entourant là de grands prés. Les autres véhicules étaient parkés à proximité de la ferme modèle du domaine, toute proche. Les véhicules de la troupe des Bretons, des Parisiens du Modal, de Xavière, de Frankie, de Lorena Vanghiou, et du baron, près du château.

Les employés du domaine, les fermiers, les métayers, qui s'étaient déplacés, tous ou presque, bon gré mal gré, ne souhaitant pas déplaire par leur absence, et des membres de leurs familles, des voisins, et des familiers des pompiers, plus quelques autres personnes ayant appris l'événement, papotaient, grignotaient, buvaient, visitaient le parc autour de l'imposante bâtisse de Ferlieu, dont les portes restaient fermées.

Charles-Edward Usqawas souriait, serrait des mains, s'enquerrait de ceci ou cela, répondait à ceux-ci ou ceux-là. S'y contraignait-elle ? Lorena Vanghiou elle-même, aux côtés du baron, souriait aussi.

Les victuailles disparaissaient. Le jour baissait déjà. Certains se reposaient sur les chaises mises à leur disposition. D'autres avaient déplié les sièges de toile amenés avec eux. Il y eut un mouvement de masse de la petite foule vers le portail et vers l'extérieur. Dans la pénombre s'épaississant on enflammait de loin en loin, depuis l'entrée principale du parc jusqu'au carrefour devant le portail, et en face, sur une certaine distance en direction de la ferme, des plots qui brûlaient au ras du sol en faisant reculer les ténèbres naissantes. Du portail on distinguait, à droite la sombre haie, doublée côté chemin d'une rangée de sombres chênes s'alignant en direction de la ferme, à gauche, entre les deux branches des vieilles chaussées se rejoignant ici à angle droit, la masse obscure de l'imposant bûcher, et au-delà, plus ténébreux que les cieux baignés de nuit, le bois de la Roche Droneuse.

Un bruit sourd, lointain et proche à la fois, fit se retourner les gens. Le son grave d'une trompe faisait vibrer les augustes murs de Ferlieu. Dans la nuit on distingua un bruissement métallique, répété à brefs intervalles. On aperçut au loin les lueurs tremblantes des torches d'une procession perçant les ombres au pied des tours et se dirigeant vers les grandes portes du parc. Certains partirent dans cette direction en le traversant, d'autres en sortir pour mieux voir, plus tard, dans la lueur des petits feux de Bengale jalonnant manifestement le parcours.

Une théorie de personnages vêtus de longues et amples robes de lourds tissus, soit noires, doublées semblait-il de blanc, soit blanches, certaines avec un capuchon, avançait lentement. À intervalles réguliers la trompe résonnait dans Ferlieu. Le cortège s'éloignait de la vieille maison-forte et descendait la grande allée. Sur un palanquin supporté par de longs brancards reposant sur les épaules de huit hommes, hiératique, le visage marmoréen, la chevelure léonine et blanche, travaillée et structurée à n'en pas douter d'un gel coiffant, fixation-extra-forte, le druide Widrou Kergadec progressait, tandis que des membres de son escorte scandaient la marche en maniant sèchement des sistres sonores. Derrière, la trompe continuait à sonner périodiquement. Dans les lueurs fragiles et changeantes la procession se détachait sur le mur du parc de Ferlieu bordant le chemin. Elle se détachait des ténèbres ou s'y mêlait, selon

les instants, selon le point d'où on la regardait. Arrivée au centre du carrefour elle infléchit son cheminement vers le bûcher qu'elle contourna par la droite pour en faire un tour complet. Revenu devant le bûcher, on la voyait depuis le portail de la petite conciergerie sur toute sa longueur. Les porteurs pivotèrent, abaissèrent jusqu'au sol, avec un bel ensemble, avec art et maîtrise, le fauteuil du druide, qui se leva et s'avança de trois pas assurés en avant des siens. Il parla. Et sa voix sembla jaillir des ténèbres environnantes, des bois, de la terre, des cieux, faisant trembler les viscères. De jeunes enfants s'accrochèrent en pleurant aux jupes de leurs mères.

« Nous, Widrou Kergadec, Grand Druides de l'Ordre Cultuel Celtique d'Occident, et nos bardes, nos files, nos ovates, nos korrigans, nos adeptes, voulons rendre hommage au maître de ces lieux, Monsieur le baron Charles-Edward Usqawas de Gwerlac, pour avoir autorisé en cet endroit sacré depuis l'aube des âges, la tenue d'une cérémonie de notre culte, la célébration de Beltaine, fête sacerdotale, fête du feu réconfortant et revigorant, bénéfique et purificateur, du feu destructeur, feu ardent, allumé depuis la nuit des temps au commencement de la belle saison, depuis la nuit des temps la saison de la guerre, dans les vallées, sur les montagnes de la guerre, au joli mai ! le grand feu ardent de la guerre ! »

Les porteurs avancèrent le siège, sans que le druide ne bougeât. Le druide s'assit à nouveau. On le souleva. La procession contourna le bûcher dans le même sens, entama l'ascension de la pente vers la Roche Droneuse, tandis que les deux derniers porteurs de torches venant se placer devant l'assistance l'entraînèrent, baron en tête, dans la même direction. L'avant garde et l'arrière garde de la procession s'arrêtèrent par le travers de la rampe tandis que le druide et ses porteurs continuaient encore et se plaçaient plus haut. Les guides du public s'immobilisèrent au pied du bûcher qui venait d'être dépassé.

« Vous la savez, nous la connaissons, la geste des Usqawas de Gwerlac ! qui après y avoir vécu des siècles quittèrent la terre irlandaise pour s'établir d'abord en Armorique, ensuite en Gascogne. Quand la fille du comte d'Armagnac épousa le jeune duc de Touraine, frère du roi de France Charles VI, cette race s'établit ici, en ce lieu où nous nous tenons aujourd'hui rassemblés. Au début de la guerre de CentAns. »

« Hommage ! Hommage à notre hôte ! Le maître de ces terres, le seigneur de Ferlieu ! Protecteur de l'omphalos de la Roche Droneuse ! Honneur à son lignage ! d'un sang vaillant et impétueux, d'une race fière ! Rappelons-nous... Souvenons-nous, que ses ancêtres refusant de supporter le joug romain imposé par les légions de César aux peuples des Gaules, gagnèrent la Bretagne insulaire.

« La Bretagne, malgré sa valeur, tombant aux mains de César, ces aïeux toujours aussi fiers et farouches refusèrent de se soumettre... Franchissant encore les flots, ils gagnèrent l'Irlande, cette terre éternellement celte, malgré tout, où ils s'illustrèrent grandement. »

La troupe, jusque-là en attente, s'activa. Henry, mis à contribution par Widrou Kergadec, tourna un potentiomètre et une douce lumière rougeâtre baigna la scène. La voix de Kergadec tonnait, décrivant des exploits inouïs, où s'illustraient des héros légendaires tout droit sortis des mythes celtiques irlandais, et promus d'un coup parents de maître Usqawas.

Le baron ne savait pas s'il devait en être fâché ou bien en rire. Gwenolé s'excusa d'avoir raconté à Kergadec la douteuse légende familiale, portée par écrit, et inventée peut-être, par un arrière grand-père de Charles-Edward.

Ainsi, entre autres surhommes, Cuchulaïnn, vaillant guerrier dès son plus jeune âge, compta parmi les ancêtres du baron.

Gwenolé Yvomarc'h n'eut pas à regretter son déplacement.

Les scènes se succédaient. Des bardes en noirs, soulevant les bras, déployant leurs robes depuis leurs capuches jusqu'à l'extrémité de leurs poings, masquaient la troupe pendant les intermèdes, où les accessoires étaient sortis des plis des vêtements, où la vêtue des personnages était redéfinie, ou simplifiée, ou réduite au plus simple appareil...

Le professeur Yvomarc'h sortit avec un petit sourire d'excuse une paire de jumelles, quand Cuchulaïnn très excité, trop excité par une victoire sur les Fomoire s'en revenait vers les siens. Il était si agité, tant échauffé par le combat, par ses exploits, par la mort donné aux ennemis, par ses victoires, le champion Cuchulaïnn, le jeune enfant Cuchulaïnn, en état de transe, que les siens redoutaient le pire et ne souhaitait pas le voir regagner la ville dans un tel état d'agitation, d'ivresse, de délire, de fébrilité guerrière. Les hommes, malgré leurs armes, n'osaient pas l'arrêter craignant qu'il ne reconnût même pas ses amis. Alors la reine et ses femmes se dévêtirent, et nues allèrent à la rencontre du juvénile Cuchulaïnn... Celui-ci, n'ayant jamais vu de femmes aussi peu vêtues, en fut tout interloqué. On en profita pour le saisir et le plonger dans un grand chaudron plein d'eau fraîche qui se vaporisa en un instant. Cuchulaïnn était pacifié, les siens étaient saufs.

Le chaudron fut figuré par deux hommes en noir, accroupis ou à genoux, de part et d'autre du héros, joignant leurs mains, l'étoffe tombant tout autour sur le sol ; la vapeur, par un artifice pyrotechnique provoquant un soudain dégagement de fumée.

Quatre projecteurs éclairaient les scènes. Un projecteur à la lumière blanche braquée sur le druide Kergadec le faisait resplendir dans les ténèbres, se découper très nettement sur la nuit du bois. Il paraissait, dans le contraste, presque inhumain, ses traits à peine discernables dans le blanc de sa silhouette lumineuse, tandis que sa voix résonnait sans qu'on le vit articuler quasiment aucun son. Ses rares et amples gestes hiératiques et déliés à la fois, signaux pour les acteurs également, reportaient aux moments voulus l'attention des spectateurs sur la troupe baignant dans une diffuse lueur orangée au début de l'action nouvelle, et émergeant graduellement de la pénombre sous les feux croisés de deux projecteurs dont l'intensité croissait jusqu'à l'apogée du tableau, avant de décroître ensuite rapidement.

On assista à différents tableaux, parfois assez statiques, parfois très mouvementés, émergeant de la nuit de la campagne tourangelle pour s'y diluer ensuite, à différentes fables émergeant de la nuit des temps.

Une grande reine rejoignit les rangs de la famille du baron. Et cette reine c'était la Morrigan elle-même, la grande reine guerrière, la déesse de la guerre. Et aussi évidemment son époux, le Dagda. Kergadec ne donnait pas dans la demi-mesure. On vit alors la rencontre de la Morrigan et du Dagda à Ellod Echac. Les mythiques Tûatha Dé Dânnann, les grands héros civilisateurs de l'Irlande, labourant et ensemençant les premiers son sol, eurent à supporter un nouvel assaut des sombres et horribles Fomoire. Alors la Morrigan et le Dagda, le dieu druide, se placèrent à la tête des Tûatha Dé Dânnann, donnèrent leurs ordres. La Morrigan excita les hommes, décupla leur ardeur, les prépara au combat, leur adressant sa harangue en se dénudant jusqu'à la taille.

Gwenolé Yvomarc'h, yeux rivés à ses jumelles reconnut bientôt sûrement sa Brigit... Se coiffant d'un casque ailé, se saisissant d'un long glaive, la Morrigan en quelques enjambées était contre le roi des Fomoir, qu'elle faisait basculer en arrière. Elle lui fendait la poitrine, de ses ongles lui en arrachait le cœur sanguinolent pour se le coincer entre les dents. Alors elle saisissait, tranchait, et brandissait dans un de ses poings les glandes valeureuses du roi vaincu, dans l'autre sa lame, et lentement relevait la tête en desserrant les mâchoires laissant ainsi choir l'abominable organe tandis que dégoulinait sur son menton, sur son torse orgueilleux pointant dans l'air frais du soir, le sang rouge du Fomoir, et elle laissait entendre, le micro fixé à l'un des pare-joues de son casque ayant été activé, un gémissement, un râle, un âpre cri d'extase.

Ainsi les Usqawas de Gwerlac avaient-ils permis à l'Irlande, en assurant la victoire des Tûatha Dé Dânnann, de vivre neuf siècles durant un véritable âge d'or.

Et l'on y croyait.

Les Tûatha Dé Dânnann résolurent alors au soir de la grande bataille de Mag Tured de conserver l'Irlande toujours, envers et contre tout et tous. Pour ne pas être tenté de quitter cette Irlande si chère à leur cœur, de fuir jamais devant le danger, si grand fut-il, ils décidèrent de détruire par le feu tous leurs navires. Ils les tirèrent sur la grève. Ils les brisèrent. Des fragments de leurs vaisseaux ils firent un gigantesque amas.

Le druide désigna le bûcher, par-dessus la tête des spectateurs. Les deux guides de la foule la séparèrent en deux groupes, qu'ils écartèrent de l'axe de la pente. Puis fichant leurs torches faiblissantes en terre, ils se rejoignirent et contournèrent ensuite chacun en sens contraire le tas de bois. Quand ils furent de retour, ils s'inclinèrent en direction de Kergadec qui étendit le bras en direction de la meule de rondins.

« Nous commémorons cette nuit l'incendie de la flotte des Tûatha Dé Dânnann, au soir de la grande bataille de Mag Tured.

« Que les flammes de ce bûcher renouvelé, continué, puissent déchirer les ténèbres qui depuis des siècles et des siècles s'appesantissent sur l'Occident ; les ténèbres d'une religiosité orientale sectaire et dogmatique, défiant la raison, ridiculement ascétique et censurant le beau et le bon, autoritaire et intolérante, d'un prosélytisme assassin ! »

Et du bûcher, un bruit sec et sourd, et un ronflement, et des lueurs filtrant entre les interstices, et les flammes émergeant du sommet comme le druide blanc élevait les deux bras, les paumes vers le haut, dans une attitude un peu christique, tout de même.

Xavière pleurait.

Le public se tournait vers le feu vrombissant, mugissant, crépitant, étincelant en multiples escarbilles se confondant avec les étoiles, dans les cieux nocturnes du nouveau mois de mai qui commençait. La chaleur dégagée par le brasier augmentant rapidement, on s'en éloigna. En se retournant on distingua, dans les volutes d'une brume formant à la lisière du bois comme un nuage, un nuage druidique devant beaucoup certainement à quelque fumigène, une troupe fantomatique surmontée de petits points lumineux tremblotants s'enfoncer dans les ombres plus denses baignant les alentours immédiats de la Roche Droneuse, au son métallique des sistres que l'on percevait encore malgré le ronflement de la fournaise.

Le cortège des druides décrivit un cercle autour du tertre néolithique, autour de la Roche Droneuse.



Dans la lueur changeante des flammes, et la teinte orangée diffuse des projecteurs à basse intensité, la cérémonie cultuelle, ou pseudo-cultuelle, cela seul Kergadec aurait-il pu le préciser peut-être, débuta vraiment.

Le Grand Druide se tourna vers le nord, demanda, sa voix amplifiée faisant frémir les feuilles des arbres dans le vent frais :

« Sur la terre celte la paix règne-t-elle au Nord ? »

Un officiant, portant un lourd pendentif de pierre en forme de cœur étoilé<sup>10</sup>, lui répondit.

« Grand Druide, la paix au Nord !

— Sur la terre celte, la paix règne-t-elle à l'Est ?

— Grand druide, aux confins de la Celtique, la paix est troublée, à l'Est !

— Sur la terre celte, la paix règne-t-elle au Sud ?

— Grand Druide, la paix au Sud !

— Sur la terre celte, la paix règne-t-elle à l'Ouest ?

— Grand Druide, en belle terre celte la paix est perturbée, à l'Ouest ! »

Le Grand Druide Kergadec inclinant le chef avant de le relever bientôt, sembla poser un long regard chargé de reproches sur l'officiant lui faisant face.

« Pendragon ! Présente-moi le Glaive Redoutable ! »

L'autre lui présenta la poignée d'une large et longue épée au fourreau. L'arme brandie tout à l'heure par la Morrigan assurément. Le Grand Druide s'en saisit, la dégageant totalement et la brandit lame nue, successivement, vers les quatre points cardinaux.

« Les Celtes vaillants, fougueux, impétueux, sont furieux au combat. Ils ne craignent personne. Ils ne sont tremblants ni devant la vie, ni devant la mort.

« Les Celtes sont d'une race guerrière, qui a conquis le monde, tenu sous sa coupe tous les continents.

« Les Celtes sont d'une race, qui en fait, toujours et encore, domine le monde.

« Les Celtes n'ont eu jusqu'à présent d'autres adversaires réellement à leur taille, que d'autres Celtes.

« Veillons à ce que les Celtes ne se déchirent pas entre eux !

« Les Celtes, plus terribles encore qu'ils ne le sont vis à vis de leurs frères de race, savent se montrer terribles à tous leurs ennemis.

« Soyons vigilants, et résolus ! »<sup>11</sup>

La cérémonie cultuelle se continua ensuite plus benoîtement et plus ou moins conformément à ce que l'on pouvait attendre d'une célébration druidique contemporaine.

10 Un oursin fossile (micraster), symbole de l'œuf primordial.

11 Les antiques conquérants des Indes, les Aryens, ainsi que les Celtes (Galates, Gaulois, Ibères...), les Germains, et aussi les différentes populations s'étant successivement répandues en Grèce (Danaéens, Doriens...), en Italie (Latins, Volsques...), en Europe, et ailleurs par la suite, appartiennent tous à la grande famille indo-européenne. Voilà ce qui, sans nul doute, guidait le raisonnement de W. Kergadec.

Des rameaux furent tranchés sur les basses branches des chênes du tertre et recueillis dans une toile blanche tendue par quatre korrigans.

Les cercles décrits autour de la Roche Droneuse, autour du bûcher étant effectués, évidemment, en sens inverse, la procession de clôture se déroula selon l'itinéraire suivi plus tôt. Une pause fut marquée avant qu'elle ne s'éloignât du brasier après l'avoir contourné.

Le son grave d'une trompe se fit entendre, depuis les sombres bois de Ferlieu. Une autre lui répondit, de l'obscurité, au-delà de la Roche Droneuse. Une troisième résonna plus longuement derrière le Château. Charles-Edward songea à l'Annonciateur-des-Lunes de Salammbô, veillant toutes les nuits au haut du temple d'Eschmoûn, saisissant à plein bras son clairon, et poussant sur Carthage un grand cri d'airain. Les austères modulations lui évoquèrent ensuite les longs et typiques instruments des Helvètes.

Devant Widrou Kergadec immobile, en majesté sur son trône toujours haut porté sur des épaules vigoureuses, tenant par la garde, appuyée contre son bras, l'épée au fourreau, ses disciples lancèrent les rameaux dans le feu de Beltaine, en récitant en chœur, une fois encore, quelque énigmatique tirade en langue bretonne.

« Korn o son boud ; tan ha taran ;  
Taran ha tan !  
Tra ken mui-ken ; tra na rann !

« E koroll, nao c'horrigan<sup>12</sup>,  
Bleunvek ho bleo, gwisket gloan,  
Kelc'h an tan, d'al loar-gann.

« Eiz avel o c'houbannat ;  
Eiz tan gand ann Tantad,  
E miz mae e menez kad.

« Seiz heol ha seiz loar,  
Seiz elfen gand bleud ann ear.

« C'houec'h mabik great e koar,  
Poellet gand galloud loar.

« Pemp gouriz ann douar ;  
Pemp darn enn hoar.

« Pevar mean higolin,  
Mean higolin da Varzin,  
Higolin klezeier vlin.

« Tri rann er bed-man a vez :  
Tri derou, ha tri divez,  
D'ann den ha d'ann derv ivez.

---

12 Prononciation du « c'h » breton : comme le « ch » allemand dans « nach ». Il convient de l'articuler très à l'arrière du palais et de la langue. On peut l'assimiler à un « r » dur, ou, mieux encore, à un « h » très aspiré.

Teir rouantelez Varzin :  
 Frouez melen ha bleun lirzin,  
 Bugaligou o c'hoarzin.

« Daou ejenn dioc'h eur gibi ;  
 O sachat, o souheti ;  
 Edrec'hit ann estoui !

« Heb rann ar Red heb-ken :  
 Ankou, tad an Anken ;  
 Netra kent, netra ken. »<sup>13</sup>

Kergadec ne souhaitaient pas que sa troupe se mêlât au public. La reine de Cuchulaïn, la sauvage et merveilleuse Morrigan, fut au centre de nombreuses conversations ; dans l'ombre les yeux des hommes s'allumaient à nouveau en l'évoquant ; leurs regards se portaient vers leurs amies ou leurs épouses qui dénigraient l'actrice du bout des lèvres, affectant une certaine indignation tout en jalosant sa beauté, sa liberté. Et les yeux des femmes, humides, brillaient en rendant aux hommes leurs regards.

Tous ces gens finirent par rentrer chez eux. Les couples se tenant par la main en rejoignant leurs véhicules. La nuit continuait, et le lendemain, jour férié du premier mai, on pourrait se reposer de Beltaine.

Avant la représentation culturelle un dîner avait réuni Lorena Vanghiou, le baron, Gwenoïé Yvomarc'h, la nièce de celui-ci, Xavière Humbert, Frankie Bonhère, Henry Essartier, Widrou Kergadec et les siens. On y avait fait rapidement connaissance et apprit que la féerique sainte Brigitte du patronage breton et la Morrigan de la fête tourangelle de Beltaine se prénommaient Viviane.

Après la célébration et le départ des spectateurs, on se retrouva dans une salle de Ferlieu, avec les gens du Modal. Viviane, qui avait fait un brun de toilette, ne tarda pas à se trouver au centre d'un petit groupe d'admirateurs, dont le professeur Yvomarc'h, Henry, que Frankie cramponnait par la main ou l'avant-bras, et les compagnons de Claude Terrart. Cette dernière monopolisa longuement l'attention de Widrou Kergadec, s'absorbant avec lui dans une discussion, semblait-il, fort prenante.

---

13 Citations et adaptation du « Barzaz-Breiz » (« Les séries », ou « Le druide et l'enfant », dialecte de Cornouaille) du vicomte Théodore Hersart de La Villemarqué : « (...)La trompe sonne ; feu et tonnerre ; (...) tonnerre et feu ; rien ; plus rien ; ni aucune série.(...) Neuf korrigan qui dansent avec des fleurs dans les cheveux et des robes de laine blanche, autour du feu, » [*« de la fontaine », « ar feuteun », dans le texte original*] « à la clarté de la pleine lune.(...) Huit vents qui soufflent ; huit feux avec le Grand Feu, allumés au mois de mai sur la montagne de la guerre.(...) Sept soleils et sept lunes,(...) sept éléments avec la farine de l'air(...) Six petits enfants de cire, vivifiés par l'énergie de la lune.(...) Cinq zones terrestres ; cinq âges dans la durée du temps.(...) Quatre pierres à aiguïser, pierres à aiguïser de Merlin, qui aiguïsent les épées des braves.(...) Trois parties dans le monde : trois commencements et trois fins, pour l'homme comme pour le chêne. Trois royaumes de Merlin, pleins de fruits d'or, de fleurs brillantes, et de petits enfants qui rient.(...) Deux bœufs attelés à une coque ; ils tirent, ils vont expirer ; voyez la merveille ! (...) Pas de série pour le nombre un : la Nécessité unique, le Trépas, père de la Douleur ; rien avant, rien de plus. »



## CHAPITRE IX

Ce premier mai, on fit la grasse matinée. À leur départ on salua Widrou Kergadec et les quelques visiteurs qui avaient passé la nuit à Ferlieu. Et on se retrouva « en famille », pensa ironiquement Charles-Edward en songeant à son entourage, à Xavière, cette belle enquiquineuse, à la gentille et jolie Frankie, à ce brave Henry, et à Lorena bien sûr.

L'après-midi était ensoleillé. Après le déjeuner Frankie et Henry décidèrent de faire une promenade dans le parc. Xavière entendit Henry taquiner Frankie en sortant. Il avait tâté l'étoffe de la robe de son amie, la frottant de ses doigts, s'efforçant de la faire remonter le long de la cuisse.

« Infatigable Henry ! Tu ne penses donc qu'à ça ! Petit coquin !

— Non, non, non, tu te trompes Frankie, je ne pense pas qu'à ça ! J'y pense souvent, mais ne le fait peut-être pas assez souvent... Je sens un tissu à la fine texture, et dessous je perçois... aaaah !... une chair drue, à la fine, mais ferme texture, au galbe parfait, que... Eeeeh !...

— Et il y a là aussi des chairs dont la texture, quoique encore souple, s'affermi grandement... »

Ils s'éloignaient. Xavière tendit l'oreille.

« Modérez vos ardeurs Monsieur le chauffeur !... Ne me prendriez-vous pas pour une Lady Troulalaterley ?... »

Frankie se mit alors à glousser sous les assauts du libidineux Henry.

Lorena Vanghiou n'avait pu s'empêcher de rendre une visite impromptue au Belvédère. Elle y avait entraîné Charles-Edward.

Xavière se retrouvait seule, abandonnée dans la grande bâtisse. Elle en sortit et se rendit au portail près duquel, la veille au soir, le feu de Beltaine avait déchiré la nuit. Tout le tas de bois avait été réduit en cendres. Les restes de rondins avaient été rassemblés à plusieurs reprises au centre du foyer ; un tracto-pelle était en stationnement de l'autre côté du chemin.

Devait-elle s'assurer que la combustion avait été suffisante ? Elle fit nerveusement tourner, en la tirant vers elle, la poignée de la grille. Elle se cassa un ongle : le portail était verrouillé... À quoi bon remuer ces charbons encore chauds, soulever des nuages de poussière, rechercher les ferrures fondues de la valise, tenter d'identifier éventuellement d'après la forme de restes carbonisés ou d'après une teinte différente de l'épaisse couche poudreuse... ? À quoi bon ! Le baron ne semblait pas s'en préoccuper outre mesure. Et a priori il avait donné des ordres pour que le foyer soit entretenu... jusqu'au bout. Encore une fois elle résolut de faire confiance à son patron. Elle retourna s'abriter entre les murs de Ferlieu, où, en soupirant, en reniflant, elle se lima les ongles.

Elle sursauta. Lorena Vanghiou et maître Usqawas pénétraient dans la pièce où elle se trouvait blottie dans l'épaisseur d'un mur, la tempe contre un meneau, à contempler par-dessus la clôture, entre de hautes branches, les toits d'un manoir tapi contre l'autre versant du petit val sur la gauche, et en face, un peu à droite, au loin, au-delà de la Roche Droneuse, et plus bas, la Loire et ses îles boisées, sous un ciel radieux.

« Où est donc ton chauffeur ? Où sont-ils donc, tous ? On entre ici comme dans un moulin ! ...

— Xavière n'est jamais venue ici auparavant, peut-être lui font-ils visiter les lieux.

— Hum ! ...Messieurs-Dames...

— Ah ! Xavière. Pouvez-vous nous indiquer où se trouve Henry, cet homme si adroit de ses mains ? Une crevaïson juste avant d'arriver ! Nous avons laissé la Mercedes à l'entrée du domaine.

— Je ne sais pas trop où... Tout à l'heure il est parti se promener avec Frankie, vers le fond du parc.

— Et bien, nous attendrons son retour.

— J'aimerais que ma voiture soit remise en état... Le plus vite possible. Et puisque tu n'as pas voulu mettre la main à la pâte... Je peux en avoir besoin !

— Si besoin est, tu pourras prendre la Lincoln. Il n'y a rien de vraiment urgent... et ce jour est chômé. Attendons que Henry revienne. Nous lui dirons alors, et de lui-même il proposera sûrement de changer la roue aussitôt...

— Je vais essayer de le trouver ! »

Lorena Vanghiou sortit d'un pas vif. Le baron regarda un instant la porte par où elle avait disparu, la bouche entrouverte sur un appel pour retenir son impétueuse amie ; un appel qu'il se retint de lancer. Il se tourna vers Xavière.

« Pauvre Frankie, qui ne pourra pas profiter de son homme autant qu'elle l'aurait souhaité... Xavière avez-vous visité cet endroit ?

— Non à vrai dire. Je n'en connais que les pièces de réception, dont celle-ci, la chambre que j'ai occupée... »

Le baron jeta un coup d'œil vers l'entrée de la salle.

« Vous êtes restée ici ? Ne vous êtes vous pas trop ennuyée ?

— Je suis sortie dans le parc, jusqu'à la vieille conciergerie. Au petit portail... J'ai vu le monticule de cendres, qui fumait encore...

— Il n'y a plus grand chose à voir là-bas... Les miasmes de votre passé y ont été sublimés. Fumées, vapeurs purifiées, dispersées au vent ! Substances indésirables réduites en particules élémentaires par l'un des éléments, pour se marier aux éléments !

— Euh ! Oui... Merci encore Monsieur... Pour tout.

— Puisque vous n'avez pas encore visité, voulez-vous que je vous fasse faire le tour du propriétaire ? »

Ferlieu était beaucoup plus vaste que La Manserie, moins douillet, plus sombre, plus austère. Dans ses odeurs, dans ses profondeurs, dans ses hauteurs, les temps passés

demeuraient perceptibles, palpables... D'obscurs portraits dans une galerie sépulcrale. Dans l'ombre d'une crypte, au sol, des dalles gravées, sur des tombes ; dans l'épaisseur de la paroi des gisants de pierre coiffés de hennins, ou casqués et revêtus de hauberts et serrant de leurs mains glacées de larges glaives. Les ancêtres du baron de Gwerlac. De sombres puits. Des souterrains moisis aux voûtes incertaines. Des tours où murmuraient les vents supportant le vol lourd des corneilles...

Parvenus au sommet de la tour de Foulques, le donjon, Xavière Humbert et maître Usqawas parcoururent du regard le panorama qui s'offrait à eux, en direction du fleuve d'abord, ensuite de la ferme proche, de la gentilhommière voisine... Puis le baron examina les toits de Ferlieu qu'il dominait, tandis que Xavière se déplaçait vers le nord-ouest pour tenter de découvrir les limites du parc.

Elle s'imaginait sur les murs de la forteresse de Kedrasgul, la reine Idamoundo attendant avec impatience aux côtés d'Houlraïk Ouarkyhn, de pouvoir tirer vengeance des princes Habghert et Harnkald. Elle se récita à voix basse ce texte de Ramqou qu'elle intitulait « Kedrasgul, un soir » :

« Et ils arrivèrent.  
Et ils franchirent les portes, la pique contre le creux de l'échine.  
Et ils étaient là, debout au pied de la muraille,  
Courbés, le front contre la pierre froide.  
Alors, dressé au faite de la plus haute tour de la sombre Kedrasgul,  
Houlraïk Ouarkyhn, Kohemghenn de Qlehmdasch,  
Étendit le bras vers ses ennemis honnis.  
Et alors les ennemis de Qlehmdasch s'écroulèrent comme foudroyés.  
Ils étaient transpercés et broyés.  
Et dans le soleil couchant,  
Le manteau du Kohemghenn prit la couleur du sang. »<sup>14</sup>

Scrutant les environs, entre les ramures d'un cèdre qui lui masquait une partie des abords du château, dans un rai de soleil de ce milieu d'après-midi, elle distingua les silhouettes blanches d'Henry et de Frankie... qui se rhabillaient. Frankie rapidement et avec maladresse, Henry nonchalamment.

Apparaissant de sous les basses branches du cèdre, Lorena Vanghiou s'avançait nerveusement vers la demeure. Comme le Kohemghenn Houlraïk, Xavière étendit le bras, vers son ennemie. Et Lorena Vanghiou, qui en marchant se retournait vers les amoureux surpris, fit une chute.

« Monsieur ! Madame Vanghiou est tombée ! »

En se redressant, Lorena, qui avait entendu l'appel de Xavière au baron, leva la tête. Elle les vit tous deux entre les merlons sous la toiture acérée de la tour.

Elle ne répondit pas à Charles-Edward. Elle se demandait ce qu'ils pouvaient bien faire là-haut, dans un tel endroit ; comme s'ils n'étaient pas assez souvent ensemble tous les deux ! Voilà maintenant qu'ils ne pouvaient plus s'empêcher de flirter, même en sa présence ! Et les deux autres obsédés...

<sup>14</sup> Ramqou. Alvéole B. Texte XXXIV (47-57). Traduction de Ch.-Ed. Usqawas de Gwerlac.

Comment Charles-Edward pouvait-il supporter cet Henry de malheur, qui, avec ses larges épaules, sa poitrine velue, ses grosses cuisses musclées, sa grosse... se plaisait à tourner la tête de cette nouille de Frankie.

Où se croyaient-ils donc ces domestiques ! Elle allait leur montrer de quel bois elle se chauffait. Et à Charles-Edward aussi ! Il faudrait bien qu'il prît enfin ses responsabilités vis à vis de ses employés ; puisqu'il s'agissait là de ses employés, à lui !

Le soir, afin de dérider Lorena, Charles-Edward l'invita à dîner au restaurant. Il proposa une luxueuse Hôtellerie campagnarde concurrente du Belvédère, où ils se rendirent avec le coupé du baron, la Lincoln disposant d'une roue de secours en bon état. Ils abandonnèrent une fois encore Ferlieu à Xavière, Frankie et Henry. L'épouse du concierge qui faisait office de femme de ménage, et habituellement de cuisinière quand Ferlieu était occupé, avait obtenu congé en ce jour férié pour régaler les membres de sa propre famille qu'elle recevait ce soir là.

Une fois Xavière enfermée dans sa chambre, à broyer du noir, Frankie et Henry seraient en mesure de rattraper le temps perdu l'après-midi, et accompliraient des exploits inavouables dans quelque pièce, voire quelques pièces, de la spacieuse résidence.

Lorena, excessivement courroucée après avoir surpris les non frileux Frankie et Henry dans le parc avait fait la tête pendant le repas, et ni le service, ni la cuisine du château de Haubruère n'avaient trouvé grâce à ses yeux.

De retour à Ferlieu, dans leur chambre, elle ne se retint pas davantage et éclata en vifs reproches et invectives à l'égard de Charles-Edward.

Lui, ces remontrances, cette acrimonie l'exaspéraient, et il trouvait Lorena éminemment horripilante ce soir-là. Contrarié il n'en pouvait plus de ronger son frein. Il s'impatiait, et ne tarda pas à s'irriter.

« Calme-toi ! S'il te plait ! Calme-toi ! Ils se sont envoyés en l'air en plein air ! Tu me l'as dit toi-même tu leur es tombé dessus à l'improviste, plus ou moins par hasard en cherchant Henry !

« Ils étaient à l'abri des regards extérieurs, et de tous regards indiscrets, en principe ! Si nous étions rentrés dans le parc en voiture, ils nous auraient entendus, et auraient conclu plus rapidement je suppose. En tout cas Henry n'est pas rancunier, puisqu'il a déjà dépanné ta voiture.

« Et puis, pour ce qui est de baiser dans la nature tous les deux, ils l'ont déjà fait à La Manserie, sans que tu viennes à l'apprendre ! Est-ce que la qualité de leur service en a été altérée ? Non ! Alors je t'en pris ne monte pas sur tes grands chevaux pour si peu ! Licenciement ou avertissement pour ce genre de broutille, il n'en est pas question ! Tu m'entends : c'est hors de question !

— Évidemment ! Ça te démange d'en faire autant avec cette petite pute de Xavière Humbert !

— Ne parle pas d'elle sur ce ton. Rien ne justifie...

— Tu me prends vraiment pour une conne ! Si tu crois que je ne vois pas son manège à celle-là, avec ses petits airs de... de... de chienne battue, en quête de réconfort auprès d'un bon maître ! Si tu crois que je ne vois pas votre manège à tous les deux ! Et elle aussi, évidemment ! il est hors de question ! que tu t'en sépares ! Tu parles ! Vous avez bien trop de choses à faire ensemble, elle t'est d'un secours trop précieux dans tes chères études... Tandis



que moi, pauvre cloche que je suis, je m'occupe des affaires de Monsieur, pour faire rentrer le fric ! Parce que le fric ! il ne rentre pas tout seul, figure-toi ! Le fric !

— Tu commences à m'ennuyer ! Continue à m'emmerder comme ça, et c'est toi que je vais lourder ! »

Jamais auparavant Charles-Edward ne lui avait parlé si haut, si violemment, si grossièrement, si méchamment. Il fit un pas vers elle. Elle recula, redoutant qu'il ne la frappât. Elle tenta de joindre en hâte la salle de bain, mais ne put retenir ses larmes avant d'y parvenir. Dans sa précipitation et l'aveuglement dû à ses pleurs, de son genou blessé lors de sa chute de l'après-midi, elle cogna un fauteuil. Charles-Edward put la rejoindre. Il avait craint un instant qu'elle ne s'enfermât toute la nuit dans les toilettes.

Lorena suffoquait, étouffait de sanglots irrépressibles. Elle se débattait maladroitement, mais s'échappa des mains de son amant avant que celui-ci ne la saisissant une nouvelle fois ne la prît alors à bras le corps.

Charles-Edward dut déployer des trésors de patience et de tendresse pour tranquilliser sa compagne. Ils finirent par s'asseoir sur le lit, puis s'y allongèrent. Après plus de deux heures de persévérance, Lorena, enfin coite, s'endormit, sa main serrant celle de Charles-Edward. Lui ne parvint pas à trouver le sommeil ; il aurait préféré quitter son costume et avoir eu le loisir de se préparer pour la nuit. Il estimait que ces enfantillages n'étaient plus de son âge. Il s'assoupit à son tour. Après avoir été réveillé plus tard par de légers ronflements de Lorena, il osa se lever pour se toiletter et se changer.

La célébration de Beltaine à Ferlieu, finalement, ne lui facilita guère la rédaction de son article sur la religion celte. Et maître Usqawas se posait à ce sujet plus de question que jamais. Les textes des auteurs anciens éclairaient plus sur les Celtes que sur les mythiques Cimmériens d'Hyperborée, mais n'en apportaient pas une réelle connaissance. Il se plongea à nouveau dans les fragments des « Histoires » de Posidonios, relut Pline l'Ancien, quelques passages de son « Histoire naturelle », aussi des « Histoires » de Polybe, et il relut d'une traite, encore une fois, de Jules César, l'incontournable « Guerre des Gaules », qui demeurait le plus long texte antique consacré aux Celtes...

Il médita sur des traductions des principaux textes mythologiques irlandais, certains extraits du « Leabhar na h'Uidré » de Moelmuiri Mac Ceileachar, du « Livre de Leinster », du « Rawlinson B 502 », du « Yellow Book of Lecan »...

L'épisode de l'idole de Crom Cruaich, dont les adorateurs périrent crânes défoncés et genoux brisés, amena une fois encore maître Usqawas à réfléchir sur les méthodes de ce brave Saint Patrick, l'évangéliste de l'Irlande. Mais c'était là un autre débat. Quoique ce sujet interrogeât grandement sur la stricte honnêteté des très (trop ?) chrétiens moines rédacteurs, des moines copistes des monastères du Moyen Âge irlandais.

Il s'absorba dans les ouvrages de dignes érudits. Pouvait-on comparer les druides aux chamans ? Il redécouvrit les travaux d'archéologues éminents. Les dieux celtes devaient-ils être assimilés à de « Grands Ancêtres » ? Et la croyance en la migration des âmes, la métempsycose ? Et les rites, quelles formes revêtaient-ils ?

Une conclusion d'évidence s'imposait, encore et toujours. Les auteurs méditerranéens avaient leurs propres schémas religieux et les avaient appliqués aux croyances des celtes ; en l'occurrence en ce qui concernait Jules César, sur celle des Gaulois.

Les textes irlandais, irremplaçables et utiles, constituaient un témoignage indubitablement celtique, mais essentiellement insulaire, et postérieur, hélas ! à l'établissement d'un christianisme triomphant, et devaient être abordé avec la plus grande circonspection. Ils donnaient néanmoins une idée assez précise de ce qui pouvait constituer la matière des mythes et légendes de toute l'aire celte. Ils permettaient, pour ceux qui traitaient d'événements, de personnages historiques, d'analyser les rapports des mythes avec l'histoire, la façon dont ils en tiraient substance, dont ils la magnifiaient, pour exalter certains exploits, certains individus hors pairs, et leur conférer une stature hors du commun.

Les fouilles, l'épigraphie, aussi bien en Irlande, en Grande Bretagne, que sur le continent nous livraient un matériel a priori moins parlant que les analyses à l'emporte pièce d'un Jules César, mais plus riche d'enseignement en définitive. Si l'on pouvait supposer qu'à une époque très reculée les Celtes avaient peut-être été adeptes d'un vague monothéisme, il semblait qu'ils soient passés par un stade où ils adoraient des divinités comme les eaux, les vents, le soleil, la terre, et que pour cela ils n'eurent longtemps pas éprouvé le besoin de construire de temples.

Mais la Gaule indépendante avait eu ses temples. Les Arvernes suspendirent dans un des leurs une épée prise à César. On retrouve, sous les restes de temples gallo-romains, ou en d'autres implantations, les substructures de temples gaulois de plans différents de ceux qui leur succédèrent après que les vaincus adoptèrent, bon gré mal gré, le canevas religieux tissé par les conquérants. Par exemple, la « cella », au centre de ces temples de l'indépendance politique et religieuse de la gaule, n'est jamais rectangulaire comme dans les temples classiques, mais ronde, ou carré, ou polygonale parfois ; ainsi à Autun, à Périgueux, au Puy-de-Dôme. Cette cella celte était cernée d'un déambulatoire où, Posidonios s'en fit d'ailleurs l'écho, se déroulaient des processions. Dans ces temples, on adorait selon les régions, telle ou telle divinité plus particulièrement locale, aux attributions généralement variées qui leur vaudront, avec plus ou moins de justesse d'être assimilées aux divinités anthropomorphes gréco-latines.

Les dieux celtes, puissances élémentaires d'abord, puis faisant l'objet d'une figuration animale le plus souvent, accédèrent à la forme humaine, même si la Gaule vaincue adorait encore et toujours le cornu Cernunnos et quelques autres dieux qui nous demeureraient très mal connus, comme, parmi ceux-ci, l'énigmatique serpent à tête de bélier.

Au grand dam de gentils druides d'aujourd'hui, il fallait bien admettre que leurs lointains devanciers pratiquèrent des sacrifices humains.

César se montrait bien sévère, qui considéraient, à cause de cela, les Celtes comme de sombres brutes barbares. Les autres, ce furent toujours eux, les barbares... Et que dire de ces généraux latins prétendument plus civilisés qui firent passer par le fil de l'épée l'aristocratie des Vénètes vaincus, ou de retour à Rome, n'hésitaient pas à faire exécuter, sacrifier, leurs captifs à la suite de leur « triomphe » ?

Et, depuis la lointaine antiquité, les victimes de toutes les guerres de religions, ont-elles eu affaire à des assassins beaucoup plus civilisés ?

Étaient-ils plus civilisés, les Torquemada, les inquisiteurs du Tout Puissant Petit Jésus, torturant ou expédiant ad patres les mauvais chrétiens, les sorcières, les esprits un peu trop libres à leurs yeux, et, avec dans leurs bagages des membres du clergé romain, tous les conquistadores chrétiens, grands massacreurs d'amérindiens païens ?

Et les dizaines de milliers d'habitants de Rouen mourant sous les bombes alliées pour que leurs survivants puissent être libérés, à la fin de la deuxième guerre mondiale, alors que

l'armée allemande avait évacué la ville, que la résistance le savait, que l'état major anglo-américain en avait été avisé, à quels dieux, à quels principes civilisateurs ont-ils été sacrifiés ?

Et ces autres civiles, victimes des bombardements de l'O.N.U. sur certaines villes du Congo lors de la crise katangaise, sacrifiés à un politiquement plus correct « nouvel ordre mondial », déjà ?

Et les victimes des Fouquier-Tinville, des Staline... ?

Et les prostituées lapidées, brûlées, leurs corps, sur des tôles ondulées, portés à bouts de bras, promenés en procession dans les rues de Téhéran... ?

À la fin de l'indépendance gauloise, les pratiques dénoncées par le conquérant avaient déjà cessé ; peut-être. Mais, elles n'avaient en somme rien d'abominable pour l'époque, rien d'extraordinaire, dans la mesure où toutes les civilisations en passèrent par là, à un stade de leur évolution. Les Celtes, comme les autres peuples, ont immolé des êtres humains, et il n'y a pas là matière à étonnement ou à excessive désolation. Eux qui chérissaient par-dessus tout, leurs enfants, leur famille, leur épouse, qui appréciaient la propreté corporelle, les vêtements colorés et élégants, les bijoux et les belles armes, ne furent pas pour autant des guerriers aux mœurs délicates ; et leurs chefs aimaient à ramener du combat, accrochées au garrot de leur monture, les têtes de leurs ennemis, pour ensuite les exposer dans les niches superposées creusées dans des piliers de pierre ou de bois, ou, plus prosaïquement, les clouer sur une porte.

L'article, soulevant nombre d'incertitudes, désola Xavière qui aurait préféré que la science historique corroborât une reconstitution à la Kergadec, plus hardie d'une certaine façon, basée sur les hypothèses les plus probables, ou à défaut les plus logiques, les plus raisonnables, avec bien sûr toutes les mises en garde utiles... Mais avant d'être un poète, un romancier, maître Usqawas était un historien.

La question celte évacuée, le baron se tourna avec soulagement, et impatience, vers son nouvel engouement : l'ère Kandienne, Houlraïk Ouarkyhn, Grehitehn Pherlek et son autobiographie.

Maître Usqawas avait pris des dispositions pour que les documents de Ramqou soient mis en sécurité, soigneusement conditionnés, dans un premier temps dans les coffres d'une banque climatisée, et pour que lors de son décès ils soient légués à un musée d'importance. Puis il envisagea de les mettre à la disposition de ses confrères dès qu'il en aurait publié une traduction complète et commentée, en les confiant en dépôt à la Bibliothèque Nationale, par exemple. En effet il lui serait indispensable d'emporter le scepticisme de ceux qui inmanquablement douteront de l'authenticité des documents ou de l'honnêteté du travail fourni. Le jugement de ses pairs, leur appréciation lui étaient nécessaires ; obligatoires à la reconnaissance de la validité de ses travaux et à leur enrichissement.

Xavière Humbert se révélait une secrétaire efficace, à défaut d'être toujours irréprochable, travaillant sans maugréer jamais, contrairement à la vieille Sarah Farray qu'elle avait remplacée. Elle s'intéressait, il lui manquait seulement un certain niveau, un certain vernis culturel ; ce à quoi maître Usqawas tentait de remédier, à chaque fois qu'il en avait l'occasion, en s'efforçant de ne pas trop en faire, craignant d'être importun et de lasser sa protégée. Oui, sa protégée ! De cela, il était tout à fait conscient. Il ne lui déplaisait pas de jouer à Pygmalion avec Xavière. Elle progressait. Elle avait retrouvé une certaine joie de vivre qui la faisait paraître plus rayonnante, plus belle. Elle gagnait en assurance, en élégance.

Bientôt maître Usqawas publia un court article relatif à ses travaux, et comptait bien en publier d'autres prochainement. N'eût-ce été que pour « mettre l'eau à la bouche » des lecteurs et faciliter la vente ultérieure des articles de fond et des monographies qu'il ne manquerait pas de rédiger.

Son premier article lui valut une invitation à un congrès, où il lui fut demandé de produire une communication devant un parterre de ses confrères parmi les plus distingués.

Un peu hâbleur, maître Usqawas était assez fier de sa jolie secrétaire, qu'il avait tendance, bien qu'il s'efforçât de s'en défendre, à considérer comme sa chose. « C'est moi qui l'ai faite », aimait-il trop souvent à se répéter en attachant son regard à l'agréable silhouette. Il demanda à Xavière si elle voulait bien l'accompagner, prétextant qu'elle lui serait utile. Avec Henry le chauffeur, elle se rendit donc à Lyon à ses côtés.

Tard, le premier soir, à l'hôtel Saint-Jacques, on frappa à la porte de la chambre de Charles-Edward. Il venait de s'endormir. Après avoir consulté l'horloge à diodes électroluminescentes de son chevet, il se leva en ronchonnant. Lorena était là, la mine sévère, debout dans le couloir, les talons plantés dans la moquette.

« Bonsoir ! Je voulais te faire une surprise. Tu n'es pas content de me voir ? T'en fais une tête ! Tu ne me laisses pas entrer ? »

— Excuse-moi. Je dormais. Et je ne suis pas encore tout à fait réveillé je crois... Si, si, entre Lori... Je te croyais à Paris pour quelques jours. »

Lorena s'engouffra dans la chambre, la traversa dans toute sa longueur, l'examina, fixa le lit un moment, le tâta de la main en plusieurs endroits, à l'intérieur, à même le drap. Charles-Edward dénouait la ceinture de sa robe de chambre enfilée hâtivement un instant plus tôt tandis que l'on tambourinait à la porte. Les traits de Lorena, un peu figés jusque-là, s'adoucissaient. Charles-Edward considérait avidement les courbes de Lorena ; il était maintenant bien éveillé.

« Tu n'es pas trop fatiguée de ton voyage, ma petite chatte ? »

— Un peu lasse... Mais si tu veux prendre un peu d'exercice avant le coucher, ce n'est pas pour me déplaire... »

Elle s'approcha de lui, devant lui s'agenouilla, et le libéra de son pyjama qui le contenait à peine.

Le matin avant de partir pour la gare, elle trouva le temps de saluer Xavière Humbert, et en sa présence déposa un baiser appuyé sur la bouche de Charles-Edward. Après avoir lancé un regard hautain et victorieux à Xavière, elle s'éloigna et se retourna pour adresser un geste de la main à son amant.

« Monsieur, pardon... mais vous avez du rouge à lèvres... »

Quand maître Usqawas présentait sa secrétaire, il remarquait que les yeux de ses vieux collègues s'allumaient. Les yeux des plus jeunes aussi d'ailleurs. Et quand on s'entretenait avec lui de l'ère Kandienne, des exploits de l'intrépide prince Houltraïk lors de sa vie aventureuse, on regardait autant, sinon plus, sa secrétaire souvent rosissante sous ces regards mâles de messieurs fort cultivés et respectables, que lui-même. Cette compagnie féminine lui

donnait envie de faire la roue. Il l'aurait sûrement faite si comme un paon il eut été doté d'un croupion aux plumes chatoyantes. S'il ne dressait pas le croupion, il lui arriva à plusieurs reprises de se sentir se tendre d'une autre manière.

Le congrès du Modal eut lieu au Belvédère, comme il était prévu. Après sa clôture, ainsi qu'il l'avait promis le baron invita Claude Terrart à un déjeuner en compagnie de ses proches. Lorena Vanghiou regretta que Xavière y fût conviée. Elle le reprocha à Charles-Edward. Celui-ci soutint que la discussion au cours du repas était susceptible de porter sur la secte des nouveaux zéloteurs de Gonilka, les disciples de Martial Faljas, et que cela intéresserait sa secrétaire. Lorena répliqua, en lui postillonnant à la face, que la gestion de ses entreprises pouvait intéresser ses employés, mais que pour autant elle n'invitait pas le petit personnel au conseil d'administration !

Claude Terrart demanda des nouvelles de Widrou Kergadec. Maître Usqawas avait expédié au breton un exemplaire de son récent article ayant pour thème les croyances religieuses des Celtes, et avait reçu de lui un mot de remerciement. Elle n'avait pas de nouveaux échos concernant les activités des Gonilkiens d'Autriche. Mais elle ne manquerait pas de reprendre contact si elle apprenait quoi que ce soit de notable à leur sujet.

Elle avait renoncé à assurer la direction du Modal. L'avait-elle abandonnée de son plein gré ? Ou bien avait-elle eu à subir une éviction plus ou moins soudaine, œuvre d'une quelconque coterie ?

Sa personnalité pouvait être un handicap majeur à l'essor du mouvement. Elle en était consciente. Du moins avait-on fini par l'en persuader. Elle ne faisait plus partie des instances dirigeantes, mais conservait des responsabilités au sein de l'AS.C.I.E. On n'osa pas l'interroger davantage. Et cette fois-ci, Xavière non plus ne formula pas de question embarrassante.

Charles-Edward Usqawas était chagriné par l'abattement de Claude Terrart, qui ne supportait manifestement pas si bien qu'elle aurait aimé le laisser croire son évincement, consenti ou non. Après avoir pris congé il demeura songeur. « Encore une qui l'émeut... Une ! Façon de parler !... Et qu'il aimerait bien consoler ! », estima Lorena Vanghiou.

Si l'on en croyait les récits attribués à Grehitehn Pherlek, qui lui vouait une admiration sans borne, Houltraïk Ouarqyhn avait été le plus grand capitaine de son temps. Quelquefois tenu en échec, rarement, mais jamais vaincu. Il était en outre doué, toujours selon Pherlek, de nombreuses qualités, aussi bien physiques, d'un grand courage et d'une grande force, qu'intellectuelles, ou morales. Elle le montrait méthodique, pragmatique, sans illusions, cynique, magnanime parfois, sans scrupules en d'autres occasions. Ce prince apparaissait comme un froid ambitieux, de plus en plus conscient de ses potentialités, bien armé en somme pour affronter la rudesse de son temps, doté d'un cœur humain tout de même, mais d'un caractère qui pouvait être inflexible, implacable.

Issu d'un milieu païen, il s'était révélé des plus athée, et sa connivence avec la Gonilkiade ne fut qu'un moyen d'abord de servir le Sedeik de Kahndioum sans s'attirer trop d'animosités dans l'entourage de celui-ci, ensuite qu'un moyen pour accélérer le retour de la paix une fois la capitale toulgaïde entre ses mains et faciliter son maintien sur le trône impérial.

Quant aux gonilkiens, ils ne trouvaient aucune grâce, et Xavière s'en réjouissait, aux yeux de Grehitehn Pherlek qui avait eu à pâtir de leur intransigeance, de leur étroitesse d'esprit.

Souvent Xavière discutait, surtout à la sacro-sainte heure du thé, ou en fin de journée, avec son patron. Cela lui apportait beaucoup. Elle n'éprouvait aucune gêne à poser des questions,

contrairement à ce qu'elle avait expérimenté durant sa scolarité, où les professeurs se plaisaient trop souvent à ridiculiser leurs élèves, ou certains de leurs élèves, à étaler le peu de science qu'ils possédaient, pour, aurait-on pu croire, complexer leur auditoire, et sans réellement chercher à partager leur savoir ou à apporter quelque chose aux gosses qu'on leur confiait. N'étant soumis à aucune obligation de réels résultats, et s'estimant intrinsèquement supérieurs à la vile masse de leurs élèves souvent issus de milieux défavorisés, au souvenir de Xavière ces enseignants si peu soucieux d'apporter un enseignement, ne se décarcassaient pas outre mesure.

Maître Usqawas était avec elle d'une patience angélique, il faisait montre d'une sollicitude tellement émouvante !... Il était comme un père pour elle, comme un grand frère, un ami véritable. Ah ! S'ils avaient été du même monde, et s'ils avaient pu être plus l'un pour l'autre ! Mais que pouvait-elle lui apporter qu'il n'avait déjà ? Charles-Edward Usqawas de Gwerlac était riche, bien de sa personne, cultivé, intelligent, aimé d'une jeune et très belle femme. Plus jeune, plus belle, plus instruite qu'elle-même. Mais vivre près de lui, avoir confiance en lui, pouvoir compter sur lui, voilà ce qui en soi était déjà une bénédiction. Elle se sentait bien à La Manserie. Son emploi lui plaisait. Travailler pour maître Usqawas lui plaisait. Maître Usqawas lui plaisait.

Par contre, hélas ! elle, elle déplaisait à madame Vanghiou. Et plus spécialement, davantage encore, depuis que Lorena Vanghiou les aperçut, Xavière et le baron, un soir, avant de se quitter, au pied du perron, et ce pour la première, et la dernière fois sûrement, sans y penser, par mégarde, machinalement, se faire une bise, une seule, en se serrant la main. Cela, tous deux, tous trois, les embarrassa grandement.

Xavière et Lorena Vanghiou en fait se côtoyaient assez peu. Sans doute faisaient-elles en sorte de ne pas se rencontrer trop souvent, plutôt que de chercher absolument à s'éviter. Elles se croisaient parfois, le matin ou le soir en général, et de temps en temps partageaient la table du baron.

En ces dernières occasions Lorena avait remarqué, malgré la présence des autres convives, malgré les louables efforts de Xavière Humbert pour se contrôler et se bien tenir, que celle-ci, notamment lorsque Charles-Edward prenait la parole, avait une fâcheuse tendance à le regarder avec « des yeux de merlan frit », en oubliant le contenu de son assiette. Heureusement gardait-elle alors la bouche fermée ! Xavière Humbert était manifestement subjuguée par Charles-Edward, et à son entière dévotion.

Et lui, à quoi pouvait-il penser quand il lui dictait du courrier ? Ou lorsqu'ils papotaient ensemble ? Vicieux comme il était ! Sûr ! De cette petite garce il pourrait faire ce qu'il lui plairait ! Elle ne demandait que cela ! Peu importait la fantaisie qu'il lui viendrait à l'idée de proposer, nul doute qu'elle accepterait de s'y livrer, heureuse et frémissante !

Les hommes attachaient tellement d'importance au sexe, aux jeux du sexe ! Cette salope était bien capable de le détacher d'elle. Mais elle n'allait pas se laisser faire sans rien tenter. Qu'il couchât avec cette Xavière, si ce n'était déjà fait, et y prît goût, que cette Xavière en vînt à satisfaire les caprices de Charles-Edward, qu'avec cette catin il redécouvrit ses anciennes pratiques, qui l'obnubilaient toujours, que cette Xavière sous ses allures de sainte nitouche partageât ses goûts !...

Avaient-ils, oui ou non, déjà couché ensemble ? Peut-être. Peut-être pas. Mais cela ne pouvait tarder. Et puisque décidément elle était incapable d'obtenir le départ de cette fille... Lorena résolut de prendre les moyens d'éviter que Charles-Edward ne s'éloignât d'elle davantage. Elle ne voulait pas le perdre. Ne voyait-il pas combien elle l'aimait ? Était-il donc

réellement sensible au... charme... aux charmes de cette maudite Xavière Humbert, cette trop docile secrétaire particulière ?

Lorena se rendit en région parisienne, en visite aux C.C.E.A. Elle trouva le temps de se rendre à Paris intra-muros, et le courage de faire quelques achats dans des boutiques d'un genre où jamais elle n'aurait cru se fourvoyer un jour. Y pénétrer ne fut pas chose aisée. En sortir non plus. Mais on ne fit pas attention à elle outre mesure, on ne lui posa aucune question indiscreète, on ne lui fit aucune remarque impertinente. Si ce n'était la nature des articles en vente dans les rayons, tout ce passait dans ces lieux comme dans les commerces plus ordinaires. Aucune odeur de soufre, tout juste de latex et de cuir.

Le soir dans sa chambre d'hôtel, elle se livra à une séance d'essayage de ses achats et à un petit entraînement, une répétition nécessaire vu son manque d'expérience. Des revues achetées l'après-midi lui furent d'un certain secours. Et ce n'est pas sans frissons, sans quelques spasmes, qu'elle se contemplait dans les grands miroirs de la penderie, près de la porte donnant sur le couloir, où elle entendit un moment, tout près, à travers la porte, des voix d'hommes. Ses doigts, qu'elle avait laissés aller, étaient mouillés. Cette séance, qu'elle prolongea vicieusement, la laissa méditative, soucieuse de ce qu'elle avait ressenti au plus profond d'elle-même.

Le lendemain son ordre du jour étant épuisé, elle ne le prolongea d'aucune inspection inopinée comme à son accoutumée en pareil cas. Elle reprit la route.

Quand elle arriva à La Manserie, Xavière Humbert y était encore. Brave petite secrétaire, extrêmement dévouée, qui ne comptait pas ses heures ! Pourquoi repousser l'échéance ? Au contraire ! Sa secrétaire dans la pièce à côté... Cela ne serait pas pour déplaire à Charles-Edward.

Xavière fut étonnée de voir Lorena Vanghiou rentrer de si bonne heure. Plus étonnée encore de la voir pénétrer dans son bureau.

« Bonsoir, Mademoiselle Humbert. Maître Usqawas est là, je suppose ? Est-il seul ?

— Oui, Madame. Henry et Frankie sont sortis faire des courses, et aucun visiteur n'est attendu. Monsieur le baron n'a pas pu voir votre voiture, et sans doute ne vous a-t-il pas entendue arriver. Voulez-vous que je vous annonce ?

— Non. Ce n'est pas la peine. Je m'annoncerai moi-même. »

Un instant Lorena Vanghiou resta immobile, semblant hésiter devant la porte de l'antichambre, comme pour reprendre son souffle.

« Excusez-moi Madame, je dois m'absenter un moment. Je dois porter ces dossiers aux archives. Puis-je vous être utile ?

— Non, non. Ça va bien comme ça... Merci ! »

Xavière sortit.

Lorena gagna l'antichambre. Elle dut repousser la porte du plat de la main pour la refermer, et la verrouilla. À sa troisième tentative la clef pivota dans la serrure. Elle tremblait un peu en se déshabillant et avait le souffle court. Un coup d'œil à la fenêtre la rassura. Les rideaux de lin tirés empêchaient qu'on pût la voir de l'extérieur. Elle était nue. Elle ne garda que ses escarpins.

Elle s'attacha aux chevilles et aux poignets deux paires de larges bracelets de cuir clouté à boucles et œillets métalliques, reliés entre eux, par paire, par des chaînettes assez longues. Elle se serra la taille dans une large ceinture solidaire de deux courroies, qu'elle tendit, entourant son intimité et la laissant libre. Elle se fixa à la pointe de chaque sein une pince munie d'un poids tirant sa poitrine vers le sol. Elle déglutit, passa le masque en lanières de cuir, serrant entre ses dents le bâillon-boule en caoutchouc, et en rejeta les courtes rênes dans son dos. Elle coinça avec difficulté contre son ventre, sous sa ceinture, deux godemichets de diamètres différents et, derrière, un martinet qui lui faisait comme une queue entre les fesses. Elle ferma les yeux. S'agenouilla devant la porte du bureau de Charles-Edward. S'appuya aussi sur les bras. Elle était « à quatre pattes », comme une chienne. Si c'était là le prix à payer pour garder Charly... elle le paierait. De l'index replié elle frappa trois légers coups contre le panneau. Sans attendre une réponse elle l'ouvrit.

« ... Lori ! ... Oh ! Lori ! ... Ma petite chérie... »

Charles-Edward se leva, contourna son bureau sans quitter des yeux sa maîtresse. Les rênes étaient retombées au sol. Lorena avait les joues et le front rouges sous le harnais.

« Lori ! Lori ! Merci, mon petit amour ! Merci ! Comme tu es belle ! Redresse la tête ! Creuse les reins ! Encore !... Balance ta croupe superbe... Et tes seins ! ... »

Charles-Edward se déplaçait dans la pièce pour jouir du spectacle sous des angles différents... Un bruit, un grincement...

« Oh ! Pardon ! Pardon ! »

Xavière, quatre volumes d'une encyclopédie, sur les bras était entrée dans l'antichambre, avait fait deux ou trois pas, avant de voir, par la porte ouverte du bureau de son patron, dans une position et dans une tenue... surprenante, Lorena Vanghiou. Lorena humiliée, avilie, honteuse, qui se relevait en hâte en se retournant vers l'intruse, et reculait en direction de Charles-Edward, en faisant cliqueter ses chaînes, Lorena qui faillit tomber à la renverse à cause de ces chaînes précisément, qui l'entravaient et sur lesquelles elle marchait dans sa précipitation.

Xavière s'était figée un court instant. Puis, aussitôt, elle disparut dans son bureau.

« Enfin, Lori ! Tu n'avais pas fermé la porte ? »

Lorena, bâillonnée, ne pouvait pas répondre, et dans sa rage ne parvenait pas à se libérer du masque de courroies qui lui enserrait le crâne. Charles-Edward l'y aida. Elle ôta son harnachement. Elle était maintenant d'une grande pâleur.

« Si ! Je l'ai fermée, la porte ! Elle a un passe...

— Tu sais bien qu'il faut soulager le battant lorsqu'on tourne la clef, sinon le pêne bute contre la gâche et...

— J'avais oublié... Oublié, tu comprends ! J'utilise jamais, moi, cette porte. T'aurais pas pu la faire changer ! Merde ! ...



— C'est la seule qui soit entièrement d'origine ; elle est aussi vieille que La Manserie...

— Et alors !... Renvoie-la ! Renvoie cette fille ! Elle doit partir, maintenant ! Je ne pourrai plus la supporter ici. Tu entends !... T'entends ! Qu'elle parte. Elle... C'est elle... elle ou moi. Si elle ne part pas d'ici, c'est... c'est moi qui part. »

Lorena se rhabillait.

Elle ne remit ni ses bas, ni son soutien-gorge. Elle boutonna son corsage en biais. Charles-Edward lui en fit la remarque. Elle n'en tint pas compte. Il avait remis les accessoires dans leur sac et le lui tendit. Elle le lui arracha des mains.

« Je monte à l'étage. J'y attends ta réponse. Ce soir !... Charly ! Tu prends le temps de bien réfléchir... de bien réfléchir. Réfléchis bien. Et tu montes... Hein ! ... Je t'en prie... Je t'en prie... »

En sortant, elle pleurait.

Charles-Edward Usqawas tournait en rond dans son bureau. Il décida d'attendre que Lorena retrouvât son calme avant de monter la voir.

Xavière avait mis de l'ordre sur son bureau. Elle aussi, était blanche.

« Je suis désolée, Monsieur ! Je ne pensais pas... que...

— C'est à cause de la serrure... Xavière je vous demande, là-dessus, votre entière discrétion. Même si... les suites... Puis-je compter sur vous ?

— Oui, bien sûr Monsieur ! Bien sûr.

— Cet incident... malencontreux... pose quelques difficultés. Lorena, madame Vanghiou, Lorena quoi ! est très contrariée. Très ! Vous savez que... Enfin, entre elle et vous...

— Le courant n'est jamais vraiment bien passé. Elle ne m'aime pas beaucoup...

— En résumé, oui... Disons qu'elle supporte mal qu'une jolie femme me côtoie, même... euh ! ... en tout bien, tout honneur. Voyez-vous ? »

Les pommettes de Xavière rosirent sous le compliment.

« Madame Vanghiou est... d'une jalousie... exacerbée. Monsieur, j'imagine que ... qu'elle... que madame Lorena souhaite... mon départ. Plus que jamais, maintenant. Qu'elle l'exige même. Peut-être est-ce préférable... pour votre couple... Madame Lorena est très belle, très bien faite... Et tous deux, vous faites un beau couple... »

Quelques larmes roulèrent sur les joues de Xavière.

« Je vais essayer d'arranger les choses.

— Monsieur... Euh !... Je pourrais moi-même essayer de lui parler, de...

— Que lui diriez-vous... Ah ! Je ne sais trop comment m'y prendre moi-même pour arrondir les angles ! »

Maître Usqawas retourna dans son bureau. Xavière resta dans le sien. Debout à la porte donnant sur le hall, elle tordait et retordait un trombone, le regard dans le vague. Son patron ne se décidait toujours pas à sortir de son antre. Elle décida, malgré l'avis du baron, de parler à

Lorena Vanghiou. Sans plus réfléchir aux propos qu'elle pourrait bien lui tenir, elle prit sa résolution, et gravit l'escalier sans plus attendre.

Elle n'avait jamais accédé à l'étage de l'appartement de Lorena, mais au bruit que celle-ci faisait en se déplaçant, en choquant des objets, elle put facilement la localiser et la rejoindre. Elle frappa timidement à une première porte. Elle entendit une course rapide, la porte fut vivement ouverte en grand. Le visage de Lorena Vanghiou se figea, davantage ; elle n'attendait pas Xavière.

« Qu'est-ce que vous foutez ici ? Qu'est-ce que vous voulez ?

— Madame, je suis désolée pour tout à l'heure. Je vous assure, je ne me doutais pas que... Même si je connais les goûts de monsieur le baron pour les jeux... spéciaux... je ne...

— Ah ! Vous connaissez ses goûts, ses fantasmes ! Vous m'en direz tant ! Et vous me dites ça en face, comme ça ! Vous ne manquez pas d'air ma vieille ! Et qu'est-ce que vous avez expérimenté avec lui ? Hein ? Dites-moi donc que je rigole un peu à mon tour ! »

Pourtant, manifestement, Lorena Vanghiou n'avait pas envie de rire. Du tout. Xavière, qui n'en menait pas large, non plus.

« Madame, il n'y a rien entre maître Usqawas et moi...

— Ah ! Je dois vous croire sur parole ! Quand on en arrive aux confidences que vous semblez échanger, en tout cas, on s'achemine... rapidement, vers... vers...

— Il ne s'est rien passé entre monsieur le baron et moi, croyez-moi ! Et si je connais... si je sais comment... avec sa première femme... Il m'a raconté... Parce que... J'ai eu besoin d'aide... Et... il m'a aidée, maître Usqawas. Et nous avons parlé...

— Qu'est-ce que vous me racontez là ! Qu'est-ce que c'est que ces conneries à la fin ? Si vous n'avez pas couché avec lui, vous ne demandez que ça ! Vous êtes amoureuse de lui, ou vous êtes une foutue rouée d'intrigante ! »

À nouveau, Xavière avait les larmes aux yeux.

« Je vous en prie, croyez-moi. Simplement je ne veux pas... je ne voudrais pas que maître Usqawas se sépare de moi... Je ne sais pas ce que je deviendrai, si...

— Allons donc ! À l'en croire vous êtes devenue une secrétaire émérite. Et il aurait pitié de vous je parie. Vous ne seriez pas jetée à la rue, comme ça. Vous ne vous retrouveriez même pas au chômage. Je serais même d'accord pour qu'il vous offre un poste aux C.C.E.A., si cela lui était trop dur de vous licencier purement et simplement.

— Madame, mon travail ici me plaît. Je découvre plein de choses... Je peux réfléchir à des thèmes que je n'aurais jamais pensé aborder auparavant. Si je devais... Ce ne serait plus pareil. Je n'ai personne, Madame. Ici, La Manserie... c'est comme une... comme ma famille. Même si vous ne m'aimez pas beaucoup, moi je n'ai rien contre vous... Et en général, je vous aime bien quand même... Je...

— Renversant ! Et vous vous imaginez que je vais vous laisser tourner autour de lui ? Que je vais baisser les bras ? Je... Je suis prête à tout pour le garder. Vous entendez ! Vous avez vu tout à l'heure jusqu'où je peux aller... pour lui. C'était la première fois... La première fois que... que j'accédais... à ce genre de... Est-ce que vous seriez capable d'en faire autant ? De vous humilier, de faire confiance à ce point, d'aimer à ce point ?

— ...

— Est-ce que pour garder votre job, votre boulot qui vous tient tellement à cœur, vous seriez capable d'en faire autant ? Vous m'avez vue à poil, sanglée comme beaucoup de putains refuseraient, je suppose, de l'être. Devant vous, j'étais... j'étais... comme une bête, comme une chienne, qu'on mène à la laisse ou à la voix... Pour être quitte de tout, qu'imaginez-vous que je puis demander en retour, à part votre départ !... À moins que vous vous imaginiez que je puis me satisfaire... que vous aussi... »

Lorena Vanghiou prit le sac d'accessoires posé près de là sur un meuble et le lança contre la poitrine de Xavière. Xavière, surprise, se pencha pour le rattraper. Il lui échappa. Il tomba sur le tapis en libérant une partie de son contenu. Pour réunir ce qui s'était dispersé, elle se baissa, mit un genou au sol. Lorena s'approcha. Xavière redressa le sac, le souleva et le tendit à Lorena ainsi que le bâillon-boule avec son harnais, qu'elle n'avait pas eu le temps d'y glisser. Xavière allait se relever lorsque Lorena Vanghiou lui saisit les cheveux, et lui renversa la tête en arrière.

« Tu te mets comme j'étais... et peut-être... peut-être que nous serons quittes... pour l'instant. Sinon... Sinon... »

Xavière, souffle court, donna le masque à Lorena. Celle-ci lui bascula la tête en avant jusqu'à ce que Xavière s'allonge sur le ventre. Lorena qui n'avait jamais été confrontée à la violence craignit un instant... Mais l'autre ne se débattait pas. Elle prit un poignet de Xavière pour lui tordre le bras dans le dos, mais redoutait de ne pouvoir y parvenir sans y mettre les deux mains. Aussi, elle ne voulait surtout pas encore lâcher la chevelure de sa rivale, ce qui lui permettait de la maîtriser.

« Mets les bras dans le dos ! »

Et Xavière obéit. Lorena s'étonnait de cette passivité, mais en profitait sans vergogne, et en jouissait, sans se l'avouer. Elle pouvait maintenant la contrôler sans peine. Elle lâcha les cheveux, prit le masque et le présenta devant le visage de Xavière.

« Madame !... Madame !... Je veux bien. Mais... Promettez-moi... Vous ne me ferez pas de mal ? Dites ! Je vous en prie... »

— Ouvre la bouche et prends ça entre les dents ! Allons ! »

Lorena serra le masque et le boucla. Ensuite elle ordonna à Xavière de se déshabiller. Elle dut pour rendre la chose possible lui lâcher le bras, et l'autoriser à se mettre à genoux, de manière à retirer le haut plus aisément.

Les larmes qui avaient inondé les joues de Xavière s'étaient tariées et séchées. Xavière, soumise, se retrouva à quatre pattes sur le tapis, comme Lorena tout à l'heure, et pareillement équipée.

Lorena par moments était saisie de tremblements qu'elle avait des difficultés à surmonter. Xavière avait la chair de poule, et frissonnait par intermittence.

« Creuse les reins ! Relève la tête, connasse ! »

Xavière ferma les yeux, et s'exécuta.

Maintenant, yeux grands ouverts, elle fixait Lorena, debout devant elle, tenant fermement les rênes d'une main, de l'autre le martinet. Lorena, la mine sombre, indécise sur la suite à donner aux événements ; Lorena surprise tout de même de l'excessive docilité de Xavière ; Lorena surprise de son propre comportement. Toutes deux se dévisageaient. Tout à coup Lorena Vanghiou redressa la tête.

« Pardon ! J'ai frappé... Et comme je n'entendais rien, j'ai poussé la porte... Euh ! Xavière... ça va ?... »

Xavière, qui sans même s'en rendre compte s'était retrouvée debout, couvrant son pubis de ses deux poings serrés, opina du chef.

« Lorena ! Je peux te dire deux mots ? Je t'attends à côté ! Tout de suite. S'il te plaît. »

Lorena, dégrafa le bâillon, libéra la bouche, la nuque de Xavière à qui l'idée n'était pas encore venue de se débarrasser du masque.

« Vous m'en voulez toujours ? ... Croyez-vous que maître Usqawas sera fâché de... »

— Je ne sais pas si je vous en veux encore... Je ne sais pas, Xavière. Je ne sais pas s'il sera fâché de... de... appelons ça : notre arrangement. J'espère que non. Mais je crains que si. Je ne sais pas trop ce qui m'a pris. Vous... Quelles suites comptez-vous donner, vous-même, à... enfin... à... ?

— Madame, si cela pouvait nous réconcilier, j'en serais bien contente. Vous n'avez pas été trop méchante avec moi... et si cela n'avait pas été suffisant d'après vous, je pourrais... Nous pourrions...

— Xavière, taisez-vous maintenant. Taisez-vous. Et... Je suis navrée. Ne restez pas comme ça. Rhabillez-vous. Je pense que vous pouvez attendre ici. Je vais m'entretenir avec Charles-Edward... avec maître Usqawas... Peut-être voudra-t-il vous parler ensuite. »

Charles-Edward arpentait le salon de Lorena. Il avait un air renfrogné de mauvais augure. Lorena hésitait à s'approcher.

« Charly...

— Qu'est-ce que tu dis ? Tu peux venir plus près. Je ne vais pas te bouffer !... Pardonne-moi... Mais qu'est-ce que tu lui as fait ? T'es dingue ma parole ! Te rends-tu compte que cela s'apparente à un viol ? Que c'est un viol !

— Elle... Elle était consentante. Je veux dire qu'elle ne s'y est pas opposée, pas vraiment ; elle s'est laissée faire... »

Charles-Edward hochait la tête d'un air dubitatif. Lorena en bafouillant, le visage écarlate, raconta ce qu'elle venait de vivre avec Xavière.

« Charly ! Ne me laisse pas... Je sais que tu serais irrité de devoir te séparer d'elle. Je ne sais pas au fond ce qu'elle est réellement pour toi... Si tu ne peux pas t'en empêcher... Garde-la

à ton service. Si tu veux... Je veux bien te partager, s'il n'y a pas moyen de faire autrement. Mais sois discret... que je puisse espérer que... que non... Et garde-moi. Charly ! Je n'ai que toi. Je ferai des efforts. Ne me laisse pas. »

Il la serra contre lui. Ils s'enlacèrent.

« Qu'est-ce que tu vas inventer, Lori ! Tu te tourmentes inutilement. Tu te rends malheureuse pour rien. Ne pleure pas. Ne pleure pas. »

Maître Usqawas échangea quelques mots avec Xavière. Celle-ci lui était apparue, juste auparavant, plus gracile, plus belle que dans le souvenir que lui avaient laissé les photographies... Elle était habillée à nouveau décemment. Après le contact de Lorena, sa vue, la vue de sa secrétaire, lui provoqua pourtant une érection presque douloureuse, tant son sexe était contraint. Xavière ne voulait pas faire d'histoire, et estimait que les choses, compte tenu des circonstances, ne s'étaient pas trop mal passées.

Les jours qui suivirent, Xavière ne se maquilla pas, et adopta une garde robe triste, et en aucun cas sexy. Elle se voulait la moins aguichante possible afin d'être agréable, dans une certaine mesure, à madame Vanghiou. Son manque d'élégance déplut au baron. Et Lorena Vanghiou, elle-même, un matin, demanda à Xavière de s'apprêter et de se vêtir avec plus de recherche, comme avant. Elle ne devait pas continuer à s'attifer de la sorte. Charles-Edward Usqawas attribuant sa nouvelle et lamentable allure à des exigences de Lorena. Et celle-ci ne voulait pas de nouveaux sujets de discorde avec lui.

Petit à petit, l'atmosphère se pacifia.

Quand elle ne les anticipait pas, Lorena, le plus souvent, accédait maintenant aux désirs particuliers et inavouables, qu'avouait pourtant Charles-Edward. Charles-Edward dont les sens se trouvaient, dans la journée, provoqués par le spectacle de Xavière, de plus en plus soignée et sophistiquée, plusieurs fois vue et entrevue croisant et décroisant les jambes, se levant, se penchant, marchant en se déhanchant harmonieusement, comme le font les femmes justement pourvues, en se déplaçant sur de hauts talons ; Charles-Edward dont les sens, le soir venu, se trouvaient enflammés, aiguillonnés, par le spectacle de sa si ravissante et compréhensive amie.

Les rares articles publiés par maître Usqawas dans la presse spécialisée, ou les échos qu'on y lut relatant ses interventions lors de certains symposiums, et ayant trait à l'épopée d'Houlraïk Ouarkyhn vue principalement par Grehitehn Pherlek, à l'ère Kandienne qui vit l'éclosion, l'apogée et la faillite de la doctrine gonilkienne, à ses travaux sur les documents de Ramqou, lui valurent un certain courrier. Par l'intermédiaire de l'éditeur de L'Histoire Dore, lui parvint une lettre d'une sympathisante du Renouveau Gonilkien. Cette correspondante se réjouissait qu'un historien sérieux se pencha enfin sur une période malheureusement si méconnue du grand nombre, et cependant « si cruciale pour l'humanité », où « le Sublime Révéléateur, Gonilka, Le Prophète, avait livré au monde ébahi le message de la Divinité ».

Maître Usqawas ne manqua pas de répondre le plus courtoisement. Il estimait ce contact profitable. Il lui faciliterait, le cas échéant, pourquoi pas, plus tard, quand son étude des documents de Ramqou serait suffisamment avancée, l'auscultation du mouvement religieux renaissant. Cela constituerait un développement intéressant, une suite logique à ses travaux actuels. Le parallèle entre une religion d'une époque si reculée, si oubliée, à peine historique

(mais connue maintenant par des témoignages irréfutables, ceux découverts à Ramqou, et parmi ceux-ci celui de Pherlek) et sa résurrection aujourd'hui, illustrerait parfaitement quel était le pouvoir de certains mythes, leur formidable influence sur des esprits faibles.

Lorena Vanghiou avait quitté le Belvédère tôt après le déjeuner. Puis elle avait passé quelques heures dans les bureaux de la Sifamurba, après avoir fait le tour des ateliers. Ensuite, elle avait gagné directement Ferlieu, l'altière gentilhommière du baron Usqawas de Gwerlac. Elle tenait à conférer une certaine solennité à l'annonce qu'elle ferait à Charles-Edward. Pour cela l'endroit occupé depuis la guerre de Cent Ans par les de Gwerlac convenait mieux que le Belvédère acheté au siècle dernier, ou La Manserie acquise plus récemment encore.

L'après-midi touchait à sa fin. Elle aurait aimé que Charles-Edward fût déjà là à l'attendre. Mais il n'arriva qu'après elle, sans qu'elle entendit son véhicule. Quand s'approchant d'une croisée aux allures de meurtrière, elle remarqua à l'extérieur le grand coupé, elle se retourna et s'élança pour rejoindre son amant. Comme il entrait dans la pièce, elle se retrouva en quelques enjambées au creux de ses bras. La soirée fut douce, la nuit délicieuse. Au réveil le lendemain, dans le grand lit à baldaquin, ils s'enlacèrent et jouèrent une nouvelle fois à se découvrir de gestes lents et caressants.

« Pourquoi tenais-tu tellement à passer le week-end dans cette antique et austère demeure ?

— J'ai à te parler. Et j'ai pensé que ce lieu se prêtait plus que tout autre à ce que je veux te dire...

— Ah ! Bigre ! Bigre ! Qu'y-a-t-il de si important que nous ne puissions nous le dire à La Manserie, ou ailleurs ?... »

Charles-Edward pinçait la taille de Lorena qui minaudait. Elle se débattit en riant, et en se contorsionnant manqua tomber du lit.

« Charly ! Sois sérieux un peu ! ... Arrête !... Arrête ! Arrête !

— Alors vas-tu parler ! Ou dois-je continuer le supplice ?

— Arrête !... Calme-toi. Arrête ! S'il te plaît.

— Bon. Je me calme, je me calme. Ça y est, je suis sage. Très sage.

— ...

— Alors ? Alors ? Alors ?

— ... Si je te donnais un enfant... m'épouserai-tu ?

— Tu ne souhaitais pas que nous parlions mariage. Tu prétendais... moi... après mon père... Il y a du nouveau ?

— Oui. Il y a du nouveau. On peut dire cela de cette façon.

— Tu es... Tu attends... effectivement ?

— Oui. Je suis enceinte.

— De moi ? ! »

Lorena éclata en sanglots. De grosses larmes soudaines roulaient sur ses belles joues, y collant ses cheveux épars.

« De toi ! Oui, de toi, évidemment ! »

Elle lui prit les poignets, lui baisa les mains, les mouillant de salive et de larmes mêlées. Il se rapprocha d'elle. Se serra contre elle. Épousa ses formes. Il but ses larmes à leurs sources. Il but Lorena à toutes ses sources. Elles étaient salées, elles étaient fortes, et elles étaient douces à la fois.

Il ne lui aurait pas déplu d'être le dernier de sa race. Par vanité sans doute. Il ressentait aussi un certain orgueil à procréer. Voilà qui n'avait rien d'original, certes ! Mais à son âge, avoir un fils, ou une fille, un enfant, d'une épouse jeune, belle, fière, intelligente, aimante, voilà qui était heureux et flatteur. Il avait tout pour être satisfait. Il était le plus fortuné des hommes. Que pouvait-il lui manquer ? Une jolie maîtresse l'admirant béatement, bien soumise à ses caprices, plus malléable, moins fière justement.

Il prit Lorena avec rudesse, avec violence. Et parvint rapidement à l'orgasme, y entraînant fort heureusement sa partenaire. En passant sur Lorena qui s'ouvrait sous lui, toute humide de pleurs, de sueur, de joie confuse, il pensa à Xavière Humbert. Il en eut honte. Et il ne put s'empêcher, lui aussi, de verser quelques larmes. Amères.





## CHAPITRE X

Lorena fut profondément touchée du bouleversement de Charles-Edward. Une fois assimilée la signification de l'annonce qu'elle lui avait faite, l'émotion qu'il avait ressentie à la perspective de sa prochaine paternité lui ayant arraché des larmes, elle s'attendrit devant l'affectation de détachement mâle, mal contrôlée, affichée jusque-là.

Elle s'efforça de le satisfaire, de le gâter le plus possible en ce qu'il aimait le plus. Tout en ménageant avec grande prudence cet embryon de vie qui allait croître, qui croissait déjà en elle.

Lorena avait décidé de faire baptiser l'enfant à venir. Elle poussa Charles-Edward à se marier à l'Église. Selon elle, tout cela serait ainsi beaucoup plus logique. Évidemment. Ce que femme veut...

Avec mauvaise grâce, Charles-Edward, athée jusqu'à la moelle des os, supporta une longue séance d'une heure, un peu plus en fait, soixante-douze minutes exactement, de préparation au sacrement. Il refusa courtoisement mais fermement d'en subir une deuxième. Il dut s'en justifier péniblement, le prêtre menaçant de ne pouvoir célébrer le mariage dans ces conditions. Le baron et l'ecclésiastique discutèrent à ce sujet en privé, tandis que Lorena en plein état de grâce, elle, aux anges, se promenait dans le jardin de la cure.

Ils se marièrent avec discrétion, avec pour seule fantaisie quelques morceaux de tulle blanc nouées aux balais d'essuie-glace des voitures, avec pour seul public les irremplaçables Frankie et Henry, l'incontournable Xavière, leurs témoins Karine Dräyer et Gwenolé Yvomarc'h, et la nièce de celui-ci. Le repas de noce, qui réunit ce même aréopage restreint, se déroula à Ferlieu, dans l'intimité et la modestie.

Lorena, au septième ciel, ne semblait pas remarquer ses invités. Sous une vaste capeline, visage lisse animé d'un imperceptible sourire, et vêtue d'un très chic et élégant tailleur blanc, elle paraissait ne reconnaître personne en ce bas monde, hormis Charles-Edward.

L'apéritif servi, Lorena quitta la terrasse pour changer de tenue. Charles-Edward l'accompagna jusque dans le salon proche, et revint aussitôt. Il dit un petit mot à Karine, adressa un sourire à Xavière, puis s'entretint avec le professeur Yvomarc'h. La nièce les écoutait sans rien dire. Frankie et Henry roucoulaient ensemble. Karine Dräyer qui paraissait s'ennuyer mortellement s'approcha de Xavière.

Plus âgée que Lorena Vanghiou et que Xavière Humbert, Karine Dräyer était une jolie femme ayant joui un temps de toute l'affection du baron. Il lui conservait toute sa sympathie. Elle, éprouvait encore à son égard bien plus que de la simple tendresse. Tous deux étaient associés et possédaient la plupart des actions de la chaîne de magasins qu'elle gérait.

« Que regardez-vous donc comme ça, si fixement ?

— ... Le bois de la Roche Droneuse.

— On distingue à peine le dolmen derrière le feuillage... Vous n'avez pas l'air de vous réjouir particulièrement de cette journée.

— Je... Je ne pensais pas que cela ce voyait tellement. J'espère que maître Usqawas n'en sera pas trop contrarié... Remarquez, sans vouloir vous fâcher, vous êtes bien loin, à première vue, vous aussi, d'une franche euphorie.

— Oh ! Pardon... De toute façon, il ne remarque rien. Pas grand chose en tout cas. Il n'a d'yeux que pour sa fraîche et blanche dulcinée. Oui, moi aussi je trouve cette journée assommante. Nous sommes là pour servir de cour à la nouvelle châtelaine, lui servir de faire valoir... Mais qu'est-ce qu'il peut bien lui trouver de si extraordinaire ? Lui... Et son père...

— Elle est belle. Et, elle est intelligente, c'est une femme de tête, une femme d'affaire...

— Moi aussi, je suis une femme d'affaire. Je ne suis quand même pas si mal que ça...

— Elle est plus jeune que nous... Euh ! Oui... Plus jeune... Plus... tout !

— Il ne doit pas rigoler tous les jours avec elle, pourtant. Elle ne doit pas toujours être facile à vivre. Elle serait frigide que ça m'étonnerait à peine ! C'est une vraie pisse-froid cette fille ! Vous travaillez à La Manserie... Ils y vivent... Vous devez bien vous rendre compte si entre eux...

— Je ne vois pas où vous voulez en venir. Il semble qu'ils s'entendent bien, Madame !

— Allons, ne vous braquez pas. Excusez-moi... Elle ne m'aime pas. J'espère ne pas devoir vous compter parmi mes ennemis, vous aussi ? »

Xavière se souvenait de sa première rencontre avec Karine Dräyer, au Belvédère, juste après son embauche. Elle lui en voulait de son attitude d'alors, du mépris qu'elle avait lu dans ses yeux à l'époque.

« Je ne vous ai jamais été sympathique Mademoiselle Humbert, n'est-ce pas ?

— Madame je ne souhaite pas que notre conversation s'envenime... Aujourd'hui... Moi non plus je ne vous ai jamais été sympathique ! Avouez-le ! Je me souviens de la première fois où nous nous sommes rencontrés... Mais il n'est pas utile, je pense, de revenir là-dessus.

— Mais parlons-en, au contraire. Crevons l'abcès. Qu'est-ce que vous me reprochez exactement ? Aurais-je du vous sauter au cou et vous faire la bise, enfin ? ! Nous ne nous connaissions pas !

— Vous avez eu une attitude... méprisante. Ostensiblement méprisante. Oui, méprisante, et à la limite de la correction, à mon sens.

— Je suis navrée que mon comportement ait pu vous affecter à ce point. Je ne me souviens pas vraiment...

— Je me souviens, moi !

— ... Je vous avais rencontrée au Belvédère, aux toilettes d'abord. Je me rappelle. Et... Excusez-moi, mais... je vous avais trouvée... Je le reconnais...

— Vous m'aviez trouvée... Dites-le !

— Hum ! Et bien... Euh ! ... Un peu tarte. Bien faite, jolie, mais... pas mise en valeur. Enfin... pas élégante du tout... Au Belvédère, je vous ai vexée. Je vous en demande pardon. Et je vous vexe encore. Pardonnez-moi Mademoiselle Humbert. Je suis désolée. Je suis trop spontanée peut-être, trop franche, ou je sais mal dissimuler. Mais, dois-je vous dire que vous avez fait de réels, étonnants progrès. Vous êtes vêtue avec élégance... Vous portez ça très bien. Vous avez acquis indéniablement une certaine classe.

— Un emploi, un salaire décent, et... quelques conseils aussi, je l'avoue...

— Des conseils ? De Charly... De maître Usqawas ?

— ...

— Et puis, quand j'ai appris que vous étiez la nouvelle secrétaire de Charles-Edward, je... j'ai bien compris que... c'était autant, sinon plus peut-être, l'homme qui vous avez embauchée, que le patron. Vanghiou déjà... Et vous... Ça n'était pas pour que je vous... voue beaucoup de sympathie. Vous comprenez. Moi et Charly, un temps...

« Ne m'en voulez pas trop, je vous en prie. Je ne suis pas si mauvaise ; je ne suis qu'une femme. Je ne vous ai jamais critiquée auprès de Charles-Edward. Pourquoi l'aurais-je fait ? Je ne lui ai même pas critiqué la bellissima Lorena Vanghiou. De sa part, de la part de Vanghiou, par contre attendez-vous au pire. Telle que je la connais, si elle peut vous écarter de lui... Je suis même un peu étonner, à vrai dire, de vous voir encore là.

« Savez-vous qu'elle a tenté de m'évincer de ma propre entreprise ! Elle n'y a aucune fonction, aucune participation, mais elle a incité Charly à en prendre le contrôle en rachetant au prix fort les parts du vieux Konrad Duberjet, qui n'avait pas jusqu'alors envie de vendre. Charly s'y est opposé. C'est quand même moi qui l'ai monté, cette boîte ! J'en ai fait ce qu'elle est ; avec l'aide, cruciale, de Charly, je le reconnais volontiers. Et c'est moi qui la fait tourner. Mais elle aimerait bien y faire péter ses galons ! Alors, comme il souhaitait me voir rester maîtresse à bord... Vous savez quoi ? Elle lui a conseillé de vendre ses actions de la société, de s'en débarrasser. Tout cela, pour me nuire, pour m'emmerder... C'est une intrigante pathologique. Et il m'arrive de douter sérieusement de la sincérité de ses sentiments à l'égard de ce pauvre vieux Charly.

— Monsieur Charles-Edward n'est pas si vieux que ça... Je pense que vous vous méprenez sur Lorena Vanghiou. Je suis certaine de son réel amour pour le baron. Votre... rivalité amoureuse avec madame Vanghiou vous fait exagérer... ses noirs desseins. Et le baron vous conserve beaucoup trop d'affection, croyez-moi, pour que vous ayez à redouter de sa part quoique ce soit qui puisse vous nuire.

— Oui... Je l'espère. Remarquez, le fait que vous soyez encore son employée, votre présence ici, me réconfortent, d'une certaine façon. Je suppose que ce n'est pas Lorena qui vous a invitée ; mais lui. Elle ne le subjugué pas complètement...

« Charles-Edward, soutenu par Anne-Laure, sa première épouse, s'était opposé à Arnault Usqawas, son père, qui, vieux et complètement envoûté par la belle Lorena aux dents longues, était bien trop disposé à la laisser tout régenter. Il a su l'empêcher de tout diriger. Heureusement ! Jusqu'à maintenant, elle n'a toujours rien à voir avec la Solinvest<sup>15</sup>, non plus qu'avec la Cofimmo<sup>16</sup>. C'est quand même lui, Charly, qui contrôle tout le binz. Pourvu que ça dure ! Il dispose de son libre arbitre, pour l'essentiel encore... Voulez-vous que nous soyons amies, ou, au moins, que nous fassions la paix ?

— Eh bien donc, portons un toast à la paix !

— Merci. Ne m'en voulez pas. Je ne suis plus toute fraîche, plus très jeune. Et seule. Et Charly... Cette solitude me pèse, m'aigrit le caractère je crois... Assez déblaté en ce jour de liesse ! »

Elles se sourirent, l'air un peu contrit. Après cet échange chacune éprouvait pour l'autre un peu plus d'estime. Karine Dräyer se remettait déjà à gamberger et à ourdir en songe de sombres intrigues ayant pour objet la reconquête de Charles-Edward. Elle ne savait pas ce

15 SOciété Ligérienne d'INVESTissement.

16 COmmerciale, industrielle, Financière et IMMObilière.

qu'était réellement Xavière pour lui. À la place de Charly, sûrement se laisserait-elle tenter. Les hommes sont si faibles et si enclins à succomber à la tentation... Entretenir de bons rapports avec la secrétaire de Charly, qui n'était pas une mauvaise fille, pouvait lui permettre, au cas peut-être pas si improbable où les amours de Charly et de Lorena Vanghiou viendraient à périlcliter, d'en être informée le plus tôt possible et de se tenir prête à monter sur le pont au moment le plus opportun. L'espoir faisait vivre Karine, qui avait été trop heureuse d'être témoin de ce mariage qui lui déchirait le cœur. Qu'il l'ait choisi, qu'il éprouve toujours pour elle une grande tendresse lui réchauffait le sang, mais ne pouvait suffire à son bonheur.

Elles s'étaient rapprochées des deux historiens en conciliabule. Xavière s'intéressa aux propos des deux hommes, et bientôt ne fixa plus son attention que sur maître Usqawas. Karine s'imagina une Xavière en sucre : elle aurait alors fondu. Peut-être se liquéfiait-elle en ce moment même ! Après ces supputations audacieuses, Karine chuchota à l'oreille de Xavière.

« Ne le regardez pas comme ça. Clignez plusieurs fois des yeux si cela peut vous aider à retrouver vos esprits, et faites attention à vous, revoilà notre chère Lorena ! »

La silhouette de Lorena Vanghiou commença à s'arrondir, à s'alourdir. Le fœtus se développant, la déformait, dégradait l'harmonieuse configuration de son corps de rêve.

Mais Charles-Edward aimait la soumettre avec son gros abdomen fragile, l'entraver, ventre projeté vers l'avant. Il n'avait jamais possédé une femme enceinte auparavant. Et cet état transitoire de sa compagne, cet état évoluant et la faisant paraître autre, l'excitait énormément.

Lorena craignait que leurs rapports fréquents ne fussent cause de quelque irréparable lésion, quelques dommages, chez l'embryon. Elle en vint donc à interdire à Charles-Edward de la prendre normalement. Elle lui demanda de la sodomiser de préférence. Systématiquement, s'il avait besoin d'une pénétration pour parvenir à la jouissance.

Malgré le plaisir violent que cela procurait à Lorena ils durent y renoncer bientôt, car même en lubrifiant abondamment, artificiellement, et après de patientes préparations chaque fois, la douleur finit par triompher du plaisir. Également, pour les raisons qui avaient valu qu'on abandonnât l'avant, le fœtus grossissant repoussant les viscères alentour, on abandonna l'arrière. La fellation et le cunnilingus, que Charles-Edward concevait surtout comme préambules, devinrent leurs seules voies d'accès aux délices suprêmes de l'amour. Souhaitant préserver l'enfant à venir d'un faux mouvement, d'un coup éventuel, Lorena renonça à toute mise en scène de leurs jeux érotiques. Charles-Edward aussi, bien nécessairement. Il attendait la délivrance avec impatience et agacement.

Lorena s'était mise en tête d'assumer totalement sa maternité tout en continuant à travailler. Elle voulait même allaiter le bébé.

« Tu vois le boulot ! Alors tu vas le traîner partout avec toi ! Imagine, toutes les trois heures, ou moins, ou plus, crac ! Tu te trouves en réunion, et... Stop ! Le petit doit pleurer Messieurs, veuillez donc patienter ! À moins que tu lui donnes le sein sans pour autant t'interrompre ! Tu laisseras au moins la nurse changer les couches ! Car j'ose espérer que tu envisages d'embaucher quelqu'un.

— Je crains que cela soit nécessaire. »

Un peu avant le terme attendu Lorena recruta. Elle sélectionna un certain nombre de jeunes femmes par leur lettre de candidature reçue en réponse aux annonces qu'elle avait fait publier dans la presse. Elle ne les accueillit pas à La Manserie, mais loua un salon dans un hôtel de standing en centre ville. Elle engagea une fille un peu boulotte, paraissant lourde à bien des égards. La bonne d'enfant fut présentée à toute la maisonnée. Le soir venu, Charles-Edward qui avait trouvé le moyen de jeter un coup l'œil aux courriers des postulantes, regretta que la nouvelle recrue ne soit pas plus avenante, et s'enquit du sort réservé par Lorena à une jeune brune au regard pétillant dont il se rappelait vaguement la photographie sur le curriculum vitae.

« Une nurse je ne lui demande pas d'être bien foutue et souriante devant le photographe ! Mais d'aimer les enfants et d'être compétente, moi !

— Oh là là ! D'accord ! D'accord ! La grosse moche est compétente ! Je n'en doute pas, c'est la meilleure ! N'en parlons plus.

— Pardonne-moi mon chéri... Je suis fatiguée, tu comprends... Le travail, et lui, ce petit bonhomme dans mon ventre... Il me tarde qu'il soit là, notre fils, pour le bichonner. »

Eh oui ! Ce serait un fils ! Le nom survivrait. Le titre suivrait. Notre fils ! Ô joie ! Charles-Edward avait hâte que tout ceci se terminât et que l'on reprît une vie normale. Lorena, habituellement à ne pas prendre avec des pincettes, voyait son humeur se dégrader, et lui, parallèlement voyait la sienne s'altérer notablement. Qu'elle le pondît et qu'on en parlât plus ! Il espérait que tout se déroulerait sans incident, sans complication. Il y avait en ces occasions de telles catastrophes imprévisibles ! En cas de nécessité il avait décidé de sacrifier l'enfant si le choix était possible. Et elle, se réjouissait de son prochain accouchement sans inquiétude pour les risques encourus.

Il était si facile d'éviter la procréation ! C'était un peu fort ! Elle aurait pu lui demander son avis, plutôt que de le mettre devant le fait accompli. Charles-Edward ne trouvait pas qu'un enfant, un fils, puisque s'il vivait ce serait un fils en l'occurrence, lui fût indispensable. Et il ne pensait pas pour autant être un monstre d'égoïsme. Pas plus que Lorena qui se faisait un gosse à elle ! De lui, mais plus ou moins malgré lui. Parce qu'elle avait envie de jouer au papa et à la maman. À la maman surtout ! Quand bien même le papa n'avait pas envie d'être papa. Et l'on s'arrangeait même pour que le papa, trop bon, trop con, éprouve quelque mauvaise conscience à ne pas se réjouir plus que cela de s'être fait berner...

Si, plus tard, vivant assez longtemps pour le voir, il se rendait compte que son fils tournait mal, ou bien n'était pas heureux, il serait alors bien capable de s'en estimer fautif, lui le père malgré lui. Enfin, si Lorena était heureuse ainsi !

Il ne convenait pas de se faire trop de soucis, nombreux étaient les hommes capables d'assumer leurs responsabilités de père sans en être traumatisés, accaparés ou obnubilés outre mesure !

Simplement, il espérait que Lorena retrouverait rapidement son corps de rêve et n'aurait à supporter aucune séquelle de sa grossesse.

Était-il indispensable de mettre au monde un enfant quand le problème le plus crucial de la planète était, précisément, la surpopulation ? Mais, c'était surtout un problème dans le Tiers-Monde, à vrai dire.

Charles-Edward refusa tout net à l'occasion du baptême de Wilfried d'endurer à la cure plus qu'une simple visite préalable de type administratif, ou de courtoisie. Le prêtre de la paroisse dont relevait Ferlieu et qui les avait mariés, souhaitait encore leur servir plusieurs heures de boniments en prélude à la cérémonie. Lorena trouvait cela normal, considérant l'importance toute spéciale du sacrement de baptême pour l'Église catholique.

Maître Usqawas connaissait tout cela par cœur. Le baptême était censé racheter la faute originelle, c'était un passeport nécessaire à présenter à la douane céleste au moment de la mort, avec tous ses tampons de bonne conduite à la norme vaticane, mais qui n'était pas à considérer comme un sésame automatique. Grosso modo.

« Je n'ai pas de temps à perdre. Son bla-bla, j'en ai une idée assez précise. Tu souhaites le faire baptiser ! Ça suffit pour qu'il doive le baptiser ! Soit le sacrement est efficace, il réalise ce qu'il signifie, comme l'Église le prétend, et la préparation psychologique des parents est relativement inutile, soit c'est une cérémonie seulement vaguement symbolique, ou voire vide de sens, et la préparation psychologique des parents est alors tout à fait inutile ! Tu discutes avec lui si cela t'amuse, et autant que tu veux si tu as du temps à perdre ; moi je lui rends une courte visite protocolaire d'un quart d'heure, vingt minutes au plus. Un point c'est tout.

— Bon sang ! Il s'agit quand même de ton fils !

— Oui, il s'agit de mon fils ! Mais pas de lui seulement ! De moi aussi ! Je ne souhaite pas que ce ministre du culte s'imagine que je le reconnais comme une espèce de mentor, que je puisse me soumettre, ou simplement être assez malléable pour affecter de me soumettre à ses avis, à sa vision du monde et tout le toutim ! Cela équivaldrait à passer sous le joug aux Fourches Caudines !

— Comme tu y vas ! Tu ne trouves pas que tu exagères un peu !

— Non, je ne trouve pas... Et je n'y vais pas, justement ; pas plus d'un quart d'heure ! »

Charles-Edward trouva sa remarque plaisante. Pas transcendante, mais elle le fit sourire. Lorena ne souriait pas. Elle bouda plus de trois semaines, jusqu'à la cérémonie, où la fierté d'exhiber son fils en public lui redonna la joie de vivre.

Wilfried la suivit partout. Ou, plus précisément la nurse, portant Wilfried, s'occupant de Wilfried, devait s'attacher aux pas de Lorena où qu'elle allât. Aux C.C.E.A. on procéda à la remise en état d'un appartement inoccupé dans l'enceinte de l'établissement pour accueillir tout ce petit monde. Pour les déplacements de tout ce petit monde, Lorena se sépara de son coupé Mercedes et le remplaça par une limousine de la même marque, garantie de confort, de silence, de fiabilité. La vie de tout ce petit monde était suffisamment bien réglementée, ordonnée pour que les activités professionnelles de Lorena n'en pâtissent qu'assez peu. Elle renonça tout de même plus tôt que prévu à donner le sein au goulu Wilfried.

Charles-Edward put alors un soir goûter au lait de Lorena. Il fut un peu déçu. Cela n'avait évidemment rien à voir avec l'aspiration du contenu d'un tube de lait concentré sucré. Mais Wilfried avait quand même eu beaucoup plus de chance que lui, et sans en être conscient, de pouvoir si souvent pendant cette période toucher, tâter, têter les seins de Lorena. Lorena qui continuait à se lever la nuit au moindre braillement dans l'Interphone de surveillance, à soulever le bébé, à le bercer dans ses bras. Et l'exécrable petit monstre, au début assez calme, prenait plaisir à ces cajoleries, en voulait encore, et braillait encore plus pour en redemander. Et Lorena se levait et accourait. Et Charles-Edward s'exaspérait.

Lorena toujours fatiguée, toujours à tripoter Wilfried, oubliant de tripoter le père de Wilfried, ou sans conviction, en tendant l'oreille au cas où... Wilfried ceci, Wilfried cela... Lorena aurait pu se décharger davantage sur la nurse. Pour cela il eût été nécessaire qu'elle lui manifestât une plus grande confiance. Mais Lorena faisait difficilement confiance. Ou qu'elle en embauchât une seconde, pourquoi pas.

L'embellie sexuelle n'avait duré que quelques mois. Bien trop courts. Lorena ne se prêtait que distraitement aux jeux ordinaires de l'amour, et plus distraitement encore aux divertissements plus sophistiqués. À chaque fois elle attendait avec une impatience de plus en plus mal contrôlée que passât ce difficile instant aux relents de soufre.

Et cela passa. Charles-Edward n'insista pas. Lorena avait pourtant montré des dispositions flagrantes aux genres d'exercices que son époux affectionnait tout particulièrement. Sa vie, ses charges professionnelles, ses responsabilités dont elle ne voulait à aucun prix se défaire, et sa wilfriedomanie absorbaient toute son énergie vitale, l'accaparaient toute entière. Charles-Edward l'aimait toujours. Il l'aimait bien. Il la trouvait toujours belle. Mais quand il venait à la « farcir », il éprouvait souvent la désagréable impression d'être en fait, lui, le dindon de la farce. Peut-être se trompait-il...

Heureusement il s'intéressait un peu, lui aussi, à ses affaires, et à ses chères études kandiennes, où il se plongeait à corps perdu, jusqu'à parfois en oublier l'heure du thé et son aimable conversation avec Xavière Humbert.

Il avait écrit dans L'Histoire Dore un article spécialement consacré à l'ère kandienne et aux documents récemment découverts et exploités qui permettaient de la connaître mieux, et au premier rang desquels s'imposait le témoignage incomparable, unique, considérable à tout point de vue, des mémoires de Grehitehn Pherlek. Pherlek qui fut un des commensaux, puis l'épouse d'Houlraïk Ouarqyhn Kohemghenn ce grand seigneur connu seulement par les sources gonilkiennes révélées voici plus de deux siècles grâce aux recherches de l'érudit aventurier Rodolphe d'Ardancour.

Le rédacteur en chef de Chronologia pour ne pas être en reste sollicita un article, mais insista pour voir, « de ses yeux voir », moderne Saint Thomas, les originaux des documents. On les sortit de leur abri et il put les examiner avec toutes les précautions requises. Il détailla aussi les diverses expertises, et leurs factures, les résultats des traitements photographiques effectués.

« Pourquoi Reguenbard n'a-t-il rien publié, rien divulgué, bon sang de bonsoir !

— Il souhaitait, avant d'y venir, mener ses travaux assez loin. Il craignait d'être dépossédé, pour ainsi dire, non seulement des documents eux-mêmes, mais surtout de leur réelle exploitation. Il voulait en les décryptant, en les analysant, acquérir tout le mérite qui lui échapperait si un de ses trop éminents collègues, plus distingué, plus reconnu, plus compétent, s'y attaquait. Il pensait que c'était là la chance de sa vie, l'œuvre de sa vie...

— Un accident idiot... Et voilà ! D'après ce que vous racontez de sa trouvaille il a quand même eu une veine inouïe !

— Il ne prospectait pas tout à fait au hasard, je vous le rappelle. Il était à la recherche de traces de la moindre communauté gonilkienne depuis très longtemps. C'était pour lui beaucoup plus qu'une marotte, presque une raison de vivre.

— Dire que ces textes vénérables auraient pu disparaître à jamais, pourrir, se transformer en une boue infâme, ou se dessécher complètement et tomber en poussière, au fond d'un

trou... Heureusement aussi que le professeur Yvomarc'h a tenu la promesse faite à Reguenbard de vous remettre ce trésor inestimable, et qui l'ait fait sans tarder, si je me souviens bien ce que vous en avez dit. Imaginez que le vieux bonhomme ait lui aussi passé l'arme à gauche. Hein ! Vous voyez le boulot ! Ses héritiers... Allez savoir... Tout aurait pu se perdre là, près de nous, dans la campagne française, dispersé, égaré en lots multiples peut-être, dans quelques caves ou greniers... et se perdre définitivement.

— Comme la majeure partie des écrits des hommes. Tout s'achemine vers la destruction, de toute manière que ce soit. Ces documents, les ouvrages que nous écrivons à leur sujet, cette planète qui les supporte, qui nous supporte ! Et nous-mêmes, nos fragiles petites personnes, les molécules et les atomes qui pourront en rester dans quelque temps, s'y acheminent plus rapidement encore. Tout, et tous, avons rendez-vous avec... disons, en simplifiant... le néant. Ou quelque chose d'assimilable... »

L'éditorial du numéro de Chronologia qui publiait là son premier article sur le thème kandien révisé, fut enthousiaste et extrêmement flatteur à l'égard de maître Usqawas. Le rédacteur n'oublia cependant pas d'y rendre un hommage appuyé à Aldus Reguenbard et Gwenolé Yvomarc'h.

À la suite de la publication de cet article, maître Usqawas reçut un petit lot de courrier qui émanait pour partie de quelques sympathisants gonilkiens. Et parmi eux, la première correspondante gonilkienne, la vieille dame lectrice également de L'Histoire Dore.

Lorsqu'il avait abandonné l'enseignement et l'université pour se consacrer à ses affaires, et seconder son père, dans la perspective de lui succéder, jamais il n'avait abandonné l'histoire, ses recherches ; toujours il avait continué à lire, à écrire. Puis Lorena survint, qui le déchargea des aspects les plus prenants de la direction de ses intérêts et de ceux de son père. Maître Usqawas avait toujours eu une grande puissance de travail. Il se satisfaisait d'un sommeil de courte durée. Il se levait tôt le matin, se couchait tard le soir. Sans avoir un niveau d'activité fébrile, il était en permanence occupé à un sérieux labeur ou à un autre. Plus encore maintenant que Wilfried était là. Le départ de Xavière ne signifiait pas pour lui la fin de la journée. Il écrivait abondamment et n'était pas peu prodigue de ses articles, de ses théories et de ses hypothèses.

Dans un article paru dans Sus Au Hiatus, autre publication traitant d'archéologie et d'histoire, il insistait sur la religiosité exagérée des auteurs des Commentaires des Admirables Imitations et Anagogies. Des textes auxquels il déniait une grande fiabilité quant à ce qu'ils pouvaient nous apprendre sur la période kandienne. Selon lui ces Commentaires se composaient de sermons un peu trop exaltés, ayant été destinés avant tout au prosélytisme, et oscillaient entre mysticisme et mystification. Ils étaient manifestement tendancieux, et n'avaient pu les rédiger que d'irrécupérables dévots frappés d'illuminisme.

Les contes recueillis par d'Ardancour étaient tous issus de la tradition gonilkienne. Et généralement tout aussi peu fiables que les Commentaires. Mais bien que tout emprunts de conventions, ils révélaient parfois des traits singuliers que les mémoires de Grehitehn Pherlek éclairaient maintenant pleinement. Parmi les documents de Ramqou, se trouvaient les seuls textes contemporains de l'époque kandienne. Ils comportaient un texte au caractère historique indéniable, une biographie et une autobiographie à la fois, annales d'une époque charnière, les Mémoires de Pherlek précisément. D'autres documents de Ramqou, contemporains des Mémoires ou postérieurs, étaient également riches d'enseignement, mais le personnage d'Houlraïk Ouarqyhn y était, sauf en quelques occasions, ô combien révélatrices toutefois,



dépeint artificiellement, conformément aux règles, aux canons gonilkiens, et n'apportaient à la connaissance du personnage rien de précis. Gonilka y était « le Grand Aviseur », « l'Initieur », « le Sublime Révélateur », « le Prophète Ultime » ; Houltraïk Ouarqyhn y était désigné « le Sauveur », « le Puissant Restaurateur », « le Valeureux Seigneur Protecteur ».

S'appuyant sur certaines des fables compilées par Rodolphe d'Ardancour, sur les textes de Ramqou, Charles-Edward Usqawas contestait le rôle que les gonilkiens attribuaient au Kohemghenn Houltraïk. Houltraïk Ouarqyhn, surnommé par son entourage immédiat, pendant la campagne de Toulgaïde, Krehndrilk<sup>17</sup> Houltraïk, était un athée farouche, ou au moins un agnostique. Il pactisa avec la Gonilkiade, mais, en fait, se serait toujours efforcé d'en continger l'autorité au domaine spirituel, ce qui n'était, semblait-il, pas chose aisée. Aussi ménageait-il celle-ci, mais sa conquête surtout. Il limita les dommages de la guerre étrangère, et de la guerre civile. Il ne voulait pas régner sur des ruines. Il ne souhaitait pas que le commerce fût longtemps interrompu. Peut-être était-il, à sa manière, un humaniste avant la lettre. Peut-être en arriva-t-il un moment à souhaiter seulement se reposer, après des années et des années passées à guerroyer.

Maître Usqawas fit référence en plusieurs occasions à un passage des Mémoires où Grehitehn Pherlek se gaussait des dignitaires du clergé gonilkien de Toulgaï, lors de la narration d'un différend qui les opposa au Kohemghenn Houltraïk. Houltraïk ne croyait évidemment pas au dogme de « l'Essor de Gonilka ». Il ne croyait pas que Gonilka se fût envolé vers les cieux du haut d'une falaise, avec le char sur lequel il était garrotté, en faisant frémir le sol, la terre entière dans son élan pour se résoudre dans le soleil. Il tenait pour hautement probable que la paroi s'effondrant en une ou plusieurs séquences sous lui et sur lui, lors d'un tremblement de terre<sup>18</sup> par exemple, l'eût enseveli avec son équipage. Ce qui aurait eu à ses yeux le mérite d'expliquer raisonnablement sa disparition... Si le mythe relevait un tant soit peu de la réalité.

À l'occasion de la querelle rapportée, Houltraïk aurait menacé la Gonilkiade de déblayer et fouiller les effondrements de l'escarpement sacré, « le Seuil des cieux ». Pherlek ne donnait sur l'emplacement de ce saint lieu aucune précision utile ; et la connaissance s'en était perdue au cours des âges. Ce avant même que la foi gonilkienne ne disparût, et pour très longtemps, du sentiment des hommes. La Gonilkiade, ses dirigeants ayant sans doute œuvré en ce sens, afin de s'éviter, ou d'éviter à leurs successeurs, les nouvelles affres qu'auraient pu provoquer ultérieurement des menaces comparables de la part d'un nouvel Houltraïk.

La correspondante gonilkienne ne lisait pas seulement L'Histoire Dore, Chronologia, mais aussi Sus Au Hiatus. Et elle ne partageait pas, pas du tout, les vues de maître Usqawas. Elle le lui fit savoir par une longue lettre.

Maître Usqawas la décevait cruellement. Ses écrits étaient sacrilèges, inconvenant, contraires à l'Enseignement. Maître Usqawas incarnait les forces d'inertie qui condamnaient l'humanité à végéter dans les ténèbres, à souffrir imperfections et misères diverses. Alors qu'il suffisait de s'ouvrir humblement à la parole de vérité pour que la création prît un sens nouveau, une voie nouvelle, pour qu'erreurs, douleurs, malheurs reculassent et que l'on pût

17 Un dieu doulmien aux compétences guerrières et amoureuses principalement. Après l'épisode du temple de Behelwyr.

18 Houltraïk avait pu assister lors d'un séisme, à la chute de pans entiers d'une haute paroi argileuse dans le lit d'un fleuve. Ce qui lui permit alors de franchir le cours d'eau à gué, en aval immédiat de l'effondrement. Il servait alors le Sedeik de Kahndhioum.

assister à l'avènement d'un monde meilleur, baigné de toute la perfection divine. Le dieu de Gonilka avait le pouvoir de nous libérer dès ici bas des servitudes habituelles de la matière, pour peu que l'on bânit de nos comportements, de nos jugements, tous nos travers, en conformité avec sa leçon de vérité.

« Ô sancta simplicitas ! Les croyants ne raisonnent pas, ils résonnent ! Creux ! », songea Charles-Edward Usqawas, après avoir pris connaissance de la prose de la dame.

L'Histoire Dore organisait à Paris, au Coliseum Centre Culturel, une série de conférences publiques sur le thème « les Indo-Européens, leur langue, leur essor dans le temps et dans l'espace ». Les organisateurs avaient leur lot d'intervenants mais avaient demandé à maître Usqawas de venir faire le point sur ses travaux, qui par leur nouveauté pouvaient accroître l'auditoire, et de bien vouloir ouvrir les débats.

Par la revue, depuis plusieurs numéros, les lecteurs étaient avisés de la tenue et de la teneur des exposés prévus. Dans le dernier avant la conférence on les informa de la présence exceptionnelle du professeur Charles-Edward Usqawas de Gwerlac.

Le baron pourrait à l'occasion de ce voyage à Paris, jouer les rats de bibliothèque, et s'entretenir avec quelques uns des « happy few » ayant une certaine connaissance des travaux de Rodolphe d'Ardancour, des Commentaires, et du Dictionnaire Pratique de Liturgie Gonilkienne.

Accompagné de Xavière et d'Henry, Charles-Edward Usqawas arriva donc dans la capitale plusieurs jours avant son intervention. Il put respecter l'emploi du temps prévu, prendre les contacts qu'il avait souhaités, et s'accorder un peu de répit pour mettre une dernière main à son allocution introductive qui prenait maintenant des allures de véritable discours, dont l'élagage ne s'opéra pas sans hésitations.

Il le lut devant Xavière, et Xavière le lui lut. Des rectifications mineures lui donnèrent son tour définitif.

La salle retenue au Coliseum était relativement vaste mais pas très pleine.

Avant de monter sur l'estrade, l'animateur de L'Histoire Dore, ne s'étant pas encore manifesté, maître Usqawas descendit dans la salle et salua de vieilles connaissances, d'anciens élèves, ou d'anciens confrères. Il aperçut dans la foule des anonymes deux visages qui ne l'étaient pas pour lui. Widrou Kergadec, et Claude Terrart, sans gorilles remarquables pour l'escorter, descendaient une allée côte à côte. Il les rejoignit, et devisa un moment avec eux.

Dans les coulisses il s'entretint avec les doctes spécialistes qui allaient prendre la parole après lui. Il les avait déjà au préalable tous contactés, de visu, ou téléphoniquement. L'heure approchait. On l'annonça. Il entra en scène.

Ce n'était pas un concert de rock, et son arrivée ne déclencha pas une houle d'applaudissement, des cris, et la ruées des groupies, mais tout de même, produits par des dizaines et des dizaines de doigts joints frappant le creux de dizaines de paumes, quelques clap-claps polis et encourageants.

Maître Usqawas remercia L'Histoire Dore de son initiative, les gens présents, public et savants, de leur présence, précisément. Il lut ce qu'il avait préparé, il improvisa aussi.

On l'écoutait religieusement, lorsque des murmures, puis aussitôt des invectives fusèrent du fond de la salle. Auxquels répondirent bientôt les remarques d'indignation du reste de l'auditoire fâché de ce désordre.

Maître Usqawas emporté par son propos et grisé par ses mots, redescendit sur terre, pour demander au micro la cause de ce tumulte et de l'agitation qui gagnait quelques personnes de l'assistance.

« Vous bafouez l'enseignement de Gonilka !

— Vous prétendez que le Protecteur Houltraïk n'était pas habité par la Vrai Foi ! C'est une honte !

— La Providence du dieu de Gonilka sur toi !

— Prends garde, ennemi de la Foi !

— Gonilka !

— Gonilka ! Gonilka ! Gonilka !... »

Les fans d'histoire ancienne étaient habituellement plus calmes. Et les organisateurs, les gens de L'Histoire Dore, n'avaient prévu aucun service d'ordre à proprement parler.

Une voix tonitruante s'éleva soudain.

« Allez-vous bientôt vous taire ! Déplorables vers de terre ! Ou faudra-t-il à coups de latte dans le derrière, vous faire mordre la poussière ! Et votre Gonilka, dessus je fais caca ! Car, celui qui, seul, des rites mérite, c'est le Dagda<sup>19</sup> !

— Poil au doigt !

— Vieux fou sacrilège ! Qu'est-ce que tu racontes ?

— Te dis : ôte-toi de ma vue ! Ou l'on va te botter le cul ! »

Des applaudissements saluèrent Kergadec qui, dressé de toute sa taille faisait face aux exaltés. Henry revenait avec des vigiles du Coliseum. Il fut difficile d'évacuer les gonilkiens, pour la plupart assez imperméables aux arguments des hommes en uniformes. Malgré un garde qui n'osait pas trop la malmener, une vieille femme s'avancait vers l'estrade où se tenait le baron et ostensiblement déchirait certaines pages de différentes publications qu'elle brandissait à bout de bras devant elle.

« Et alors ! Sortez-moi ces sinistres clowns ! »

Henry s'énervait. Le type qui braillait « Gonilka ! Gonilka ! » sans désespérer, accroché au dos d'un fauteuil se tut, et lâcha prise. Les arguments d'Henry : un coup de pied au tibia, un coup de poing à l'estomac ! Entraîné par le col de sa veste le trouble fête se retrouva rapidement dans le hall, au sol, recroquevillé en position fœtale. Henry vint rapidement à bout d'un autre débile qui s'enhardissant, avait suivi la vieille illuminée. Il lui fit promptement faire demi-tour et le conduisit jusqu'aux portes en appliquant au triste drôle le traitement évoqué un peu plus tôt par Widrou Kergadec. Ensuite d'un bras puissant serré autour de la taille de l'ancienne vitupérante, Henry l'évacua aussi respectueusement qu'il fut possible.

Le photographe de service, s'attendant à une journée d'un ennui mortel, osait à peine y croire. L'intervention des gonilkiens fut le principal sujet de conversation pendant les pauses.

<sup>19</sup> Divinité celte : le dieu druide.

Le soir, un journaliste en mal de copie, et que Charles-Edward avait déjà dépanné en lui fournissant la matière d'articles documentés, le cuisinait à propos de ses démêlés avec les membres de la secte.

« Et vous n'avez pas eu de problèmes auparavant avec ces gens là ?

— Non !... Une lectrice m'a adressé un courrier lourd de divers reproches, c'est tout.

— Cette lectrice appartient-elle à la secte de ces dingues ?

— C'est au moins une sympathisante de la secte de Martial Faljas.

— Attendez, je note... Martial... Euh ! Comment ?...

— Faljas. F-A-L-J-A-S.

— Qui est-ce ?

— Ah ! Je ne suis pas celui le connaissant le mieux... Si cela vous intéresse vraiment je pourrais demander à quelqu'un de vous accorder une interview ; un de ses anciens professeurs.

— Eh ! Dites m'en un peu plus !... Cette nouvelle secte... Enfin, nouvelle, je suppose... Quand a-t-elle été fondée ? Par Faljas ? Et combien compte-t-elle de membres ?

— Je n'en sais pas autant que vous semblez le croire sur ces gens-là.

— Allez ! Baron ! Vous m'avez habitué à vous montrer plus coopératif !

— Mon cher, aujourd'hui, j'ai été debout suffisamment longtemps. Nous pourrions discuter de tout cela en dînant ensemble ce soir, assis autour d'une bonne table. Je vous présenterai ma secrétaire. Figurez-vous qu'elle en a bien connu un, de ces gonilkiens. Deux même, pour être précis. Je lui demanderai de bien vouloir vous en parler. Si d'aventure elle ne le voulait pas, par contre, vous serez assez aimable pour ne pas l'ennuyer avec ça.

— Entendu !... Pourquoi ?

— Parce que ! Parce que !

— Bon d'accord. Je n'ennuierai pas la dame. »

Maître Usqawas fixa donc un rendez-vous dans la soirée, dans le hall de son hôtel, en vue du dîner. Le chroniqueur feignit de prendre un air méchant et s'avança de deux pas, désignant le baron de petits coups brefs de son calepin.

« Eh bien ! À plus tard ! Mais vous ne perdez rien pour attendre ! »

L'incident en début de journée avait profondément affecté Xavière. Elle redouta alors qu'il n'arriva quelque chose de fâcheux à maître Usqawas. Elle craignait pour sa sécurité. Heureusement Henry le suivait presque partout. Ce ne serait peut-être plus un luxe dorénavant avec tous ces décérébrés en liberté. Les vigiles avaient laissé partir les fauteurs de trouble, qui s'étaient esquivés sans laisser leur carte de visite, comme de bien entendu. Au lieu de prévenir la police, ils avaient choisi la facilité, la solution la moins dérangeante.

Les Gonilkiens, les Gonilkiens extrémistes étaient-ils nombreux ? Cette brute épaisse de Joël, récemment converti, ne serait sans doute pas le dernier à se croire investi par le dieu de Gonilka, de la mission de forger un homme nouveau.

Ménélas, Darius s'affirmant aryens, fils d'aryens, Eschyle conscient que Grecs et Perses appartenaient à des nations sœurs, la paléontologie linguistique, les études modernes des mythologies comparées, les exposés savants sur les Indo-Européens n'avaient pu la distraire réellement de ces préoccupations.

Dans les vastes vestibules du Coliseum Centre Culturel, elle essayait de rejoindre son patron. Tout à coup, elle reconnut une voix... Cette voix !... Joël ! Qu'est-ce qu'il foutait ici ce salaud ? Dans le couloir, à droite, elle le vit, qui menaçait Charles-Edward Usqawas, et s'approchait de lui !

« Vous ne perdez rien pour attendre !  
— Attention ! C'est Joël ! C'est Joël ! »

Elle se précipita, bouscula violemment l'agresseur, le poussa. Il perdit l'équilibre et s'effondra contre une paroi. Xavière se saisit, près d'une porte, d'un cendrier sur pied, en métal ; elle le leva, le brandit pour frapper. Henry lui retint le bras. Il s'était interposé. Instinctivement campé de biais, face à Xavière, afin d'être en mesure d'esquiver plus facilement un éventuel coup bas.

« Mademoiselle Humbert ! Mademoiselle Humbert !  
— C'est Joël ! C'est lui ! Le baron ?  
— Tout va bien, Xavière. Tout va bien ! Vous faites erreur. Ce monsieur, que vous avez malmené, est une de mes relations que j'invitais à dîner ce soir.  
— Lâchez ce truc, Mademoiselle Humbert, merde !... Voilà. Ça va. Calmez-vous. Tout est O.K. !  
— Vous êtes complètement tarée ! Où vous croyez-vous ? Qu'est-ce qui vous a pris ? Je ne vous connais même pas moi ! »

La victime retrouvait ses esprits, ses forces et son souffle. Henry demanda aux personnes qui s'attroupaient de se disperser. Tout allait bien, une méprise, pas de blessé !

« Je vous présente ma secrétaire, Xavière Humbert. Xavière, monsieur Armand Carlame, journaliste... Hum ! Ça va ? Pas trop secoué ? Xavière vous a pris pour... quelqu'un d'autre.  
— J'espère que c'est vrai, et que ce n'est pas après moi qu'elle en a ! Bon sang !... J'aimerais bien m'asseoir un moment. Je crois que je suis bon pour une foutue bosse sur le côté du crâne. Et quelques bleus. Ah ! Putain !... Pardon !  
— En arrivant... J'ai cru reconnaître votre voix... Je veux dire, celle de... Et, en vous voyant... Enfin, d'où j'étais, je vous ai pris pour lui... Après ce qui s'est passé aujourd'hui, les menaces des Gonilkiens... tout ça. Il est gonilkien... Et voilà ! Je vous demande de m'excuser. Si...  
— Ça va ! Ça va ! Mademoiselle ! Ça va ! Mais je suis douillet, il faut croire. Ça commence à aller mieux... On se retrouve quand même tout à l'heure pour dîner, comme il était convenu ?... Et Mademoiselle pourra se joindre à nous ! Comment lui en vouloir longtemps ? Veuillez simplement à ne lui laisser aucune arme à portée de main. Une nouvelle méprise pourrait bien m'être fatale. »

Au cours du dîner auquel maître Usqawas les avait également conviés, Claude Terrart et Widrou Kergadec se montrèrent réservés se contentant la plupart du temps d'échanger entre eux sourires et longs regards appuyés.

Xavière, ne pouvant faire moins après l'incident dont Armand Carlame avait fait les frais, dit tout ce qu'elle savait de la gent gonilkienne. À la fin du repas, le journaliste estimait avoir

matière suffisante pour un article. Lui aussi avait pris plusieurs photographies. Certaines seraient sûrement exploitables. Il était satisfait.

Ils s'étaient séparés assez tard. Henry salua le baron dans le corridor et pénétra dans sa chambre. Xavière et maître Usqawas s'arrêtèrent devant la chambre de celui-ci.

« J'aurais dû vous remercier. Je n'y songe que maintenant ! Vous m'avez cru en danger, et vous êtes intervenue... En prenant des risques pour vous-même, sans hésitation... À en juger par la teinte violacée de son front, Carlame n'en est pas encore remis...

— Monsieur, je ne voudrais pas qu'il vous arrive malheur. Et si je peux l'éviter... Sans vous... »

De la main, il lui serra affectueusement le bras.

« Je ne sais comment vous le dire... Merci !... Merci ! Bonne nuit Xavière. »

Et, ils se firent la bise. Une seconde fois. Comme sur le perron, en Touraine. Ils se regardèrent. Charles-Edward sentit sa respiration s'alourdir. Les lèvres entrouvertes, Xavière inspira deux ou trois fois. Ils se rapprochèrent. Ils s'enlacèrent, se baisèrent à pleines bouches. Ils reprenaient leurs souffles, haletant, se serrant fort l'un l'autre, et recommençaient leur baiser, debout dans ce lointain couloir d'hôtel.

« Xavière ! Comment pourrais-je maintenant passer cette nuit, seul, dans ma chambre ? »

Elle se blottit contre lui. Il l'entraîna à l'intérieur.

À La Manserie, leurs premières étreintes furent angoissées. Mais ils ne craignaient pas plus d'être surpris qu'à Paris. Charles-Edward se souvenait de la visite surprise, sans conséquence, Xavière n'était pas encore sa maîtresse, que Lorena lui avait rendue à Lyon.

Xavière aimait Charles-Edward. Xavière aimait l'amour.

Dans les moments d'intimité les plus privilégiés, Charles-Edward pouvait douter parfois, surtout depuis la venue de Wilfried, que Lorena s'intéressât vraiment à ce qui s'y passait, jusqu'à se montrer souvent un peu sèche dans les rapports. La fatigue, l'énerverment. Le gosse. Son fils ! Leur fils !

Avec Xavière, le doute n'était pas permis. Elle aimait cela ! Elle donnait beaucoup. Elle se donnait, passionnément, à son amant. Et elle aimait recevoir. Avec force, longuement et de toutes les façons.

Xavière était heureuse. Constamment. Heureuse comme jamais elle ne l'avait été. Plus heureuse, lui semblait-il, que dans les rares instants de bonheur de l'enfance, pris inconsciemment, et impossible à savourer réellement, par manque d'expérience, de recul.

Enfin ! Enfin ! On l'estimait, on l'aimait, on la satisfaisait ! Peu lui importait que Charles-Edward fût l'époux de Lorena Vanghiou, que celle-ci ait eu un fils de lui. Elle souhaitait même que le statu quo perdurât, que cette situation lui ayant permis d'accéder à cet état de contentement dans lequel elle vivait maintenant, ne fut altérée en rien. Peu lui importait que Charles-Edward l'aimât peut-être moins qu'elle ne l'aimait, elle, ou différemment. Qu'il l'aimât

bien seulement lui eût suffi. Elle vivait dans le plaisir, dans la joie. Elle vivait pleinement. Et c'était bien ; c'était bon ! Tellement, qu'elle en pleurait de temps en temps, de bonheur.

De leurs ébats les travaux de maître Usqawas se trouvaient certains jours singulièrement ralentis. Et le thé de l'après-midi avec ses petits gâteaux, particulièrement bien venu pour reprendre des forces.

« Xavière, nous pourrions nous tutoyer, maintenant... Ou bien est-ce toujours trop tôt ? Quand nous sommes seuls tous les deux, cela ne pose aucun problème.

— Par mégarde, nous pourrions nous dire « tu » devant madame Lorena ; ce serait embarrassant pour elle, pour nous... Ou devant Frankie, ou Henry... Comme ça c'est plus excitant quand tu me... Quand vous me tutoyez dans certaines circonstances... en me donnant des ordres, Maître Usqawas : « écarte-toi les fesses, et tends-les vers moi », par exemple...

— ... Venez donc dans mon bureau, Xavière !... Et hâte-toi, que vite je te tâte, te montre mon vit, et te monte ! »

Charles-Edward en vint à faire découvrir à Xavière une pièce du sous-sol qu'il avait fait aménager, voici longtemps déjà, en vue de ces jeux avec Anne-Laure. Lorena refusa toujours, après l'avoir découverte, de simplement y pénétrer une seconde fois.

« Maître Usqawas, vous pouvez faire de moi ce que vous voulez ! Ce que vous voulez ! Je suis à toi, Charly ! À toi ! »

Le lendemain elle proposa de faire le ménage dans la « salle de tortures », et revêtit pour la circonstance une tenue de soubrette de sa confection tout à fait affriolante. Ce qui lui valut maintes interruptions dans le cours de son nettoyage.

Maître Usqawas ne se distraitait pas seulement. Il travaillait aussi. Xavière découvrait, au fur et à mesure qu'il progressait, la vie du prince Houltraïk Ouarkyhn, celle de Grehitehn Pherlek. Des vies riches en événements, en bouleversements, dans une époque elle même fort dense. Houltraïk Ouarkyhn, on pouvait le croire, n'avait jamais eu le temps de s'ennuyer.

L'épisode du temple de Behelwyr fit souvent rêver Xavière. Cet homme, ce chef, ce grand seigneur, ce guerrier bardé de fer, voire éclaboussé de sang, qui pénétra au plus profond du sanctuaire ! Subjuguée par son apparition, cette prêtresse en prière, droguée, en transe, se méprenant et voyant en lui, celui qu'elle appelait au secours de son peuple, le dieu Krehndrilk ! Et à qui elle s'offrit. Et lui, qui sans plus de cérémonie, la prit, là, devant la statue de la déesse. En écrasant les seins de la prêtresse nue, contre son poitrail d'acier, dans le Saint des Saints ! Houltraïk Krehndrilk Ouarkyhn, l'ennemi. Qui après s'être arrogé le commandement des troupes de Toulgaï, après avoir investi Behelwyr, venait de forcer la place.

Lorena appela depuis Rosny. Elle ne rentrerait pas de Paris de tout le week-end. Et peut-être pas avant la fin de la semaine suivante. Wilfried était malade, et avait été très malade et hospitalisé quatre jours. Mais le nourrisson se retrouvait auprès d'elle à l'appartement des C.C.E.A.

« Forcément ! À le trimbaler partout, dans les courants d'air ! Tu aurais pu me prévenir plus tôt ! Je serais venu !

— Et qu'est-ce que tu aurais pu y faire ? Enfin !

— C'est mon fils, non ! Autant que le tien ! J'avais le droit de savoir, il me semble !

— Pour le souci que tu t'en fais habituellement...

— Bon ! Ce n'est pas si grave... Et s'il va mieux... Tu me rappelleras pour me tenir informé... ou si tu as besoin de me parler...

— Oui. Oui. Je t'embrasse...

— Moi aussi !...

— Allez. Au revoir.

— Au revoir. »

Dans le combiné, Charles-Edward entendait Wilfried pleurer. Elle raccrocha. Il raccrocha. Il raconta les malheurs de Wilfried à Xavière.

« Tu... Euh ! Vous allez donc monter sur Paris pour les voir ?

— Non. J'y ai pensé... Puis non. Ma visite ne semble pas indispensable. J'ai décidé de passer le week-end à Ferlieu. Et vous, qu'avez-vous prévu ?

— Rien de spécial. Rien du tout. Si vous le vouliez... J'aimerais bien rester avec vous...

— Après tout... Je vous emmène ! Oui, venez ! Viensavec moi !

— À Ferlieu ? Qu'en penseront les concierges ? Lorena en viendra à le savoir...

— Nous pouvons faire des heures supplémentaires. Il y a toujours du travail en retard... N'est-ce pas ?

— Quand même ! Si elle l'apprend, et elle l'apprendra... Ta femme en sera malheureuse. Il ne faudrait pas que cela se sache... Vous pourriez m'y emmener... Dans le coffre... de votre voiture... Vous pourriez m'y attacher, les mains dans le dos... bâillonnée... nue. »

Tout ce sang à pulser ! Il avait fort à faire et s'affolait, le cœur de Charles-Edward.

« C'est dangereux. En cas d'accident... Le coffre est très exposé aux chocs. Et en cas de contrôle de la douane ou de la police...

— Les contrôles sont rarissimes. Les coffres de vos autos sont relativement profonds... Et en me plaçant vers l'avant... Vous n'avez jamais eu d'accident grave...

— Henry conduit la plupart du temps...

— Euh ! Vous trouvez que c'est trop compliqué... Il ne faudrait pas que je laisse ma voiture ici, évidemment...

— Vendredi matin, tu égares tes clefs, soi-disant. Tu appelles ici, pour informer de ton retard. Je décide de passer te chercher, ou j'envoie Henry. Non, j'irai ! Seul. Le soir je te reconduis chez toi. Soi-disant... Ah ! Il faut qu'on te voie sortir d'ici dans la voiture...

— Le matin, devons-nous être sage avant le travail ?

— Pas nécessairement.

— Je vous accueillerai dans une tenue qui vous est chère. Le soir, je peux monter dans le coffre, dans le garage, à l'abri des regards. Quoique...

— Oui. Vous pouvez soi-disant reprendre le bus le soir. Lundi, j'effacerai les bandes des caméras de surveillance. On ne pourra pas se rendre compte que vous n'êtes pas partie à pied. En ce qui concerne le trajet, en cas de contrôle policier, je t'attacherai avec des bracelets de



cuir peu serrés, permettant de te libérer aisément. Tu pourras te couvrir et dire que c'est un jeu. Quant à l'ancien jardinier qui occupe le pavillon à l'extérieur du parc, ici, à La Manserie, près de l'entrée principale, il n'a pas toujours l'œil collé à la vitre...

— Vous savez, Maître, j'apprends par cœur, depuis un certain temps, des textes de Ramqou. Je pourrai vous les réciter, ce week-end... Et vous pourriez me corriger, si je me trompe en les récitant... Le dernier que j'ai appris, c'est « l'adoration de Behelwyr ».

— Si tu fais des erreurs, tu auras donc droit à une sévère correction. De toute façon, tu recevras une bonne leçon, Xavière ! »

Il la serra contre lui. Puis lui prenant le cou d'une main, de l'autre lui maintenant la nuque, il la baisa goulûment sur la bouche. Il lui prit la main et la porta à ses lèvres. Elle en était toute pantelante. Charles-Edward était si tendre ; et si rude, si dur quand il le fallait. Sans jamais être méchant. Il était aimable, et elle l'aimait.

Nue, elle tremblait tellement, dans le garage, avant de se glisser dans le coffre, que Charles-Edward s'inquiéta. Elle refusa de renoncer. Il avait amené des couvertures moelleuses qu'il disposa sur le fond de la Lincoln, par-dessus la moquette.

« Ça va ?... Bon ! C'est parti... Pauvre andouille !

— Oui, Maître Usqawas ! Oui, Maître ! Allez-y. Je suis votre pute, votre esclave, votre chienne, votre chose ! »

Après une bise sur le front, il fit un nœud à un foulard, le lui bourra entre les dents et le lui noua sur la nuque. Il lui lia les mains dans le dos avec des bracelets, sans en serrer un complètement, comme prévu, lui passa au cou un collier avec une laisse, à la taille une ceinture dotée d'une courroie munie de deux godemichets de formats différents qui l'emplirent toute, après qu'il l'eût préparée et lubrifiée de ses doigts.

En tirant sur la laisse, il l'entraîna derrière lui. Elle chancelait sur les hauts talons de ses escarpins. Il l'éloignait de la voiture. Il la fit entrer dans un petit cabinet de toilette.

« Mets-toi là ! Penche-toi en avant, écarte bien les jambes, que je puisse tout voir de ton intimité, salope ! Que rien n'en demeure caché ! »

Il se lava les mains. Elle craignait de plus en plus qu'Henry, ou Frankie, ne survînt. Elle souhaitait ardemment être enfermée dans le véhicule.

Elle était chancelante. Il l'aida à s'installer dans l'auto sans se blesser. Il flatta ses formes, la palpa, la regarda un instant. Il lui caressa la tempe et les cheveux, et claqua le couvercle de la malle.

Xavière se retrouva dans l'obscurité. Elle s'attendait à être plus secouée pendant le trajet qui lui sembla très long. Elle aurait voulu changer de côté, mais un mouvement difficile lui fit craindre une crampe. Un de ses seins s'écrasait sur la couverture. L'autre pesait contre le premier. Elle se contorsionnait. À demi sur le dos, elle sentait ses poignets s'ankyloser sous son échine, son bras repousser ses côtes. Elle ne pouvait allonger les jambes. Ses cuisses dans ses mouvements frottaient l'une contre l'autre. Elle sentait les couvertures dont la laine à la fois douce et rêche lui irritait un peu la peau. Elle sentait bouger en elle ce qui forçait ses intimités. Elle sentait ses chairs, ses sphincters palpiter sur ce qui les écartait. Elle frissonnait

sous la douce et diffuse douleur irradiant tout son être. Tout son corps lui était d'une vive conscience, étourdissante.

Un coup de frein plus brusque lui fit heurter légèrement le dossier de la banquette. La voiture effectuait une marche arrière. Anxieuse, Xavière était en sueur. Combien de temps avaient-ils roulé ? Étaient-ils à Ferlieu ? Le moteur fut coupé. Une portière claqua. Elle entendit des pas s'éloigner. Ses oreilles bourdonnaient. Elle n'entendait plus rien. Où était-elle ? Où se trouvaient-ils ? Elle redoutait de se trouver dans un de ces campements de chantier et d'être livrée à une meute de travailleurs immigrés en rut. Elle ne chercha pas à se libérer. Elle attendit, angoissée, la bouche sèche.

Charles-Edward avait fait un tour dans le parc, et dans la demeure. Aucun intrus n'étant à signaler, il ouvrit le coffre. Xavière ferma les yeux, éblouie malgré le peu de lumière de l'heure crépusculaire. Peut-être un peu déçue, elle fut néanmoins soulagée de voir le baron seul, et de reconnaître Ferlieu.

Elle tituba sur ses souliers et Charles-Edward dut la maintenir fermement par le bras. Ils pénétrèrent dans Ferlieu. Il la conduisit jusqu'à la grande cuisine. Il lui ordonna de se mettre à genoux sur la grande table, en écartant bien les jambes.

Xavière était agitée de spasmes, et courbait le dos. Elle serrait les fesses, et avait tendance à fermer les jambes. Charles-Edward, de petites claques à l'intérieur des cuisses, les lui fit rouvrir. Xavière geignait. Il défit le foulard qui la muselait. Et resserra le bracelet à ses poignets.

« Maître Usqawas ! Maître ! Il faudrait que... Que je me soulage. C'est urgent, Maître !  
— ...Voilà ! Fais ! »

Xavière était subitement cramoisie. Charles-Edward avait saisi une bassine dans un placard et l'avait posée sur la table.

« Je te nettoierai ! Fais ! »

Il crut qu'elle allait s'évanouir. Pour l'empêcher de tomber, il se rapprocha vivement. Le martinet toujours à la main. Elle se recula, sans se relever, se mit sur ses pieds, s'accroupit au-dessus de la cuvette.

« Oui, Maître !... Vous... Vous m'aimerez toujours... Vous m'aimerez toujours bien... après ?  
— Fais ! »

Il fallut patienter un peu. Elle avait fermé les yeux. Malgré son envie, son besoin, elle dut faire effort. Cela vint brusquement. Elle émit également des gaz abondants, et urina en un long trait odorant et éclaboussant. Elle penchait la tête et pleurait.

« Ne bouge pas ! Reste comme ça ! »

Tremblante, elle fléchissait sur ses mollets, et ses cuisses portant sur le rebord de la bassine manquèrent la renverser. Il éloigna le récipient et s'occupa de l'essuyer. Il l'aida à descendre. Il la prit contre lui, à l'étouffer. Il lui délia les bras.

« C'est bien, Xavière ! C'est bien. Merci ! Encore un petit effort.  
— Je serai obéissante, Maître. Je vous écoute. »

Elle reniflait encore. Il la tenait en laisse.

« Nettoie la table ! Mieux qu'ça, connasse !... Prends ça ! Et va le vider aux chiottes ! Allez, putain ! Magne-toi le cul, et n'en fouts pas partout ! »

Ils prirent une douche. Xavière étaient très tendue. Charles-Edward lui proposa de prendre un bain pour se relaxer. Il resta avec elle dans la salle d'eau. Il la regardait. Il la sécha, la massant longuement.

Ils dînèrent simplement, les yeux dans les yeux, de plats surgelés préparé au four à micro-ondes.

Au coucher, il lui fit l'amour normalement. Tendrement. Dans un grand lit à baldaquin, qu'ils partagèrent ensuite pour dormir gentiment ensemble.

De façon ténue, au travers des contrevents et des rideaux, la lumière du jour parvenait à pénétrer dans la chambre. Xavière se réveilla. Scrutant la douce pénombre, elle vit que Charles-Edward la dévisageait. Leurs mains se cherchèrent. Il déposa des bises sur ses paumes, ses doigts, son front, ses paupières. Et Xavière avaient des larmes aux coins des yeux.

« En ai-je trop fait, hier au soir ? Es-tu malheureuse ?

— Oh ! Non ! Non ! Je suis bien avec toi ! Je suis heureuse, c'est pour ça. Heureuse ! Plus que je ne l'ai jamais été... Dis-moi... Tu ne me méprises pas... parce que j'ai accepté de... ? Hein ?

— Au contraire. Je t'admire pour... le courage... oui ! le courage que tu as manifesté... Et je te remercie de ta confiance à mon égard... Xavière, tu me plais. Beaucoup ! Enfin... Je... Je crois que... En ce moment, je t'aime... Xavière... Je t'aime !

— Moi aussi ! Moi aussi ! Je t'aime ! Mon amour, comme je t'aime ! »

Les appels téléphoniques de La Manserie étant redirigés sur Ferlieu, maître Usqawas reçut dans la journée quelques communications du Belvédère. Il appela Lorena à Rosny afin d'obtenir des nouvelles sur l'état de santé de son fils. Il retravailla le prologue de son dernier ouvrage, son premier à devoir être publié concernant l'ère kandienne. Xavière relut la précédente mouture qu'elle trouvait un tantinet confuse, et ardue, puis la nouvelle ; et elle prenait des notes, les remarques qu'elle ferait, les éclaircissements qu'elle demanderait.

Installés dans un confortable canapé ils écoutèrent des airs musicaux, des morceaux choisis, composés à la Renaissance et à l'âge baroque. Elle appuyait sa tête sur l'épaule de son amant, posait une main sur sa cuisse. Il lui caressait la tête, les épaules, la poitrine, la taille ou les hanches, et de temps en temps lui volait un petit baiser, avant qu'elle ne lui en volât un à son tour.

Le samedi s'écoula tranquillement, sereinement, jusqu'à ce que Charles-Edward, après la toilette du soir subtilisât la diaphane chemise de nuit de Xavière, et l'obligeât, sans qu'elle s'en fit trop prier, à s'élaner derrière lui dans les couloirs, dans le plus simple appareil, pour la récupérer enfin dans la chambre, où elle put être enfilée commodément.

Le dimanche ils se levèrent fort tard. En début d'après-midi Charles-Edward souhaita accomplir une promenade dans le parc et incita Xavière à le suivre.

« On pourrait me voir.

— Oh ! Ce n'est pas évident. Et quand bien même, après tout ! Je n'ai pas honte de toi. Au contraire. Et je pense te reconduire en ville assise à côté de moi dans l'habitacle de la Lincoln, et pas dans la malle arrière.

— Ce n'est pas très raisonnable. Ton épouse va l'apprendre, et...

— Elle le savait avant que cela se produise. Nous n'y aurions pas pensé, qu'elle nous y aurait contraints. Elle savait que ça arriverait un jour, avant que nous le sachions nous-mêmes, la perspicace et infaillible Lorena.

— Ne soit pas si sévère.

— Pardon, j'exagère. Mais je ne pense pas être trop méchant ou sévère à son égard... Peut-être n'aurais-je pas dû l'épouser ; sûrement, oui. Elle a obtenu tout ce qu'elle souhaitait de nous. De mon père, de moi. Tout ! Et un fils. Enfin ! Depuis le temps qu'elle voulait un enfant. Eh bien ! elle l'a. Tous ses desiderata les plus chers sont satisfaits. Une vie plus qu'aisée. La considération sociale. Je lui ai confirmé, et donné de grands pouvoirs dans nos différentes activités... Qu'ai-je obtenu d'elle, vraiment ? ... J'ai pu béer d'admiration devant sa plastique superbe... Je lui ai fait l'amour, je m'en rends compte maintenant, tandis qu'elle ne me le faisait que rarement. Ne pense pas trop à elle ! Carpe diem ! Pense à toi ! Pense à moi aussi un peu, si tu le veux bien. Vis ! Sois heureuse et libre. Autant que possible soyons heureux mon petit amour. Sortons, au grand air, et marchons sous les cieux clairs ! »

Ils flânèrent longtemps. Ils se tenaient par la main, se pressaient de temps en temps les doigts plus fort, et échangeaient de longs regards.

« Ses buttes sont curieuses ; celle que nous avons dépassée tout à l'heure, et celle-ci que nous contournons actuellement. Si je les voyais en photos dans Chronologia avec une légende appropriée en dessous, je croirais volontiers que ce sont là deux tumulus.

— Il s'agit effectivement de deux sépultures... J'avais envisagé de les fouiller moi-même quand j'étais jeune. Mon père s'y était opposé alors. « Apprécierais-tu que l'on bouleverse ta tombe, que l'on tripatouille les restes de ta personne, tes os, ceux de ta femme, et tes armes, tes bijoux ? Laisse-les reposer ! Laisse chacun de ces grands anciens en paix dans son sidh ! Aie pour ceux qui gisent là-dessous, quand tu viens ici plus de respect, et une pensée émue ! Et ils continueront à vivre ! Sous leurs tertres funéraires ils seront toujours vivants ! Et tu n'iras pas les importuner. » Xavière arrêtons-nous un instant, si tu veux. »

Ils firent face au tumulus le plus proche. Charles-Edward avait le bras autour des épaules de Xavière, et elle un bras autour de sa taille à lui.

Plus tard ils quittèrent les ombres et les lumières du parc et regagnèrent le logis.

« Dis Charly, d'où proviennent donc les armes, les équipements, la cotte de mailles dans la vitrine près de ta chambre, à l'angle du couloir ? Tout ça est dans un état de conservation exceptionnel, autant que je puisse en juger.

— En bon état ! Et pour cause ! C'est moi qui aie fait réaliser ses choses voilà... un certain temps déjà. Mon père organisait des bals masqués de temps en temps. Le haubert est en acier

inoxydable, confectionné par une entreprise qui fabrique entre autres habituellement des gants de mailles métalliques, des protections pour les métiers de coupe, les bouchers par exemple. Le contenu de l'autre vitrine, à l'autre extrémité du corridor, a été fabriqué en même temps, mais les plaquettes de la broigne sont en bronze... Des caprices coûteux d'un gosse de riche. Deux de mes fantaisies, quoi !

— Tu devais être impressionnant, équipé de pied en cap !

— Eh ! Eh !... Au fait Xavière, tu m'avais dit avoir appris des textes de Ramqou. Te souviens-tu bien de « l'Orante exaltée », cette « Adoration de Behelwyr » dont tu m'as parlé ?

— Oui. Veux-tu que je te la récite maintenant ?

— Non ! Attends !... Nous allons rejouer l'épisode du temple de Behelwyr !... Dans la chapelle. D'accord ? »

Évidemment, elle était d'accord. Elle allait être une prêtresse des temps anciens se donnant au vaillant Houlraïk Ouarkyhn, être violée par Houlraïk Ouarkyhn de Qlemdasch. Il allait être Houlraïk Ouarkyhn de la lignée des Kohemghennides, prince de Qlemdasch, duc de Kahndioum, généralissime des armées du Sedeik de Toulgaï.

En fin d'après-midi ils avaient mené à bien les indispensables préparatifs de la séance devant se dérouler à la chapelle. Xavière tailla quelques draps. Charles-Edward ramassa toutes les bougies qu'il put trouver. Dans un salon, il préleva un long et épais tapis qu'il enroula, traîna jusqu'à la chapelle, déroula devant l'autel. Ils dînèrent ensuite dans un silence recueilli. Ils se concentrèrent une heure durant environ en vue de la célébration qui allait suivre, assis l'un contre l'autre, se tenant la main, et se chuchotant parfois quelques mots.

Le portail à double battant de la chapelle avait été déverrouillé. Il donnait dans la cour intérieure du château éclairée par plusieurs flambeaux. Le long haubert alourdissant sa démarche cliquetante, le baron Charles-Edward en hardi prince Houlraïk, casqué, bardé de cuir et d'acier, poignard, dague, épée aux côtés, l'ouvrit d'un violent coup de brodequin ferré. Les gonds crièrent. Les battants, à la volée, cognèrent la muraille. Il laissa un instant l'écho de son intrusion mourir sous la voûte millénaire masquée par les ténèbres et la grise poudre des âges qui l'imprégnait. Il distinguait, dans la clarté tremblante diffusée par les nappes de bougies brûlant au sol près des murailles, une fantomatique et haute forme blanche, triangulaire, dressée sur l'autel de pierre.

Xavière, prêtresse du temple doulmien de l'antique Behelwyr, abaissa et replia les bras autour de son buste, s'enveloppant de son grand voile blanc. Elle se tourna lentement vers l'envahisseur qui troublait la paix du sanctuaire, vers le brutal profanateur. Houlraïk Ouarkyhn s'avança, ses lourdes semelles cloutées battant les dalles. Avec grâce la prêtresse sauta au sol, éleva et ouvrit les bras, écartant son manteau immaculé, qu'elle laissa choir derrière elle, et mit un genou en terre, puis les deux, se prosterna. Elle portait une coiffure en queue de cheval, un peu en arrière, au sommet du crâne, dégageant bien sa nuque blanche, son cou blanc, ses épaules blanches, qui paraissaient ainsi plus délicats, plus fragiles encore. Le puissant prince Ouarkyhn s'approchait. Les seins fermes, aux aréoles serrées et dardées dans l'air froid et piquant, saturé d'encens, la prêtresse se redressait, entrebâillant les bras et les tendant vers le divin guerrier qui s'avançait sur elle.

« Redoutable Krehndriik !

Enfin m'est-il donné de voir Ta Face Terrible et Magnifique !

Mes supplications n'ont pas été vaines, sois en remerciée ôDurehtir !  
 Krehndrilk, Sauveur du peuple !  
 Toi le Fils, Toi le Frère, Toi l'Amant, Toi le Père, Toi l'Ami, le Consolateur,  
 Toi le Soutien dans l'adversité, Toi le Protecteur,  
 Le Pourfendeur des méchants et des fourbes !  
 Toi le Guerrier Indomptable !  
 Te voici accouru de par-delà les abîmes et les cieux immenses !  
 Te voici Secourable, franchissant ténèbres et clartés,  
 Désolations et grâces, montagnes et vallées !  
 Te voici Réconfort de notre clergé en doute, de nos princes apeurés,  
 De nos généraux vaincus, de nos soldats en déroute,  
 De nos artisans, de nos commerçants, de nos paysans ruinés,  
 De nos femmes humiliées, de nos petits enfants en larmes.  
 Te voici, Vengeur !  
 Pour tes prêtres, comme des bêtes nuisibles, pourchassés et massacrés !  
 Pour Tes filles sacrées, filles de Durehtir, Tes épouses aimantes,  
 Battues, torturées, livrées aux chiens, brûlées !  
 Pour les temples de Ta mère, Ton Épouse Divine, pour Tes temples souillés ou détruits !  
 Pour les images de Ta Mère, pour Tes images souillées et détruites !  
 Pour Ton peuple détourné de la foi !  
 Pour les richesses volées !  
 Pour les présents profitables perdus !  
 Pour les rançons, pour les impôts extorqués !  
 Te voici Seigneur de la guerre !  
 Vengeur Inflexible et Farouche !  
 Taureau puissant !  
 Krehndrilk au Front étincelant !  
 Au large Poitrail !  
 Aux Cuisses musculeuses !  
 Et brandissant Ton Bras infatigable !  
 Ta servante reconnaissante se prosterne devant Toi !  
 Elle exulte de joie !  
 Elle s'exalte en Ta Présence !  
 Elle T'appartient ! »<sup>20</sup>

---

20 Ramqou. Alvéole H. Texte LXXII (1-36). Traduction de Ch.-Ed. Usqawas.

## CHAPITRE XI

Sa nièce, peu disposée, semblait-il, à refaire sa vie, s'occupait toujours de lui. Gwenolé Yvomarc'h avait beaucoup vieilli ces dernières années. Et toujours entre de longues, de plus en plus longues phases d'abattement et de grande fatigue, un entrain véhément lui permettait quelques activités, menées alors avec fébrilité. Mais de nouveaux problèmes, une nouvelle attaque, l'assagirent durablement, le clouant encore une fois sur un lit d'hôpital, puis dans le sien. Il se réhabitua à ses pantoufles.

Accompagné de sa secrétaire, maître Usqawas lui rendit visite. À l'évidence, entre le professeur et sa nièce ne régnait pas une entente des plus cordiale. Mais les propos qu'elle tint en diverses occasions au baron ou à Xavière ne paraissaient pas être révélateurs, outre mesure, de rapports excessivement conflictuels avec son oncle. La nièce n'était cependant pas tendre à l'égard du vieil homme. S'ils vivaient assurément dans une certaine mésintelligence, leurs existences respectives n'en étaient a priori pas trop affectées. Quoique...

« Il ne se complaît plus que dans ses vieux bouquins, qu'il s'épuise à compiler ; ou bien il s'énervé sur les relevés de son compte en banque ! Enfin ! Il faut bien dépenser pour vivre ! Il n'est plus préoccupé que par l'argent et par la mort dirait-on ! »

La nièce s'esquiva assez rapidement, arguant que la présence des visiteurs lui permettait de s'absenter deux ou trois heures pour faire des achats, le professeur se trouvant là entre de bonnes mains.

« Ouf ! Bon débarras ! », souffla Gwenolé Yvomarc'h après qu'elle eût tourné les talons.

On discuta des ouvrages déjà publiés par maître Usqawas et concernant les documents de Ramqou, sur le prochain à paraître, le plus important, à propos des mémoires de Grehitehn Pherlek.

Le baron, qui se déchargeait presque totalement de ses affaires sur son épouse, et en partie sur Xavière qui avait la haute main sur le courrier et devait avant de le communiquer à Lorena attirer le cas échéant l'attention sur ce qui lui paraissait particulièrement important, ou singulier, avait travaillé sans relâche pour mener à bien son œuvre pionnière. Une œuvre qui en appellerait d'autres, et d'autres auteurs, quand les textes originaux seraient enfin divulgués.

Le professeur Yvomarc'h, courtoisement demanda des nouvelles du fils du baron. L'enfant grandissait. Il parlait et parvenait déjà à articuler certains mots assez complexes avec un plaisir manifeste. Bref, à défaut d'être la première merveille du monde, il en était au moins la huitième. C'était un joli petit garçon qui ressemblait beaucoup à son père, s'extasiait Xavière.

Celle-ci ayant dû s'esquiver un instant pour... se refaire une beauté, après un temps de silence Gwenolé Yvomarc'h, en chuchotant, sur le ton de la confidence, s'adressa au baron.

« Vous ne pouvez pas savoir comme les femmes, enfin... ma femme... une femme... ça me manque. Même ma nièce, elle n'est pas si terrible, pas très faisante, pas aimable en vérité, et bien... il m'arrive de rêver, de penser que je la... Elle n'a pas de qualité remarquable, peu ou pas d'appas, aucun charme, et elle est de ma famille, si l'on veut... Et pourtant... Vous voyez ce que je veux dire ?

— Oh ! Que oui ! Vous fantasmez. Ce n'est pas déplaisant en général.

— À condition d'avoir espoir de... d'au moins le faire, même normalement avec une épouse légitime ou une maîtresse... Ça soulage, et permet de supporter le reste.

— Hum !

— Mais moi ! Pas d'espoir ! Et quand je vois votre secrétaire... Elle embellit ! Elle paraît plus mûre, plus élégante... plus... plus femme, que dans les souvenirs que j'avais d'elle. Elle a vraiment l'air gentille en plus. Et si jolie, et bien faite. Si elle me le demandait... Tenez, j'accepterais d'en mourir ! Mourir d'amour ! Mourir heureux... Mais je crains qu'elle ne me le demande pas... Vous ne me croyez pas ? Je vous assure que je ne m'amuse pas tous les jours ! Ratiocinations de vieux débile emmerdeur pensez-vous ! Non ! Non. Je vous jure bien, que si je pouvais « passer » de la sorte... merveilleusement !... Ce serait plus beau que mourir pour une mauvaise nouvelle, un escalier devenu trop haut... Ou pour rien, comme ça ! Au moins là !... Ne serait-ce que pour la beauté du geste ! Enfin c'est une façon de parler. Parce que le geste, en ce qui la concerne serait sans doute fort beau. Mais moi... En tout cas inutile de trop gamberger là-dessus... Faut pas rêver. Ah ! La voilà bientôt de retour parmi nous, la sublime créature...

— Pour un grand malade vous ne manquez pas de souffle, mon cher Gwenolé. Excusez-moi un instant. J'ai quelques mots à échanger avec mademoiselle Humbert. »

Le baron répéta, en substance, ce que le professeur Yvomarc'h lui avait confié. Xavière déglutit, s'imaginant déjà ce que son amant allait lui suggérer, et redoutant d'accepter, s'étonnant elle-même de ne pas s'offusquer d'une semblable proposition.

« Mais si sa nièce revenait plus tôt que prévu ?

— Nous fermerons la pièce à clef.

— Peut-être plaisantait-il ? Cela te ferait plaisir, de me voir...

— J'y pense, et cela m'excite effroyablement ! Te voir là, avec lui... Un tel contraste entre vous deux...

— Tu risques d'être déçu, par moi, par lui... Et s'il... décédait, justement... pendant que...

— Ménage-le si tu veux. Contente-toi de t'exhiber et de le masturber. Et tous ses songes seront pour toi jusqu'à la fin de ses jours. Fais-moi ce plaisir. Fais-lui ce plaisir ! S'il te plaît. »

Ils se tenaient tous les deux à l'autre extrémité du vaste salon, dans la vieille demeure bretonne parfumée de la cire d'abeille dont les meubles étaient lustrés, imprégnés. Il lui baisa la main. Il tourna la clef dans la serrure. Il s'assit après avoir esquissé un geste rassurant à l'adresse de Gwenolé. Et Xavière commença de se dévêtir. Un long strip-tease langoureux. Gwenolé Yvomarc'h ne disait rien, ne bougeait pas. Perchée sur des escarpins à hauts talons effilés, vêtue seulement de son chignon, de son porte-jarretelles et de ses bas, Xavière s'approcha du professeur à pas lents et chaloupés.



« Professeur, je dois vous présenter mes hommages. Cette porte donne-t-elle sur votre chambre, et votre chambre communique-t-elle avec un cabinet de toilette ?

— Euh ! Oui, Mademoiselle... »

Elle était belle comme une déesse païenne. Et cette aimable Vénus, en se penchant le gratifia d'un baiser sur le front. Enfoncé dans son canapé Gwenolé Yvomarc'h eut la vision de monts et de merveilles dont la contemplation voilà vingt minutes encore lui était totalement inespérée.

« Je suis une infirmière prévenante. J'ai la charge de vous apporter quelques soins intimes, que je vais vous administrer sans plus tarder. Nous allons passer à côté. Je vous y aide, n'hésitez pas à vous appuyer sur moi, si besoin est, à vous tenir à moi. »

Elle l'entraîna dans la chambre, elle le déshabilla, ouvrit le lit. Elle coucha Gwenolé qui se laissait faire. Elle s'étira ostensiblement et disparut un court instant dans la salle d'eau, dont elle ressortit bientôt avec un gant de toilette et une serviette. Gwenolé ouvrait grand les yeux. Elle le nettoya, l'astiqua tant que la peau sous la friction, et la tension induite, rougit rudement, tant, que le maladif professeur encore vert se sentit grandir durement, malgré son grand âge et sa petite taille.

Il supporta avec bonheur de longues et savantes et plaisantes caresses. Elle lui fit redécouvrir entièrement son corps, depuis si longtemps oublié de la jouissance. Elle lui fit découvrir son toujours jeune, beau, ferme, généreux corps de femme, si riche de promesses tenues. Pour finir, Xavière resta dessus. Ainsi, il put la contempler jusqu'au bout, et Xavière étant plus à même de l'y aider, Gwenolé n'eut pas à se démener plus que nécessaire pour accéder à l'extase.

Seul dans le salon, le baron commençait à s'ennuyer. Il n'avait pas osé les suivre. Il aurait bien aimé que tout fût achevé au retour de la nièce. Il s'approcha de la chambre, n'y pénétrant pas toutefois.

« Hum ! Hum ! Xavière ! Tout va bien ?

— Chut !... Il s'est endormi. »

Xavière parlait à voix basse, très doucement. Charles-Edward passa la tête dans l'embrasure. Elle avait la tempe sur l'épaule de Gwenolé Yvomarc'h, qui lui avait passé un bras autour du cou et lui appuyait une main sur la taille.

Charles-Edward se serait réjoui de les voir forniquer. Mais il se sentait un peu exclu ; et les gestes de tendresse de Gwenolé à l'égard de Xavière le mettaient mal à l'aise.

« Charly ! Dois-je le réveiller, dis ? »

Gwenolé s'ébroua, le baron s'esquiva. Xavière chuchota deux ou trois mots à l'oreille du professeur, et gagna la salle de bain quand il fut tout à fait éveillé, après lui avoir déposé une bise sur la joue.

La nièce revint à temps pour préparer un petit goûter. Elle n'était pas si méchante en définitive.

Plus tard Gwenolé raccompagna ses hôtes jusqu'à leur voiture, malgré les remontrances de son chaperon. Loin de ces oreilles indiscretes il remercia Xavière de ce qu'elle avait fait pour lui. Il en avait des trémolos dans la voix, et de petites larmes au coin des yeux.

« Laissez-moi vous baiser les doigts, vos jolis doigts agiles d'habile fée ! »

S'il l'avait osé, s'ils avaient été seuls, lui, Gwenolé, et Xavière, il lui aurait baisé les pieds. Qu'elle avait si mignons, aussi.

Xavière bafouilla un peu. Le rouge lui était monté au front. Ses pommettes également s'enflammaient.

« Je... J'espère ne pas vous avoir trop déçu.

— Non ! Non, non, non, non, non, non, vous ne m'avez pas déçu ! Bien au contraire. Bien au contraire ! Xavière... Vous êtes charmante... Charmante... Et... Je ne sais comment dire... Si bonne, si bonne. Merci ! Merci !...

— Mon oncle ! Il commence à se faire tard ! », cria la nièce depuis le seuil.

Il lui tenait encore la main. Elle lui baisa les joues. Gwenolé dut se retenir afin de ne pas la saisir à bras le corps et la serrer contre lui, lui demander de rester. Xavière, l'air grave, fixait le regard bleu, tout embué, du vieux professeur.

Gwenolé Yvomarc'h resta dehors jusqu'à ce que la voiture ait tout à fait disparu à ses yeux. Xavière s'était retournée et avait fait un discret et timide geste de la main en se penchant légèrement vers lui. Reviendrait-elle ? Que n'avait-il rencontré plus tôt une pareille femme ! Il l'aurait aimée ; et il était sûr qu'elle, elle aurait pu l'aimer en retour. Il en était sûr, et ce malgré leur différence d'âge. Jamais il ne pourrait suffisamment remercier Xavière de ce qu'elle avait fait pour lui cet après-midi. Elle lui avait donné tout ce qu'une femme pouvait donner. Elle lui avait donné tout ce qu'une jolie femme de sa condition pouvait donner. Et bien plus. Et lui en retour que lui avait-il offert ? Le spectacle lamentable de sa pauvre carcasse ! Il l'avait honorée. Honorée ! Il avait bandé ! Et joui ! Oh ! Oui ! Comme jamais. De tout son être. Au seuil de la mort, il s'était enfin senti vivre. Sans honte. Elle lui avait donné plus que du plaisir. Il avait connu avec elle le bonheur ! Adam et Ève au jardin d'Eden, avant la faute fatale, devaient lors de leurs ébats non encore marqués du sceau du péché, éprouver les mêmes sentiments, la même joie. La joie ! Il n'était pas croyant. Mais sa culture judéo-chrétienne lui valait de telles associations d'idées. Il lui faudrait montrer sa gratitude à Xavière Humbert.

Son expérience en cette journée fut pour lui une telle révélation ! Sur le chemin de la mort, sa route de Damas ! Il avait vu la vraie vie. Il avait, pendant de trop brefs moments, vécu pleinement, intensément. Le soir en s'endormant il se disait qu'il pouvait ne pas se réveiller et mourir dans son sommeil, et que cela lui importait peu.

La vie ne pouvait dorénavant plus, hélas ! lui procurer de tels moments, d'une telle qualité, d'une telle force. Même s'il « revoyait » Xavière.

Le lendemain au réveil il se sentait plus vivant que d'habitude. « Bon sang ! Ça fouette le sang ! », pensa-t-il, bien disposé à l'égard du monde entier. Il avait hâte de prendre son petit déjeuner et manifestait tout l'entrain dont il était capable, en trotinant vers la cuisine un sourire benoît aux lèvres.

« Je ne sais pas ce que vous avez aujourd'hui, mon oncle ! Mais hier avec cette fille, à leur départ, vous étiez d'un ridicule ! d'un ridicule !... »

— Lâchez-moi donc la grappe ! Ma très chère Maryvonne !... Compris ! Et cessez de m'appeler « mon oncle », s'il vous plaît ! »

Il conserva son sourire et l'accentua exagérément. De son regard pénétrant et lumineux, il lui fit baisser les yeux.

Il appela Charles-Edward Usqawas, et proposa de récompenser Xavière pour sa prestation ; il s'interrogeait sur le montant de la rétribution à proposer.

« Je ne peux pas vous indiquer combien vous devriez... Professeur Yvomarc'h, je ne pense pas que cela est une bonne idée, sauf votre respect. Je crois que vous la vexeriez au plus haut point. Xavière Humbert n'est pas... Elle n'a pas fait cela pour... Enfin ! Ne vous en êtes-vous pas rendu compte ? Elle la fait parce qu'elle vous aime bien, parce qu'il lui a plu de vous faire plaisir. C'était un geste désintéressé. Vous comprenez : elle n'est pas chrétienne, ni juive, ni musulmane, elle n'est pas affectée par tous les tabous, les interdits qui pèsent sur les femmes soumises... soumises à toutes les règles habituelles. Conservez-lui toute votre estime et votre sympathie. Manifestez-lui ainsi votre reconnaissance. Elle en sera heureuse. C'est une femme... brave, c'est quelqu'un de bien. Voyez-vous... Je l'aime beaucoup. »

Ces dernières années Charles-Edward Usqawas les avait consacrées presque exclusivement à ses travaux sur les documents de Ramqou. Il avait catalogués ceux-ci en différentes familles et avait sur chacune publié un volume plus ou moins imposant. Toutefois, en ce qui concernait les Mémoires de Pherlek, cinq tomes épais suffisaient à peine à en composer une première exégèse. En prélude à cette collection il avait rédigé un ouvrage faisant le point sur les connaissances que l'on avait jusque là, avant Ramqou, de l'époque kandienne, et qui annonçait les révisions à y apporter. Ce qui d'emblée n'avait manifestement pas été du goût de la Gonilkiade ressuscitée.

S'il avait déjà fixé dans un testament les mesures à prendre pour léguer les documents à la Bibliothèque Nationale, il s'était alors résolu à les lui confier de son vivant. Ses collègues historiens le relaièrent, et pourraient s'employer sans plus attendre à confirmer ou infirmer ses déductions, ses hypothèses, ses traductions. Il était assez content du travail fourni durant cette longue période où l'Ehyarl Grehitehn Pherlek, la prêtresse Aganeh, le prince Teudo Martiok, le comte Bertrag, les reines Ghilihnda et Idamoundo, le Kohemghenn Lahndrik, l'Arqahn Gaedohn Sedeik et Houltraïk Ouarkyhn avaient hanté ses rêves nocturnes et obnubilé son esprit en veille. Évidemment, s'il était dans l'ensemble assez satisfait de ce qu'il avait rédigé, il ne pouvait l'être pleinement. Mais il laissait à d'autres le soin d'apporter des précisions complémentaires, ou de relativiser telle ou telle de ses assertions. Bref, il éprouvait alors, après avoir mené son projet à terme, une certaine lassitude du sujet, et souhaitait passer à autre chose.

Dans ses affaires Karine Dräyer ne connaissait pas le succès qu'on aurait pu souhaiter. D'autant plus que les affaires de Karine Dräyer étaient également celle du baron. Konrad Duberjet avait voulu céder les actions de Sweet Decorum qu'il possédait. Karine n'avait pas été en mesure de les lui racheter. Pas à un prix raisonnable en tout cas. Duberjet proposa ses

parts à Charles-Edward Usqawas, pour un montant honnête, dans tous les sens du terme. Et nul doute qu'il n'aurait pu obtenir plus s'il s'était adressé à la thésauriseuse Lorena Vanghiou. Par amitié à l'égard de Karine il préféra s'accorder avec maître Usqawas.

« Xavière, ça nous a fait parcourir pas mal de kilomètres pour les voir tous, alors, maintenant dis-moi ce que tu penses des magasins Sweet Decorum de cette chère Karine ?

— Ils font un peu vieillot. Ils auraient manifestement besoin d'être relookés, ou, à tout le moins d'être repeints. Quant aux intérieurs... De la vieille P.L.V.<sup>21</sup>, un peu « crade », toujours en place... Les moquettes, les éclairages, la déco... Pour tout ça c'est un peu le même topo. Et puisque tu m'as demandé de jouer les clientes mystères, je peux te dire que les membres des équipes de vente ne sont pas tous des plus dynamiques. Ils ne font pas de la vente. Ils attendent ou espèrent, que l'éventuel visiteur achète... Et les panneaux publicitaires, les fixes surtout, dans les villes, ou le long des nationales, que nous avons pu voir, tu admettras aussi qu'ils ne sont pas frais. Enfin, tout ça ce n'est pas très incitatif, j'imagine, pour le client...

— Bigre ! On croirait entendre Lorena !... Karine a une formation comptable de haut niveau. Elle est certainement capable d'économiser le fric à sortir, de compter celui qui rentre, mais pas d'en faire rentrer d'avantage quand les affaires deviennent plus difficiles.

— Le tassement du chiffre était général dans la profession à ce que j'ai pu constater. Tiens, regarde. C'est édité par la chambre syndicale des négociants en meubles. Et là, les statistiques de la Banque de France concernant la branche. Donc rien d'extraordinaire... On note même que la baisse du chiffre est nettement moins prononcée chez Sweet Decorum. Et puis là... Licenciement du directeur commercial, Simon Madury. Un gros salaire... Regarde. Karine Dräyer embauche une filleule, qui sort de l'université, une comptable de haut niveau, comme elle, excellente je présume aux concours et examens qu'elle aura passés durant son cursus scolaire, et lui confie les responsabilités attribuées auparavant à Madury... À la fin de l'exercice, avec Madury en fonction les huit premiers mois : moins sept pour cent. L'exercice suivant : moins vingt-trois pour cent par rapport au précédent. Ensuite, moins vingt-six pour cent !...

— Je me souviens quand Madury est parti. À l'époque, je me demandais surtout où se cachait la falaise écroulée sous les pieds de ce foutu Gonilka !... Karine n'a pas remplacé sa Mercedes depuis plus de trois ans. Avant elle en changeait tous les ans, ou tous les deux ans... Dorénavant je suis l'actionnaire majoritaire et des réformes vont devoir bientôt apporter quelques bouleversements... J'espère que Karine prendra bien la chose. De toute façon elle n'a guère le choix. »

Il ne fut pas facile de retrouver la trace de Simon Madury et de le contacter. Il refusa catégoriquement d'envisager seulement l'hypothèse de travailler à nouveau pour Sweet Decorum. Et ce, à quelque condition que ce soit ! Question de principe ! Après avoir reposé le combiné téléphonique Charles-Edward contemplait Xavière pensivement.

« C'est un personnage assez fier. Il ne veut pas ! On aurait pu le parier ! C'est logique, moi-même à sa place... Pourquoi me regardes-tu comme ça ?

— Tu as une vue globale de la situation. Tu as pu te rendre compte de ce qui clochait de façon flagrante. Tu as été capable d'une approche concrète du problème, et ton analyse porte

---

21 Publicité sur le Lieu de Vente.

en elle déjà plus qu'un embryon de réponse. Tu es peut-être une femme d'affaires qui s'ignore... Karine est en relativement bon terme avec toi ? N'est-ce pas ?

— Oui, si on veut... Nous nous connaissons peu en fait.

— J'ai confiance en toi. Elle te supporterait mieux que Lorena... En tout cas, Lorena, ce n'est pas envisageable... Tu ferais une excellente attachée de direction à Sweet Decorum, sais-tu ! Ou même plus...

— Tu ne veux plus de moi... ici, près de toi ? »

Il se leva, et s'approcha d'elle debout près du bureau, la serra dans ses bras. La tenant par les mains il l'éloigna, puis la tira vers lui.

« Si ! Nous restons ensemble ! J'espère bien ! Je ne vais plus demeurer cloîtré ici à longueur de journée. J'abandonne Pherlek, Houltraïk aux historiens sérieux et professionnels qui ne demandent que cela. Moi, pour un temps du moins, cela me changera les idées, je vais m'occuper à nouveau de mes affaires. Et tu vas m'y aider ! Dis oui ! Dis oui !

— Mais... je n'en serais sans doute pas capable.

— Tu as fait montre d'un esprit suffisamment pragmatique. Je pense que tu possèdes un potentiel qui ne demande qu'à être exploité. Tes dispositions et le pouvoir dont tu seras investie au sein de la boîte te porteront de succès en succès...

« De sucée en sucée... Si je te raccompagnais chez toi ce soir ? Dis oui ! Oui pour Sweet Decorum ! Oui pour ce soir ! Tu verras. Pas de problème. Tu feras de ton mieux, et ça marchera.

— Oui... Oui ! Avec toi, Charly, mon amour, ça marche toujours. »

Lors du conseil d'administration où Charles-Edward prit le contrôle effectif de Sweet Decorum, en devint Président-Directeur Général, Karine Dräyer affichait une triste mine. Elle n'aurait pu avoir l'air plus lugubre, tirer pire gueule d'enterrement, si Lorena Vanghiou s'était offert l'entreprise. La séance fut pour elle une longue montée à l'échafaud, vers la guillotine, aurait-on pu croire. Heureusement on se contenta de raccourcir son titre. Cela ne la consolait pas ; elle était maintenant Directrice Générale, seulement.

Il l'avait rencontrée au préalable. Elle avait été assez désappointée d'apprendre que le vieux Konrad Duberjet, après l'avoir lâchée, allait couler les jours du reste de son âge sous le soleil du midi. Elle convint de mauvaise grâce qu'il était devenu urgent d'agir, afin de redresser la barre pendant qu'il en était encore temps. Charles-Edward voulait bien procéder à une augmentation de capital dont il ferait les frais, mais à la condition de tenir les rênes. Comme elle se faisait tirer l'oreille pour manifester son accord, il lui assura que, si possible, l'on se passerait des compétences, pourtant avérées de son épouse. Il lui apprit qu'elle devrait se séparer de sa filleule ; un arrangement amiable étant souhaitable. Elle prit alors pleinement conscience qu'il entendait réellement diriger lui-même l'entreprise à sa convenance.

« C'est ta faute. Au début, tu t'occupais de moi, de tes affaires, de nos affaires ! Tu me conseillais. Tout le temps, pour ainsi dire, tu étais là. Et puis tu t'es consacré à l'enseignement, à tes bouquins ! Mais tu te sentais encore concerné. Tu venais souvent...

— Les affaires étaient plus faciles, et nous avons eu la chance de tomber sur ce Madury. Tu n'aurais pas dû le foutre à la porte.

— Il nous coûtait la peau des fesses. Quand il a eu remplacé et formé tous les directeurs de magasin, et les vendeurs trop nases... Je pensais ne plus avoir besoin de lui... Et ses prétentions salariales m'étaient devenues insupportables. Il se croyait peut-être indispensable ! Sans blague !...

— Et en effet peut-être l'était-il ! Cela nous aurait coûté moins cher de lui payer un gros salaire...

— Il était déjà grassement payé !

— Sans doute pas autant qu'il le souhaitait. Gagne-t-on jamais suffisamment ? Mais nous payons un peu trop cher son départ. Autant que je me souvienne c'était un bûcheur qui ne comptait ni son temps, ni sa peine pour la société. Le moindre problème, avec une vendeuse, un livreur, il intervenait, interviewait tout son monde, savait remonter un moral à zéro, requinquer la troupe. Il se chargeait aussi des boulots délicats comme les recrutements, les licenciements, et les incitations aux départs plus ou moins volontaires, toutes choses pas toujours évidentes. Aussi la surveillance et l'activation des travaux quand on a ouvert les derniers magasins ; en temps voulus... Je l'ai contacté, je ne te le cache pas, et il a refusé clair et net, de retravailler pour nous.

— Tant mieux !

— Dis pas de conneries, tu veux !... Karine... Je vais nommer Xavière Humbert Attachée de direction, ou Directrice commerciale...

— Xavière Humbert ? Xavière... Ta secrétaire !... Elle aura fait son chemin, celle-là !

— Elle a un esprit simple et...

— Je veux bien te croire !

— Elle a beaucoup progressé, évolué. Elle a un esprit simple et concret, c'est à dire pragmatique, réaliste. Elle n'a pas les diplômes de ta chère filleule, mais elle n'hésite pas à se remettre en cause et à s'améliorer. Elle, elle a conscience qu'une entreprise doit gagner du « fric », dégager de la marge, ne serait-ce que pour distribuer des salaires décents à ses employés, même à des Simon Madury, pour faire face aisément aux échéances diverses, qu'une entreprise doit faire des bénéfices substantiels pour la plus grande joie de ses propriétaires et pour préparer l'avenir !

— Ai-je un droit de veto ?

— Nous saurons vite si le poste lui convient. A priori je pense que oui... Non pour le veto ! Il faudra surtout sans tarder trouver un animateur des ventes qui puisse dynamiser les équipes. Madury était un vendeur hors pair. Un bon leader. Ce n'était pas « la mouche du coche », c'était « un sergent de bataille, allant en chaque endroit faire avancer ses gens et hâter la victoire »<sup>22</sup>. Ses augmentations de salaire, tu n'étais pas obligée de les lui octroyer systématiquement, ou intégralement, quand il te les demandait. Vous auriez sans doute pu vous entendre, à votre satisfaction mutuelle, en discutant un peu.

— Au début j'avais peur qu'il parte... Dans un premier temps. Et puis... comme je te l'ai dit, une fois tous les directeurs remplacés et formés, quand il a eu fini d'instruire tout le personnel, quand j'ai cru... Je me suis dit que je pouvais me passer de lui, faire l'économie de son salaire. D'autant plus que le chiffre se ralentissait...

— Pour tout le monde. C'est alors qu'on aurait eu besoin de vendeurs meilleurs encore. L'instruction des employés, le management, sont des tâches jamais terminées, toujours à poursuivre, et...

— Je sais ! Bordel ! Je sais ! Tu crois que je n'y ai jamais pensé, depuis !

---

22 Jean de La Fontaine.

— On se calme !... On se calme ! Assez ressassé le passé. Songeons au présent, à l'avenir ! »

Il fut entendu qu'on attendrait la redéfinition des priorités au sein de la centrale, le cas échéant d'un nouveau concept de vente, pour reprendre en main et stimuler les franchisés qui exploitaient l'enseigne Sweet Decorum. Il s'agissait d'abord d'insuffler en priorité un souffle nouveau aux surfaces de vente que la société possédait en propre. Chacune fut systématiquement visitée ; un état des lieux dressé pour chacune. Charles-Edward Usqawas, secondé par Xavière Humbert, Directrice commerciale fraîchement émoulue, firent subir à chaque employé, des magasiniers aux cadres, en passant par les vendeurs, un premier entretien d'évaluation.

Dans l'appréciation que l'on porta sur les directeurs, indépendamment de leurs vantardises, de leurs excuses, de la marge et du chiffre d'affaire réalisés, mais lui étant liée souvent, on estima tout particulièrement la présentation de leur établissement (Simon Madury disait : « les magasins doivent paraître aussi beaux aux clients, que nous paraissait beau un magasin de jouets décoré pour Noël quand nous étions petits enfants »), leur propreté, la tenue de leur personnel, non seulement du point de vue vestimentaire, mais comportemental, dans la mesure où l'on pouvait, ou avait pu la juger aussi. Tout comme les directeurs, certains vendeurs sortaient particulièrement éprouvés de l'examen qu'on leur faisait subir.

Le baron, et Xavière également, à la fin de l'épreuve, tous leurs interlocuteurs interrogés, écoutés, enfichés, étaient harassés.

Comment Karine Dräyer, la comptable, pouvait-elle tolérer des stocks si importants ? Les « nanars », canapés, banquettes, fauteuils, salles à manger, lits, armoires, invendus et, ou, difficilement vendables encombraient les dépôts et les surfaces de vente. Des modèles qui ne trouvaient pas d'acheteur depuis des lustres étaient conservés en exposition, prenant la place d'articles dont la mise en valeur eut été plus profitable.

Une note interne avait informé le personnel de la prise de fonction du nouveau P.D.G., et de la nomination de Xavière Humbert. Peu après cette publication Xavière reçut un courrier de la part de Magali Galbault, une employée. Celle-ci se prétendait maintenant relativement insatisfaite de son poste, et capable d'en tenir un plus important. Elle indiquait sa détermination à ne pas terminer sa carrière comme simple vendeuse. Elle envisageait à plus ou moins brève échéance de rechercher un poste à responsabilité dans une autre entreprise, ou bien de tenter sa chance ailleurs sur les mêmes bases qu'actuellement faute de mieux si on ne lui faisait pas confiance ici. Xavière se renseigna tout d'abord auprès de Karine Dräyer au sujet de cette Magali Galbault.

« Ah ! Celle-là ! Une prétentieuse qui a des idées sur tout ! Une ambitieuse, qui m'a déjà demandé une promotion. C'est pas le moment de distribuer des augmentations ! On ne va pas créer des postes d'adjointes, ou nommer des sous-directeurs, ou même ouvrir de nouveaux magasins pour nommer d'autres directeurs. Pas de chance pour elle !

— Elle est bonne vendeuse. Très bonne vendeuse. Elle fait nettement plus de chiffre que l'autre vendeuse à plein temps du magasin. Sans rogner sur la marge. Au contraire.

— Plus que celles à mi-temps aussi. Ce n'est pas une raison suffisante. Elle fait son travail, voilà tout !

— En tout cas, elle est la meilleure vendeuse de la société, d'après ce que j'ai pu constater... Les chiffres...

— Oui, si vous le dites, je vous crois ! En ce moment vous n'arrêtez pas de fouiller dans les classeurs de toutes les armoires. Et aujourd'hui vous avez accaparé une opératrice et son ordinateur pour satisfaire votre soif de chiffres. Vous savez ce que vous dites, je suppose. »

La vendeuse, Magali Galbault, fit bonne impression sur Xavière lors de l'entretien. Cette jeune femme après le renvoi d'une secrétaire à mi-temps jugée lente et incompétente, avait assuré le secrétariat. Cette période de dépannage s'éternisait. Toutes les matinées elle assumait le secrétariat, l'après-midi, la vente, et accessoirement, si besoin était, du secrétariat encore. Tandis que sa collègue, l'autre vendeuse à plein temps, effectuait simplement le matin à l'embauche, le nettoyage superficiel des meubles au plumeau, le passage de l'aspiro-brosse dans les allées, là où cela était jugé nécessaire par le directeur.

Magali Galbault jugeait ainsi perdre des commissions sur les ventes qu'elle ne pouvait réaliser lorsqu'elle se consacrait aux tâches de bureau, courrier, caisse, classement, contacts fournisseurs et clients, élaboration rationnelle des circuits de livraison... Elle pensait que l'on récompensait mal sa bonne volonté. Elle se montrait amère d'avoir vu de moins bons vendeurs, mieux récompensés, ou accéder à des postes enviés. Bref, elle voulait être chef, avoir des responsabilités ! Chez Sweet Decorum ; ou autre part. Elle évoqua Simon Madury, duquel elle dit avoir beaucoup appris, ainsi que des lectures qu'il lui avait conseillées et des stages qu'il l'avait invitée à suivre. Elle le regrettait.

En disant cela, elle eut conscience de se fourvoyer. On ne devait pas déplorer devant son employeur le départ d'un employé, fut-il un cadre de haut niveau et de grande valeur, surtout lorsqu'il avait été licencié. Tant pis ! Elle revint là-dessus, précisant que, pour ce qu'elle était en mesure d'apprécier, elle éprouvait, professionnellement, de la déception de ne plus travailler, même indirectement sous la direction de cet homme-là.

À la fin de l'entrevue, ses interlocuteurs, le baron P.D.G. et la nouvelle Directrice commerciale, la fixant songeusement un instant, elle crut avoir été trop loin. « Tu sais vendre des meubles, mais tu ne sais pas te vendre ma pauvre vieille ! » pensa-t-elle. On la remercia de sa sincérité.

Le P.D.G. et son accompagnatrice restèrent enfermés en conciliabule. Sans convier le directeur du magasin à les rejoindre.

Magali Galbault venait de conclure avec succès une vente laborieuse, commencée peu après que sa collègue lui avait succédé sur le gril, quand la Directrice commerciale lui demanda de bien vouloir la suivre dans le bureau. « C'est foutu ! Comment rattraper le coup ? », pensa-t-elle. Xavière Humbert parla. Le P.D.G. observait et écoutait.

« Madame Galbault, compte tenu de votre lettre, et de notre entretien, nous vous demandons de ne pas prendre de décision trop hâtive. Ne démissionnez pas, ou ne vous mettez pas en quête d'un autre poste, chez la concurrence, sans nous consulter. Au préalable, passez un coup de fil à monsieur Usqawas de Gwerlac, ou à moi-même. Vous êtes mariée et votre conjoint travaille ici, dans cette ville, n'est-ce pas ?

— Oui, Madame, en effet.

— Nous allons procéder, sans doute l'avez-vous déjà deviné, à quelques ajustements, dirions-nous, au sein de la société. Nous devrions bientôt, peut-être, nous séparer de certains de nos employés, de différents niveaux. Il est hautement probable, que d'ici un mois ou deux,



ou plus rapidement encore, nous vous proposons la direction de l'une de nos surfaces de vente. Dans cette éventualité, je dois vous demander si vous accepteriez une mutation dans un autre département, ou une autre région.

— Oui, bien sûr !

— Vous pouvez en discuter avec votre mari.

— Il ne s'y opposera pas. Nous avons déjà envisagé cela à maintes reprises.

— Fort bien. Il va sans dire que tout ceci doit rester entre nous ! Ne vous en ouvrez pas à vos collègues. Ni à votre directeur. »

Magali Galbault se montra à la hauteur. On lui confia la direction d'un magasin que l'on rénova. À la tête d'une nouvelle équipe, jeune, récemment embauchée et formée par ses soins, elle dépassa les objectifs fixés. Il était toujours possible de faire du chiffre ! Un bon emplacement, un beau magasin, une bonne équipe bien encadrée... un meilleur emplacement, un plus beau magasin, des produits mieux choisis, une meilleure équipe de vente, mieux encadrée, que la concurrence, et le tour était joué ! Cela paraissait évident, mais n'était pas si facile à réaliser. Loin de là ! Mais c'était possible.

Magali Galbault fut chargée d'instruire son remplaçant, qui récemment recruté n'avait pas eu le temps de prendre de mauvaises habitudes. On la chargea ensuite de redresser un second point de vente.

S'annonçait sûrement une période où les congédiements et les démissions plus ou moins spontanées atteindraient une fréquence jusque-là inconnue dans l'entreprise, où seuls les battants, les bonnes volontés pourraient s'y sentir heureux.

« Vous licenciez sans me consulter. Vous embauchez... Pareil ! Et aujourd'hui vous m'informez, incidemment en quelque sorte, parce que vous ne me demandez évidemment là-dessus pas mon opinion, de la nomination de Galbault au poste de Manager des ventes ! Elle sera montée rapidement en grade depuis qu'on s'occupe de mes affaires malgré moi, cette Galbault ! Je suis actionnaire, et Directrice générale ! Vous n'êtes qu'une employée ordinaire, après tout Xavière ! Charles-Edward pourrait lui-même m'informer de certains faits d'importance. Je vais mettre les choses au point avec lui ! Et tout de suite !

— Vous savez, Karine...

— Et cessez de m'appeler Karine !

— Mademoiselle Dräyer...

— Je veux parler à Charles-Edward lui-même !... »

Karine s'empara du téléphone. Après quelques brèves répliques elle raccrocha violemment.

« À La Manserie, on m'apprend qu'il est absent pour la journée, au moins. Je parie que vous savez où le joindre, vous !

— Il avait rendez-vous chez son éditeur. Il doit aussi prendre des dispositions concernant les pièces archéologiques de Ramqou, les documents anciens sur lesquels il a travaillé ces dernières années. Il va en faire donation à la Bibliothèque Nationale. Charly... Charles-Edward... Maître Usqawas est à Paris aujourd'hui. »

Karine Dräyer qui debout près de son bureau avait gardé une main sur le combiné téléphonique, sembla recevoir une décharge électrique. Ce fut tout comme. Elle bondit en

avant et saisit aux poignets Xavière Humbert qui dans un geste d'apaisement avait relevé les avant bras à l'horizontal en ouvrant légèrement les mains.

« Mademoiselle Dräyer ! Qu'y a-t-il ? Calmez-vous !

— C'est ça ! C'est ça ! Hein ? Dans l'intimité, vous l'appellez Charly ! Hein ? Dites-le ! Charly ! Charly ! Qu'est-ce que vous étiez quand il vous a connue ? Hein ? Rien ! Une paumée ! Et puis secrétaire ! Et puis secrétaire de direction ! Puis attachée de direction, et puis en plus directrice commerciale ! Mon cul ! Prenez garde si la Galbault monte si vite les échelons ce n'est peut-être pas par hasard, elle non plus ! Et votre faveur pourrait bien passer, hein !

— Mademoiselle Dräyer, je ne suis pas votre boniche ! Ne me parlez pas sur ce ton ! Et calmez-vous ! Calmez-vous ! Mademoiselle Dräyer ! »

Xavière Humbert tentait de se libérer. Elle put se dégager un bras ; et aussitôt reçut une gifle, violente. Qu'elle rendit instantanément, instinctivement. Karine Dräyer tenait toujours fermement d'une main Xavière et cherchait à l'agripper davantage. Elles luttèrent toutes deux et roulèrent au sol, leurs escarpins, leurs jupes trop étroites les empêchant de pouvoir aisément maintenir leur équilibre. Des chevilles délicates se tordirent. Des tissus de prix craquèrent. La profonde moquette du bureau de Karine Dräyer amortit leur chute.

Xavière eut le dessus. Le constatant, elle s'en étonna. Elle tenait un bras de Karine Dräyer replié dans le dos de celle-ci, et avait accroché une main dans les cheveux de sa rivale. Karine gigota encore, mais Xavière lui appuyant un genou sur les reins obtint qu'elle s'immobilisât. Xavière sentit alors sous elle Karine Dräyer se ramollir complètement, elle la vit porter sa main libre à son visage pour cacher son profil visible, et elle l'entendit suffoquer et pleurer dans le silence revenu.

Xavière se souvint de son expérience avec Lorena Vanghiou. Elle se remémora ses jeux avec Charles-Edward. Elle avait aujourd'hui changé de rôle ! Elle avait terrassé Karine Dräyer. Elle la dominait. Réellement. Physiquement... Ah ! Ce sentiment de puissance ! Elle n'était plus la prêtresse de Behelwyr, petit bout de femme, petite chose ballottée par le destin, elle était le vigoureux Houltraïk Ouarkyhn, grand guerrier toujours vainqueur, devant qui tous plient, les hommes et les femmes. Elle se sentait un vrai mec ! Elle aurait eu des couilles et eut été adéquatement appareillée, nul doute qu'elle aurait forcé Karine Dräyer, là, sur la moquette épaisse et drue.

« Mademoiselle Dräyer ? Est-ce que ça va ? Vous m'entendez ? Ça va ? »

Karine hochait imperceptiblement la tête. Ses cheveux retenus l'empêchaient d'être plus démonstrative.

« Je vais vous lâcher. Mais dites-moi d'abord que vous vous êtes calmée. Et que tout va bien. Promettez-moi de rester calme ! Je veux vous l'entendre dire ! Dites-le ! »

Elle tordit un plus le bras dans le dos de la Directrice générale. Qui aurait pu croire qu'un jour elle put se permettre de parler de façon autoritaire à Karine Dräyer !

« Je suis nulle !... J'ai pas été capable de garder Charly ! J'ai pas su gérer ma boîte toute seule ! Je suis nulle, je suis vieille et moche ! Et toute seule ! Qui voudrait de moi ?... J'suis qu'une pauvre vieille conne incapable de quoi que ce soit !

— Écoutez-moi ça ! Mais qu'est-ce que c'est que ces jérémiades ? Croyez-vous donc que votre entreprise soit la seule à connaître des hauts et des bas ? Vous ne vous en êtes pas si mal tirée jusque-là. Pas d'emprunts, pas de dettes. Vous avez pu vous contenter de négocier des délais de paiement auprès de vos fournisseurs. Faut quand même pas exagérer Karine !

« Et votre physique ! Et votre âge ! Qu'est-ce que c'est que ces bêtises à la fin ! Vous êtes dans la force de l'âge ! Jolie et bien faite ! Votre silhouette est charmante. Votre taille fine. Votre poitrine, ni trop développée, ni trop menue. Là, votre jupe est remontée, et je vois que vous n'avez pas les jambes lourdes. Vous n'avez pas de cellulite. Vous avez les cuisses, les mollets bien galbés... Les attaches des membres fines... Karine ! Permettez-moi de vous le dire : vous charriez un peu !Merde !... Promettez-moi de vous tenir tranquille et je vous laisse. Je n'ai rien contre vous . Je... Je peux même vous dire... que... que je vous aime bien. Allez... dites-moi que vous serez raisonnable.

— Ça va mieux. C'est terminé. Xavière... Pardonnez-moi pour tout à l'heure... Je... »

Elles s'étaient relevées. Et Karine recommençait à se répandre en larmes. Xavière la serra contre elle. Elle lui caressa les épaules, le dos. Elle la réconforta, la cajola. Elle le pensait sincèrement : Karine était « bien foutue, tout à fait baisable » ! Il était injuste qu'elle fut seule et malheureuse. Elle le lui dit.

« ...Vous avez raison, je suis la maîtresse de Charles-Edward, depuis... Je ne voudrais pas le perdre... Mais je le partage déjà avec Lorena, son épouse... Un homme... Enfin, un homme... Oui pour un homme, c'est plus facile, plus naturel, d'avoir... Je veux qu'il me garde. Mais, je... je veux bien le partager avec vous... avec vous aussi. Je lui dirai combien vous souffrez de votre séparation, et que vous ne méritez pas ça. Karine... »

Elles s'étreignirent, très fort.



## CHAPITRE XII

La triste nouvelle parvint à Xavière à La Manserie, par un pli à son nom. Gwenolé Yvomarc'h était décédé.

Il léguait à Xavière une demeure typiquement bretonne, dans le département des Côtes-d'Armor ; et un pécule suffisant, lui permettant de faire face aux frais de succession, qu'elle souhaitât ou non conserver la maison. Elle envisagea de refuser cet héritage inattendu.

« Et pourquoi donc y aurais-tu renoncé ?

— Qu'ai-je fait pour le mériter ? Je crains que Gwenolé n'ait commis une grande injustice vis à vis de sa famille.

— Sa famille, si on peut dire ! ne sera pas lésée. Il a pensé à elle... Sa nièce est son plus proche parent. Tu ne dois nourrir aucun scrupule d'avoir accepté ce qu'il t'a donné à titre posthume. Crois-tu qu'un éventuel refus de ta part lui ferait plaisir, s'il était en mesure d'en être avisé ?

— Charly, sa nièce s'est dévouée si longtemps... À s'occuper de lui dans ses vieux jours...

— Tu t'es mieux occupée de lui que cette femme-là. Et il ne l'a pas oubliée ! Il l'a relativement bien dotée, si l'on considère la froideur de leurs rapports. Rassure-toi, elle n'est pas spécialement à plaindre.

— À l'étude... Tu sais, elle m'en veut terriblement. Elle n'a pas répondu à ma salutation. Elle ne m'a pas adressé la parole... Heureusement je crois.

— Ce n'est pas un grand malheur ! De toute façon, elle ne t'appréciait guère. Elle n'aimait personne ; et n'avait personne qui l'aimait, ce qui ne pouvait adoucir son caractère. »

Entre une route et la mer, la maison, en granit, était fort jolie ; entourée d'arbres, de pins surtout, à quelques centaines de mètres du littoral, mais le dominant et permettant de le découvrir sur plusieurs kilomètres, ainsi que des îles au large. Et sur le petit domaine, sous son tumulus conservé, un dolmen et ses deux menhirs. L'accès de la tombe avait été aménagé au dix-neuvième siècle. Une porte en bois portant des traces de réparations déjà anciennes la fermait. Le dessous de la dalle formant plafond portait la gravure pointilliforme de ce que l'on pouvait identifier comme une hache à double tranchant, difficilement remarquable à la seule lumière du jour.

Xavière accédait au rang des nantis. Pour quelques parties de jambes en l'air, elle possédait maintenant une de ces demeures qui lorsqu'elle était adolescente, l'avaient fait rêver lors de ses voyages en colonies de vacances. Quand elle visita son Ferlieu à elle, son minuscule Ferlieu breton, comme Widrou Kergadec avant les cérémonies de Beltaine à la Roche Droneuse, elle s'appuya des deux mains contre les antiques monuments de pierre brute, y colla la joue, la tempe, et s'appropriâ le sol en frottant entre ses paumes la terre qui les soutenait, les

contenait. Elle prit possession de cet endroit en dansant sous les pins, sous le regard enamouré de Charles-Edward.

Il lui fit franchir le seuil en la portant dans ses bras, comme une jeune épousée ; geste qu'il n'avait pas accompli lors de son mariage avec Lorena. L'intérieur était un peu fané. En plusieurs endroits, les enduits et la décoration nécessitaient une sérieuse réfection. Mais les lieux étaient habitables immédiatement et dotés de tout le confort moderne. Aucun équipement n'était du dernier cri toutefois. L'ensemble était harmonieux et possédait un charme certain, délicieusement désuet. Rien à voir avec l'appartement de Xavière à Tours, que Charles-Edward avait aidé à payer, ni avec son mobilier contemporain de très bon niveau. Ici dans cette vieille bâtisse, on pouvait imaginer sans peine le produit d'une pêche miraculeuse frétiller sur la table de la cuisine, ou des confitures cuire lentement dans un grand fait-tout sur le gigantesque fourneau, une pièce de viande piquée d'ail ou une soupe aux lardons enrichir l'atmosphère par la chaleur du séculaire foyer rempli de petits rondins, ronflant de flammes rouges et jaunes s'échappant parfois du petit trou central de la plaque le fermant, où l'on introduisait le crochet servant à la manipuler.

« Charly, je peux maintenant te rembourser une large part de ce que tu m'as prêté pour l'appartement.

— Que nenni ! Je ne veux pas en entendre parler !

— Si, ce serait mieux.

— Taratata ! Non, non et non ! Une femme qui n'aime pas les cadeaux ! C'est bien ma chance !

— J'aime les cadeaux... Bien sûr. Mais... Est-ce juste que je sois si favorisée ? Toi, et puis ce pauvre Gwenolé. Toi qui me supportes, qui me combles... N'est-ce pas trop, plus que je ne suis... digne, de recevoir ?

— Ouh, là, là ! Tu en es digne, je t'assure, mon p'tit bout d'chou. Non ce n'est pas trop, puisque l'on t'aime, puisque tu vaux bien plus que tu ne veux l'imaginer. Aie confiance en toi. Tu sais qu'en certains moments, dans l'intimité, j'aime par-dessus tout que tu affectes la soumission... enfin tout ça, quoi... Tout ça, jamais je ne t'y contraindrais. C'est librement consenti de ta part, et tu y trouves plaisir. Mais les jeux de l'amour sont une chose, la vie sociale, la vie tout court, une autre. Dans la vie, tu ne dois pas craindre de t'affirmer. Prends pleine conscience de tes capacités, assume pleinement tes devoirs, tes responsabilités, tes pouvoirs ! Affirme-toi ! N'aie pas peur de vivre ! Toi ! Pour toi ! Contre les autres le cas échéant. Pense à toi d'abord !... Pense à moi aussi. Un petit peu, quand même... Pense à toi avant de penser aux autres.

« Pauvre nièce de Gwenolé qui en espérait davantage ! Pauvre Lorena délaissée ! Tu vaux autant, plus, que ces personnes là, et de nombreuses autres. Seulement, tu n'avais pas en mains les mêmes cartes, au commencement de la partie. Tu vaux davantage, parce que tes facultés d'adaptation, ton intelligence, ta sagacité, t'ont permis de progresser, de répondre à ce qu'on attendait de toi, de te dépasser. Tu vaux davantage, parce que l'on t'aime davantage... Parce que l'on t'aime. Et tout ce qu'on fait pour toi on le fait de bon cœur. Et l'on espère que cela te fait plaisir.

— Oh ! Oui ! Ça me fait plaisir. Mais, Charly, comment remercier... suffisamment ? »

Il l'embrassa, ils s'embrassèrent, se baisèrent amoureusement, les joues, le cou, les lèvres, la bouche.

« Xavière, j'y pense depuis quelque temps déjà... Hum ! Si je divorçais de Lorena... m'épouserai-tu ? »

Xavière fixa un instant le regard de Charles-Edward. Puis baissa ses yeux inondés de pleurs. Elle releva et inclina la tête à plusieurs reprises, de grosses larmes roulant sur ses pommettes, ses lèvres se déformant sur des sanglots difficilement contenus. Ils se tenaient par les mains, et Xavière pétrissait celles de Charles-Edward qui se laissait faire. Puis elle se jeta à son cou, le couvrit de baisers. Elle se serrait contre lui, pressait sa tête contre son épaule, s'arc-boutant contre son vaste corps avec lequel, semblait-il, elle cherchait à ne faire qu'un.

« Tu veux bien, Xavière ? Tu veux bien !

— Je... Mais...

— Qu'y-a-t-il mon petit cœur ?

— Je... J'ai peur que cela change la nature de nos relations... La vie commune, le mariage... Nous n'aurons plus les mêmes rapports...

— Nous serons ensemble plus souvent encore ! Nous pourrons nous cajoler sans retenue. Nous pourrons nous aimer librement...

— Charly, je suis plus heureuse avec toi que j'espérais l'être jamais. Oh ! Je redoute qu'en modifiant le statu quo, nous perdions ce bonheur qui m'est si précieux. J'ai peur qu'on ne retrouve pas l'intensité des moments beaux et forts que nous passons l'un avec l'autre, j'ai peur de te perdre comme Lorena t'a perdu. Et je ne veux pas te perdre ! Je veux te garder ! Garder ton amour, toujours, même si tu n'es pas tout le temps près de moi. Je crains de te fatiguer, de te lasser, de rapidement t'exaspérer. Je n'ai pas que des qualités, oh ! non ! loin de là ! J'en suis bien consciente, et toutes mes faiblesses t'apparaîtront de façon plus flagrante si nous vivions ensemble. Je ne tarderais pas à te décevoir... Et, il y a Karine. Karine Dräyer...

— Ah ! Petite Xavière ! Ma leçon précédente n'aurait-elle pas porté ses fruits. Pense à toi avant de penser aux autres. Après Lorena et la nièce, tu voudrais ménager la susceptibilité de Karine. C'est de l'histoire vraiment ancienne, Karine.

— Je lui ai promis de te parler de... Elle est toujours amoureuse de toi. Amoureuse ! Depuis tout ce temps et malgré votre... séparation. Elle t'aime ! C'est comme une maladie qui la ronge. Nous avons eu une discussion... enfin, nous nous sommes battues...

— Vous vous êtes battues ? ! ? Tu plaisantes, j'espère !

— Non. Je t'en demandes pardon, mais... Elle cherchait à te joindre. Elle était très mécontente que tu aies nommé Galbault Manager des ventes sans la consulter. Elle nous reprochait de ne pas prendre son avis, et de ne pas l'informer systématiquement, au moins, de nos décisions, d'être tenue à l'écart.

— Oui. Je comprends. Nous... J'ai manqué de délicatesse... Je me suis comporté comme un mufle, un phallocrate roulant sa caisse...

— Cela peut paraître paradoxal, mais malgré tes goûts sexuels, je peux t'assurer que tu n'es pas le phallocrate que tu crois. Du tout. Ou bien peu, comparé à certains. Au contraire même, je pense que peu d'homme aiment et respectent les femmes autant que toi.

— À tes yeux, évidemment, tout ce que je fais, c'est bien !

— Excuse-moi je ne voulais pas te fâcher.

— Non ! C'est à toi de m'excuser... Alors, cette dispute ?

— Elle a voulu te contacter. Tu étais à Paris. Tu sais, les documents de Ramkou. Elle a appelé La Manserie. On lui a dit que tu étais absent. Elle a raccroché. Elle m'a demandé si je savais où te trouver. Et j'ai dit : « Charly ». Je me suis reprise aussitôt... Mais...

— C'est pas dramatique. Fais pas cette tête-là ! Et alors ?

— Ce fut pour elle une révélation. Elle m'a reproché d'être ta maîtresse. Elle s'est cramponnée à moi en me faisant des reproches, et elle m'a giflée. Je... Je l'ai giflée en retour...

— ... Là, tu m'étonnes un peu. Vraiment ?

— Oui. Ensuite... dans son bureau... Nous nous sommes battues. On a roulé par terre. J'ai été la plus forte. Ou la plus habile. Je l'ai maîtrisée. Je la tenais clouée au sol. Elle a fini par se calmer. Nous avons discuté un peu, comme ça.

— Ma parole ! Tu n'avais guère besoin de ma péroraison de tout à l'heure. Tu ne crains donc plus de t'affirmer dans la vie civile, en définitive. Tu as mené les débats, je suppose. Sacré gamine, va ! Vous ne vous êtes pas blessées au moins ? Et Karine, comment supporte-t-elle tout ça ? Ça va poser des problèmes cette histoire, non ?

— Nous nous sommes réconciliées, aussitôt après ; j'espère. Nous ne nous sommes pas blessées. Tu es bien placé pour savoir que les femmes ne sont pas si fragiles qu'elles veulent le laisser croire... Tu sais, elle souffre réellement... Elle n'a pas de vie... de vie affective. Elle estime avoir raté sa vie personnelle, sa vie professionnelle. Elle se plaint d'être vieille, laide... et conne, pour reprendre...

— Elle pousse un peu ! Elle est en pleine dépression !

— Elle s'efforce de garder la tête haute. Mais... elle a craqué. Ce serait bien... C'est une femme encore très... très mettable.

— Effectivement. Quel cinéma elle t'a fait ! Rien ne l'empêche de refaire sa vie. Elle ne manque pas d'arguments en sa faveur ! Qu'est-ce qu'elle a donc ?

— Ce serait bien, j'ai pensé, si... Hum !...

— ... Oui... Vas-y, Xavière, continue.

— Si tu lui redonnais confiance en elle, en... en la revoyant.

— Dois-je comprendre que... Je n'ose croire que tu parles sérieusement. Je te demande en mariage, et toi tu me pousses dans les bras d'une autre femme ! »

Xavière s'accrochait à l'avant bras de Charles-Edward. Elle avait un effroyable nœud dans la gorge qui lui donnait des difficultés pour s'exprimer.

« Je veux que tu me gardes Charly. Ne me laisse pas. Je disais tout ça pour Karine ; elle est si malheureuse. J'ai eu pitié d'elle quand je me tenais au-dessus d'elle... Je la trouvais si belle. Si j'avais été un homme... je l'aurais aimée. C'était très émouvant cette belle femme qui se confiait, s'abandonnait entre mes mains... sous moi...

— Tu as pris plaisir à... la dominer. N'est-ce pas ?

— Je crois. Oui. J'ai pensé à ce que tu pouvais éprouver en me soumettant. Ou à ce que Lorena, autrefois, avait pu ressentir en m'humiliant... C'est... C'est...

— Oui, je sais Xavière. »

Il ôta d'un geste la housse qui couvrait un long canapé de style anglais, à l'assise peu souple, dont le cuir était tendu d'une multitude de pastilles enfoncées profondément dans les coussins. Gwenolé Yvomarc'h avait eu le bon goût de laisser à Xavière une demeure



entièrement meublée. Ils s'assirent l'un contre l'autre. Il la prit par les épaules, et serra une de ses mains dans la sienne.

« Je ne souhaite pas faire de Karine ma maîtresse. Je veux... J'aimerais que nous restions ensemble. Tu... Tu es d'accord ? Hein ?

— Oh ! Charly ! Oui.

— ... Je pense à un truc. Et cela me fait bander rien que... Euh... Afin de faire passer l'attachement excessif de Karine pour moi... Tu crois vraiment qu'elle est encore et toujours...

— Elle est amoureuse de toi. Cela fait longtemps que je m'en étais aperçu, et cela ne s'est jamais démenti.

— Mais à ce point ! Bref, pour la purger de cet amour... morbide, je... Ce n'est pas très honnête et fair play de vouloir jouer avec ses sentiments... et avec son charmant petit corps... Si tu n'es pas d'accord, tu le dis, tu m'arrêtes... Nous pourrions, tous deux... Elle me veut... Disons-lui en substance qu'elle ne pourra pas m'avoir contre toi, sans toi ; que nous sommes ensemble et que nous le resterons. Qu'il ne pourra pas y avoir de développement trop sentimental entre elle et moi suite à cette nouvelle aventure. Je veux bien coucher avec elle, mais en ta présence, avec ta complicité ! Elle refusera sans doute. Elle sera outrée, me considérera comme étant un très méchant garçon, et ira voir ailleurs...

— Sinon... Charly ? Est-ce la perspective qu'elle irait voir ailleurs qui te faisait tant d'effet tout à l'heure ?

— Hum !... Sinon, si elle acceptait... Tu as éprouvé quelque délectation à t'imposer à elle lors de votre... discussion. Elle s'est résignée facilement à sa défaite. Il te plaît de te soumettre à un homme dans les jeux du lit... Ne te plairait-il pas de soumettre une femme, la jolie Karine en l'occurrence, autrement que sur son lieu de travail, et devant moi ? »

Xavière en avait les mains moites. Le chesterfield était ferme. Ce qui lui permit d'apprécier pleinement la vigueur de son amant.

Le plus dur... Le plus dur restait à faire, considérant leur projet vis à vis de Karine Dräyer : l'en informer avec tout le tact voulu.

Après avoir renoncé à l'air marin et retrouvé la douceur tourangelle, ils rencontrèrent Karine au siège social de Sweet Decorum, en bordure de la Nationale dix dans la banlieue sud de Tours, à l'étage au-dessus du magasin, dans son bureau donnant sur un îlot de nature conservé à l'arrière des bâtiments.

Charles-Edward demanda à Karine de lui pardonner son autoritarisme excessif et malhabile.

« Xavière m'a également parlé... Comme, m'a-t-elle dit, elle s'était engagée à me confier certains de tes problèmes, certaines de tes... peines, elle s'est faite ton avocat. Je suis d'avis de discuter de tout ceci ce soir, par exemple en dînant tous les trois ensemble, puisque nous sommes tous trois concernés. J'ai réservé une table dans l'un des petits salons particuliers du château de Beauval. »

Karine Dräyer était visiblement embarrassée. Embarrassée de rencontrer Charles-Edward, et de plus pour des questions d'ordre privé, embarrassée d'évoquer sans plus de formalité la détresse sentimentale dont il était la cause, embarrassée de la présence de Xavière.

Fort maladroitement au début du repas, après que le baron avait fait une remarque non compromettante sur la précocité du printemps, Karine s'enquit de Lorena et de Wilfried.

« Tu sais, Lorena et moi, voilà trois ou quatre ans que nous vivons comme frère et sœur. Nous faisons chambres à part. Pour être plus précis, sexuellement elle ne me demande plus rien, ne me propose rien, et c'est réciproque. Wilfried se porte bien. Il croît en taille, en force et en sagesse comme dit sa mère. Tout va bien pour lui a priori...

— Ce n'est plus un bébé maintenant, mais un joli petit jeune homme. Il fait déjà du vélo... et tout ce que font les enfants de cet âge. »

Xavière se tut et s'efforça par la suite à un maximum de discrétion, laissant Charles-Edward faire les frais de la conversation. Il aborda bientôt le sujet critique avec une simplicité et une franchise assez désarmante.

Il avait posé sa main sur celle de Karine. Xavière s'alarmait. Elle redouta que son inspiration charitable ne se révélât funeste pour elle. Et si Karine lui ravissait Charly ? Il l'aimait bien, il l'avait aimée, et pouvait l'aimer de nouveau. Karine attendait son heure depuis si longtemps. Nul doute qu'une fois dans le lit de Charles-Edward elle ne fasse des pieds et des mains, et plus encore... pour y demeurer ; et l'en évincer, elle, Xavière. Qu'elle s'était montrée gourde à vouloir jouer la bonne petite samaritaine ! Charly l'avait mise en garde pourtant assez souvent : avant de se soucier du bonheur des autres, il convient de se soucier du sien ! lui avait-il répété en substance à maintes reprises. Trop tard ! Elle risquait de perdre Charly ! Il était si gentil : il était bien capable, à nouveau, de tomber amoureux de Karine.

Elle était plus âgée que Xavière mais très bien conservée. Et l'on ne pouvait pas seulement dire que Karine avait de beaux restes ; Karine était trop jolie et bien faite pour que l'on puisse à son égard se montrer si péjoratif.

Restait à espérer qu'elle fut plus coincée que Xavière du point de vue érotique. Irrémédiablement coincée ; ou qu'un beau chevalier dans une armure étincelante ne vînt sans plus tarder l'enlever sur son puissant cheval blanc.

Lorsque Charles-Edward en arriva dans les termes les plus courtois à proposer ce qu'il avait arrêté avec Xavière, Karine ne put s'empêcher de rosir des pommettes, des joues, du front. Elle esquissa un geste pour retirer sa main, mais la laissa sur la table, à côté de celle du baron. Le coude appuyé, elle se porta l'autre main au visage, le bout des doigts sur la tempe, la paume lui masquant la joue. Après avoir un instant baissé les yeux, elle regarda Charles-Edward et jeta quelques regards furtifs en direction de la pâle Xavière, qui se taisait. Charles-Edward, qui plus tôt avait interrompu le service d'un geste de tête et en agitant la main, alla cogner à la vitre de la baie les séparant d'un corridor à l'extrémité duquel un maître d'hôtel et deux serveurs patientaient. Karine demeurait silencieuse. Un peu plus tard il osa tout de même lui poser la question.

« Désires-tu que... nous te raccompagnions, chez toi ? »

Karine accepta la proposition. Xavière avait l'impression de traverser la Berezina, plutôt que de franchir le Rubicon.

Par la suite Karine ne faiblit pas. Chez elle les choses suivirent leur cours. Ils se retrouvèrent rapidement tous trois dans la chambre de Karine, et bientôt dans le plus simple appareil. Xavière fut humiliée devant sa rivale. Elle dut marcher à quatre pattes, aboyer, ou

faire le beau comme un brave petit chien bien dressé, aux ordres de Charly, puis de Karine. Lorsque Karine fut allongée sur le lit, Charles-Edward fit se placer Xavière à genoux au sol à leurs pieds, les bras dans le dos. Elle devait haleter de façon audible, en ouvrant grand la bouche, et en s'efforçant de se toucher le menton de la pointe de la langue.

Charly, de ses lèvres, de ses dents, exaspérait les seins de Karine qui se tordait en tous sens ; d'autant plus qu'il ne gardait pas les mains inactives.

Charles-Edward ne s'intéressait plus à elle. Xavière se désespérait. Elle en oublia son halètement. Un regard de maître Usqawas lui en fit prendre conscience. Elle rouvrit les mâchoires et tira la langue vers son menton, reprenant sa respiration bruyante. Enfin, il lui fit signe d'approcher. Il n'avait pas encore baisé Karine sur la bouche, Xavière l'avait remarqué. Elle n'était plus une petite chienne, mais une longue et souple panthère qui s'avançait dans la savane hostile et grimpait lentement sur un rocher, près de son mâle, pour partager sa proie.

Charly prit les lèvres de Xavière, sa langue ; leurs dents de fauves en chasse, de fauves en rut, s'entrechoquèrent. Il la baisa, elle, sur la bouche, dans la bouche. Il s'écarta, et d'un autre signe de tête lui offrit Karine immobile, tendue, allongée, toute droite, sur le dos, au milieu du lit, entre eux deux, sous eux deux, accroupis, mais dressés face à face, en vainqueurs. Il la lui donna. Et Xavière se penchant vivement, aussitôt après avoir posé une main assurée sur le front de Karine, rejetant légèrement la tête de celle-ci vers l'arrière, une autre sur le ventre, lui planta les dents dans le cou, lui emprisonnant la trachée entre ses mandibules. Karine se débattit en un sursaut violent. La morsure de Xavière était heureusement simulée, et ses dents ne portaient en définitive guère plus que ses lèvres sur le tendre épiderme. Elle prit possession de Karine, explorant toute la surface de sa belle anatomie, et ses replis, et ses profondeurs. Charly lui avait recommandé de se limer les ongles très ras ; ce qu'elle avait fait, ce qui lui permettait de faire vibrer le corps de Karine en jouant sans dommage de tous ses registres.

Karine Dräyer avait joui à plusieurs reprises, elle avait pris plaisir aux instants de débauche partagés avec Charles-Edward et Xavière. Mais avant même que leurs jeux ne s'achèvent, dès après que ses orgasmes successifs eurent laissé son corps rassasié par une volupté tellement attendue, elle fut envahie par un sentiment d'immense lassitude, de viduité qui lui tira des larmes. Elle prit pleinement conscience alors de l'inanité de ses espoirs d'un grand et nouvel amour réciproque avec Charles-Edward Usqawas. Au lieu du merveilleux contentement escompté, elle n'éprouvait que déception, tristesse. Pas de dégoût ou d'écœurement. Une légère amertume, sans plus. Elle était lucide maintenant, malgré les pleurs qui brouillaient sa vue. Il lui serait possible d'oublier son amour pour Charles-Edward ; ou plutôt, son amour était passé, elle l'avait en définitive (hélas ?) surpassé. Elle était libre ! Ô larmes lustrales !

Elle eut avec Charles-Edward une longue discussion. Elle était triste mais apaisée. Il l'incita à bouger, à sortir, à rencontrer des gens, à faire des « rencontres », à vivre. Il l'invita une fois encore à la Beltaine de Ferlieu qui approchait. Encore une fois elle accepta. Elle irait. Et pas pour Charles-Edward ; pour elle-même. Peut-être y ferait-elle la connaissance de « quelqu'un » d'aimable.

La prestation de Widrou Kergadec et de sa troupe, chaque premier mai à Ferlieu, était devenue une animation très prisée. La célébration de Beltaine devant la Roche Droneuse provoquait aussi un afflux de clientèle au Belvédère. Certains clients avaient été informés de l'événement par le personnel ; le bouche à oreille avait fait le reste.

Devant ce succès, inattendu, Lorena Vanghiou envisagea de donner plus d'ampleur aux « festivités », en constituant une société qui organiserait des cérémonies druidiques et

celtisantes, à Ferlieu à l'occasion, ou ailleurs, à l'époque des différentes fêtes des anciens celtes, non seulement Beltaine<sup>23</sup>, mais Imbolc<sup>24</sup>, Lugnasad<sup>25</sup> et Samain<sup>2627</sup>, mais aussi, pourquoi pas, de certaines célébrations catholiques « récupérables », et plus spécialement en Bretagne, bien entendu, pendant les vacances scolaires, la période touristique du plein été.

Kergadec se montra méfiant et réticent. L'organisation par son association, sous son contrôle, de Beltaine, ou d'autres événements, notamment celui de Ferlieu, lui convenait parfaitement. Il ne souhaitait pas donner une ampleur trop considérable à ces célébrations, amener des foules de plusieurs milliers de spectateurs béotiens. Il souhaitait ardemment conserver la maîtrise de ce dont il se considérait le créateur, et dont, sans humilité certes, mais avec lucidité et pertinence, il s'estimait un rouage essentiel. Il ne voulait pas d'une grosse machinerie qu'il ne serait pas en mesure de régir à sa convenance, dont il ne pourrait pas appréhender aisément tous les aspects. Il voulait des cérémonies relativement intimistes, réservées en quelque sorte à un comité, un effectif relativement restreint de privilégiés, d'heureux élus ; les quatre ou cinq centaines d'invités, ou de spectateurs payants leurs places auprès de l'association.

Le baron partageait l'opinion de Kergadec et ne souhaitait pas que des inconnus en nombre excessif envahissent son domaine. Les dispositions originelles, adaptées par la suite, en émettant des billets pour les clients du Belvédère demandeurs, entre autres, les satisfaisaient tous deux. Lorena dut renoncer à échafauder une organisation plus ambitieuse.

Gwenolé Yvomarc'h, souffrant, n'avait pu assister aux deux précédentes éditions de la fête. Il n'avait pu voir les fantômes de guerriers celtes et germains, tous casqués et armés, sortir de terre dans des vapeurs d'outre tombe à l'appel du druide Kergadec : « Menos nerom ! Klewos nerom ! »<sup>28</sup>, lancé au cœur de la nuit, depuis le tertre de la Roche Droneuse. Il n'avait pu voir ces héros des temps anciens pour certains se dresser hors du sol entre les jambes même des spectateurs, et des spectatrices trop émotives, apeurées, s'enfuir en poussant des cris hystériques dans les ténèbres.

L'année suivante, il n'avait pu assister à un spectacle ravissant qui l'aurait assurément réjoui. Fidèle à un ton érotico-mystique qu'il affectionnait tant, Kergadec s'était lancé, à la suite d'un authentique sermon, dans une harangue d'un vibrant prosélytisme.

« Maxence ! Maxence ! Comment les dieux ont-ils pu permettre que tes armées soient défaites sous les murs de Rome !

23 Marque le début de l'été. Fête du feu, religieuse et sacerdotale. Célébration le premier mai.

24 Fête du printemps, consacrée peut-être plus spécialement à Brigit. Fête comparée aux Lupercales romaines (lustration, fécondité). Célébration le premier février.

25 Fête royale d'automne, jeux et foire en l'honneur du dieu Lug. Célébration le premier août.

26 Réunion marquant la fin de l'été, ou plus précisément de la belle saison. Grande fête militaire, universelle, aux nombreuses connotations mythiques. Célébration le premier novembre.

27 On aura noté un certain décalage de ces fêtes avec le calendrier des saisons qu'a priori elles célèbrent : une quarantaine de jours.

28 Termes indo-européens reconstitués par la paléontologie linguistique utilisés par W. Kergadec dans le sens de : esprit(s) [ou : âme(s) ; ou : vertu] des seigneurs ! Gloire des [ou : aux] seigneurs ! (Cf. entre autres ouvrages, ceux de Jean Haudry : « L'indo-européen », et : « Les Indo-européens ».)

Mais il aurait pu s'écrier tout aussi bien : ô esprits des anciens et glorieux seigneurs ! ; ou encore : ô âmes des antiques guerriers d'occident ! Vaillants héros !... par exemple.

Sa fréquentation assidue de Claude Terrart à cette époque, n'était sans doute pas étrangère à ce choix qui pouvait paraître anodin au premier abord.

« Maxence ! Maxence ! Comment les dieux ont-ils pu permettre que sous le pont Milvius, par le poids de ta cuirasse, tu t'engloutisses dans les eaux boueuses du Tibre !

« Comment les dieux ont-ils pu permettre ?...

« Car la sphère du divin est creuse, est vide ; toute de vacuité. Mais toute pleine de la vanité des hommes.<sup>29</sup>

« Enfants d'occident ! Les plus habiles, les plus beaux, les plus vigoureux des enfants des hommes ! Réveillez-vous !

« Redécouvrez vos racines profondes ! Retrouvez les vertus qui ont fait, qui font de votre race la plus puissante de ce vaste monde !

« Reconnaissez, sous les oripeaux orientaux imposés par l'édit de Milan<sup>30</sup>, imposés, hélas ! par l'un des nôtres, par l'un des vôtres, par l'empereur Constantin voilà plus de seize siècles à la postérité indo-européenne d'occident, les valeurs incomparables de votre origine !

« Libérez-vous du pesant, humiliant, mortifiant héritage amarnien<sup>31</sup>, judéo-chrétien, que le fils de Constance Chlore infligeait à l'Empire romain !

« Rejetez ces oripeaux qui vous entravent, vous empêchent de vous mouvoir librement, d'accomplir les exploits dont votre sang est capable ! Rejetez ces vêtements trop étriqués, qui ne conviennent point à des titans ! Et avancez-vous, nus et libres ! Fièrement !

« Et que votre audacieuse ardeur nous forge un grand destin ! Apothéose et pantocratie<sup>32</sup> ! Ou Ragnarok<sup>33</sup> ! »

Alors s'avancèrent timidement d'abord, hors des rangs des spectateurs, des jeunes gens, qui à l'invite du discours de Kergadec, se devêtèrent effectivement, et s'approchèrent de la Roche Droneuse. Parmi eux des filles se retournèrent à plusieurs reprises, soit vers un compagnon plus lent, soit vers la foule, dans l'espoir peut-être de voir quelqu'un en particulier les rejoindre. Et ces garçons, et ces filles étaient superbes. Et leurs cuisses, leurs fesses, leurs ventres, leurs seins tendus dans la fraîcheur de la nuit printanière, leurs formes, dans les ombres et les éclairages de Beltaine, composaient un spectacle féerique.

---

29 Ces lignes, contrairement à celles qui les suivent, ne figurent pas dans le bulletin n°27 de l'association de l'Ordre Culturel Celtique d'Occident, qui transcrit la Beltaine de cette année là. La transcription du prologue de la harangue fut possible après avoir visionné une bande vidéo de la cérémonie à laquelle il est fait allusion ici. Il est à préciser que l'O.C.C.O. diffusait des cassettes vidéo de toutes ses manifestations. Tout d'abord utilisées comme simple outil de travail pour améliorer les prestations de la troupe de W. Kergadec, une cassette était réalisée à chaque spectacle. Il fut décidé à partir de la première Beltaine de Ferlieu d'en produire un tirage en nombre suffisant pour la vente.

Constantin l'emporta sur Maxence en octobre 312.

30 Février 313.

31 De « El Amarna », site égyptien (où fut découvert le célèbre buste de Néfertiti) de l'ancienne et éphémère capitale du pharaon hérétique Akhenaton-Aménophis IV, « inventeur » du monothéisme.

32 W. Kergadec aimait à raconter un voyage qu'il avait fait dans sa jeunesse au mont Athos. Comme, il l'expliquait avec délectation, ne pouvait pénétrer sur le territoire de cette sainte montagne monastique, en vertu d'une réglementation élaborée au XI<sup>ème</sup> siècle, « aucune femme, aucun animal femelle, aucun enfant, aucun eunuque, aucun visage lisse », il s'était à cette occasion laissé pousser la barbe. Il avait pu visiter, sur la côte nord-est, un petit monastère aux allures d'antique citadelle et portant le nom du Tout-Puissant : Pantocrator. Il était déjà athée, mais affectait de regretter que dans un endroit si saint, au nom si symboliquement chargé, la foi ne lui ait point été donnée, et qu'au contraire, au moins l'impuissance du Pantocrator à faire régner ici bas une meilleure administration, lui fut pleinement révélée. De cela, il avait éprouvé un certain chagrin, assurait-il en souriant. Car, après une nuit en un tel lieu, des démangeaisons dues à de la vermine athonite, lui rendirent la chaleur de l'été grec particulièrement peinible à supporter au cours des jours suivants.

33 Mythologie nordique. Conflagration apocalyptique où s'affrontent les dieux et les géants (personnages divins eux aussi), et au cours de laquelle le loup Fenrir brise ses chaînes.

Un jeune couple peu frileux, et séduit par le discours du druide, s'était joint aux acteurs. Le Pendragon manqua donc des vastes manteaux blancs dont il enveloppait les « nouveaux adeptes ». Deux korrigans prêtèrent les leurs.

Si impressionnés par l'officiant, cet homme et cette femme après avoir participé à la cérémonie, à la procession jusqu'au retour entre les murs de Ferlieu, adhérèrent à l'association de l'Ordre Culturel Celtique d'Occident, et devinrent d'inconditionnels supporters du druide Widrou Kergadec.

Gwenolé Yvomarc'h ne pourrait plus assister à Beltaine. Mais le spectacle continuait. La vie continuait.

Lorena Vanghiou se demandait ce qu'allait imaginer cette année ce vieux fou de Kergadec. Il tenait en effet à proposer chaque fois une cérémonie différente, un spectacle neuf.

Selon Charles-Edward, Wilfried était assez grand pour assister à l'événement. Lorena était d'un avis contraire.

« Wilfried restera à La Manserie avec sa gouvernante.

— Et toi, viendras-tu ?

— Oui, j'irai ! Tu préférerais sans doute que je reste ici à garder le petit ! Oui ! J'irai. T'auras ton harem au complet autour de toi ! Cette cruche d'Humbert, cette pétasse de Karine Dräyer qui rapplique dès qu'elle en a l'occasion, et moi ! Remarque, moi dans ton harem, c'est vite dit. Pour ce qu'il y a entre nous ! Ça fait combien de temps que tu ne m'as pas touchée ? !

— Tu t'en plains ! C'est nouveau ! La faute à qui ? Hein !

— Tu pourrais faire des efforts ! Dans la vie, d'un couple il en faut.

— J'en ai fait. Toi aussi tu aurais pu en faire.

— Tu ne t'en rends même pas compte ! J'en fait, en ce moment même, des efforts : je te parle ! Tu crois que c'est facile pour moi ? Il n'y en a que pour cette salope de Xavière Humbert.

— Enfin ! Qu'est-ce que tu as ce soir ? Il fallait réagir un peu plus tôt. Maintenant je crains que ce ne soit trop tard, Lori. Je suis... désolé. Mais... T'as eu tout ce que tu voulais, par ton... tes mariages : statut social, pouvoir, richesses ; et en plus, l'enfant que tu souhaitais tellement ! Après ça, le reste n'avait plus d'importance à tes yeux. Depuis sa venue au monde, il en est le seul être digne d'intérêt... Et après ces années, tout à coup, tu me reproches mon manque de sollicitude à ton égard !

— À qui t'es-tu intéressée, toi, depuis la naissance de Wilfried ? À ton fils, à ton épouse ? Et même avant... à cette intrigante, à cette pute, à cette conne...

— Pauvre conne toi-même, va ! Il n'y aurait peut-être jamais rien eu entre Xavière et moi sans tes soupçons injustifiés dès son arrivée ici ! Tu étais persuadée que nous étions amants ! Et bien, nous le sommes devenus. Tu devrais être satisfaite, encore une fois tu avais vu juste ! N'as-tu pas toujours raison ? ! Elle, jamais elle ne parle de toi sur ce ton ! Elle t'admire et elle te respecte...

— Elle me respecte en me cocufiant ! La chère âme !

— Écoute Lori, nous avons sûrement, l'un comme l'autre, chacun nos torts dans la dérive de notre ménage. Ce n'est pas la peine d'en rajouter en nous engueulant pour un oui, pour un non.

— J'en ai maré que tu me prennes pour une andouille ! Tous ici, Essartier, Frankie, les concierges de Ferlieu, savent que tu la tringles cette... cette... ! As-tu seulement pensé à votre

différence d'âge ? Non mais ! Tu t'es regardé mon pauvre vieux ! Elle te larguera un de ces jours pour un mec plus frais !

— Lori, il y a plus d'écart entre nous deux, qu'entre elle et moi. Sois raisonnable. Je vais aller me coucher. Bonne nuit.

— Qu'est-ce que tu lui trouves ? Merde ! Qu'a-t-elle de plus que moi cette poufiasse ?

— ... Je l'aime. J'aime être avec elle. J'aime travailler avec elle. J'aime lui faire l'amour. Elle, elle aime que je lui fasse l'amour. Elle, elle ne cherche pas à m'avoir à sa botte. Elle aime me rendre heureux et j'aime la rendre heureuse. Comprends-tu ?

— Salaud ! Salaud !

— Toi, t'es jeune, t'es belle ; mais à l'intérieur, t'es toute sèche, rugueuse, fripée. »

Outre les habituels discours exaltant les racines celtes, ou germaines, de notre civilisation, le point fort de la représentation « kergadienne » fut l'affrontement entre deux magiciens. Les mythes irlandais en content quelques uns. Mais il n'était pas envisageable de reconstituer un de ces récits : les problèmes concrets étant pour cela trop complexes à résoudre. Widrou Kergadec élaborait donc un scénario original, assez simple. Mais sa réalisation pratique, avec le peu de moyen dont il disposait, posait quelques problèmes de mise au point. Avec l'aide toujours précieuse d'Henry Essartier, souvent disponible, le baron se déplaçant fréquemment seul avec Xavière Humbert, et de différentes autres compétences recrutées pour l'occasion, les préparatifs purent être menés à bien et des solutions élaborées, qui n'altéraient pas trop le projet initial de Kergadec. Il se contraignit néanmoins à simplifier ou supprimer certaines scènes trop difficiles à mettre en œuvre.

Un câble d'acier, assez fin, fut donc tendu entre un chêne du haut du bosquet de la Roche Droneuse et un autre chêne au bas du parc de Ferlieu, en deçà du mur de clôture ; chacun de ces arbres soulagé de la tension par des câbles le reliant à la partie basse d'autres chênes environnants.

Deux chariots freinés, chacun doté d'un petit palan y étant assujéti, et reliés entre eux par un mince filin métallique furent installés le long du câble. Tout cela avait été enduit d'une fine couche de peinture de couleur noire, et mate.

Dans la journée des artificiers préparèrent dans la partie la plus élevée du parc, derrière les bois, à gauche du château, en regardant depuis le dolmen au sud-est, des dispositifs pyrotechniques. Henry aida en fin d'après-midi à dissimuler la sonorisation ainsi que des batteries de douze volts sur le lieu même de la cérémonie. Les montages, destinés à provoquer à la demande des courts-circuits produisant des étincelles, avaient été préalablement mis au point, puis adaptés sur l'épée du Pendragon et le long des crosses du Grand Druide Kergadec et de son adversaire en magie. Il ne restait plus qu'à les enficher sur les fils reliés aux accumulateurs. Les petits projecteurs laser nécessitèrent, une nuit précédente, de longs essais, des répétitions de leur manipulation sur le terrain.

Le public ne devant pas, si possible, remarquer le câble, n'accéda au lieu de la cérémonie qu'à la nuit noire, en suivant le cortège druidique depuis la cour de Ferlieu. Pas de feux le long du chemin cette nuit-là. Les torches de la procession seulement.

Comme à l'accoutumée le druide Kergadec se déplaçait sur un palanquin à dos de robustes gaillards. Sortant du parc par le portail de l'ancienne conciergerie, un petit groupe, portant des robes, des saies et de longs manteaux comparables à ceux de la troupe de Kergadec, mais un peu plus foncés, voulut s'immiscer dans le cortège. Une discussion, quelques mots aigres

échangés, et la nouvelle venue, une fière druidesse, sous un dais clair soutenu par quatre hommes, précédée et suivie d'une femme portant chacune deux torches, attendit sur le bord du chemin le passage du défilé. Sur un ordre de la mystérieuse prêtresse, son escorte s'engagea entre l'équipage de Kergadec et la foule qui suivait. Le Pendragon et certains korrigans se retournèrent à plusieurs reprises, dardant des regards désapprobateurs sur les importuns.

La cérémonie se poursuivit. Contournement du bûcher ; ascension du tertre, nouvelle bénédiction consacrant le nemeton de la Roche Droneuse, représentations de différents tableaux illustrant certains mythes de la littérature irlandaise ou arthurienne.

En plusieurs moments d'importance, la druidesse entourée des membres de son petit comité avait tenté de s'associer à Widrou Kergadec, Grand Druides de l'Ordre Culturel Celtique d'Occident, afin, semblait-il, de concélébrer les phases clefs du rituel. Kergadec avait tout d'abord manifesté son refus avec patience, alors que le Pendragon, lui, s'énerma rapidement. L'insistance de la druidesse avait provoqué aussi des murmures réprobateurs dans l'assemblée. Vint le tournant de la célébration où le Grand Druides soulevant haut sa grande crosse demanda au Pendragon de s'approcher et de lui présenter « le Glaive Redoutable ». La prêtresse, ses gens à cinq ou six pas en arrière, s'était une nouvelle fois approchée et plantée au côté du druide. Le Pendragon éclata en lourds et sonores reproches.

« Grand Druides comment peux-tu tolérer une telle arrogance ? Comme nous, elle est ton disciple ! Tout ce qu'elle sait, tu le lui as enseigné ! Et le respect, et l'humilité aussi ! Aurait-elle tout oublié ? !

— Je suis patient et miséricordieux, fée Viviane ! Néanmoins, ma patience et ma miséricorde ont leurs limites ! Et vous y voilà parvenue ! Retirez-vous ! Retirez-vous !

« Retirez-vous, et ne portez pas plus longtemps encore atteinte à la dignité de ce lieu, et de cette heure ! »

Non seulement la prêtresse Viviane ne se retira pas, mais s'approcha davantage du Grand Druides et lui fit face.

« Vous m'avez appris tout ce que vous pouviez m'apprendre. J'en sais autant que vous, désormais ! Qu'y a-t-il donc, que je vous ai vu faire, que je sois incapable d'accomplir ? J'ai les mêmes pouvoirs que vous ! Je suis aussi puissante que vous ! Je sens la force qui me possède ! Je suis en mesure de concélébrer ! J'en revendique le droit, et j'entends bien exercer ce droit, ici et maintenant !

— Viviane, maudite fée ! Ce droit vous l'aurez, quand je le déciderai, quand moi je vous l'octroierai ! Ce droit vous l'aurez quand je vous en jugerai digne, si tant est que vous puissiez jamais en être digne un jour ! Maintenant, arrière ! Effacez-vous ! Et vite ! »

Du poing maintenant son épais bâton pastoral, d'un coup au niveau du sternum, il fit reculer de plusieurs pas la présomptueuse prêtresse, qui trébucha et dut mettre un genou en terre pour ne pas rouler au sol.

« Tu as osé porter la main sur moi ! Prends garde Kergadec ! La force n'est pas que physique ! Ma puissance peut être brutale aussi, malgré que je sois femme !



— Si tu demeures, tu auras bien mérité le châtement qui s'abattra sur toi ! Pauvre inconsciente ! Et vous, pauvres disciples égarés et abusés, il est temps de choisir votre maître ! »

Une femme se rapprocha de Viviane... Les autres rentrèrent dans le rang après une brève hésitation.

Les échanges avaient été vifs, rapides, et en dépit de l'excellence des microphones, par ailleurs fort discrets, et de la sonorisation, trop vifs et rapides pour avoir été à chaque instant intégralement compréhensibles. Les spectateurs pour certains mal à l'aise ou indignés, s'agitaient un peu, échangeaient des regards dans la pénombre, ou des remarques, à voix basse. Ou, ne savaient que penser.

Widrou Kergadec, le Grand Druide, face à la foule, à la lisière du bois, derrière lui le dolmen, dominait Viviane, la mauvaise fée, qui se redressait. Il releva la tête, gonfla sa vaste poitrine, écarta les bras, l'un la paume vers l'avant et vers le ciel, l'autre tenant le bâton de commandement.

« Par l'omphalos de la Roche Droneuse !

« Par le souvenir des Grands Ancêtres !

« Par la puissance qui sourd de la terre sacrée de ce nemeton... »

À son extrémité supérieure le bâton du Grand Druide émit trois ou quatre étincelles bleuâtres. En deux enjambées, Viviane s'approcha vivement et projeta sa crosse contre celle de Kergadec. Sans pouvoir la lui arracher de sa poigne ferme et assurée. Kergadec s'avança d'un pas. Sa longue canne, il la tenait en travers de son buste. Viviane prit peur et dévala la pente. Tous deux avaient quitté la lumière blanche et rosée des projecteurs et leurs silhouettes s'enfonçaient dans l'ombre. Viviane s'était ressaisie. À mi pente, face à la foule, elle s'arrêta, écarta les jambes, rejeta la tête en arrière, étendit les bras en croix, brandissant à deux mains, haut son bâton. Il émit lui aussi quelques petites étincelles. Alors elle se retourna, et marcha contre Kergadec. Mais la crosse de Widrou Kergadec, la crosse du Grand Druide, crachait par brèves intermittences de violentes étincelles violettes sur toute sa longueur, en crépitant dans les hauts parleurs.

La fée Viviane s'arrêta, hésita, brandit son bâton en direction du druide immobile alors, et qui la dévisageait. Et le druide dans la pénombre de Beltaine, transfiguré par la magie de projecteurs à lumière noire faisant irradier sa robe et son maquillage blafard, gagna en transcendance. La prêtresse faisant volte face se précipita vers le bas, vers la foule. Le Grand Druide pointa son bâton dans la direction de la fugitive. Un bref rayon s'échappant d'une gerbe d'étincelles toucha Viviane dans le dos. Elle s'écroula, et son corps roula dans l'herbe noire de ténèbres ; petite tache pâle et dérisoire en contrebas de la vieille tombe néolithique.

Kergadec fourragea dans les plis de sa robe.

Bien qu'il eût coupé son micro, on l'entendit nettement brailler ses ordres dans l'épaisseur de cette étrange nuit.

« Ramenez-moi le corps de cette débile ! Et portez-le sur le dolmen !... N'oubliez pas la crosse !... »

La femme qui s'était rangée au côté de Viviane tenta de se sauver par les bois en direction de la route qui reliait Fondettes à la Nationale, et passait à proximité de Ferlieu.

« Vous autres, rattrapez cette imbécile ! Et qu'elle comprenne son erreur ! »

Puis il fit signe au Pendragon qui coupa lui aussi son micro, et lui parla sans qu'on put rien entendre de ses propos. On ramena la fuyarde rattrapée, dont la robe était souillée et déchirée. Sur les indications de Kergadec, on l'assomma et la hissa sur le sommet de la table de pierre, près de Viviane.

Accompagné du Pendragon qui parlait dans un talkie-walkie, Widrou Kergadec échappa aux regards en passant derrière le dolmen qu'entouraient maintenant ses gens. Il réapparut au-dessus d'eux, sur le dessus de la grande dalle, au-dessus des corps des deux femmes. Il dominait aussi le Pendragon, en retrait sur sa gauche les genoux masqués par la pierre.

Le Grand Druide réarma son microphone.

« Grands feux sur les montagnes de la guerre !

« Et coulent les pleurs, au goût de sel, dans les vallées ombreuses !

« Et coule le sang des guerriers dans la plaine de la bataille ! De Mag Tured<sup>34</sup>, aux Champs Catalauniques. De Gaugamela<sup>35</sup>, à Hastings. Du Métaure<sup>36</sup>, à Nicopolis. D'Azincourt, à Narva<sup>37</sup>. De Castillon à Moukden et Tsou Shima<sup>38</sup>. De Nordlingen, à Bastogne !

« Pluie de cendres ! Pluie de larmes ! Pluie de sang !... Vents et marées ! Nuit et brouillard !

« Pendragon ! Présente-moi la grande épée, le Glaive Redoutable ! »

Une brume naissante noyait les alentours du mégalithe, et s'épaississait, se diffusant plus loin, plus haut entre les arbres clairsemés autour du monument.

L'intensité des projecteurs éclairant la scène décrut soudain, pour se résoudre rapidement à rien. Seules les lampes à ultraviolets permettaient de distinguer le collègue druidique, cette assemblée de fantômes ceignant le dolmen. Et Viviane, et sa compagne de misère, sur le dos, inertes. Et le Pendragon. Et le Grand Druide, qui saisit l'épée qu'on lui tendait. En l'extrayant de son fourreau, l'épée brilla, cracha elle aussi quelques étincelles.

« Et coule le sang des innocents dans les bosquets sacrés !

« Et coule le sang que boit la terre avide des sanctuaires, riches de la mémoire des morts en ces lieux ensevelis, au cours des âges sans nombre !

« Pluie de cendres ! Pluie de larmes !... Pluie de sang ! »

---

34 Bataille rapportée par la tradition celtique d'Irlande, et dont la date est tout à fait impossible à déterminer avec précision, mais que l'on peut situer au tout début de l'ère néolithique irlandaise : c'est après cette bataille que Bress, fils d'Elatha, apprit aux Tùatha Dé Dánann l'art de labourer, puis de moissonner. Les effectifs mis en jeu, quoi qu'en dise la légende, étaient sûrement relativement restreints ; de ce point de vue rien de comparable avec les batailles de Gaugamela ou des Champs Catalauniques, où combattirent plusieurs centaines de milliers d'hommes.

35 Près d'Arbèles, non loin de Ninive, victoire décisive d'Alexandre sur Darius.

36 Défaite d'Hasdrubal.

37 Victoire du Suédois Charles XII sur le Tsar Pierre I<sup>er</sup> (dont les armées avaient un nombre de combattants environ cinq fois supérieur à celui des armées suédoises ; un parallèle peut être fait à ce sujet avec Gaugamela).

38 Seule bataille navale à laquelle W. Kergadec fit référence. Victoire des Japonais (peuple non indo-européen, dans ce contexte il convient de le noter) sur les Russes.

Avec violence, de gestes précis, et résolu, le Grand Druide frappa, trois fois, de la grande épée tenue à deux mains, pointe en bas, chacun des deux corps martyrisés étalés à ses pieds. Le Glaive Redoutable étincelait sur toute sa longueur, et jusque sur la garde.

Une tache sombre s'étendit sur la poitrine et le ventre des victimes, luisant en coulant sur la pierre, dans les rayons de la lune qui par moments filtraient entre les nuages du ciel nocturne.

Le Grand Druide, le Pendragon disparurent à nouveau, masqués par la masse sinistre sur laquelle ils se trouvaient auparavant juchés.

Tandis que la plupart des disciples du druide faisaient le tour du dolmen en procession, le suivaient, le rejoignaient, et se répartissaient autour de lui un peu plus bas pour la suite de la cérémonie, hors de la pleine lumière revenue des projecteurs quelques autres descendirent Viviane et son infortunée fidèle, et les dissimulèrent au-delà de la Roche Droneuse. Pendant que se poursuivait le rite, on les distinguait plus ou moins dans la pénombre, ici ou là dans la futaie, ou au-dehors, recherchant au sol des morceaux de roc, des moellons, et les portant derrière les grandes pierres maculées de taches sanglantes.

La foule des spectateurs fut bientôt animée de remous, et parcourue de vagues murmures. Certaines personnes cherchèrent à s'éclipser discrètement, mais après que le service d'ordre de Kergadec les en eut persuadées, rejoignirent sagement les rangs du public. Un individu, un seul, un homme vêtu de noir, parvint à échapper à l'attention des vigilants cerbères et à leurs boniments.

Après une dernière péroraison, Widrou Kergadec invita la foule à se rapprocher pour se joindre à lui et à ses disciples, et participer à la déambulation autour du tertre vénérable. Les gens s'approchaient sans hâte, avec appréhension, lorsqu'un projecteur clignota à plusieurs reprises pour finir par s'éteindre complètement dans un claquement, alors que les autres tout à coup n'émettaient plus qu'une faible luminosité rougeoyante, et que retentirent, venant de la Roche Droneuse, des cris poussés par les glaneurs de cailloux qui s'enfuyaient en désordre en courant dans la nuit. Et un grand bruit. Des vibrations remuant le sol, les entrailles ! Et la sono fut saturée. Une grande stridence, presque douloureuse, vrillait les tympans.

Dans la lumière noire, au-dessus de l'antique masse de la Roche Droneuse, la druidesse s'élevait dans les airs. Rapidement. Méconnaissable dans la lueur inhabituelle. Méconnaissable, le bas de son visage, son menton, mangés par la nuit, par le sang vomi. Comme phosphorescents, son front, sa chevelure blonde, sa robe, blanche autour de la tache sombre et large la noircissant en son milieu, irradiaient une étrange luminescence.

« Kalon am lagad ! Penn am brec'h !  
 « Ha laz am blons, ha traon ha krec'h !  
 « Ha tri am unan, evid mad !  
 « Traon ha krec'h, noz-de, mar gell pad,  
 « Ken a redo enn traoniou goad ! »<sup>39</sup>

Elle sembla lentement s'incliner vers l'avant, se pencher vers Kergadec, vers le public complice. Elle sembla s'approcher d'eux. Elle s'élança vers eux. Elle se précipita sur eux.

---

39 Citation de « La marche d'Arthur » (extraits), « Barzaz-Breiz », vicomte Th. Hersart de La Villemarqué :

« Cœur pour œil ! tête pour bras ! et mort pour blessure, dans la vallée comme sur la montagne ! (...) Et trois pour un, c'est ce qu'il faut, dans la vallée comme sur la montagne, jour et nuit, s'il se peut, jusqu'à ce que les vallées roulent des flots de sang ! »

« Bon sang ! Bon sang ! Restez groupés ! Restez groupés ! Bon sang ! » cria le Pendragon, en agitant les bras.

Vociférant un épouvantable cri de vengeance, la revenante plongeait tête en avant vers eux.

Tous se baissèrent. Sauf le Grand Druides et le Pendragon. Une femme hurlait en s'enfuyant dans la nuit, essayant de retirer son manteau souillé de la dégoûtante liqueur s'échappant des plaies de la sorcière. Un homme courut à son secours.

La magicienne redressa son vol en arrivant vers le bas de la pente. Verticalement ou presque, elle franchit le mur les pieds en avant, sa robe tendue sur ses jambes par le souffle de sa course. On eut dit qu'elle s'apprêtait à retomber, à se poser de l'autre côté du mur, dans l'enclos du château. Elle disparut dans les ténèbres.

Au-delà du bûcher, dans les ombres opaques du parc de Ferlieu, on distingua une gerbe changeante de feux follets tremblants gravir vivement la pente opposée, disparaissant de temps en temps dans la nuit, derrière les troncs, pour se perdre enfin totalement dans la noire épaisseur des bois.

Le Pendragon était étendu au sol, le visage enfoui dans l'herbe grise. Deux ovates le retournèrent doucement, avec précautions le placèrent en position latérale de sécurité. Des korrigans pleuraient. Le Pendragon avait les yeux clos, le visage terreux, au propre, pour ainsi dire, et au figuré.

L'un des spectateurs les plus proches, bramant qu'il était médecin, s'approcha à grandes foulées.

« Arrière ! Arrière ! Ignorant profane incompetent ! »

Le druide ne se contenta pas d'user de la voix pour retenir le fâcheux toubib. Il le repoussa de sa crosse, et fit signe à ses porteurs de lui faire réintégrer les rangs de la foule. Le Grand Druides s'approcha du Pendragon et lui imposa les mains.

« C'est sûrement une crise cardiaque, un infarctus ! S'il meurt, vous serez responsable !

— Homme-médecine, ta prétention, ta prétendue omniscience, oublie-les ! Tu ne peux rien pour lui ! Le mal qui l'affecte n'est pas de ton ressort ! »

De l'index de la main droite, Kergadec toucha le front du Pendragon qui fut saisi d'une forte convulsion. Ses bras frappèrent violemment le sol de part et d'autre de son corps qui s'arc-bouta sur les talons et l'arrière du crâne, avant de retomber. Une seconde fois. La troisième fois, après la convulsion, le Pendragon roula sur le côté, se recroquevilla en position fœtale, puis, secoué de spasmes brusques, cracha du sang dans le gazon humide, sur sa poitrine, ses manches, ses doigts aux ongles chargés de terre grasse. Il se redressa, en titubant gagna la Roche Droneuse, contre laquelle il s'adossa. Alors, il releva les yeux ; son regard se perdait au-dessus des têtes. Et il parut plus blême encore dans la lumière grise et froide des lampes. Il ouvrait grand la bouche, mais restait silencieux, courbait la nuque, le regard fixe. Le Grand Druides s'était tourné dans la même direction, le regard dur. Tout le monde se retourna.

À gauche des silhouettes massives des tours de Ferlieu, une grande lueur croissait derrière la forêt. Un nuage semblait naître du foyer de lumière, et quelques fugaces rayons rougeâtres

parurent le traverser pour se dissiper en diverses directions, dans l'air plus léger de la nuit environnante. Toutefois, l'un d'eux, qui dura, lui, plus qu'un simple clignement d'œil, passa au-dessus du tertre, au travers de la brume vaporeuse qui l'enveloppait encore ; et un autre, plus long et dense, au bas de la pente, toucha le bûcher. Celui-ci s'enflamma aussitôt, propulsant une colonne massive d'escarbilles vers les nues ténébreuses argentées de lune.

Un sourd grondement, atténué par la distance devenait plus audible, se rapprochait, jusqu'à faire vibrer les viscères. Charles-Edward Usqawas se soucia un instant de l'équilibre des maçonneries de Ferlieu. Mais les haut-parleurs lointains n'étaient pas si éloignés, ni si puissants, et ceux dissimulés sur les flancs de l'éminence du dolmen les secondaient, soumis à rude épreuve, à très basses fréquences.

Le Grand Druide avait ceint le baudrier du Glaive Redoutable, le portait au côté, il se dressait, hiératique, sur l'antique tombe de l'âge de pierre, et il brandissait à bout de bras son bâton de commandement.

« Viviane ! Viviane ! Maudite sorcière ! L'impuissance sur toi ! Que la force t'abandonne !

« Par le souvenir des Grands Ancêtres !

« Par le souvenir des Glorieux Seigneurs !

« Par la puissance qui émane du riche sol de cette tombe, sanctifié par les morts des âges anciens, qui depuis la nuit des temps reposent sous la Roche Droneuse !

« Par la vertu qui s'exhale de cette terre sacrée !

« Par la mémoire des valeureux guerriers dormant aux cœurs des très antiques tumulus, sous les chênes de Ferlieu !

« Par la mémoire des vaillants seigneurs de Ferlieu gisant dans leurs cryptes, sous les voûtes de pierre !

« Par la mort ! Par la mort, qui de tout triomphe ! »

La crosse du Grand Druide étincela, et projeta un bref rayon bleuté en direction de la lueur du haut versant opposé. Un déchirement. Un cri aigu. Le cri. Le cri de Viviane bravant tout à l'heure la mort. Le cri de Viviane, mourante.

La vive lumière blanche et son nuage explosèrent sur la forêt, en tout sens. La lumière blanche se décomposait en multiples colonnes blanches se liquéfiant dans les cieux nocturnes, et en gerbes d'étoiles blanches, d'étoiles bleues, puis de toutes les couleurs.

La procession, de retour à Ferlieu, les sistres à peine silencieux, une Renault de la gendarmerie remonta l'allée principale et s'arrêta devant la demeure moyenâgeuse. Un témoin, qui accompagnait la maréchaussée, prétendait avoir assisté à une messe noire, bien malgré lui, car il s'attendait à un spectacle anodin, au cours de laquelle deux sacrifices humains avaient été perpétrés.

Viviane, ayant suivi la fin de la cérémonie à la jumelle, ne s'étant pas encore démaquillée ni changée, trouvant un malin plaisir à s'exhiber toute sanguinolente, vint s'enquérir des raisons pour lesquelles les forces de l'ordre réclamaient un entretien avec le baron et Widrou Kergadec.

Les gendarmes finirent par s'excuser. Cependant, l'austère témoin ne paraissait pas soulagé d'avoir eu tort.

« De la part de cette espèce de gens, cela aurait pu, tout à fait, être possible ! », souffla-t-il à l'un des hommes en uniforme.

« Homme crédule ! Homme... petit ! », lui postillonna à la face, Widrou Kergadec qui, l'ayant entendu, avait marché vers lui.

« Ne me parlez pas sur ce ton ! Je suis le curé de cette paroisse !

— Nom d'un p'tit bonhomme ! Et moi, petit homme, je suis le Grand Druide Widrou Kergadec, Grand Maître de l'Ordre Culturel Celtique d'Occident ! Hors de ma vue ! Ou l'on va te botter le cul ! »

Claude Terrart qui avait rejoint Kergadec, lui rappela, sous forme de diversion apaisante, qu'il avait déjà prononcé ces mots quelques années auparavant.

« Aaah ! Oui, oui, oui ! Je me souviens ! Monsieur le Baron, où donc, Henry, ce colosse sans peur et sans reproche, se trouve-t-il ? Nous pourrions bien avoir besoin de ses services... avoir besoin de ses sévices ! »

Terrart et Kergadec riaient de bon cœur, comme des gosses. Le représentant du clergé catholique et romain s'éloigna à grands pas ; des pas les plus grands que sa petite taille lui permettait. Widrou Kergadec s'en prit encore à lui.

« Tu aurais bien mérité que je t'arrache la langue, vil calomniateur ! De la sorte, le druide Midhe châtia ceux, à qui déplaisait son feu ! »

Ainsi qu'à l'accoutumée, la troupe et quelques habitués avaient été conviés au buffet suivant maintenant Beltaine dans les murs de Ferlieu.

Kergadec se montrait assez insatisfait de sa prestation, et plus globalement de la cérémonie.

« En réfléchissant au thème que j'allais exploiter, en le précisant noir sur blanc, en mettant au point les trucages, j'étais plutôt content de moi...

— Comme d'habitude !... »

Après cette blague irrévérencieuse, l'ex-Pendragon feignit de s'absorber dans la contemplation des joints courant sur les vieilles parois. Kergadec lui donna une bourrade amicale.

« ...Bien qu'il n'y eût pas d'anicroche sérieuse, je n'ai ressenti à aucun moment la moindre exaltation, le moindre souffle poétique. Peut-être parce que j'avais l'esprit trop accaparé par tous les aspects pratiques de la représentation. En tout cas je suis déçu.

— Je peux vous dire une chose : je n'ai pas vu le temps passer !

— Vous êtes indulgente, Mademoiselle Humbert. Mais ne pensez-vous pas que tout cela, en définitive, n'ait composé un spectacle un peu trop... grand-guignolesque ?

— Non, nullement. Et j'avoue qu'à plusieurs reprises, je me suis un peu inquiétée. Mais vous connaissant... Je trouve que l'ensemble était très satisfaisant, et mérite des félicitations. Ah ! Monsieur Kergadec, vous vous montrez trop exigeant vis à vis de vous-même, de votre troupe et des techniciens ayant mis en œuvre tous les dispositifs nécessaires à nous étonner et à nous leurrer ; à nous abuser...

— Si j'ai abusé de vous, et que vous en êtes satisfaite... Pardon ! Excusez-moi. »

L'humour trop hardi de Widrou Kergadec l'avait gênée. Elle avait baissé les yeux et sentit une vague de chaleur l'envahir. Elle s'imaginait nue, entre le Grand Druide et le baron, offerte par eux, la tenant chacun par les cheveux et par un bras, à la concupiscence de tous les mâles assistant à Beltaine. Au pied de la Roche Droneuse, dans les ombres et les lueurs changeantes produites par le grand feu, les hommes abusaient d'elle, la souillant de toutes les façons. Et les femmes la flagellaient, jalouses du désir qu'elle provoquait, lui crachaient au visage pour lui faire payer la honte qu'elles éprouvaient à la voir se faire humilier avec tant de complaisance, et humilier ainsi leur sexe.

Charles-Edward Usqawas après avoir échangé, ici ou là, quelques propos aimables, se portait à la rencontre de Xavière et de Kergadec.

« Baron, vous arrivez à temps pour secourir mademoiselle Humbert ! J'oubliais que cette charmante personne ne fait pas partie de ma troupe, n'est pas habituée à mes écarts de langage, et je me suis livré à un jeu de mots, à une plaisanterie grivoise qui l'a mise mal à l'aise.

— Oh ! Je vous en prie... Non, vous ne m'avez pas offusquée.

— Pardonnez-moi tout de même de vous avoir embarrassée, ne serait-ce qu'un tout petit peu.

— Xavière, je pense plutôt que c'est vous qui troublez notre terrible druide. N'est-ce pas, Kergadec ?

— Hum ! Hum ! Euh !...

— ... Avez-vous déjà remarqué Maryvonne Maubesse, cette nuit ?

— Maryvonne Maubesse... Qui est-ce ?

— Il s'agit de la nièce du regretté professeur Yvomarc'h. Et vous Xavière ?

— Ma foi, non. Mais... Parce que... Elle est ici ?

— Oui, en chair et en os. En chair, plus qu'en os d'ailleurs.

— Eh bien ! Je m'efforcerai de l'éviter. Ce sera préférable je crois. »

Renseignements pris auprès d'un membre de l'association, responsable entre autres du secrétariat, et qui manifesta une certaine confusion, il n'y eut plus à s'étonner de la présence de Maryvonne Maubesse. Le professeur Yvomarc'h, décédé, avait été radié du fichier « clientèle privilégiée ». Kergadec, à la prière du baron, avait un peu plus tard demandé au secrétaire d'en effacer également la nièce en question. Il en avait été pris bonne note, mais aucune autre personne enregistrée sous le nom d'Yvomarc'h n'était inscrite. Les recherches n'avaient pas été poussées plus loin ; on en était resté là.

Par hasard, Xavière Humbert côtoya Maryvonne Maubesse lors d'un passage au buffet. Leurs regards se croisèrent. Xavière salua brièvement, et se sauva. L'autre avait l'œil fixe et une mine peu engageante.

À l'extrémité de la grande salle où le buffet était dressé, de longues tables, des chaises de chaque côté, avaient été disposées. On s'y était installé, entouré de ses connaissances, un café allant être servi à la place, avant que l'on ne se séparât. Le baron près de son épouse, de Claude Terrart et de Widrou Kergadec. Quant à Xavière Humbert, elle s'assit près de Karine Dräyer. Elles furent rejointes par Armand Carlame. Xavière lui présenta sa voisine. Carlame engagea la conversation, s'entretenant de tout et de rien avec Karine.

Xavière rêvassait, à demie somnolente, bercée par le ronron des discussions, par sa lassitude due à l'heure tardive. Elle sourit en regardant un sac à main que l'on posait sur la table, juste en face d'elle. Un sac à main laid, haut et large, trop grand, qui lui rappelait le sien, celui qu'autrefois elle possédait, à l'époque où Charles-Edward l'embaucha. Elle vit une main âgée et dodue, une manche noire, plonger dans le sac, en sortir une grande enveloppe. En suivant des yeux le geste de son vis à vis, resté debout devant elle, elle en découvrit le visage. Le visage haineux de Maryvonne Maubesse, dont la voix aigre, vibrante, hostile et forte, retentissant au-dessus des murmures ambiants, la réveilla tout à fait.

« Xavière Humbert, vous aviez abandonné ceci entre les doigts tremblants de mon vieil oncle sénile et malade ! Cette chose !

« Le mot qui l'accompagne, écrit de la main de mon oncle, permet de comprendre quels moyens vous avez utilisés pour parvenir à la captation d'un héritage qui m'était dû ! »

Maryvonne Maubesse brandissait une pièce de lingerie féminine, qui manifestement ne lui appartenait pas, bien qu'elle fût de dentelle noire. Une minuscule petite culotte, très échancrée. Xavière s'était levée. Elle reçut le slip en pleine figure.

« Quand je ne peux me réfugier dans la chaleur douce et humide de ta grotte,  
J'aimerais pouvoir le dresser, en joli pavillon de toile parfumée, m'abriter dessous,  
Sur la rive du Styx, où j'attends le naute, sans impatience ;  
Tandis que, dans le soleil couchant,  
L'ombre croissante des myrtes, qui sur moi s'étend,  
Me glace le sang. »

« Voilà, Mesdames, Messieurs, ce que le professeur Yvomarc'h, ce débile usé, osait écrire à cette créature, sa putain ; qui m'a coûté toutes les liquidités de ce vieux vicieux, et une propriété sur la côte bretonne ! »

Charles-Edward Usqawas s'approchait.

« Madame Maubesse, votre comportement est très inconvenant. Vous manquez à la plus élémentaire correction, à l'égard de Xavière Humbert, qui est mon amie, à l'égard des personnes rassemblées en ce lieu, à mon égard : vous êtes, ici, chez moi.

— Elle a abusé de sa fonction près de vous, en a profité, lors de vos visites, pour tourner la tête de mon oncle, elle s'est jouée de vous comme elle s'est jouée de moi...

— Avez-vous trouvé le sous-vêtement et le poème dans cette enveloppe ?

— Oui ! Oui ! Dans cette enveloppe ! Elle était dans la chambre de mon oncle, à Rennes !

— Pouvez-vous me montrer le poème. Et l'enveloppe ? Ne contenait-elle rien d'autre ? Était-ce la seule de son espèce ?



— Non, rien d'autre. Et une seule, c'est déjà pas mal ! Vous pouvez constater que c'est bien son écriture. Vous voyez comme les manigances de cette fille lui ont chamboulé l'esprit ! »

Maître Usqawas jeta un coup d'œil sur l'enveloppe, au nom de Xavière Humbert, et à l'intérieur. Il parcourut les lignes de caractères inscrits sur la feuille, qu'il tenait, avec l'enveloppe, entre ses mains. Gwenolé avait ajouté quelques mots à ce qui avait été lu : « Xavière, comment pourrais-je jamais vous remercier suffisamment de tout ce que vous avez fait pour moi, de cette gentillesse, de tous ces petits soins dont vous m'avez gratifié. La vie, ma vie, cette vallée de larmes, grâce à vous s'est convertie en une oasis de beauté, un royaume de bonté, un jardin de délices... ». Il n'en lut pas davantage.

« Madame Maubesse, vous avez fait main basse sur un pli qui ne vous était pas destiné, l'avez ouvert, en avez divulgué le contenu, dans le but évident de nuire ! Et ceci, sous mon toit ! Je ne puis le tolérer !

— Monsieur le Baron, avouez tout de même...

— Madame Maubesse, vous êtes la petite fille, que la sœur de la mère de l'épouse de Gwenolé Yvomarc'h, a eue d'un second mariage. Votre fonction de dame de compagnie du professeur vous valait une rétribution. Vous étiez logée, nourrie. Vos rapports avec Gwenolé, votre « oncle », étaient assez tendus. J'estime, pour ma part, que le professeur vous a relativement bien dotée : il vous a laissé, malgré tout, sa demeure de Rennes et les terrains qui en dépendent. Ayant par ailleurs, déjà, bénéficié d'autres héritages, vous n'êtes pas particulièrement à plaindre.

« Je vous demande de bien vouloir quitter Ferlieu immédiatement ! Si vous n'êtes pas venue par vos propres moyens, je vous fais reconduire à Tours, jusqu'à un hôtel près de la gare S.N.C.F., L'Arcade, le Bordeaux, ou un autre de votre choix.

— Monsieur le Baron...

— Henry, accompagnez donc cette dame, voulez-vous ! Aidez-la, tout de suite, à sortir de cette pièce ! »

Lorena Vanghiou s'interposa. Henry lâcha le coude de la vieille harpie.

« Mon très cher époux, vous êtes trop sévère à l'égard d'une honnête femme ! Et étonnamment indulgent, à l'égard d'une certaine autre personne, dont je ne me laisserai pas aller à qualifier les agissements ! Je reconduirai madame Maubesse moi-même !

— Comme tu veux Lorena ! Mais, n'attends pas d'avantage ! »

Charles-Edward avait tendu à Xavière, arborant une mine défaite, la lettre qui lui revenait.

« Merci, Monsieur. Excusez-moi, je crois que je vais aller faire un tour au-dehors. »

Il se pencha au-dessus de la table.

« Il n'y a pas que le petit poème. Il est suivi de plusieurs lignes...

— Je... J'en profiterai pour les lire. »

À voix plus basse encore, il ajouta :

« J'avais oublié cette petite culotte. Elle est très jolie... Allez ! Ne t'en fais pas ! Ce n'est rien ! »

Karine se leva. Xavière la remercia lui disant que ce n'était pas la peine, qu'elle préférait rester seule quelques instants.

Après l'incident, les conversations reprenaient.

Et Widrou Kergadec pensait que Gwenolé Yvomarc'h avait bien été le plus chanceux des hommes.

## CHAPITRE XIII

Les serveurs avaient terminé le rangement, évacué leur matériel. Lorsque Xavière réapparut, ne demeuraient plus, principalement, que les personnes devant coucher à Ferlieu. Elle venait prendre congé du baron et de ses invités. Aux lavabos elle rencontra Karine Dräyer qui rafraîchissait son maquillage.

« Elle est gonflée cette grosse dondon ! Elle ne t'a pas loupée ! Cette histoire avec le professeur... Comment Charly prend-il ça ?... Hein ?

— Il... Il était au courant.

— Ah !... Décidément, vous m'étonnez de plus en plus tous les deux.

— ...

— Xavière, excuse-moi... Euh !... Je suis ennuyée... Je peux te demander quelque chose ? Rassure-toi, ça me concerne.

— Oui, je t'écoute.

— Qu'est-ce que tu ferais : Armand... Armand Carlame, m'a proposé de prendre un dernier verre, de me raccompagner... Toi, à ma place, tu accepterais ?... J'hésite.

— À cette heure, un premier mai en plus, où compte-t-il donc t'offrir ce dernier verre, le petit rusé ? Dans sa chambre, ici, à Ferlieu, ou à l'hôtel ? À moins que toi, tu ne le lui offres, chez toi !

— Je ne sais pas comment... flirter avec un homme. Ça fait si longtemps...

— À vrai dire, je n'ai pas grande expérience en ce domaine, moi non plus... Il te plaît ? As-tu envie... envie de lui ?

— Il me plaît bien, oui. Enfin... Oui, je pense... Mais c'est la première fois que nous nous voyons... Que va-t-il penser de moi ?

— Avant de faire de la politique, A.S.C.I.E., Modal et compagnie, Claude Terrart avait monté un club de rencontre par correspondance. Si tu n'es pas pressée, demande-lui de t'y inscrire. Je parie que tu bénéficieras d'un tarif préférentiel. Voire, pour une jolie femme comme toi ce sera sans doute gratuit... Mmmmh ! Ça presse, hein !

— Qu'est-ce que tu lui dirais, toi ? Si je lui dis non maintenant, je ne le reverrai peut-être plus !

— Karine, c'est à toi de décider. Je ne peux pas le faire à ta place. Si Carlame te plaît... laisse les événements se dérouler normalement. Si tu changes d'avis en cours de route... que ce ne soit pas trop tard. Et n'oublie pas, avant de vous brancher... qu'il se couvre. C'est plus prudent.

— Pardon ?

— Autrement dit : as-tu des préservatifs ?

— Euh ! Pas sur moi. À la maison.

— Et si vous allez à l'hôtel, ou si vous restez ici, il en a, lui ?

— Ben ! Nous n'avons pas abordé le sujet. Tu te rends compte !

— Tiens ! Prends ceux-là !

— Merci ! Tu viens avec moi, là, maintenant ?... Je serais plus à l'aise. Tu sais, il m'a parlé de votre rencontre à Paris, voilà quelques années. Tu lui as fait une forte impression. Il a votre rencontre « imprimée dans le crâne », m'a-t-il dit, en me montrant une petite marque blanchâtre, à la limite de son cuir chevelu.

— Et je suppose qu'il a hâte, s'il a d'autres cicatrices, de te les montrer toutes ! Attends une seconde, ou une minute plutôt, et j'arrive.

— Xavière, il est venu en voiture. Il pense déjeuner et dîner demain dans deux restaurants réputés à Tours, chez Barliet, et puis chez Barrey, « les deux b-a ba de la gastronomie tourangelle de qualité », pour reprendre, selon lui, les termes employés par un de ses confrères journalistes. Pour voir ce qui pourrait clocher chez eux, histoire de faire un papier là-dessus, le cas échéant. Il a déjà fait un tour devant la bâtisse NapoléonIII de Barliet, et il a trouvé que les abords n'étaient pas aussi soignés qu'ils le mériteraient... Ce en quoi il n'a pas tout à fait tort, remarque ! C'est vrai... Non ?... Vaut-il mieux qu'on prenne son auto, ou la mienne ?

— Je ne sais pas, moi. Prenez chacun la vôtre. Ce sera plus commode. Demain, surtout. Qu'il te suive.

— Ouais, d'accord.

— Et qu'il n'oublie pas de t'inviter au restaurant, le coquin ! »

Peu après, Karine et Armand Carlame prenaient congé.

Après avoir déposé Maryvonne Maubesse, Lorena Vanghiou Usqawas appela depuis son véhicule : elle ne rentrerait pas à Ferlieu cette nuit, et passerait la journée à La Manserie. Charles-Edward demanda à Xavière de rester. Elle se fit prier, un peu seulement, à cause de la présence des hôtes du baron qui risquaient de se douter de la nature de leurs relations, mais capitula bien vite.

Henry Essartier et Frankie Bonhère, après avoir salué, dès qu'ils purent échapper aux regards des autres, rejoignirent leur chambre avec précipitation.

Viviane, propre, changée, pomponnée, Claude Terrart, dans un tailleur élégant relativement court sur ses jolies jambes, Xavière Humbert, Widrou Kergadec, gagnèrent un salon à la suite de Charles-Edward Usqawas. Celui-ci quitta la pièce un instant et revint avec une bouteille de Cognac, une d'Armagnac et des verres en équilibre sur un plateau. Au bruit des verres s'entrechoquant lorsque le baron posa avec maladresse sa charge sur une table basse, Viviane, qui s'était endormie dans son fauteuil, se réveilla en sursaut. Deux minutes plus tard, elle s'assoupissait de nouveau. Kergadec la secoua .

« Elle s'est levée tôt ce matin, et c'est elle qui a conduit durant tout le trajet. La répétition et la cérémonie en plus... Elle est épuisée la belle enfant.

« Ouh ! Ouh ! Fée Viviane ! Vas donc te coucher dès à présent. Vas, réchauffe mon lit, et dors !

— Tu ne penses tout de même pas que je vais te laisser seul avec... »

Viviane lança un coup d'œil à Claude Terrart avant d'examiner le cercle des personnes qui l'entouraient, semblant seulement en prendre conscience. Elle s'excusa et partit le long des couloirs vers un sommeil bien mérité. Claude Terrart se ravisa et refusa en définitive qu'on lui servît un alcool si fort. Xavière lui proposa une boisson d'un degré moins élevé, et s'absenta

pour aller chercher une liqueur plus douce. Kergadec tripotait un morceau de sucre encore ensaché et entrepris de le débarrasser de son papier.

« Ah ! Les femmes, parfois ! On prend malgré tout soin d'elles ; n'empêche qu'elles sont très promptes à nous accabler de reproches !

— Eh oui !... Ça ne va pas très fort non plus entre vous et votre épouse, Baron. D'année en année vos relations se dégradent. Visiblement. Elle apprécie de moins en moins, c'est flagrant, la concurrence de la charmante Xavière ; qui par ailleurs semble bien connaître cet endroit, et y avoir peut-être ses habitudes.

— Widrou ! Enfin !

— Silence femme ! Nous parlons entre hommes ! »

Kergadec avait asséné une claque sonore près du genou de Claude Terrart, sur la cuisse dénudée par la courte jupe et la position assise. Claude dansa d'une fesse sur l'autre, décroisa et recroisa les jambes en sens inverse.

« Voyez cette ravissante personne ! Elle a dirigé un petit parti politique, en a commandé le service d'ordre, des dizaines de malabars obéissant au doigt et à l'œil. Et pourtant ! Actuellement j'en fais ce que je veux ! Elle me mange dans la main, littéralement, et ça lui plaît ; en privé du moins. »

Joignant le geste à la parole, il agrippa Claude par ses longs cheveux et la contraignit à s'accroupir devant son fauteuil.

« Widrou ! Non ! Widrou ! Je t'en prie ! Je t'en prie !

— Nous sommes entre amis, entre gens discrets. Ne crains rien, mon cœur. Mange ! »

Il lui présentait au creux de la paume, le morceau de sucre avec lequel il jouait tout à l'heure.

« Allez ! Mange-le ! Prends-le tout entier dans ta bouche ! Prends-le, tout blanc, entre tes belles lèvres sombres. »

Claude s'exécuta. Kergadec lui cramponnait toujours la chevelure. Il la fit se relever et s'agenouiller plus près de lui, lui plaqua la joue dans son giron. Elle était toute rouge. Elle ferma ses grands yeux dilatés et humides, et se couvrit la face d'un bras replié.

« C'est une brave petite ! Mais demain, après-demain, elle peut en avoir assez pour une raison ou pour une autre.

« Elles sont patientes, capables de beaucoup d'amour, mais elles sont exigeantes et versatiles aussi ces troublantes Vénus.

« S'il est difficile de prévoir le comportement d'une jolie femme ordinaire, si tant est qu'il y ait de jolies femmes ordinaires, comment prévoir les réactions de notre si singulière Claude ? »

Xavière revenait, approchant à pas comptés. Elle plaça ses bouteilles, Sauternes et Loupiac, entre les verres. Puis, fascinée par la scène, se tint immobile, debout près de Charles-Edward. Il la contempla, lui prit le poignet, la fit asseoir sur le canapé. Il lui glissa une main moite entre les jambes. Elle s'appuya des épaules contre le dossier et avança le pubis en écartant les cuisses.

Le lendemain personne ne se leva avant onze heures. Et la concierge-cordon-bleu, encore une fois de corvée en cette fête du travail, petit-déjeuna seule sous les voûtes de la grande et fraîche cuisine, tout près des vieux fourneaux réactivés.

On s'éclaircit les idées après le repas en se promenant dans le parc, en examinant les dispositifs, qui seraient déposés le lendemain, ayant permis le vol de Viviane et son atterrissage en douceur. On appréciait les prémises de la belle saison, qui s'annonçait déjà en ce début du joli mois de mai.

Widrou Kergadec, en déambulant avec le baron, lui révéla réaliser pour un public averti et très restreint, en certaines occasions, ce que l'importun curé, selon les critères étant les siens, aurait pu cataloguer, avec plus de justesse qu'il ne l'avait fait en ce qui concernait la Beltaine de la nuit précédente, sous le registre de « messe noire ». Kergadec ne croyait pas plus au Diable, qu'au Bon Dieu. Il se livrait à ce genre d'exercice par anticonformisme, par goût, mesuré, de la provocation, pour la beauté du geste, pour satisfaire un sens poétique et esthétique un peu particulier.

Viviane travaillait et devait être fraîche et dispose, autant que possible, le deux au matin. Claude Terrart aussi. Le dîner servi de bonne heure leur permis de prendre la route assez tôt afin de passer à leurs domiciles une nuit suffisamment réparatrice. Viviane laissa pour le retour Widrou Kergadec assumer le rôle du chauffeur.

Xavière regagna son appartement. Henry et Frankie, suivis, un peu plus tard du baron, prirent le chemin de La Manserie.

Charles-Edward Usqawas embrassa Wilfried qu'il fit sauter dans ses bras deux ou trois fois.

« T'es pas un peu fou ! Qu'est-ce que c'est que ces acrobaties ? Ça va pas, non ! Tu pourrais le tuer !

— On joue, c'est tout, Lori ! Regarde comme ça l'a amusé.

— C'est trop dangereux ce genre de pitreries ! Mademoiselle ! Conduisez donc Wilfried à sa chambre. Veillez à ce qu'il se prépare pour le coucher.

— Bonne nuit mon petit bonhomme ! Bonne nuit Mademoiselle !

— Bonne nuit p'pa ! Bisous ! Bisous !... Bonne nuit man-man !

— Maman ! Ma-man ! Et non pas man-man, Wilfried. Bonne nuit mon trésor.

— Bonne nuit Messieurs-Dames.

— J'irai voir le petit tout à l'heure, Régine !

— Bien, Madame. »

Régine, la nurse, et Wilfried, montèrent à l'étage en se tenant par la main. Charles-Edward était songeur. Wilfried était un enfant sage. Très sage. Trop sage. Il lui semblait qu'à cet âge, lui-même montrait plus de vivacité, aurait préféré monter seul les marches et le plus vite possible, pour montrer sa vigueur, et attendre la fille en haut, les poings sur les hanches.

Il passa dans la bibliothèque et s'assit dans un fauteuil. Lorena l'avait suivi. Elle ferma la porte derrière elle.

« Alors ! Cette fois-ci, ça y est quand même ! Dis-moi. Après avoir fanfaronné hier, tu dois bien te résoudre à la prendre, cette décision.

— Quelle décision ? De quoi parles-tu ?

— Mais d'Humbert ! De quoi, de qui, veux-tu que je te parle, après ce qui s'est passé hier soir ! Après ce que nous a appris Maryvonne Maubesse ! Et si tu savais tout ce qu'elle m'a raconté ensuite... Je te parle de Xavière Humbert, je te parle du fait, le doute n'est pas permis, l'héritage naturellement et le reste, qu'elle t'a trompé ! Et avec Yvomarc'h, encore ! Faut le faire, quand même ! Elle n'a vraiment pas froid aux yeux, ni ailleurs je suppose. Elle doit être capable de se déshabiller partout et n'importe quand, pour peu qu'elle pense y avoir le moindre intérêt. Une catin de la pire espèce ! T'es bien obligé d'en convenir maintenant qu'elle t'a ridiculisé.

— ...

— Ah ! Évidemment ! Voilà qui flanque un coup ! Il n'est pas besoin que tu l'indemnises grassement, ni qu'elle accomplisse son préavis. Tu lui donnes son dû, un point c'est tout, pas plus, et je t'assure qu'elle ne dira pas non. À présent qu'elle est à l'abri du besoin et à la tête d'un certain patrimoine, elle ne devrait faire aucune difficulté. Elle n'attend sans doute plus que cela d'ailleurs !

— Mais je n'ai pas l'intention de la licencier !

— Après ce qu'elle t'a fait ? Enfin... Mais rends-toi compte ! Elle a couché avec un vieux moribond en manque pour lui soutirer tout ce qu'elle pouvait. Ce devait être répugnant, en plus ! Pas possible, elle est à moitié malade !

— Il n'avait pas la gangrène ou la lèpre. Il avait simplement de petits problèmes cardiaques.

— Défends-la donc encore ! Mais ouvre les yeux ! Elle t'a cocufié mon vieux ! On est à égalité maintenant. Alors oublie-la, cette fille vénale et corrompue !

— Elle n'est pas vénale, ou corrompue.

— Sans blague ! Qu'est-ce qu'il te faut pour te démontrer que cette mante religieuse est une vraie putain sans scrupule !

— Si tu veux le savoir, c'est moi qui lui ai demandé de satisfaire ce pauvre Gwenolé, de lui donner un plaisir qui sinon lui eût été refusé à jamais...

— ... Tu... Tu veux dire... Tu plaisantes... Quand même !...

— Non. Je ne plaisante pas.

— Et elle... elle a accepté ! ?... Incroyable ! Incroyable ! Elle est complètement siphonnée, ma parole ! Tous les deux vous êtes complètement désaxés, complèment détraqués !

— Ne crie pas comme ça, s'il te plaît !

— Mais je ne crie pas ! Je ne crie pas, moi !

— Mais si, t'es à moitié hystérique en ce moment.

— Je m'énerve peut-être, mais il y a de quoi ! Bon sang ! Mon époux, le père de mon enfant... Qui avec sa maîtresse... C'est dégoûtant, écœurant.

— Avec toi tout est répugnant, écœurant, dégoûtant comme tu dis. Toi, il n'y a que dans quelques moments d'égarement où... Tu as fait l'amour pour procréer, avoir un enfant... un enfant à toi... Surtout !

— La procréation est quand même bien le but naturel de l'accouplement, du plaisir sexuel, non ?

— Crois-tu donc que le chat, petit être plus naturel que nous dans ses comportements, moins soucieux du respect de quelques grands principes philosophico-religieux, soit poussé par le besoin de procréer lorsqu'il s'excite contre une poubelle ? Et lorsque des singes, mâles ou femelles, se masturbent seuls ou l'un l'autre, en le plus pur état de nature, que recherchent-ils ?

« Crois-tu donc que lorsqu'un homme et une femme se rapprochent l'un de l'autre, ils recherchent d'abord à procréer. Non ! Ils recherchent d'abord le plaisir, le bonheur. En premier. Et cette recherche du plaisir, qui se traduit par un rapport sexuel, aboutit, parfois, à la procréation. Que ce soit dans le règne humain, ou dans le règne animal. Que le plaisir sexuel soit fugace ou non c'est autre chose, mais c'est une porte ouverte vers le bonheur.

« La procréation est donnée en surplus. Sans le plaisir, sans cette quête du bonheur, pas de rapprochement entre les êtres de sexes opposés, pas de procréation, pas de perpétuations de l'espèce. Le plaisir sexuel est le but recherché par deux êtres qui s'adonnent au jeu de la séduction, qui se réunissent, qui copulent. Marie, elle-même, a tressailli d'allégresse quand l'ange Gabriel...

— Précisément ! Le plaisir... c'est comme une récompense, une prime à la procréation... La procréation... Je veux dire, c'est le pourquoi de l'accouplement ! Sa justification !

— Il n'y a pas plus sourd que celui qui ne veut point entendre ! Ce que je veux te dire, moi, et ce n'est pas tiré d'un dogme débile destiné au vulgaire, à l'abrutissement des masses, à leur aliénation, à leur contrôle, c'est une simple constatation à laquelle n'importe quel observateur honnête de la conduite...

— C'est toi qui parle d'honnêteté ! Toi, le mari volage ! Toi, qui incite à la débauche !...

— Ne crie pas ! Oh ! Ça suffit ! Les critères par lesquels tu justifies ton raisonnement je les connais bien, mais je ne les fais pas miens. Par exemple, lorsque dans la bible... Ah ! Tu écoutes sagement, là, hein !

— Je...

— Lorsque dans la bible, dans l'ancien testament, on fustige celui qui se masturbe, qui se souille à terre, en gaspillant ainsi sa semence... Il faut bien s'imaginer à quelle époque, dans quel milieu, de tels jugements ont pu être portés. Des populations relativement réduites, où la survie des vieillards dépendait étroitement des plus jeunes de la famille, de petits clans, de petites nations menacés par la nature hostile, par des voisins inquiétants ou agressifs. Dans ces conditions, il eût certes mieux valu que le sperme masturbatoire fût employé à une tentative de procréation utile à la « société ». D'autant plus que la mortalité infantile, on s'en doutera, était alors très élevée. Il fallait renforcer la famille, le clan, la tribu, les rendre plus forts. Il fallait faire des gosses !... Mais aujourd'hui, avec bientôt six milliards d'habitants sur la planète, la misère croissante, dans le tiers monde plus qu'ici, j'en conviens, il serait salutaire d'oublier les vieilles névroses, et de rechercher la simple satisfaction d'un plaisir naturel, en évitant justement, le plus souvent possible, la procréation. Voilà mon avis.

— Tu es complètement... Tu es immoral... amoral !

— Si tu veux. Tu peux voir cela ainsi. Mais permets-moi de te le dire... ou plutôt je me permets de te le dire, tu es, toi, bouchée à l'émeri. Tu ne vas pas tarder, si tu continues comme ça, à te transformer en grenouille de bénitier ! Je vois ça d'ici ! Pour finir, dans la vieillesse, en gargouille de bénitier !



— Tu te crois au-dessus de tous, et de tout ! T'es sans foi, ni loi ! Hein ! Sans dieu, ni maître ! Toi ! Pauvre imbécile prétentieux ! »

Lorena tourna les talons, sortit en claquant la porte. Charles-Edward l'entendit s'en prendre à Régine, et crut distinguer des cris que poussait Wilfried. Il soupira.

Ce soir-là, arrivée dans sa chambre, seule, Lorena se répandit en pleurs. Elle se leva tout à coup du secrétaire où elle était affalée, se moucha, et entrebâilla un placard du dressing-room et en dégagea une boîte. À l'aide d'une paire de ciseaux prise dans la salle de bain, elle ouvrit le carton scotché et en sortit un sac. Quelle honte, elle avait eu à le porter, ce sac, dans les rues de Paris ! Voilà si longtemps déjà. Elle en déroula la partie supérieure, en écarta les bords, et en contempla le contenu. Des pleurs brouillèrent sa vue. Elle dut à nouveau s'éponger les yeux. Charles-Edward devait être dans son bureau, ou bien dans sa chambre. Le sac à la main, elle décrocha le combiné téléphonique... Elle pensa à Wilfried. Elle était maintenant mère ! Responsable d'un enfant ! C'est ce qu'il y avait de plus important. Elle n'était plus une gamine impressionnable. Elle raccrocha le téléphone qui claqua sèchement sur son socle. Elle jeta le sac à l'autre extrémité de la pièce, et s'effondra en sanglotant sur son grand lit, aux draps blancs à motifs de petites fleurs bleues.

Charles-Edward dormait de moins en moins souvent à La Manserie. Quand il venait, il faisait la bise à Wilfried s'il n'était pas à l'école, et gagnait son bureau. Il saluait Frankie, qui ne manquait jamais de venir l'accueillir, et Henry bien sûr, qu'il avait toutefois l'occasion de voir plus souvent, en ayant recours davantage à ses services même lorsqu'il était accompagné de Xavière.

À Ferlieu, il informa le personnel d'avoir à considérer Xavière comme la maîtresse de maison. Il demanda à Lorena de ne pas y venir sans s'y être au préalable annoncée. Tout cela était contraignant, et désobligeant à l'égard de sa fière épouse, mais terriblement excitant.

Lorena ne demandait pas le divorce. Si possible, elle tenait à ce que son fils fut toujours pleinement, sans équivoque le futur baron de Ferlieu, que son statut ne soit en rien altéré. Le statut de son fils, et son statut à elle ! Ah ! Non ! Elle ne lui faciliterait pas les choses ! Xavière Humbert, madame la baronne ! Et puis quoi encore ! Elle n'allait pas, en plus, abdiquer là-dessus ! Certainement pas ! De toute façon, il n'y avait personne d'autre dans sa vie, que Charles-Edward. Il n'y avait personne dans sa vie. Personne d'autre que Wilfried, en fait.

Karine Dräyer voyait Armand Carlame régulièrement. Elle était plus souriante, plus optimiste.

Parallèlement les affaires reprenaient. Magali Galbault, à défaut de faire des miracles, faisaient des merveilles, et cela suffisait, la nouvelle politique de l'entreprise aidant, à ce que Sweet Decorum renouât avec les bénéfices.

Après « Un lexique et une grammaire qaweilte », assorti de quelques reproductions des textes originaux découverts à Ramqou, un dernier livre de maître Usqawas, qui était à la fois un condensé des cinq volumes consacrés aux mémoires de Grehitehn Pherlek et un précis d'histoire gonilkienne, restait à être publié. Il le serait à la rentrée. Cet ouvrage était relativement plus susceptible que les précédents, de toucher un grand nombre de lecteurs, de

se trouver dès sa sortie dans les rayons des FNAC, bientôt sur les étagères des bibliothèques des universités, des lycées, dans les bibliothèques privées ou publiques de prêt.

Comme le temps passait vite avec Charles-Edward ! Xavière ne s'ennuyait jamais et flottait, béate, en pleine félicité. Ses fonctions auprès de lui, à Sweet Decorum, l'amour qu'elle en recevait, l'amour qu'elle donnait, tout était bonheur et la comblait.

Au mois d'août, ils quittèrent Ferlieu et Tours, et se rendirent chez Xavière, dans sa propriété bretonne, que Gwenolé Yvomarc'h avait baptisé « Lezarmeur »<sup>40</sup>.

Ils mangeaient sa cuisine, seuls, chez elle, en amoureux, isolés de la foule du plein été hantant le littoral en certains endroits. Ils allaient aussi au restaurant. Quelle joie d'arriver en des lieux huppés aux côtés de Charles-Edward, dans son grand coupé Bentley, d'entrer à son bras dans une grande salle où les serveuses la regardaient avec envie, où les hommes l'examinaient sans trop en avoir l'air, de regards passagers, mais lourds et appréciateurs.

Il faisait beau. Il était bon de ne rien faire et regarder la mer, les îles, les bateaux, la main dans la main, en échangeant de temps en temps un petit bisou, une caresse, de pouvoir se consacrer à son amour, uniquement. Et il arrivait que Xavière en pleurât de joie.

Widrou Kergadec, accompagné de Claude Terrart, à qui il avait fait découvrir l'île de Bréhat, leur rendit visite, comme il y avait été invité lors de son dernier passage à Ferlieu. Ils vinrent sans Viviane. Kergadec et Viviane avaient toujours été très indépendants et n'avaient jamais vécu ensemble. Mais Viviane supportait beaucoup moins sereinement que Claude d'avoir à partager cet alerte ingénieur, retraité des Chemins de Fer.

Charles-Edward Usqawas emmena tout le monde déjeuner à l'extérieur, au Ti Al Lanneg à Trébeurden. Xavière craignit que Charly n'éraflât la Bentley le long de l'étroite et sinueuse rue donnant accès à cet établissement, ou ne l'accrocha sur l'exigu parking. Il en aurait été fort chagriné, et la journée gâchée. Mais le grand véhicule britannique se faufila sans heurt et sans dommage sur ce chemin d'Armorique, digne des petites routes campagnardes de la très vieille Angleterre. C'est dans une voiture intact qu'ils revinrent à Lezarmeur. Le soir, ils y dînèrent simplement, Xavière n'appréciant que très modérément passer de longues heures aux fourneaux. Avant de faire honneur au café de sa jolie maîtresse, le baron proposa de s'installer dans le salon.

La discussion languissait dans la chaleur de la douce soirée estivale. Widrou Kergadec trempa l'angle d'un morceau de sucre dans sa tasse et le présenta aux lèvres de Claude. Elle ouvrait la bouche pour le saisir entre les dents, lorsqu'il éloigna le sucre et l'abassa entre leurs deux fauteuils à hauteur d'assise. Claude lança un bref regard à Kergadec, remua le contenu de sa tasse, et contempla, au loin, le paysage par la baie vitrée.

« Claude, tu ne veux pas du petit morceau de sucre que je t'offre ? Prends-le ! »

Claude se tourna un peu et tendit la main. Vivement Kergadec éloigna le sucre.

« Ah ! Non ! Pas comme ça ! Tu sais bien... »

Les pommettes de Claude se coloraient. Elle tapa du pied.

« Widrou ! Widrou !

— Il arrive que Claude soit difficilement malléable... »

---

40 En hommage à Hersart de La Villemarqué et à sa traduction, dans le « Barzaz Breiz », des « Vêpres des Grenouilles ».

Charles-Edward, se montra un peu embarrassé tout de même, malgré leur complicité en mai à Ferlieu. Kergadec croqua le sucre et prit un autre morceau.

« Ce n'est pas si effroyable, ce que je te demande ! Dites-le-lui, Xavière ! Est-ce que vous trouvez ça abominable ?

— Euh !... Peut-être qu'aujourd'hui cela dépasse les forces de Claude. Peut-être qu'elle n'a pas envie de...

— Maître Usqawas vous a-t-il déjà demandé quelque chose qui dépassât... vos forces ?

— Non... Non, enfin... Non, jamais. J'ai toujours essayé de le satisfaire. Et j'espère y être parvenue. »

Xavière se tourna un instant vers Charles-Edward, et baissa les yeux timidement, puis se laissa lentement glisser à ses pieds, pressa la tempe contre sa cuisse en enserrant sa jambe, pour encourager Claude.

« Baron, voyez-vous un inconvénient à ce que je me fasse obéir ?

— Je ne voudrais pas que les choses prennent un tour désagréable...

— Ne vous en faites pas, cette petite garce de Claude apprécie souvent, que l'on sache faire montre d'une certaine rudesse. »

Claude se leva ; aussitôt Kergadec était debout, et lui mettait la main sur l'épaule. Deux secondes, Claude trépigna. Il la gifla, et de l'autre main lui prit le cou, et serra.

« Widrou !...

— Tu vas le bouffer ! Tu vas le bouffer ce sucre ! Et à genoux ! Mais d'abord, dessape-toi, ma petite poule ! »

Visage écarlate, de congestion et de honte, Claude Terrart se dénuda. Entièrement, sur l'insistance de Kergadec.

« C'est quand même mignon, n'est-ce pas ! Surtout si l'on considère son âge. Et ce qu'on pourrait appeler... ses antécédents. Les seins pourraient être plus volumineux. Oui. Des prothèses aux silicones... Mais elle est déjà bien jolie comme ça, madame Claude ! Un joli petit lot. Dis-le qu't'es un joli p'tit lot. Allez ! Dis-le !

— Je suis un joli petit lot.

— Répète-le !

— Je suis un joli petit lot ! Un joli petit lot ! Un joli petit lot ! Un joli petit lot !

— Ça suffit ! Bien ! »

Kergadec posa au sol une soucoupe, le sucre au centre, et y versa du contenu de la tasse de Claude. Il lui appuya sur la tête ; le front au creux de sa paume.

« Humilie-toi ! Devant ton seigneur et ton maître, et ses deux amis ! À genoux ! Courbe-toi ! Et lape ce café, goûte ton infamie !

« Lèche maintenant tes belles lèvres ! Et goûte mon pénis ! Et qu'en cet aimable crépuscule, je te monte, et te montre comment les amants copulent ! »

Xavière avait lâché la jambe du baron et cessé de la pétrir en froissant le pantalon de fin lainage. Elle s'était mise à genoux, elle aussi, et prit Charly dans sa bouche. Et de ses longs doigts fins et forts il lui emmêlait la chevelure, lui caressait la nuque et les épaules, sous le col échancré d'une légère robe de soie.

Elle se redressa. Il lui chuchota à l'oreille. Ensuite à l'aide d'une serviette en papier, elle le sécha amoureusement.

Et malgré ce que lui avait fait Xavière, à cause de ce qu'elle lui faisait, de ce qu'il lui avait suggéré, des regards de Kergadec et de Claude Terrart... De nouveau, quelle pression à supporter !

« Claude, laissons souffler ces nobles et vaillants mâles ! Dispensons-les, quelques instants encore, de leur prochain bonheur terrestre.

« Ce que nous avons absorbé jusque-là, digérons-le, après l'avoir savouré. Gardons en un peu pour plus tard !

« Dans l'immédiat quant à moi, je vais débarrasser la table et mettre un peu d'ordre. »

Pour cela, Xavière se mit à l'aise. Elle se dévêtit, rapidement ; sous cette canicule, elle ne portait pas de bas ou de collant. Elle s'étira, tendant haut les bras, les seins aussi donc, en serrant ses petits poings, se hissant sur la pointe des pieds, puis fléchissant sur les jambes et se cambrant savamment, en poussant un long gémissement fort affecté, tout en pivotant sur elle-même. Elle rechaussa ses escarpins à talons aiguilles, et entrepris le service. Claude la rejoignit et l'aida dans sa tâche ; sous l'œil attentif des deux hommes qui se déplacèrent, afin de pouvoir les observer jusque dans la cuisine lors de leurs allées et venues. Jamais blasés, après un moment de fascination, ils finirent par s'approcher pour leur apporter de l'aide ; prétexte à les frôler, les toucher encore. Ils s'intretinrent sur le tour que prendrait la suite de la soirée.

« Pourquoi des gants de jardinage ? Et ça, qu'est-ce que c'est ?

— Des genouillères. Des protections en caoutchouc. Pour le jardinage aussi, ou le bricolage. »

Xavière revenait de la cuisine après avoir pris dans un placard ces quelques accessoires. Elle tenait Claude par la main. Les hommes avaient roulé un tapis, maintenu par une ceinture, et se penchaient au-dessus d'un attaché-case ouvert sur une commode. Ils en tirèrent des colliers, des laisses, des martinets.

Xavière s'était avisée un peu tard, une fois à quatre pattes et harnachée, qu'elle avait un petit besoin à satisfaire. Ce qui lui valut une cuisante remontrance sur les reins. Elle dut se soulager lors de la traversée du jardin en levant la cuisse sur une bordure de buis. Les hommes portant le tapis s'arrêtèrent et firent stopper leurs équipages pour l'occasion. En s'éloignant dans la chaleur de la nuit, l'on pouvait discerner à travers la pénombre, abandonnés à terre, les mouchoirs utilisés par Charles-Edward pour l'essuyage.

Malgré la nuit, malgré son souvenir de la disposition des lieux, Claude Terrart s'inquiétait de la discrétion d'une telle cavalcade à travers la propriété, jusqu'au dolmen. Mais ils étaient isolés dans les ténèbres, comme ils auraient pu l'être à l'aube du monde.

Les fesses cuisantes, mais sans écorchure, ni douleur à leurs mains ou à leurs genoux fragiles bien protégés, les femmes tenues en laisse pénétrèrent, toujours à quatre pattes, à l'intérieur de la tombe, que Charles-Edward avait déverrouillée, et où il avait vérifié l'absence de toute bestiole indésirable. Elles furent autorisées par leurs maîtres à se lover sur le tapis recouvrant presque toute la surface disponible. Charles-Edward referma l'huis grinçant et disjoint. Les deux lampes disposées dans des angles opposés, leurs faisceaux lumineux frappant en biais les blocs de granit éclairaient cet espace assez long, mais tout de même relativement réduit.

Après qu'on leur eût ôté gants et genouillères, on ordonna à Claude et à Xavière de se cajoler mutuellement. Xavière caressa Claude, son corps, sur toute sa surface, mais sans oser pousser son exploration trop profondément. Xavière s'ouvrait, s'offrait sous les doigts tremblants de Claude, qui après quelques hésitations en vint à la sonder avec gravité. Claude se mit à sangloter. Kergadec la ramena contre lui en tirant sur la laisse.

« Elle s'attriste encore sur son triste sort, la pauvre Claude... N'en rajoute pas, tu veux ! Avec ta gueule d'ange, et foutue comme tu es, tu n'as pas vraiment à te plaindre, ma jolie ! Tiens-toi tranquille, le temps que je me mette en tenue. »

Widrou Kergadec se déshabilla. Charles-Edward demanda à Xavière de bien vouloir l'aider à se dévêtir ; elle s'y employa aussitôt avec application et déférence, pliant soigneusement les effets du baron, et les empilant précautionneusement sur un angle du tapis, près de la paroi de pierre brute.

Et les femmes flattèrent encore, chacune de leurs lèvres, de leurs bouches, leurs hommes qui se tendaient vers elles. En appuyant leurs ordres de coups bénins de martinet, ils les firent retrouver l'humiliante position d'animaux quadrupèdes. Ils les traitaient de chiennes, et exigèrent qu'elles combattissent l'une contre l'autre. Elles ne devaient pas se griffer, se mordre, se frapper, mais seulement lutter énergiquement pour triompher de l'adversaire désignée en l'immobilisant au sol, et faire ainsi honneur à leurs maîtres.

Dans l'air lourd de chaleur, moite des respirations, chargé de l'odeur corporelle des femmes en sueur se démenant, s'agrippant, les cheveux, les seins en bataille, les membres mélangés, seuls les halètements oppressés des combattantes se faisaient entendre, que dominait parfois, filtrant à travers la porte épaisse aux panneaux désemboîtés, et pénétrant ainsi sous terre, sous les vieilles dalles de pierre, le cri d'un oiseau de nuit.

Chaque maître tantôt encourageait sa championne de la voix, tantôt la stimulait en la claquant de son faisceau de lanières de cuir.

Xavière fut un instant dangereusement retenue contre le tapis par une Claude tétanisée par l'effort. Dans un violent sursaut Xavière se libéra et renversa la situation. Peu après elle plaquait enfin Claude au sol. Son adversaire sous elle s'alanguissant, elle lui donna sur la bouche un long baiser. Puis elle roula sur le côté. Toutes deux reposaient sur le dos, leurs poitrines, dans la sépulcrale lueur, montant et descendant au rythme rapide et heurté de leurs respirations.

Claude s'absorba dans la contemplation du dessin pointilliforme ornant le dessous de la plus grande dalle de couverture. Les contours en étaient assez imprécis. Une charrue ? Une

hache ? Une arme certainement... Une hache. Claude était épuisée. Elle aurait aimé s'anéantir alors, sombrer, là, dans le néant, mourir. Mourir de la douce main de la puissante et belle Xavière. Elle eut accepté, elle souhaitait, elle désirait que Xavière, lui baisant le front et les lèvres, lui plongeât une lame dans le ventre, dans le cœur, qu'elle lui tranchât bras, jambes, tête, et qu'après avoir aspergé de sang les austères parois, enfouît ses restes dans le terreau dense de ce saint sépulcre.

Les hommes admirèrent un moment en silence les beaux corps alanguis de leurs amantes. Charles-Edward se pencha sur Xavière, et porta les lèvres à ses mamelons, la couvrit de baisers. Quant à Claude, qui n'avait pas triomphé dans la bataille, elle eut à subir la déception de son maître qui lui imposa une sévère correction.

Widrou Kergadec avait attiré à lui sans ménagement, en passant ses doigts dans le collier, l'infortunée perdante. Claude étouffait, à moitié étranglée, et ne put suivre le mouvement. Elle trébucha et fut plaquée face contre terre. Il lui attacha les poignets, haut dans le dos, à l'aide de la laisse. La prenant et la maintenant par les cheveux, il la fit mettre à genoux, et la gifla à plusieurs reprises. Il la lâcha et la cingla du martinet. De nouvelles rougeurs apparaissaient sur les flancs, la poitrine, le dos, les fesses, les cuisses, les bras, de la malheureuse Claude, qui s'était réfugiée dans un coin en renversant une lampe.

« Eh ! Grand Druide ! Un peu de mesure ! Ne massacrez pas votre admiratrice la plus passionnée ! Ayez pitié d'elle !

— Ne vous en faites pas baron. Cette garce est coriace. Et il est bien rare que cette vicieuse en arrive même à crier le code convenu qui mettrait fin à ses souffrances. »

Xavière s'appuyait de l'épaule contre la poitrine de Charles-Edward qui d'une main lui enserrait les bras croisés dans le dos, et de l'autre la travaillait.

Kergadec avait frappé Claude d'un coup de pied au ventre. Elle toussait recroquevillée sur elle-même, prosternée sur le tapis devant son bourreau.

« Voyez-vous, Viviane ne supporterez pas le dixième de ce que je fais subir à cette salope de Claude. Claude éprouve une telle insatisfaction, une telle agressivité à l'égard du monde entier, de ce vaste monde qui nous entoure, une telle déception à l'égard de sa propre personne aussi et surtout, que sa rancœur... elle la dirige plus spécialement contre elle-même. Faute d'avoir la force, les moyens, d'imposer sa hargne aux autres... Et ça ne s'arrange pas ces derniers temps. Le Modal a mis en place une structure destinée manifestement à supplanter totalement l'AS.C.I.E. Et les adhérents se font rares. C'est pas la joie pour elle, quoi ! En résumé. Et regardez-la !... Hein ! Pauvre merde ! »

Kergadec donna un autre coup de pied, dans les côtes de Claude, qui bras liés, ne put maintenir son équilibre, roula sur le côté, et se démena pour se relever tant bien que mal, n'y voyant plus, les yeux pleins de larmes. Kergadec, lui mettant les doigts dans la bouche sans qu'elle s'y opposa, l'aida en la soulevant par la mâchoire.

« La voulez-vous baron ? Elle est à vous ! »

Il donna une violente claque sur la fesse de Claude et la poussa en avant. Elle était tout contre Xavière et Charles-Edward, et frissonnait bien qu'il fit très chaud dans la tombe.

Le baron jeta un coup d'œil à Kergadec, et regarda Xavière, qui ferma et rouvrit doucement les yeux en signe d'assentiment. Elle se tourna tout à fait vers Widrou Kergadec et s'avança, avant de s'arrêter aussitôt et de se retourner vers le baron. La carrure, le poids, la violence de Kergadec l'inquiétaient. Il était grand et massif, poilu jusque sur les épaules et le sommet du dos. Elle se décida et se colla à lui. Se tournant un peu, elle regarda Charles-Edward enlacer Claude.

Kergadec avait confié au baron qu'à chacune de ses rencontres avec Claude il la sodomisait chaque jour, au moins une fois, et la soumettait souvent à des lavements. Elle en éprouvait certaines douleurs parfois. À peu près les seules venant à bout de son masochisme. Charles-Edward estima qu'un minimum de délicatesse ne serait sans doute pas superflu. Il la pressa contre lui, sans toutefois défaire immédiatement ses liens, malgré leur inconfort manifeste, et découvrit des mains son corps. Il la libéra ensuite, après l'avoir examinée lentement de haut en bas. Il avait décidé de la prendre comme un homme prend habituellement une femme, et non pas comme Kergadec avait coutume de le faire, comme un homme prend un homme. Après tout, bon gré, mal gré, Claude s'était faite opérer, hormoner, et avait depuis lors cherché à vivre en femme. Elle était femme. Même pour l'état civil. Ils s'embrassèrent, se baisèrent. Il la prit. Elle n'était pas très profonde. Claude passa les jambes autour de ses reins, nouant les chevilles. Elle se comportait en femme, et lui souriait à travers ses larmes.

Xavière craignit de ne pas pouvoir jouir sous Kergadec, qui n'en pouvant plus se contenta de la prendre très normalement. Mais cette masse de chairs, de muscles virils l'impressionnaient grandement et l'excitaient. Elle regarda à plusieurs reprises en direction de Claude et de Charly, croisant une fois le regard de celui-ci. Mais bientôt elle fut distraite de sa surveillance, la mécanique bien huilée de son corps l'amenant, presque malgré elle, à réagir violemment aux assauts du vigoureux Widrou.

Après un moment de léthargie suivant leurs exploits amoureux, les hommes retrouvèrent leurs esprits. Xavière s'accroupit devant Kergadec, et jeta le préservatif dans un angle. De l'ordre serait mis ici le lendemain. Elle considéra le corps de Widrou, haut, large, épais, puissant, et qui, estima-t-elle, ne pouvait se concevoir sans son volumineux appareil génital. En tout Kergadec était homme de façon flagrante. Non pas seulement humain bien sûr, mais vrai mâle. Quelle différence avec la, ou le, fragile Claude ! Xavière avait du mal à imaginer que Claude ait également été dotée de telles glandes et d'un tel appendice, d'un complexe sexuel si apparent, et apparemment complexe.

En sortant de sous le dolmen, dans la relative fraîcheur de la nuit due au vent marin, au fond de la tranchée du tumulus, Claude eut un malaise.

« Eh ! Claude ! Claude !... J'ai eu la main trop lourde ! Avec elle, je me fais peur des fois. Je me contrôle mal. Et Claude c'est pareil... Elle sait pas toujours bien où s'arrêter... où m'arrêter... Ah ! Ça devait arriver un truc pareil ! »

Xavière défit le collier de Claude après l'avoir mise sur le côté. Puis Charles-Edward voulut la couvrir en lui enfilant sa veste, mais la transpiration excessive de Claude compliqua la manœuvre en lui collant la doublure contre la peau, et on la lui posa simplement sur les épaules. En hâte Claude fut portée jusqu'à la maison, et allongée dans sa chambre. Pendant le court trajet elle était revenue à elle, et s'opposa farouchement, autant que ses forces le lui permettaient, à ce qu'on prévînt un médecin. Elle reprenait des couleurs. Et, méchamment, ses

hématomes commençaient aussi à se colorer. Xavière dut l'aider à se relever, et la soutenir jusque dans la salle d'eau pour lui permettre de satisfaire une brusque envie de vomir.

« Je vais m'occuper d'elle. Ne vous faites plus de soucis. Au lieu de rester plantés là inutilement, allez donc en bas Messieurs, ou prenez une douche, par exemple. »

Xavière s'efforçait de paraître enjouée, mais le cœur n'y était pas vraiment. Pauvre Claude. Quelle brute épaisse ce Kergadec, tout de même ! Et Claude, quelle nouille de se laisser faire à ce point. Il eut été étonnant qu'à ce stade, elle éprouvât encore beaucoup de plaisir ! Il était nécessaire que Claude se ressaisît.

Enfin, Claude se coucha après avoir absorbé deux comprimés. Xavière la borda.

« Quand ça va trop loin, il ne faut pas hésiter à dire le code prévu pour arrêter une séance trop sévère, même s'il est à dessein difficilement prononçable, ou ridicule.

— Ça allait encore... Je n'avais pas vraiment envie de...

— ... C'était quoi votre code ?

— Hum ! « Pan-pan, cul-cul »... À répéter trois fois de suite. Aujourd'hui c'était ça.

— Moi avec Charly : « Nabuchodonosor », trois fois aussi, et sans se tromper... Mais je n'ai jamais eu réellement besoin de...

— ...Excusez-moi, Xavière... Vous disiez ? Nabucho ? Verdi ?

— Nabuchodonosor, le roi babylonien, oui. Je vous laisse dormir. Reposez-vous. À demain Claude. »

Xavière installa Widrou Kergadec dans une autre chambre, afin de permettre à Claude de passer une nuit la plus calme possible.

Dans le courant de la matinée, Xavière qui se déplaçait au rez-de-chaussée, perçut à diverses reprises le bruit d'une chasse d'eau à l'étage, où ne restait plus que Claude. Évidemment ! Kergadec se targuait de l'enculer le plus fréquemment possible et de jouer aux clystères avec elle ! Cela ne pouvait manquer d'avoir certaines conséquences fâcheuses. Les coups dans le ventre, l'estomac, ou ailleurs, la veille au soir, en plus !

Kergadec s'était alarmé la nuit dernière, en critiquant sa propre attitude. Mais, elle, Claude, comment pouvait-elle ne pas réagir ? Était-elle consciente des risques qu'elle courait ? Rien ne pouvait justifier un tel comportement autodestructeur.

Xavière se remémora sa propre passivité vis à vis de Joël MacHyvell. Elle en avait encaissé des coups ! Avait maintes fois eu des coquards aux deux yeux ; et elle aimait ce porc de Joël, alors. Que l'amour était stupéfiant, parfois !

Claude avait-elle des tendances suicidaires ? En tout cas, il fallait la secouer, la sauver malgré elle.

Il était bientôt midi. Claude descendit précautionneusement l'escalier. Elle portait des lunettes de soleil, mais ne tarda pas à les enlever. Sa pommette gauche et le tour de son œil s'ornaient, en quelque sorte, d'une ecchymose au sombre aspect.

« Bonjour. Excusez-moi, hier au soir, je... j'ai tout gâché... La fin de... de la partie...

— Allons ! N'y pensez plus. Nous sommes heureux ne vous revoir sur pied.



— Merci, Baron. Euh ! Vous tous, je vous demande de bien vouloir pardonner mon... ma présentation, mon apparence. Je suis hideuse ce matin. »

Kergadec hochait imperceptiblement la tête et se tut. Charles-Edward conduisit Claude à sa place et lui tira sa chaise, l'aidant à s'asseoir. Pendant tout le repas il veilla, sans harcèlement intempestif, à ce qu'elle ne manqua de rien. Elle n'eut d'ailleurs pas besoin de grand chose. Ses problèmes de transit intestinal et les suites de ses vomissements de la veille altérant un appétit n'ayant déjà habituellement rien de pantagruélique. Xavière lui prépara un potage en sachet, puis un steak avec un assortiment de jeunes légumes cuits à la vapeur.

« Claude, nous en avons discuté tout à l'heure, Xavière, le baron et moi... Tu sais, la messe noire de ce soir, en forêt de Paimpont... Je devais te laisser à l'hôtel, à Rennes, et te rejoindre plus tard... Mais dans ton état... Le trajet en voiture, l'attente... Il serait préférable que tu récupères ici, un jour ou deux encore. Xavière est d'accord pour t'héberger.

— Si tu ne souhaites plus que je t'accompagne, tu pourrais au moins, sans avoir besoin de mêler Xavière et monsieur le baron à nos histoires de cœur, si je puis dire, de cul plutôt, seulement, me conduire jusqu'à une gare S.N.C.F. d'où il me serait possible de regagner facilement Paris, et ma banlieue. »

Claude se tenait raide sur son siège, mais changeait souvent de position, ne parvenant pas à en trouver une qui fût réellement confortable.

« Excusez-moi ! J'ai mal dormi... Et, je suis énervée... Je vous demande pardon... »

Elle fixait tantôt son verre ou son assiette, tantôt Kergadec d'un regard lourd de reproches. Xavière tenta de l'apaiser.

« Je pensais que cela vous serait agréable, Claude, de rester ici pour vous reposer un peu... J'aurais dû vous en parler d'abord.

— Je suis navrée... Effectivement je ne tiens pas une forme olympique. Mais je ne suis pas infirme, et je peux encore me déplacer sans aide... Vous êtes en vacances ensemble. Il n'y a aucune raison pour que je m'incruste et vous importune d'avantage.

— Vous ne nous importunez pas ! Et Charles-Edward n'y voit aucun inconvénient, je vous assure.

— Oui, restez ! Vous nous ferez plaisir. On vous gâtera, vous verrez. Vous n'aurez même pas à aider à faire la vaisselle, promis ! Vous avez pu constater que la cuisine de Xavière est plutôt bien équipée, n'est-ce pas ! Vous n'aurez qu'à vous laisser vivre, regarder l'océan, respirer l'air du large. Restez, Claude.

— Restez ! Imaginez les chaos de la route, les inévitables marches à pied à un moment ou à un autre, les valises à ouvrir de nouveau... Faites-nous un petit sourire, et dites-nous que vous êtes d'accord.

— Entendu. D'accord ! Et... Merci ! Merci ! »

Claude souriait, embarrassée, en regardant Xavière et le baron. Et elle baissait les yeux timidement, en faisant tourner une petite cuillère entre ses doigts.

Peu après, Widrou Kergadec gagna son véhicule. Il serra la main de Charles-Edward Usqawas, celle de Xavière Humbert. Elle fut heureuse qu'il ne manifestât pas une plus grande familiarité à son encounter après leurs « exercices » de la nuit précédente, qu'il fit preuve d'une telle correction. Elle fut déçue néanmoins de son attitude somme toute assez peu chaleureuse à l'égard de Claude. Il prit une main de celle-ci entre les deux siennes et la remonta à hauteur de son buste, puis lui pressa doucement l'épaule de sa large paume.

« Bon ! Je te téléphonerai ! »

Après un signe d'au revoir à eux trois destiné, il était parti.

Xavière aida Charles-Edward à ramener le tapis, et à le taper. Sur la terrasse nettoyée au préalable pour l'occasion, il le déroula, et l'imprégna de shampooin à moquette, avant de le soumettre aux passages répétés d'un puissant aspirateur-brosseur. Les mêmes opérations furent infligées au recto comme au verso du tapis avant qu'il ne fût remis en place. Claude avait proposé son aide. Ils répondirent qu'il avait été promis qu'on veillerait à ce qu'elle se reposât. En dehors des séances de portage, Xavière s'allongea à l'ombre, près de Claude, dans une chaise longue.

« Vous en avez de la chance, Xavière !

— Oui. Charly ! Et tout ça !

— Le baron, oui ! Je pensais à... au baron. C'est quelqu'un... C'est un homme d'une qualité rare.

— J'en suis bien consciente.

— Veillez à conserver son amour. Un homme d'une telle valeur... à tout point de vue... Vous n'en rencontrerez pas si facilement le pareil. Moi, je le trouve très sympathique, très attachant.

— Très attachant ! C'est vrai ! Le bondage, il adore ! Je blague. Quoique... Vous connaissez certains de ses penchants, qui ne sont plus maintenant un mystère pour vous. Oui, il est très attachant. Et à plus d'un titre ; un titre de noblesse, entre autres.

« Sans rire, je n'aimerais pas le perdre. Je ne veux pas le perdre ! Claude ! Charles-Edward... Il vous plaît. Il vous plaît beaucoup. En êtes-vous amoureuse ? Tenterez-vous de... ?

— Non. Vous n'avez rien à craindre de moi. D'ailleurs, quand bien même je voudrais le séduire, je pense être mal armée pour cela. Je suis plus âgée que vous, et moins... Moins jeune, moins féminine, moins belle, moins gaie... Et incapable de réellement jouir. C'est pour ça que... Je pense que c'est pour ça qu'avec Widrou, je cherche... à éprouver dans mon corps des sensations fortes. Éprouver des sentiments confus et troublants. Des émotions, fortes !

« Vous comprenez. Je ne peux pas demander à Widrou de me donner plus qu'il ne peut. Je ne sais pas s'il éprouve... de la tendresse pour moi. Parfois, je me surprends à l'espérer. Mais j'en doute. Nous ne sommes pas assez souvent, assez longtemps ensemble pour cela, je pense. Je l'excite encore un peu. Moins qu'au début ; c'est peut-être pour ça aussi qu'il cogne plus fort, pour s'exciter davantage. Et puis... Il y a Viviane... Je ne me fais pas d'illusions. Je ne fais pas le poids. S'il ne se lasse pas tout à fait de moi avant, quand elle en aura assez, elle le sommera de choisir... J'ai été seule si longtemps... Et bientôt...

— Quoi qu'il advienne de vos relations avec Kergadec, si vous le voulez, nous continuerons à nous voir.

— Avec grand plaisir, Xavière, vous êtes si aimables tous les deux.

— Oooh ! Charles-Edward, surtout. Je vous aime bien, mais, je vous l'avoue, je me méfie un peu de vous. À cause de lui, évidemment.

— Xavière... Vous aussi, je vous trouve très... aimable. Je peux vous le dire, après tout, vu que... Si j'étais un homme, si j'étais encore un homme... j'aimerais vous plaire, vous donner du plaisir ; et je me sentirais très flatté si vous répondiez à mes attentes en voulant bien prendre du plaisir avec moi. Vous êtes très féminine, jolie et si gentille. Et moi ! Regardez-moi ! Je vieillis mal. Pour une jolie femme, vieillir, accepter sa décrépitude grandissante, ce n'est pas facile sûrement. Pour moi qui ne suis rien, ni mâle, ni femelle... Mes rides naissantes, mon mauvais caractère, mon humeur rabajoie empirant, je ne crains plus d'exciter bientôt chez quiconque aucun fantasme ; tout « trans » que je suis.

— Claude ! Ne vous laissez pas aller. Et puisque votre apparence, votre corps vous soucie tant, fort justement d'ailleurs, je... je me permets de vous dire... pardonnez-moi mes reproches... que vous n'en prenez guère soin ! Vous ne devriez pas, même dans une légitime recherche du plaisir, du bonheur, lui faire subir de si mauvais traitements. Notre unique corps est relativement fragile, c'est notre bien le plus précieux. Ce que nous possédons en propre le plus sûrement. L'âme ! Pfuiit... Ce n'est qu'une idée en l'air. Notre corps, jusqu'à preuve du contraire, c'est tout notre être ! C'est nous-mêmes, l'intégralité de notre personne. L'esprit et le corps ne font qu'un. Voilà ce que je crois ! Prenez davantage soin de vous-même. Cultivez des moyens moins destructeurs, moins dangereux, plus fins, d'accéder à la joie ! Soyez plus exigeante vis à vis de votre partenaire, et vis à vis de vous-même.

— Comme je vous l'ai dit, ce n'est pas si facile pour moi. Je ne suis pas faite comme vous. Hélas !

— Acceptez-vous telle que vous êtes ! Ne méprisez pas votre corps, votre organisme, il constitue un complexe plus délicat qu'il n'y paraît. Un mauvais coup, et un organe majeur, ou non, peut subir de graves lésions... Les vertèbres, la moelle épinière... Faites attention. Je vous en prie ! Jouez plutôt sur les situations, les mises en scènes, et je vous l'assure... déjà votre cœur sera soumis à rude épreuve, vous gambergerez tout aussi bien, et il n'y aura pas besoin de subir d'excessifs mauvais traitements, seulement des « stimulations », vigoureuses le cas échéant, pour parvenir aux confins des portes du ciel... Et ainsi, on peut y avoir recours plus souvent, plus longtemps aussi, ce qui n'est pas à négliger, sans courir le moindre danger et sans être marquée, en pouvant mener une vie normale entre les séances...

« Ne... boudez pas, Claude ! Je n'ai pas été trop méchante, n'est-ce pas ? Vous avez encore toutes vos dents, et pas de bleus supplémentaires.

— Oui... Seulement, votre franchise... Euh !... Pourriez-vous... ? Avec Charles-Edward... Hum !... Par exemple, comment... ?

— J'aurais bien l'occasion de vous en dire davantage plus tard. Ce n'est pas pour vous ennuyer, Claude, que je vous ai dit tout ça ! Au contraire, c'est parce que... vous m'êtes sympathique... »

Xavière, sérieuse, avait posé la main sur celle de Claude. Elles échangèrent un long regard. Claude retourna sa main, et serra entre ses doigts ceux de Xavière. Avec gravité, elles se sourirent.

Charles-Edward avait terminé de promener son outillage ménager sur le tapis, et le silence était revenu sur la terrasse. Xavière se leva. Avec son renfort le tapis retrouva bientôt sa place originelle.

« Ce soleil, et cette débauche... d'activité m'ont donné chaud. Je vais prendre une douche. Xavière, pourras-tu ensuite venir m'aider à me sécher les cheveux ? Donner du gonflant à... tout cela ? »

Xavière ne tarda pas à abandonner Claude à son repos et à rejoindre la salle de bain.

La translation du tapis avait-elle été trop éprouvante, surtout après l'énergie dépensée au cours de la nuit précédente ? À l'heure du thé, Xavière et Charles-Edward avaient les yeux cernés. Après la collation, légère, mais réconfortante, servie par Xavière sur un plateau, tous trois s'assoupirent, chacun sur son transat.

Claude se réveilla. Elle était seule devant la baie grande ouverte. Elle se leva et s'approcha de la balustrade. Plus loin en dessous d'elle, Xavière et le baron effectuaient une paisible promenade dans le jardin, en se tenant par la main. Il lui dit quelque chose à l'oreille. Ils s'enlacèrent et se baisèrent goulûment, semblant l'un l'autre se dévorer de leurs lèvres avides. Revenant sur leurs pas, ils aperçurent Claude. Agitant les bras, ils la saluèrent en clamant « Ouh ! Ouh ! ». Claude, embarrassée de son espionnage, répondit de la main à leur salut enjoué, sans toutefois oser s'écrier. Elle était émue de leur simplicité, de leur affabilité ; et sentit une larme rouler sur sa joue. Elle ressentait une douce mélancolie. Mais à cet instant elle était heureuse. Peut-être.

Le buzzer du téléphone modulait ses stridences têtues. Xavière décrocha.

« Allô, oui !

— Passez-moi le baron !

— Pardon ! Mais, qui est à l'appareil ?

— Ne me dites pas que vous ne m'avez pas reconnue, tout de même ! Je suis l'épouse de votre amant ! Lorena Usqawas de Gwerlac !

— Ne quittez pas !... Madame... la baronne ! »

Quelle connasse prétentieuse ! Xavière la détesta. Devant l'attitude de Xavière, Claude Terrart, présente dans la pièce, s'excusa et s'esquiva, choisissant par discrétion de faire une excursion au-dehors.

« Un problème ? Quelque chose qui ne va pas ?

— Y a de ça, dirait-on. Ta femme au bout du fil. Attention, sa mauvaise humeur semble tout à fait exacerbée, aujourd'hui... encore !

— A-t-elle indiqué le motif de son appel ?

— Ma foi non ! Et je n'ai pas éprouvé l'envie, ni la patience, non plus, de l'interroger à ce sujet.

— Bon !... Allô !

— Charles-Edward ?

— Mais, oui ! Qui veux-tu que ce soit ?

— Avec elle, on ne sait jamais !

— Tu me les gonfles ! Hein ! Tu sais ! Que se passe-t-il ?

— Il se passe que je ne veux plus voir Frankie Bonhère à La Manserie ! Cette Blondasse, qu'elle rejoigne donc ton gynécée de Ferlieu. Essartier, ça fait déjà quelque temps que je lui ai demandé de bien vouloir rester dans ses quartiers, que je lui ai interdit de rôder dans le logis sous prétexte d'aider l'autre souillon. Je ferai appel à une entreprise pour l'entretien, à des professionnels ! Qu'il aille à Ferlieu, lui aussi ! Au diable, les yeux et les oreilles du grand baron qui surveille ainsi son épouse ! Je ne veux plus les voir ces deux-là ! Je les ai assez supportés.

« Régine Ponsault se chargera du ménage et de la cuisine, et Valérie Mallet, lorsque Ponsault sera absente. Voilà ! Et n'essaye pas ne me les imposer encore, les deux larbins à tes bottes ! Ou je leur rends la vie impossible, et ils se casseront d'eux-mêmes.

— D'accord ! D'accord ! D'accord ! Je vais les appeler et les prévenir ! Mais je ne comprends pas vraiment pourquoi... Eh !... Elle a raccroché ! »

Xavière aurait dû accepter que Charly divorçât. Elle s'en rendait compte maintenant. Entre eux deux, cela aurait tenu. Cela tenait. Et elle n'osait pas en parler à nouveau. Et lui non plus. Au fond cela ne marchait pas si mal de cette façon. Ils vivaient comme un couple ordinaire. Le mariage en moins. Le mariage de Charly avec Lorena en plus. Et il y avait Wilfried. Ah ! Si l'autre superbe pimbêche n'avait pas donné de fils à Charly !

« Henry ! C'est moi, Usqawas !

— Bonjour Monsieur !

— Vous avez des difficultés avec mon épouse. Vous auriez dû m'en parler. J'aurais tenté d'arranger les choses. Et Frankie n'est plus en odeur de sainteté, elle aussi !

— Vous savez, depuis que vous ne vivez plus ici, Monsieur... Euh !... Bref ! Nous, Frankie et moi, représentons l'Ancien Régime, pour ainsi dire, et je crains fort qu'il nous faille très tôt prendre le chemin de la Conciergerie... quitter La Manserie.

— Vous ne perdez pas votre sens de l'humour ! Parfait ! Je crois que vous allez devoir venir vous établir à Ferlieu. Vous connaissez bien. Vous ne devriez pas avoir de difficultés à vous y acclimater. Et Frankie, pourriez-vous l'aviser de préparer son départ à la campagne. Si elle n'y voit pas d'inconvénient. Sinon je pourrais lui proposer autre chose. À la Cofimmo, ou à la Solinvest il y a inmanquablement un certain turn-over, et l'on peut envisager de lui trouver un poste sans léser personne.

— Elle est ici, à côté de moi. Elle est arrivée un peu avant votre coup de fil, juste après son altercation avec madame Vanghiou. C'est pas la joie, autant vous le dire ! Elle ne pensait pas que votre épouse puisse la détester tant que ça. Frankie était bien consciente que madame Lorena n'avait pas beaucoup d'atomes crochus à son encontre. Mais à ce point ! Elle se demande bien pour quelles raisons, ce qu'elle a pu faire, ou ne pas faire pour être traitée de la sorte ! Frankie est encore bien ingénue ! Comme s'il était indispensable, comme s'il était nécessaire d'avoir des raisons valables, logiques, pour haïr quelqu'un.

— Pourriez-vous lui passer le combiné un instant ; j'aimerais lui parler.

— Bien sûr !... Frankie ! Tiens !

— Bonjour Monsieur.

— Bonjour Frankie. Racontez-moi ce qui s'est passé avec Lorena.

— Voilà ! Euh !... Il me reste des congés à prendre. Avant, je vous les demandais. Mais comme... Enfin, comme vous n'êtes plus là, je les ai demandés à votre femme. Alors... Je sais

bien qu'elle ne m'a jamais beaucoup aimée, et si je suis restée à votre service, et en fait depuis un certain temps au service exclusif de madame Vanghiou, c'est parce que Henry ne voulait pas vous quitter. À La Manserie, Monsieur, ça a bien changé... d'ambiance.

« Vous savez, Monsieur, avec Henry, on ne dépense rien ici. Vous nous logez, vous prenez en charge notre habillement professionnel, notre blanchiment, tout ou presque, pas de loyer, de charges d'aucune sorte, d'impôts locaux, vous nous servez des salaires convenables... On aurait assez d'économies pour prendre un petit hôtel-restaurant, sans emprunter. Mais Henry, je sais bien que ça l'embêterait de risquer notre épargne, et surtout de devoir partir de chez vous ; et je reste avec lui ! Moi aussi, d'ailleurs, ça m'ennuierait... si vous étiez toujours à La Manserie. Mais j'y pense de plus en plus. Parce qu'ici, sans vous...

« Donc, à madame Vanghiou, je lui ai dit qu'il me restait des congés à prendre ; je lui ai demandé quand ça l'arrangerait le mieux. Elle m'a répondu que je pouvais bien les prendre tout de suite mes congés, qu'elle s'en foutait de leur durée. Pour ce que je fichais et comme je le fichais. C'est ce qu'elle a dit ! Et sur un ton ! Je me suis énervée, moi aussi... Je veux dire que là, je suis sortie de mes gonds, pour la première fois, vous voyez ! Je me suis fâchée, je l'avoue. Je lui ai dit que je pouvais certainement m'améliorer, mais que je pensais qu'honnêtement, mon travail n'était pas critiquable à ce point et en ces termes.

« Je lui ai reproché la façon dont elle me parlait, en lui disant que j'étais une employée et pas une esclave, un larbin, et je lui ai dit que si vous aviez été là, elle ne m'aurait certainement pas traitée comme ça, avec un tel irrespect...

« Alors elle a crié qu'après tout, quand ils seraient terminés, mes congés, ce ne serait pas la peine que je revienne ici, et Henry non plus, qu'elle nous expédiait... Euh ! Monsieur, pardonnez-moi, elle a dit... Xavière... Mademoiselle Humbert n'est pas près de vous, elle ne craint pas entendre ?

— Hum ! Non, non ! Qu'a dit mon épouse, Frankie ?

— Qu'on pouvait partir, et le plus tôt possible, aujourd'hui même, et qu'on pouvait aller nous faire pendre ailleurs. En tout cas, elle me l'a dit, elle nous interdisait formellement de revenir à La Manserie. Qu'à notre retour de ces fameux congés, on n'aurait qu'à aller au B.M.C. de Ferlieu. Excusez-moi, c'est ce qu'elle a dit. J'étais pas sûr. J'ai cru : G.M.C. un moment. J'avais pas compris sur le coup. C'est Henry qui m'a expliqué. Je suis désolée, Monsieur, pour vous et pour Xavière... pour mademoiselle Humbert.

— Bon !... Je pense que rien de spécial ne vous retient plus à La Manserie ?

— Plus maintenant, à ce qu'il semble.

— Si vous le pouvez, déménagez dès aujourd'hui vos affaires personnelles à Ferlieu. Dites-le à Henry.

— J'ai mis le haut-parleur.

— Pour cela, si besoin est, louez une camionnette, ou mieux, les services d'un transporteur spécialisé. Je rembourserai les frais. N'oubliez pas votre changement d'adresse à la poste. Et prenez donc vos congés sans attendre la mauvaise saison. Même si vous trouvez que Ferlieu sent un peu le renfermé, et vous paraît un peu poussiéreux. Changez-vous les idées. Et c'est encore l'été ! Où envisagez-vous de vous rendre pour ces prochaines vacances ?

— Nous n'y avons pas encore réfléchi sérieusement, à vrai dire. On ne sait pas trop. On hésite.

— Attendez un instant Frankie... Xavière vous propose de venir chez elle, à Lezarmeur, en Bretagne. Nous y sommes en ce moment, mais nous allons en partir sous peu, demain, ou

après-demain, sans doute. Vous y serez tranquilles et pourrez y rester le temps que vous voudrez. Vous économiserez l'hôtel.

« À propos d'hôtel, en ce qui concerne vos projets... Vous avez fait une école hôtelière et vous êtes très bonne cuisinière, soignée, rapide, efficace, méthodique... Jolie femme aussi. Et d'un naturel très aimable. Souriante... Habituellement... Aujourd'hui, évidemment j'imagine que... Dans le commerce c'est important. Nous en reparlerons. La Cofimmo, voire la Solinvest, pourrait vous aider. Nous pourrions envisager une association... Nous étudierons cela dans le détail dès la rentrée... Alors, que dois-je répondre à Xavière ? Venez-vous chez elle ?

— ...Ça nous gêne, Monsieur.

— Allez ! Ne vous faites pas prier ! Vous ne serez pas obligés d'y rester longtemps. Cela ferait plaisir à Xavière. Je crois surtout qu'elle serait fière de vous montrer sa maison.

— Nous viendrons ! De bon cœur ! Merci ! Remerciez Xavière, s'il vous plaît !

— Je vous la passe. Elle va vous expliquer comment trouver sa maison du bout du monde, chez qui trouver les clefs si nous sommes déjà partis à votre arrivée, l'alarme, et j'en oublie ! Prenez la Cadillac si vous voulez. Il est dommage qu'en définitive, une telle voiture roule si peu. »

Frankie, tout comme Henry, occupait un appartement dans l'annexe de La Manserie. Comme Henry, afin de personnaliser son intérieur, elle avait fini par acheter quelques meubles, des bibelots... Au mois d'août, trouver une entreprise qui pût se charger de déménager tout cela le soir même, il était déjà tard, relevait de la gageure. Louer un véhicule et le faire lui-même n'enthousiasmait Henry que très moyennement. Ils décidèrent de libérer seulement dans l'immédiat l'appartement de Frankie. Tous leurs objets personnels furent réunis dans celui d'Henry. Ils préparèrent les valises pour leur départ en congés le lendemain, les embarquèrent dans la Cadillac. Ils chargèrent leurs véhicules respectifs d'autres effets, et gagnèrent Ferlieu. Ils en revinrent avec l'auto de Frankie.

Alors que Frankie s'y refusa catégoriquement, Henry alla saluer Lorena Vanghiou Usqawas. Question de principe. D'autant plus qu'il était envisageable, malgré tout, que le couple pût se réconcilier un jour. L'entrevue se révéla rapide, peu chaleureuse, mais aisément supportable. Henry était un type baraqué, avec qui on cherchait instinctivement à « arrondir les angles ». Henry repartit au volant de la Cadillac. Ils rejoignirent Ferlieu, et y passèrent la nuit.

Le lendemain, en milieu de matinée, Henry, et Frankie, son amie française, chantant Paimpol et sa falaise, dans la belle américaine, prirent la route, en direction des côtes armoricaines.

Il faisait beau, il faisait chaud. Les rochers de granit, la mer, l'écume des vagues, l'odeur du varech, les bateaux, les arbres, les ajoncs, les genêts, le ciel bleu, les rares nuages blancs rappelaient à Frankie ses premières vacances, son enfance. Un autre monde. C'était le plein été. L'été de sa vie.

Au passage de leur grand vaisseau, seulement porté par le chuintement des larges pneumatiques, le murmure du moteur de trois cents chevaux, les remous de l'air déplacé, les touristes se retournaient ; et les suivaient des yeux. On n'était pas à Monaco, certes. Lorsque Henry fut las de se pavaner sur le littoral au volant du long et large engin, sous les regards lourds d'estivants pelants ou hâlés, de tous leurs orteils à leurs tongs cramponnés, plus sensibles aux publicités des vendeurs de pommades qu'aux statistiques concernant le cancer

de la peau, ils quittèrent Trebeurden, et roulèrent vers la propriété de Xavière Humbert. Ils y arrivèrent en fin d'après-midi.

Se réveillant d'une sieste plus longue que prévue, par la fenêtre de sa chambre, Claude Terrart aperçut la Cadillac. Elle reconnut immédiatement les nouveaux arrivés. Henry Essartier, bel homme aux allures d'ancien jeune premier, à la démarche souple, assurée et nonchalante, de fauve tranquille déambulant dans la savane, traversa la cour et se retourna. Il attendit, et contempla sa compagne qui approchait. Frankie Bonhère ne faisait pas son âge. Quel âge donc pouvait-elle bien avoir d'ailleurs ? Le baron ne choisissait manifestement pas au hasard son personnel, elle était jolie et fort bien faite. Avec sur son frais minois des lunettes de soleil très hollywoodiennes aux montures se relevant en s'effilant vers l'extérieur autour de chaque verre, dans sa tenue estivale sensuellement provoquante, elle semblait une jeune starlette.

Devant les regards inquiets que lui darda Frankie, Claude expliqua son état en prétextant une chute malencontreuse dans les escaliers. Henry hocha la tête. Frankie compatit.

Plutôt que de sortir le soir, d'aller au restaurant, on resta à Lezarmeur afin de ne pas indisposer Claude Terrart, qui peut-être aurait pu se sentir mal à l'aise en public. Le dîner se déroula dans la bonne humeur, Henry contant la manière dont Frankie et lui, par jeu, abusèrent à Dinard de la crédulité des reporters d'une télévision locale.

Peu après le déjeuner, Henry et Frankie paradèrent sur le front de mer. Ensuite, ils arrivèrent devant le casino. Henry rangea la Cadillac le long d'un trottoir, en stationnement interdit, faute de place. Ils descendirent, firent quelques pas sans trop s'éloigner du véhicule. Henry avait demandé à Frankie de bien vouloir passer devant, et de marcher en roulant des hanches, avec excès, mais pas trop, sans vulgarité. Pour abriter son fragile épiderme de blonde, Frankie portait une vaste capeline jaune. Sous la capeline, ses lunettes au goût yankee, pour protéger ses beaux yeux. Et plus bas, la robe jaune qu'on lui voyait encore à son arrivée à Lezarmeur. Moulante, hautement fendue, profondément et largement décolletée sur sa peau blanche.

Henry « se rinçait l'œil ». Frankie en rajoutait un peu. Pivotant à plusieurs reprises sur elle-même, en s'esclaffant d'un rire espiègle et sonore, savamment artificiel... Ah ! Les filles !

Henry ne pouvait s'empêcher de lancer des coups d'œil à son amie pendant qu'il détaillait leur aventure. Il ne cherchait pas seulement à croiser son regard pour obtenir son assentiment. Il regardait souvent plus bas que les ravissants yeux verts, le visage, la bouche, comme un fruit rouge et juteux, prometteur de délicieuses saveurs ; et plus bas le beau, le charmant buste joliment courbé, plus bas la taille souple merveilleusement cintrée, le ventre tendre et ferme à la fois, légèrement, exquisément bombé. Ils étaient toujours à table, et les jambes, hélas ! échappaient à son examen. L'œil humide, il couvait Frankie du regard, la reluquait, sans parvenir à s'en rassasier.

Les types de la télé furent aussitôt sur eux, caméra sur l'épaule, micro en bataille, batteries en bandoulière. Frankie après avoir arrondi la bouche en O majuscule, d'un geste ample du bras posa le bout des doigts sur son immense chapeau aux bords ondoyants, étendit l'autre bras à l'horizontal, et courut sur ses hauts talons, à petits pas menus de femme pressée, vers la voiture, en s'écriant, en gloussant gentiment. Henry imita les exclamations de Frankie.

« Heeeennlliiii ! Heeeennlliiii ! Pliiiiiz ! Pliiiiiz ! Helpmiiii ! Help miiii ! »



Henry s'interposa entre les paparazzis en manque, qui ne faisaient que leur métier, et Frankie. Il les arrêta tous les deux de bourrades à l'épaule, dont l'une provoqua le demi-tour du cameraman. Et il gronda d'une voix peu engageante.

« Inn-cog-ni-to ! Inn-cog-ni-to ! No pho-to ! No pho-to ! »

En pouffant Frankie s'installa à l'arrière de la Cad, tandis que Henry reboutonnait la veste de son costume Hugo Boss, et rajustait sa cravate Kenzo. Il regagna la voiture, l'habitacle toujours frais sous le soleil d'août, avec empressement, mais sans hâte excessive. Il démarra. Il tendit le bras en direction des journalistes, et de son majeur relevé au-dessus de son poing, leur désigna le ciel. Il s'excusa auprès de son auditoire, un peu tard, de ce signe inconvenant, sans paraître le regretter sincèrement ; ils n'étaient pas filmés, à cet instant précis.

Gênés par leur matériel, en se démenant comme des possédés, les types se précipitèrent vers un break Peugeot et engagèrent la poursuite. À chaque accélération Henry les distançait, mais les embarras de la circulation, le handicap dû au gabarit de l'américaine, les maintenaient dans son sillage. Parvenue sur la voie rapide Henry pu lâcher la bride de toute la cavalerie enfermée sous le capot, sans souci de l'excès de vitesse, ses antécédents dans la police, quels qu'ils fussent, lui avaient valu des relations utiles, et les semer.

« J'ai encore du mal à croire qu'ils ont pu se laisser prendre à notre mise en scène improvisée. D'autant plus que les plaques de la voiture sont bien françaises, et on ne peut plus réglementaires ! Remarquez, ce n'était pas un indice probant... Ce fut une promenade assez divertissante. »

Claude Terrart, qui ne portait pas la gent journalistique spécialement dans son cœur, tenait ses côtes, douloureuses, douloureuses de rire, et s'essuyait les yeux, ayant du mal à se calmer.

Le visage tourné vers les étoiles, le nez au vent marin, on termina la soirée un verre à la main, en dégustant lentement un vermouth, en pensant aux signes gravés sur les mégalithes bretons, au roi Arthur, à la forêt de Brocéliande, en pensant à l'amour, à ses plaisirs, en pensant aux sentiments, partagés, ou non, en pensant à ses projets, en pensant à l'âge grandissant, à la vieillesse qui approchait, à la mort, en pensant aux autres, et à soi-même.

Charles-Edward et Xavière raccompagnèrent par la route Claude Terrart jusqu'à son domicile, à Champigny-sur-Marne, en banlieue parisienne. Elle logeait à l'étage d'un pavillon qui lui appartenait. Le rez-de-chaussée abritait des locaux loués pour une part à l'AS.C.I.E. en déroute, pour une autre à l'agence de rencontre qui fut sa première activité.

L'édifice avait fière allure. C'était une de ces constructions assez vastes de l'entre-deux-guerres, à l'architecture quelque peu tourmentée, mais au charme indéniable. Un tout petit parc l'entourait, isolé du voisinage par un mur d'une hauteur convenable doublé d'une haie de lauriers, de la rue par un muret de pierres surmonté d'une grille tout à fait classique constituée de barreaux comme autant de lances surmontées de pointes évoquant la fleur de lys emblématique, et de deux portails joutés chacun d'un portillon. Dans l'axe du portail de gauche, en arrière de la maison, se dressait un grand tilleul, près du portail de droite, devant le bâtiment un robinier taillé en forme de boule. Chaque entrée donnait sur une petite cour, ayant sa symétrie de l'autre côté ; elles étaient séparées par une étroite bande de pelouse limitée

par une bordure de grès, et plantée en son milieu d'une basse rangée de troènes. Un véhicule était parké devant l'AS.C.I.E.

« Vous pouvez entrer d'un côté ou de l'autre, et repartir sans manœuvrer en contournant la bâtisse par l'arrière. »

Claude Terrart s'apprêtait à descendre pour ouvrir le portail face à la calandre de la Bentley, lorsque Robert Deyramault, l'un de ses ex-gardes du corps du Modal, qui se redressait, un râteau à la main, apparut derrière la grille. Après un bref coup d'œil au coupé, il reconnut ses occupants. Il s'empessa de faire pivoter les vantaux. Ils se saluèrent.

« Bon sang ! Que vous est-il arrivé ?

— Une chute, dans des marches. Heureusement sans aucune réelle gravité.

— Hé bien ! Dites donc !

— Rien de particulier en mon absence ?

— Non, rien d'urgent. C'est calme. Vous savez, Paris au mois d'août, quoi ! Là, je m'ennuyais un peu, alors j'en profitais pour rafraîchir le décor, faire la chasse aux petits papiers amenés par le vent, aux mégots de cigarettes, aux petits détritrus, que certains énergumènes balancent chez nous, les cons ! Euh !... Pardon ! Mais ça m'agace, même si c'est pas très méchant, ni très visible, ni réellement pire que chez les voisins, ici, dans la rue.

— Le quartier a l'air particulièrement calme et propre, coquet même.

— Oui, en effet. Mais Robert est un perfectionniste, tout autant soucieux du fond, que de la forme en général.

— Hum ! N'exagérons rien... Excusez-moi, je vais continuer ma besogne. Il me reste encore ce soir à passer une couche de peinture sur le portillon de l'AS.C.I.E. Et tout sera nickel pour la rentrée. »

Robert retourna à son ouvrage. Ils visitèrent les locaux, puis Claude leur fit les honneurs de son appartement ; où elle s'avisait qu'elle n'avait pas grand chose à offrir. Penaude, elle proposa, pour agrémenter le thé ou le café, des « palets bretons pur beurre », petites galettes sans prétentions, dont elle stockait toujours plusieurs paquets en réserve.

Le baron louchait alternativement sur les genoux ou la poitrine de Xavière, sur les genoux de Claude. Il ne souhaitait pas prendre d'initiative, mais aurait fort apprécié que quelqu'une en prît... On resta très sage.

Claude remercia encore une fois Xavière et le baron de leur accueil chaleureux et de leur prévenance à son égard.

« Nous n'allons pas nous imposer plus longtemps. Il va nous falloir vous quitter.

— Merci de m'avoir reconduite. Au revoir. Je vous souhaite une bonne route, d'ici jusqu'en Touraine.

— Je ne pense pas que nous rentrions directement. Nous allons d'abord faire un détour pour rendre une rapide visite aux C.C.E.A. Les Comptoirs sont implantés à proximité. Nous allons en profiter. Nous nous reverrons au plus tard à la prochaine Beltaine de Ferlieu. J'espère que vous y viendrez.

— J'y accompagnerai Widrou... Si toutefois nous sommes toujours en relation, lui et moi.

— À propos des cérémonies de Beltaine, depuis que vous fréquentez Kergadec, nous avons pu noter une certaine évolution de son discours, une radicalisation de ses prêches. Indéniablement, cela est dû à votre influence sur lui. Si, récemment, il vous a, malheureusement, physiquement imprimé sa marque, il nous est loisible de prétendre avec justesse je crois, qu'intellectuellement, par contre, c'est vous qui l'avait marqué.

— Je n'estime pas avoir exercé sur lui un ascendant prépondérant. Il suit une route qu'il se trace lui-même. Au mieux je n'ai fait office que de catalyseur, si l'on peut dire, lui ayant permis de tirer les conséquences de certaines de ses analyses, de pousser plus loin sa logique, d'oser une plus grande cohérence. Je lui ai fait connaître certains outils, certaines données scientifiques, historiques, étayant ses convictions, lui permettant de justifier plus aisément ses prises de positions. Pas plus en fait.

— C'est déjà beaucoup à ce qu'il me semble. Quoi qu'il en soit, si vous n'êtes pas son invitée, vous serez la nôtre. D'ici là, donnez-nous de vos nouvelles. Nous vous donnerons des nôtres. Et si d'aventure... En cas de problèmes... N'hésitez pas à nous appeler, moi ou Xavière... Parfois, un simple avis se révèle utile, un échange d'idée, de point de vue... Et si nous pouvons faire plus pour vous... Ce sera avec plaisir. »

Durant sa vacation, Jérôme Gonafi expliquait à la nouvelle recrue en formation avec lui, comment, alors qu'il montait une garde de nuit, il avait provoqué le déplacement inutile de cinq camions-citernes des sapeurs pompiers.

« Ah ! Merde ! Ce genre de bazar, ça fout les boules quand même ! J'vois sur le pupitre d'alerte-incendie, forcément, pour pas l'voir, faudrait l'faire ! Au bureau, là, on l'a sous l'nez ! Et pi, aussi, y a la sonnerie ! Paf ! Driiiiing ! Le hall numéro quatre, de l'aut' côté des bâtiments, qui s'allume ! Le numéro trois, aussi ! Bordel ! Et le deux, dans la foulée ! Putain !

« J'imagine toutes les caisses empilées, les racks, les palettes avec toute la camelote ! Tout l'fric entassé là, dans les entrepôts ! Et là-dedans, cette nuit-là, les mecs de l'Entretien qui bossaient à l'atelier, comme par hasard !

« J'appelle l'atelier. Ça répond pas. Ah ! La chiotte ! J'me dis qu'i's sont déjà aux quatre cents coups là bas, qu'i's ont aut' chose à faire que décrocher, qu'i' sont en train d'lutter cont' le feu. J'appelle les pompiers ! Eux, i' répondent aussi sec !... Faut l'faire, pour des pompiers... Aussi sec ! Les pompiers... c'est plutôt l'eau d'habitude, hein ! Les pompiers, l'eau, sec... Oui... Bon... Enfin c'est normal. Ces gars là i' sont payés, pas très cher, pour percuter, et i' percutent, c'est sûr ! Rien à redire. Je rappelle l'atelier, j'essaie un ou deux autres numéros de téléphone, j'rappelle l'atelier encore un coup. Ça décroche ! Ô miracoloso sporgersi<sup>41</sup> ! Pas trop tôt ! J'lui dis au gars, le feu et tout. I'm dit : zut ! C'était un essai qu'on faisait ici. Un test du système.

« Les andouilles, i's avaient oublié d'me prévenir. J'rappelle les pompiers : c'est une erreur, c'est pas la peine. Ah ! Ben ! I's sont déjà partis évidemment, doivent pas êt' loin, qu'on m'dit ! Tu parles. J'ai pas raccroché, que les v'là qui déboulent. Pin-pon, pin-pon ! On voyait pas d'flammas ! Pour cause ! I' s'arrêtent. C'est où ? Excusez-nous, Messieurs, il s'agit d'un navrant malentendu, vous allez rire, figurez-vous que... I's ont pas ri. I's ont rien dit. Mais i's ont pas apprécié, c'est sûr. Aussi sec... Pour des pompiers... Bon, j'insiste pas... I's étaient

---

41 Jeu de mots approximatif, bâti sur le modèle d'une inscription destinée aux voyageurs de langue italienne, et que l'on trouvait sous certaines des fenêtres ouvrantes d'anciennes voitures de chemin de fer.

repartis. Impressionnant, tout le fourbis. Et i' viennent pas d'à côté. Tout ça en moins d'une dizaine, d'une douzaine de minutes, maximum.

« Tu vois, à part ça i' m'est jamais rien arrivé comme truc bizarre. Mais i' faut être vigilant et savoir réagir en cas de besoin. Être prudent, la nuit, les rondes... Et i' faut savoir ménager les susceptibilités. On te demandera peut-être de scruter, avec discrétion, à la débauche, l'intérieur des voitures du personnel. Sans être trop chiant, trop désagréable. On nous demande d'être vigilants et visibles en tant que gardiens, pour rappeler que certains comportements sont répréhensibles. L'outillage, les fournitures de la boîte, c'est ici qu'i' doivent rester, et pas se retrouver dans les sous-sols des pavillons du personnel, dans les caves des appartements ; i' doivent pas alimenter un commerce parallèle pour soulager les fins de mois difficiles. Alors, à la sortie, on est là, près du passage, et on regarde. Sans trop en faire. Mais l'œil ouvert et attentif. Il n'est pas recommandé de fraterniser avec les employés, évidemment. Certains pourraient estimer que... Et en profiter. Même si on en fait guère plus, on montre qu'on surveille, au cas où...

« Bon ! Autres susceptibilités à ménager, celles de l'encadrement. Il est préférable de les reconnaître, et pas les faire poireauter trop longtemps à la barrière ; i's aiment pas ! I's arrivent en général avant ou après la masse prolétarienne. Tu vois. Quand la barrière est fermée. Comme les autres i's ont le badge derrière le pare-brise, évidemment.

— Quand je serai cadre, j'aimerai pas attendre non plus ! J'arriverai après, je partirai avant !

— Hé ben, mon pote ! Ici, tu ne seras pas cadre longtemps ! À moins d'être très performant... À côté du bouquin des entrées et sorties hors normes, t'as le registre avec les photos d'identité, les marques et les numéros d'immatriculation de leurs bagnoles.

— On craint pas le chouraver, leur registre ! Il est fixé au meuble... La reliure renforcée, les pages plastifiées...

— C'est strictement confidentiel, ça va de soi. Il a été question de le supprimer. Et pi non, en fin de compte. I'y avait eu beaucoup de fauche, v'là... euh !... sept ou huit ans, si je me souviens bien.

— Votre fameuse Directrice générale... D'après la photo... Elle est drôlement jolie quand même !

— C'est une femme superbe, c'est vrai !

— C'est la femme qu'i' m' faut. Toi, t'es hors jeu, t'es marié !

— Mon pauv' vieux, je crois bien que t'es hors jeu, toi aussi. Elle aussi, est mariée. Et un peu trop bien pour toi ! La classe, le fric, tout !

— La classe, ça s'apprend. Le fric ! C'est ça, le hic !

— Hé ! La promotion sociale, ça existe, mais à ton âge, faudrait te presser. Elle, Lorena Vanghiou, elle a commencé au bas de l'échelle. Ici. Aux C.C.E.A. Elle y a fait un stage, quand elle était étudiante...

— Merde ! J'ai pas fait d'études très poussées ! Ça commence mal.

— Elle a été représentante... Et puis, la pauvre et charmante demoiselle, elle a épousé le patron !

— Ça aide ! Et des patrons femmes, y en a pas tant que ça ! J'ai vraiment pas de chance dans la vie.

— Et le patron, c'était un vieux monsieur. Et le patron a fini par passer l'arme à gauche, le pauvre. Le pauvre, c'est une façon de parler ! Et que croyez-vous donc qu'il advint, jeune

homme, de la pauvre veuve ? La pauvre, c'est maintenant, pour elle aussi, une façon de parler. Hein ?

— Euh ! I' lui lègue tout !

— Non point. Enfin, elle hérite. Un peu... Un contrat de mariage... Mais, mais, mais... Il y avait un grand fils du patron. D'un premier lit. Pas de fils de la jeune Vanghiou.

« Faut savoir qu'il n'y a pas que les C.C.E.A. I' y a aussi la Sifamurba. Y a des immeubles, des magasins, un hôtel de luxe... pour rupins naturellement, des châteaux, les domaines familiaux, agricoles et forestiers, des vignobles. Y a la Cofimmo ; et la Solinvest qui contrôle à peu près tout le reste... et que contrôle le fi-fils à son papa. Et, tiens ! les magasins de meubles Sweet Decorum, y en a pratiquement pas dans le coin, mais t'as déjà dû en voir de la pub ici ou là, hé bien ! c'est le fi-fils en question.

— T'en sais des choses.

— Bah ! On cause. Et pi, ce genre de recherches c'est pas très compliqué. Du tout... Avant je faisais de la généalogie. C'est autre chose. Ça prend du temps. Mais, ma famille... Rien d'excitant.

— Alors ? La jeune veuve ? Elle est toujours là, à ce qu'il semble !

— Hé ! Hé ! Oui. Et bien là ! Figurez-vous, jeune homme, que cette jeune femme de tête, au corps si joliment tourné, a fini par épouser le fils de son défunt mari. Elle a eu la chance que l'épouse de l'héritier se tue dans un accident de la route. Et i' y en a pour dire qu'i' y a pas de providence... Ne voilà-t-il pas, pour les humbles, un exemple encourageant de promotion sociale !

— Va falloir que je surveille mon physique ! Durcir mes abdominaux ! Réduire mon estomac ! Augmenter mes biceps ! I'm'restera plus qu'à me dégoter une riche industrielle. Et hop !... Dans tes recherches, t'en aurais pas trouvé une ?... Et lui, c'est le grand patron, donc !... Je lis : Charles-Edward Usqawas de Gwerlac. Excusez du peu !

— Baron de vieille souche. Et ancien universitaire. Et écrivain.

— Tant qu'à faire ! Autant pas mégoter ! En tout cas, mon cher, sa femme, toute roturière de souche qu'elle soit, est beaucoup mieux que lui. J'ose le dire... Je sais pas vraiment quel âge il a... Ma foi... Peut-être qu'à son âge j'aimerais être aussi bien conservé que lui ! Le genre vieux beau, le grand manitou !

— Toi t'auras des poches sous les yeux. Et du bide, je parie. Lui, non. Impec, le mec. Pendant quatre ou cinq ans, on l'a pas vu beaucoup. À cette époque sa femme, la belle Lorena Vanghiou, menait tout à la baguette. C'est lui maintenant. Mais, elle, elle a toujours son rôle à jouer ici, quand même. I' paraît qu'au boulot, elle a une pêche d'enfer, cette bonne femme.

— Comme moi ! Décidément, nous sommes faits pour nous entendre, elle et moi !

— Arrête ton char !

— Elle est plus de mon âge que du sien, non !

— Te fais pas d'illusions. Et fais bien attention à elle, mon bon ami. Figure-toi que j'ai entendu quelque irrespectueux syndicaliste la surnommer : peau de pêche-peau de vache. Lui, le patron, i' semble qu'il est plus cool. Elle, elle te passera rien...

— ... Mmmmh ! Y a des minettes pas mal, là dedans. Mais Lorena c'est la mieux ; c'est la nana qu'je veux !

— Des femmes ! Pas des minettes. Pas trop de familiarités, ou de comportements douteux. Pas le moins du monde. Hein ! Pas de conneries. Ça ne passerait pas. Tu comprends ! C'est pas le bal du samedi soir. Vu ! Ici, c'est le boulot.

— Oui. C'était simplement pour dire qu'il y a de jolies femmes ici.

- Comme partout.
- Tiens, regarde celle-là. Elle est pas mignonne ?
- Joli visage, mais jambes lourdes et fessier particulièrement dodu. Très dodu... Euh ! Pour ton job, dans la journée, voilà, quoi, en gros...
- En gros popotin ? Hum !... Non ?
- C'que c'est drôle... Le plus chiant, ça dépend aussi remarque, si t'es de nuit, de matinée, ou de soirée, c'est pas les rondes, et trimbaler le mouchard, c'est ces putains de drapeaux je trouve. Y en a une ribambelle à monter, à descendre, accrocher, décrocher, à plier pour la nuit ; pour un peu j'oubliais : à faire sécher quand i' sont trempés...
- C'est du nylon, ça sèche vite. Tu m'as déjà dit.
- Hum !... J'ai horreur de ça.
- Mon truc à moi : en gros... Ça valait bien : les pompiers... aussi sec ! Hein ?
- Mouais ! Si tu veux. Mais arrête un peu de déconner. Même cinq minutes seulement. Tu m'fatigues...
- ...
- Au mois d'août, avant, c'était peinard : ça fermait. Maintenant, i'y a une équipe réduite, et ça continue à tourner... Au ralenti. C'est les vacances quand même. Même si nous, on fait pas de tourisme dans notre poste de garde. Une fois, le baron, il est venu l'été, et il est rentré se mettre à l'ombre dans le poste justement. Et i' faisait chaud ce jour-là. Depuis, on a la clim. Super !
- Manque la plage, les touristes, les baigneuses en maillot de bain. Ou sans maillot. Encore mieux ! Tiens vise un peu la guinde ! Quand on parle de touristes... Des British. Qu'est-ce qu'ils foutent dans une zone industrielle ? I' s'sont paumés. Savent pas lire les panneaux en français, ma parole. Tu vas voir qu'i' vont v'nir nous demander un renseignement... Tiens, j'l'avais dit ! I' braque, le British. »

Jérôme Gonafi, machinalement baissa les yeux sur la plaque d'immatriculation. Une plaque française. L'autre excité s'était planté ! Trente-sept ! Indre-et-Loire ! La Touraine !

« Le boss ! Pas de panique Gambart ! Pas de panique Jérôme ! J'connais pas cette tire. D'habitude, i' roule en américaine. Des fois, après avoir dégagé l'entrée, i' s'arrête. Si c'est le cas, tu viendras avec moi et j'te présenterai. »

Gonafi coiffa sa belle casquette à visière, tira sur sa veste d'uniforme, commanda la levée de la barrière.

La Rolls... Non... « The Spirit of Ecstasy », la petite figurine ailée, ne surplombait pas la grille du radiateur, l'avant de la voiture était plus... moderne... La Bentley, dépassa le stop au pas, et tourna à gauche, en direction de la longue façade des bâtiments et des locaux vitrés du secteur administratif.

Le baron immobilisa le coupé, plus long qu'un minibus, au ras de la pelouse, à l'extrémité de l'allée de quelques mètres la traversant et donnant accès au poste. En s'approchant Jérôme Gonafi salua d'une courte inclinaison de la tête. Plus près, il s'inclina pour saluer également, en la regardant, sans la dévisager, la personne accompagnant son patron.

« Bonjour Madame ! Bonjour Monsieur !

— Bonjour Messieurs !

- Bonjour, Messieurs !
- Bonjour Messieurs-Dames !
- Monsieur, Madame, permettez-moi de vous présenter monsieur Julien Gambart.
- Bienvenue parmi nous Monsieur Gambart. Messieurs, je vous présente madame Xavière Humbert, Attachée de direction à la Solinvest, Directrice commerciale de Sweet Decorum. Rien à signaler ?
- Rien de spécial, Monsieur.
- Nous ne devrions pas rester très longtemps. À tout à l'heure Messieurs. Et inutile de nous annoncer ! C'est une visite surprise, pour eux, comme pour vous. »

Gonafi se demandait combien d'appartements comme le sien aurait-on pu s'offrir avec le prix d'une telle voiture. Trois, quatre, cinq, six ? Il lui faudrait vérifier le tarif de l'engin dans une revue. Et quelle pouvait être la valeur de l'appartement qu'il louait ? Il n'en avait pas non plus d'idée très précise.

- « C'était pas sa femme, Lorena... machin, avec lui, alors !
- Mais non ! Il l'a présentée. Xavière... Euh !... Humbert. Xavière Humbert. Solinvest. Sweet Decorum.
- Ne serait-ce que pour la vue, je crois que je vais me plaire ici. Pour ce que j'ai pu en voir, elle a de belles jambes celle là !
- Xavière Humbert... On l'a pas dans le registre, on dirait. Elle mériterait de s'y trouver. À côté de Lorena.
- Un peu en dessous, peut-être.
- Elle aussi, c'est une femme superbe, sûr !
- Lorena Vanghiou semble plus jeune qu'elle, de quelques années, d'après sa photo. Enfin... à première vue.
- Oui. La patronne est plus jeune.
- Et tu sais... Ça m'étonnerait pas que cette Xavière Trucmuche soit la maîtresse du patron. Tous les deux, seuls, en vadrouille, au mois d'août...
- Aaaaah ! Qu'est-ce que tu vas encore imaginer, toi ! Elle est de la Solinvest. Elle est peut-être bien actionnaire... Quand même, ce serait étonnant ! Attends de voir Lorena Vanghiou. Tu la trouves déjà belle en photo... En chair et en os... Tu verras... Ce serait étonnant, je te dis, qu'il la trompe. Quoique... Cette madame Humbert... Elle est pas mal non plus... Et plus de son âge... Si on veut. »

Anne Druel n'avait pas entendu ses lunettes tomber sur la moquette. Les verres épais, les montures mal choisies, trop massives, composaient un ensemble pesant, exerçant une pression excessive à la racine du nez. En fin de journée, elle était heureuse de pouvoir les quitter quand ses activités s'accommodaient de sa myopie. Elle parlait au téléphone avec sa fille qui sollicitait l'autorisation de rentrer plus tard et de dîner chez une amie. La secrétaire de Romain Vallier tapota à la porte ouverte du bureau.

- « Pardon, excusez-moi.
- Une seconde mon chou... Oui, Alice ?

— Monsieur Romain m'envoie vous dire qu'il vient de voir le grand patron arriver, avec sa femme. On était au deuxième, aux archives... À un moment, il s'est approché des fenêtres et... Ils doivent être dans le hall maintenant !

— Bon ! C'est pas la fin du monde... Merci, Alice !... Mon petit chou, c'est d'accord. Il faut que j'y aille. »

Elle rapprocha son fauteuil du bureau pour raccrocher, tout en envoyant des bises téléphoniques à sa fille. Les roulettes commençaient à gripper. Elle dut ensuite pousser un peu des pieds et des bras pour repousser le siège avant de se lever. N'ayant plus le combiné où retentissaient les piailllements de sa progéniture contre l'oreille, elle perçut un petit bruit inquiétant...

Ses lunettes ! Elle les ramassa et s'efforça de les rafistoler fébrilement. Un verre était cassé, la monture rompue en son milieu. C'était bien la première fois qu'elle était victime d'un tel incident. Elle n'avait jamais éprouvé le besoin de se munir d'une paire de secours. Cela n'aurait pourtant pas été un luxe en considération de son manque d'acuité visuelle ; et cela poserait problème au volant, tout à l'heure lors de son retour chez elle. Elle se souvint alors avoir conservé ses précédentes lunettes, remplacées au printemps dernier, et les avoir glissées dans le petit logement fermé par une trappe, sous l'autoradio, en avant du levier de vitesse.

Il lui était difficile de rester à son bureau en simulant de s'absorber dans un dossier volumineux. Devait-elle se rendre au devant des nouveaux arrivants ? Madame Vanghiou la mettait toujours mal à l'aise. Le baron-patron se montrait plus agréable, plus posé, mais peut-être plus intimidant encore. Elle décida de descendre à sa voiture chercher ses anciennes lunettes. Pendant ce temps, au moins, n'aurait-elle pas à se demander quelle attitude adopter, et pourrait alléguer un motif légitime à sa petite promenade.

En s'engageant dans le couloir elle distingua à son autre extrémité trois silhouettes qui s'approchaient. Elle reconnut Romain Vallier à sa veste rouge, enfilée à la hâte sur sa chemise rose et sa cravate d'un vert cru. Il accompagnait un homme plus classiquement habillé d'un complet sombre et une femme bien proportionnée, brune, portant un tailleur clair assez ajusté. Ou une robe. Un tailleur plutôt. À coup sûr Vallier essayait encore de se faire valoir. Il éprouvait un besoin maladif de plaire, et en faisait souvent trop. Anne doutait qu'il parvînt jamais réellement à provoquer à son endroit chez Lorena Vanghiou une quelconque sympathie. Mais c'était un incorrigible optimiste qui ne se désespérait jamais. Subjuguer Alice, voilà qui était à sa portée ! Anne Druel s'avavançait, et les autres s'approchaient d'elle. Le patron ralentit le pas et s'arrêta un instant, regardant à l'extérieur. Vanghiou, et Vallier qui comme d'habitude dissertait avec force gestes sur quelque sujet n'ayant d'importance qu'à ses yeux, continuèrent de progresser encore un peu avant de s'arrêter.

« Bonjour Madame Vanghiou !

— Hum ! Euh !... Madame Hubert, je vous présente Anne Druel, du service Achat.

— Humbert ! Xavière Humbert, Attachée de direction à la Solinvest. Bonjour Madame Druel.

— Oh ! Excusez-moi, Madame... Je croyais vous avoir reconnue... Enfin, je veux dire, avoir reconnu madame Vanghiou. On m'avait dit... Bonjour, Monsieur de Gwerlac !

— Bonjour, Madame Druel. Bigre ! Porteriez-vous maintenant des verres de contact ?

— Non ! Non ! Je me rendais à mon véhicule, y prendre des lunettes de rechange ; je viens de casser les miennes.



— Tout s'explique ! Nous n'allons pas contribuer à prolonger votre calvaire plus longtemps. Allez-y, doucement et prudemment. Voulez-vous que quelqu'un vous accompagne ? Monsieur Vallier trouvera bien une âme dévouée prête à rendre service... ?

— Merci, Monsieur, je pense aisément pouvoir me débrouiller seule... »

Par précaution excessive, tous trois accompagnèrent tout de même Anne Druel. Charles-Edward avait conduit Xavière aux C.C.E.A. afin qu'elle pût visiter les lieux. Ce qu'ils firent ensuite tous ensemble. Vallier ou Druel, chacun son tour, se montrant prodiges d'explications à l'égard d'un membre de la direction de la Solinvest, la maison mère.

Plus tard dans la soirée, la Bentley roulait dans Paris. Charles-Edward avait décidé de terminé ces courtes vacances en passant avec Xavière quelques nuits dans un des grands hôtels de la capitale. Avant de quitter Lezarmeur, il avait appelé le Crillon et pu obtenir la réservation d'une suite.

« J'ai beau m'en défendre, après le spectacle de nos provinces profondes, la Touraine ou la Bretagne, les sites les plus prestigieux de Paris m'impressionnent toujours ! Et peut-être plus encore aujourd'hui, après avoir vu aux C.C.E.A., certains recoins relativement vétustes.

— Eh ! Xavière, les C.C.E.A. ne se sont pas fait en un jour ! Tout comme Paris.

— Hmmm ! Charly, tu ne crois pas que c'est de l'argent gaspillé ?... Combien ça va te coûter, notre escapade parisienne ? Ne serait-ce qu'une nuit ou deux... Petits-déjeuners, repas, pourboires... Plusieurs fois le Smig !

— Usons donc de mes moyens ! Profitons en tant que nous sommes vivants et bien portants. Qu'ils ne profitent pas seulement à Wilfried, à mes héritiers après ma mort !

— Ne dis pas des choses comme ça. Ce n'est pas drôle. »

De l'appartement du Crillon, s'offrait à eux l'un des panoramas urbains les plus prestigieux, admirables et élégants de la planète. Arrivée dans leur suite, Xavière demeura un moment méditative, les yeux sur Paris et ses splendeurs, ou bien perdus dans le vague.

Après s'être rafraîchi, Charles-Edward s'employa à la tirer de sa morosité.

« Attends ! Attends un peu... J'ai quelque chose en tête. Et j'aimerais bien le mettre par écrit...

— Viens par ici, ma petiotte ! Que je t'asticote !

— Mais enfin ! Charly ! Je ne suis pas qu'une vulve, qu'un cul, qu'une paire de nichons ! Lâche-moi un peu ! Tu comprends... Il faudrait d'abord que j'essaie d'écrire quelques lignes...

— Ma bibiche se rebiffe !... Installe-toi... Vas-y. Que veux-tu écrire, dis ?

— Pardonne-moi !... Je suis tout ça, ce que j'ai dit ; et pour toi je ne veux pas cesser de l'être... Mais en venant, j'ai pensé... Et à l'instant, là aussi, devant cette place, ces monuments, cet héritage culturel, architectural, ces témoignages, ces manifestations anciennes déjà de... puissance, de tout ce que cela suppose derrière, « dans le temps et dans l'espace » comme tu pourrais dire... J'ai envie de... Je vais tâcher de mettre noir sur blanc... mon inspiration. Promets de me laisser tranquille le temps nécessaire, et de ne pas te moquer ensuite. Sinon, tu n'auras pas le droit de me lire ! Na !

— Promis ! Si je ne me gausse pas, aurais-je une récompense ? Peux-tu me le promettre !

— Promis ! Une grosse, je pense ! Et tu pourras me mettre ! Ô Charly, mon Seigneur et Maître ! »

Elle écrivit. Le temps semblait fuir, et l'éternité s'avancer, comme un poète l'avait fait graver dans la pierre, au-dessus du porche d'une petite église tourangelle. Et Charles-Edward commençait à s'ennuyer. Mais il respecta le besoin de calme de Xavière. Lui-même n'appréciait pas qu'on le dérangeât au cours de ses travaux de rédaction.

Enfin, Xavière sortit de son boudoir, et présenta le fruit de ses cogitations. Cela s'intitulait : « Urbi et Orbi ».

Elle se tenait devant lui, semblable à une petite fille inquiète, sa charmante frimousse légèrement inclinée vers le bas, et fixant Charles-Edward de ses yeux grands ouverts, tandis qu'il lisait. Il lui jeta un coup d'œil, et recommença la lecture.

« Je... C'est sans doute pas encore tout à fait ça. Mais ce soir je ne me sens pas capable de l'améliorer... Tu trouves ça nul ?... »

Il la prit dans ses bras, la serra contre lui. Il lui tenait la main en relisant une troisième fois la feuille qu'elle lui avait tendue.

« Charly, tu pourrais me le lire à haute voix, si tu voulais ; que je me rende mieux compte...

— Non ! Toi d'abord ! Ce texte, tu l'as créé en traçant ces signes sur une page...

— Euh ! Des pages ! C'est une mise au propre. J'ai rédigé deux brouillons, avec beaucoup de ratures ; surtout le premier.

— ... Crée-le encore en le prononçant, en articulant toi-même les sons qui lui donneront le souffle, la vie. Tu donneras ainsi totalement corps à ta création. Viens ! »

Il l'embrassa à nouveau, la baisa sur la bouche, et entreprit de la dévêtir.

Dans un déshabillé vaporeux, translucide, les lumières de l'appartement éteintes, Xavière, sous le regard attentif de Charles-Edward, passa sur la terrasse. Elle ouvrit et souleva les avant-bras en écartant les coudes. Doigts joints, pouces écartés, paumes vers le haut elle fit face à Paris. Elle se hissa un instant sur la pointe des pieds. Elle leva le visage vers les étoiles de l'une de ces belles et dernières nuits de l'été finissant. Charles-Edward se hâta, la dépassa, et s'assit devant elle, sur le sol gorgé de chaleur. Elle reposa lentement les talons. Il voyait, ou distinguait son corps superbe, aux courbes suaves ou provocantes, sous l'étoffe légère, dans la nuit de la ville lumière. Xavière !... Il l'aimait ! Il en avait la gorge nouée ! Des larmes coulèrent aux bas de ses tempes comme il levait la tête vers cette jolie femme adorée. Après avoir tourné ses yeux humides eux aussi vers Charles-Edward, elle regarda la grande métropole, et plus haut, au-delà ; puis elle dit son Urbi et Orbi.

« Je te bénis Paris !

Je te bénis, France, beau pays !

Paris, la plus belle ville du monde,

Qui fut capitale d'un royaume,

Le plus beau, le plus riche, le plus puissant du monde.

Quand elles se dressaient contre toi les nations,

Les grands de toutes les Espagnes, les rois de Grande-Bretagne,

Et du Saint Empire romain germanique, tes frères d'Allemagne,  
Avides, leurs convoitises chaque fois plus exacerbées,  
Tu triomphais d'elles toujours !  
Puissant règne des Francs !  
Autrefois, la furie, et le génie de ta race,  
Aujourd'hui, que sont-ils donc devenus ?  
Au cœur de la douce France,  
Paris, tu t'alanguis, assoupie,  
Aujourd'hui perdue dans de mièvres rêveries ;  
Parfois tu te souviens des anciens exploits,  
Du Regnum Francorum d'autrefois.  
Mais que sont donc tes ambitions de jadis devenues ?  
Tu oublies tes vieilles vertus,  
La valeur de la race des Francs !  
Tu songes. Et tu attends. »



## CHAPITRE XIV

Durant le trajet de retour Xavière évoqua leurs visites des musées de la marine, de l'homme, et du Louvre. Surtout, les témoignages les plus anciens des grandes civilisations disparues l'avaient touchée. Et plus spécialement ceux concernant l'étrange, farouche et toujours si mystérieuse Assyrie, généralement beaucoup moins souvent évoquée que l'Égypte pharaonique.

Le dernier roi d'Assyrie préféra brûler sa capitale aux prodigieux trésors ravis sur maints peuples, et périr dans les flammes plutôt que de livrer sa ville au déshonneur du pillage, de l'occupation, de la servitude. Et les rêves de grandeur d'Assour et de Ninive, jamais tout à fait assouvis, s'envolèrent en fumée, se dissipèrent aux vents de l'histoire. Le destin de l'Assyrie était scellé, sans que le secours d'un corps expéditionnaire égyptien dépêché dans le nord par le pharaon Nékao, écrasant au passage l'armée du prétentieux petit roi Josias à Megiddo en Palestine, et en route pour la cuisante défaite de Karkemish, n'y puisse rien changer.

On oublia et Assour, et Ninive. Et les palais de Sargon. Et en dépit des lois de la géologie, ici et là, dans les contrées où coule le fleuve Tigre se dressaient de curieuses collines, sur lesquelles les bergers des princes Sassanides, puis les pasteurs mahométans menaient paître leur bétail sans s'émouvoir du prestigieux passé, qui était le leur, et qu'ils foulaient au pied, sans le connaître seulement.

Seuls quelques lettrés considéraient, dubitatifs, quelques étranges mentions, dans quelques textes anciens sujets à caution.

Près de vingt-cinq siècles le souvenir de Ninive demeura prisonnier sous les monticules aux maigres pâturages, avant que d'être réveillé par de courageux chercheurs occidentaux à l'esprit aventureux ouvrant des tranchées dans leurs cœurs de brique, en mettant au jour de grands démons ailés, en reconstituant les plans de gigantesques palais et temples écroulés, en exhumant de très vieilles tablettes d'argile brisées, puis en déchiffrant les signes mystérieux dont elles portaient l'empreinte.

Que de merveilleux échantillons de l'adresse humaine se trouvaient exposés au Louvre, ou entassés dans ses réserves !

Charles-Edward évoqua d'autres grands musées. Il proposa une visite du British Museum, où Xavière pourrait voir une de ces très antiques portes de très vénérables cités n'existant plus que sur les cartes des manuels et dont les battants d'airain s'ouvraient et se refermaient sur le passage de ces hommes qui inventèrent l'écriture. Il lui proposa des voyages en des pays de soleil ou de neige, à la découverte de l'aventure humaine ; même si cela n'était pas nécessaire à la découverte plus complète l'un de l'autre à laquelle ils aspiraient toujours davantage, et pouvait être à l'encontre considérée comme une distraction inutile, dévoreuse de temps et d'énergie.

À l'arrivée à Ferlieu, sitôt descendu de la voiture, il prit la main de Xavière. Il la tira à lui, la souleva et la portant dans ses bras, monta les marches et, après qu'elle eût déverrouillé l'huis, lui fit ainsi franchir une nouvelle fois le seuil.

Charles-Edward se sentait en pleine forme, malgré le trajet, malgré son âge. Il n'avait pas vraiment peiné à soutenir Xavière. Il se sentait encore vert. Et d'humeur galante. Gaillarde. Ils ne tardèrent pas à se hâter de gagner leur chambre. Bientôt ils reposaient assouvis, heureux et amoureux, blottis l'un contre l'autre.

« Xavière, j'aimerais que tu sois mon épouse ! Je veux que tu sois ma femme ! Toi, le voudrais-tu maintenant ? De toute façon, il faut que je divorce d'avec Lorena ; il n'est plus possible de continuer de la sorte. Dis, veux-tu m'épouser dès que cela sera terminé ? »

Elle en pleura de joie. Elle riait, elle étouffait, elle bafouillait. Elle était d'accord. Oh ! Oui, de tout son cœur !

En ce début du mois de septembre, une vieille élégante délicate portant au cou, sur un collier de grosses perles noires, une étole de fourrure, rejoignait sa famille.

« ...Gnädige Dame ! »

Martial Faljas s'arrêta et retint ses gens afin de ne pas gêner la dame en question. Elle-même et les siens étaient particulièrement bien mis. Une maisonnée florissante. Une amabilité, une courtoisie, choses si peu dispendieuses, pouvaient se révéler, pourquoi pas, le meilleur des investissements...

À Schwechat, on patientait rarement plus de dix ou quinze minutes. On attendit les bagages. Cela permettrait aux deux véhicules venus accueillir Martial Faljas et ses accompagnateurs de retourner à Vienne en convoi. Les deux longues Mercedes noires du Renouveau Gonilkien, semblables à deux grands cétaçés effilés, quittèrent l'aéroport.

La silhouette de la disgracieuse Grande roue du Prater avec ses cabines colorées arracha à Martial Faljas un murmure plaintif. Il décrocha le téléphone et avisa la deuxième voiture que l'itinéraire passerait par le centre ville. Il tenait à se faire voir, sans ostentation pourtant ; et revoir après une longue absence tout de même, les monuments les plus prestigieux de sa ville d'adoption.

Ils venaient de s'engager sur le Ring quand une vieille Pontiac Fiero se rabattit devant eux vivement en dérapant des roues arrières. L'homme installé à droite, à l'avant de la voiture de Martial Faljas, ouvrit aussitôt la boîte à gants.

« Calmez-vous ! Il n'y a là rien de grave ! Qu'y a-t-il là dedans ?... Plus de ça Ludwig ! Plus de ça ! Je vous l'ai déjà dit une fois. Je ne vous le dirais pas trois. Maintenant, ce genre... d'intendance est strictement, strictement ! réservé à ceux de la Gonilkiade Renaissance. Compris ?... Compris ! ?

— Oui, compris, Aviseur. Pardonnez-moi... Sûrement un de ces tarés d'Américains d'Uno-City qui se croient toujours en pays conquis !

— Ça suffit... Peut-être pourriez-vous d'ailleurs joindre les rangs de la Renaissance. J'y ai besoin de personnes tout particulièrement zélées, et capables le cas échéant de faire montre...

d'un grand dévouement à la Cause. Quant au Renouveau, j'insiste, il se doit d'être une organisation, une institution la plus irréprochable possible aux yeux des lois de ce monde, quand bien même ce monde n'est pas tel que nous le souhaitons, pas encore tel que le Dieu de Gonilka, tel que Dieu le veut... Patience. Patience. »

Derrière les épaisses vitres doubles et teintées, isolant les occupants de l'habitable des miasmes de l'extérieur, Martial Faljas affectait un air blasé et détaché en contemplant les altiers édifices viennois. Ils passèrent devant le Staatsoper, entre le Kuntshistorisches Museum, son jumeau le Naturhistorisches Museum et l'imposante Hofburg, devant le Parlement. En se retournant Faljas put apercevoir un instant la statue équestre, au cheval cabré, du Prinz Eugen. Un compatriote, le Prince Eugène ! Venu lui aussi à la rencontre de son destin sur la terre autrichienne. Après avoir longé le Rathaus Park, dépassé le Burg Theater et l'Universität, ils empruntèrent la Währinger Strasse. Route de pèlerinage croisant le Lycée Français où Martial Faljas avait fait ses premières armes en débarquant à Vienne.

Les débuts difficiles se voyaient dépassés et trouvaient un commencement de justification et de récompense. Le Renouveau avait essaimé en Allemagne, en France... Et maintenant au Canada.

Venait de le regagner un disciple originaire du Québec, formé à la Foi en France, puis au siège de Vienne avant son départ. Avec lui le Renouveau Gonilkien constituait une tête de pont sur le Nouveau Monde.

Martial Faljas et plusieurs membres de son équipe l'avaient accompagné et soutenu dans la création de l'antenne du Renouveau qui lui était confiée. Le temps de rodage, et ultérieurement une certaine surveillance, nécessitaient la présence sur place de mentors avisés que Faljas laissa là-bas derrière lui. Et lui-même, ou l'un de ses proches ne manquerait pas de franchir régulièrement l'océan pour veiller au bon service de la Cause.

Ce n'était pas si mal. Parti de rien. Quasiment de rien ! La redécouverte, l'invention de la Foi. Les conversions. Dont quelques unes singulièrement valorisantes, particulièrement payantes.

Dans l'armoire forte de son bureau il trouva, classé, le courrier arrivé durant son absence. Rien de capital selon Hans qui avait reçu consigne d'en prendre connaissance. Le courrier du jour seulement n'avait pas été ouvert. Martial Faljas s'employa à son dépouillement. Il entreprit ensuite de parcourir les revues auxquelles il était abonné et arrivées alors qu'il se trouvait outre Atlantique.

Il s'étira. Il se leva, marcha jusqu'à la fenêtre et l'ouvrit. Il examina un instant les arbres du jardin, les massifs, et ceux du parc voisin, de l'autre côté de la rue. Il écouta la rumeur de la ville. Il retourna s'asseoir, et s'intéressa à un dernier magazine, le numéro de juillet-août d'une publication historique française. À la lecture du sommaire son cœur s'emballa un peu. Il mania nerveusement les pages et lut l'article néfaste.

Il se redressa, les deux mains sur le rebord du plateau de son bureau, les pouces en dessous, s'adossa au fond de son fauteuil. Son regard se perdit dans le vague.

« ...Ich weiß nicht, was soll es bedeuten, daß ich so traurig bin ; ein Märchen aus alten Zeiten, das kommt mir nicht aus dem Sinn. Die Luft ist kühl und es dunkelt, und ruhig fließt<sup>42</sup>... le beau Danube bleu !... »

42 « ...Und ruhig fließt der Rhein ». Heinrich Heine. « Je ne sais pourquoi mon âme est envahie d'une grande tristesse ; une histoire des temps anciens, à l'esprit me revient sans cesse : dans l'air froid du crépuscule, sans bruit glisse le Rhin... »

« Es ist schon spät, es wird schon kalt<sup>43</sup>... »

Martial Faljas cessa un moment de maugréer. Il gagna la fenêtre et la referma.

« Groß ist der Männer Trug und List, vor Schmerz mein Herz gebrochen ist... Du weißt nicht, wer ich bin<sup>44</sup> !... Usqawas ! T'imaginerais-tu que des archéologues pourront menacer mon œuvre impunément ! Que des historiens pourront les guider dans leurs travaux de fouille-merde sans que je ne réagisse ! Crois-tu donc que je puisse supporter cela ! Pour qui me prends-tu ! Pour un débile sans cervelle et sans couilles !... Putain de saloperies de documents de Ramqou ! »

À la fin de l'article, qui se présentait comme une interview, entre autres sujets le rédacteur interrogeait le professeur Usqawas sur le mythe gonilkien du « Sublime Essor ». Et Usqawas faisait un parallèle entre les différents « vols initiatiques », depuis les pratiques chamaniques « axées » sur un « arbre cosmique », auquel se substitua, ou auquel s'ajouta une échelle, celle des mythes de l'Égypte antique, celle d'Abraham, celle du seul prophète ayant réussi aux niveaux temporel et spirituel à la fois, l'extraordinaire, selon lui, Mahomet, ou un bâton à tête de cheval, un cheval-jupon, ou une monture, au grand nombre de pattes parfois, comme dans les mythes nordiques Sleipnir le cheval d'Odin...

Bref, à en croire le professeur Charles-Edward Usqawas le libre penseur, le fort en esprit, le fort en thème, ni les prophètes de l'Ancien Testament avec leurs chars s'élevant dans les cieux, ni les chrétiens avec leur mythe de l'Ascension et pour les catholiques de l'Assomption, ni les gonilkiens avec le Sublime Essor « n'avaient inventé ni l'eau chaude, ni l'eau tiède ».

Si le Sublime Essor reposait sur un événement historique, il était de l'avis du prince Houlraïk exposé dans les Mémoires de Pherlek : le terrain s'effondrant sous le chariot de Gonilka avait alors probablement enseveli et le supplicié et l'instrument de son peu glorieux supplice.

Dans cette hypothèse une recherche du site, ce « Seuil des cieux » dans la terminologie gonilkienne, devenait envisageable. Et à la condition de montrer une bonne dose d'optimisme pouvait-on espérer un jour exhumer les débris de l'équipage, et les restes du Grand Initieur. Les documents de Ramqou, s'ils ne nommaient pas le lieu du drame supposé, et ne le situaient pas précisément, pouvaient s'avérer utiles, car ils livraient de minces indices pouvant se révéler plus importants qu'il n'y paraissait au premier abord. On y apprenait qu'un ensemble culturel, brièvement décrit, aurait été bâti par la Gonilkiade, qui le démantela par la suite, près de l'endroit en question. Une falaise effondrée, d'un ancien littoral, marin ou non, un ancien relief de cuesta plus ou moins érodé, ou le flanc d'une vallée ou d'une ancienne vallée, d'antiques substructures... Des études comparées des Commentaires, des compilations de Rodolphe d'Ardancour, voire du Dictionnaire Pratique de Liturgie Gonilkienne, des Mémoires de Pherlek, du reste des documents de Ramqou, et d'autres textes à relire dans cette perspective, le concours de l'archéologie aérienne dont les photos sous différents angles à différentes saisons, sous différents éclairages, décelaient tant de traces sinon insoupçonnables,

---

(traduction : P. Imelrieck d'Aurrac).

43 Joseph von Eichendorff. « Déjà il se fait tard, déjà le froid grandit. » (traduction : P. Imelrieck d'Aurrac).

44 Joseph von Eichendorff. « De douleur mon cœur se brise devant la si grande perfidie, fourberie, des hommes !...Mais tu me connais bien mal ! ». (traduction : P. Imelrieck d'Aurrac).



et aussi le cas échéant les données obtenues des satellites d'observation pouvaient fournir autant de précieuses indications et orienter les recherches.

À moins que l'Essor ne fût que le résultat de la transposition mystique, à la mode gonilkienne, plus archaïque que la bouddhique par exemple, du fameux vol initiatique...

Charles-Edward Usqawas n'envisageait pas se lancer lui-même dans une telle investigation. Mais il était inquiétant qu'on souleva d'ores et déjà le problème aussi abruptement dans les médias. Qu'advierait-il en effet du Renouveau Gonilkien, de la Gonilkiade Renaissance, si une telle entreprise qui ne manquerait pas d'être conduite tôt ou tard, était couronnée de succès ?

Les portes de la Bibliothèque Vaticane restaient closes sur des écrits jamais encore divulgués... Les entrepôts de certains musées, de nombreuses collections privées dissimulaient des trésors qui n'étaient pas destinés aux profanes, aux gens du vulgaire... Martial Faljas conçut de se saisir des originaux des documents de Ramqou, de les confisquer au monde. Au pire, on pourrait toujours prétendre que les travaux, s'ils mettaient à jour quoi que ce soit de préjudiciable, reposaient sur une mystification en mettant au défi les chercheurs de produire les sources sur lesquelles ils s'appuyaient pour étayer leurs théories. Les Documents, il se devait de les arracher aux griffes de ce maudit professeur Usqawas. Il était temps d'exploiter le potentiel de la Gonilkiade Renaissance, en vue de cette haute besogne.

Martial Faljas préférait ne pas se rendre en France pour diriger l'opération. Il redoutait de ne pas pouvoir se montrer suffisamment diplomate pour mener à bien les obligatoires négociations avec le professeur, heureux détenteur, ainsi qu'il s'en était vanté à plusieurs reprises voilà quelques années, des inestimables et irremplaçables documents convoités ; ou suffisamment calme et froid pour proférer des menaces graduelles et pertinentes jusqu'à obtention des documents, ou pour prendre si besoin était les dispositions coercitives nécessaires, sans jamais perdre de vue les intérêts bien compris de la Cause.

Martial Faljas se savait parfois trop exalté. Il se souvenait de son altercation avec Aldus Reguenbard, à Paris, au Coliseum Centre Culturel, et dans quelle situation périlleuse il avait manqué se trouver. Faljas s'était emporté devant l'incompréhension manifestée par ce vieil universitaire tout aussi impatient et irascible que lui-même. Il se souvenait comme ce vieil imbécile, d'un revers dédaigneux de la main avait voulu l'écarter davantage de son passage alors que la place lui était amplement suffisante. Il se souvenait de son propre geste mal mesuré de représailles en réponse à cette attitude de mépris, il se souvenait de la légèreté du vieillard, de la faiblesse de son équilibre, de son manque de réflexe, de la fragilité du corps de son contradicteur s'immobilisant dans l'escalier dans une position grotesque. Il se souvenait de la fuite précipitée dans les marches, plus tard de la course dans les couloirs du métro.

Il décida de confier la mission à François Schönberg, l'un de ses hommes de confiance de la Renaissance. Il lui trouvait de temps à autre l'esprit lent. Mais c'était en fait un homme posé qui compensait son manque d'agilité intellectuelle peut-être, son manque d'assurance spontanée, un excès de timidité, par des efforts de réflexion. Cela pouvait éviter bien des inconséquences. C'était une personne réfléchie et résolue, auquel le rôle conviendrait parfaitement. Il lui adjoindrait deux vrais affreux, ayant déjà fait leurs preuves contre certains détracteurs de la Cause ou d'imprudents provocateurs, des méchants pouvant sans complexes jouer un rôle d'intimidation.

Que ce crétin de Vallier eût l'air de trouver l'incident cocasse ! Que cette taupe d'Anne Druel eût pu la confondre... ! Charles-Edward avait osé s'exhiber aux C.C.E.A. avec cette foutue... trop bien foutue, Xavière Humbert ! Qu'on avait prise pour elle-même, la conjointe légitime ! Lorena Vanghiou en était malade de rage.

S'il avait repris en main lui-même les rênes de ses affaires les plus importantes, il avait toujours jusqu'à maintenant respecté strictement les frontières établis depuis des années, entre le domaine de sa maîtresse, Humbert, et son domaine à elle, l'épouse. Elle croyait que le statu quo ante allait perdurer. Elle s'était cruellement trompée. Elle se décevait elle même la sagace Lorena ! Pourtant voilà un certain temps qu'elle aurait dû voir le vent tourner, et les nuages annonceurs de l'orage grossir et s'accumuler.

Charles-Edward avait introduit Humbert à la Solinvest, et ainsi partout ailleurs, elle s'en rendait compte aujourd'hui. Et ce, sans avoir à l'imposer. Ce pédant et ombrageux Donatien de Haulteville l'avait, à ce qu'il semblait, acceptée sans sourciller, cette fille de rien ! Alors qu'à son égard, à l'égard de l'épouse légitime des patrons successifs, puis la mère de l'héritier, il n'avait manifesté qu'une glaciale hostilité. Et elle n'avait jamais été admise, elle, Lorena Vanghiou, dans le saint des saints, la Solinvest. Elle n'avait jamais pu y exercer le moindre pouvoir, la moindre fonction.

Charles-Edward avait toujours tiré toutes les ficelles alors qu'il lui laissait croire qu'elle assumait une réelle direction des intérêts de la famille. D'une partie des intérêts de la famille. De ses intérêts à lui en fait. Il s'était servi d'elle pour se décharger des tâches les plus rebutantes. Ce qui lui avait permis de vaquer en toute tranquillité à ses diverses activités de loisir !

Charles-Edward s'était servi d'elle ! Il l'avait baisée ! Et de quelle façon ! Il lui avait fait un gosse ! Il l'avait fait trimer pour lui ! Et quel boulot ! Un boulot de contremaître ! De contremaîtresse ! Il l'avait humiliée, ridiculisée !

De Haulteville avait accueilli Xavière Humbert sans aucune objection. Pourtant cette Humbert, une gosse de l'assistance publique, était d'une extraction plus basse, plus populaire, plus roturière qu'elle-même ! Plus ignare ! Plus godiche ! Moins volontaire ! Moins racée ! Moins typée plutôt. Lorena Vanghiou était sans doute trop typée au goût de monsieur Donatien Eudes de Haulteville ! Et il la jugeait sûrement trop volontaire ! trop insatiable ! trop irrévérencieuse ! trop chianta ! trop tout ! Peut-être Lorena en avait-elle trop fait. Peut-être s'y croyait-elle un peu trop. Peut-être avait-elle toujours trop mésestimé, trop méprisé les autres, et de manière trop flagrante. Elle avait mésestimé, sous-estimer Xavière Humbert, cette intrigante, cette sournoise, bien qu'elle s'en fût méfier tout de suite. Avec raison !

Elle les méprisait tous ! Mais cela ne lui mettait en aucune façon du baume au cœur.

Charles-Edward songeait-il à ne la laisser s'occuper que du Belvédère ? Souhaitait-il l'évincer complètement du reste ? Xavière Humbert était-elle en train de triompher sur toute la ligne ?

Lorena n'allait pas se laisser faire ! Elle était la mère de Wilfried, et cela comptait ! Elle était encore et toujours l'épouse de Charles-Edward et cela comptait également ! Elle était encore jeune et toujours bien faite, belle, et cela était important également.

« Charly ! Charly ! Pourquoi m'as-tu abandonnée ? »

Pleurer, se lamenter, entre ces murs depuis longtemps si tristes malgré son fils, toute seule dans ses appartements de La Manserie, n'arrangeait rien. Elle devait tenter quelque chose ! Elle n'allait pas baisser les bras, abandonner, elle si combative en affaires !

Charles-Edward, au fond, était à considérer comme un excellent client, déçu, perdu, qu'il convenait de récupérer. Si quelques sacrifices étaient indispensables pour cela, il fallait se les imposer. S'il s'avérait impossible malgré tout de lui faire renoncer à accorder sa préférence à la concurrence... il faudrait discuter, négocier ! Négocier pour s'en tirer dignement, décentement, et s'en tirer avec les moindres pertes possibles. Négocier âprement, sans état d'âme, un dédommagement très substantiel, tenant compte du préjudice matériel, mais aussi moral, qu'elle subissait de son fait, pour rupture du contrat d'exclusivité qui les liait tous deux. On pouvait analyser ainsi son infortune, et les consolations envisageables. S'il ne voulait pas lui revenir elle s'efforcerait de lui faire payer cher, au propre et au figuré, sa prédilection pour sa cocotte !

Cela ne pouvait plus durer ! Elle devait voir son mari au plus tôt. Crever cet abcès qui lui rendait la vie si difficile ! Maintenant. Ce soir même ! Selon ses renseignements il devenait de plus en plus casanier. L'âge sans doute, et... la concurrence, qui dans le privé sûrement, évidemment, était plus à même de déployer ses talents cachés. Que lui trouvait-il encore après toutes ces années ? N'avaient-ils pas dû faire totalement le tour de la question ! Cette imbécile de Xavière n'avait pas une personnalité des plus piquantes ou des plus marquantes pourtant !

Lorena Vanghiou marqua un arrêt devant la psyché. Elle vieillissait fort bien. Mieux que la Xavière Humbert. Elle avait toujours été plus belle qu'elle, d'ailleurs. Pourquoi, après tout, ne pouvait-elle pas objectivement espérer... vampiriser Charly ? Paris vaut bien une, ou même plusieurs messes ! Elle sortit le sac honteux des limbes où il se trouvait relégué. Et l'y replaça un peu plus tard ; avec précautions... Bientôt, peut-être. Des promesses dans un premier temps. Ensuite il faudrait s'y résoudre, si elle se montrait à la hauteur de son rôle d'enjôleuse... Mais Charly n'était qu'un homme ; et eux deux c'était si loin... L'attrait de la nouveauté... Il ne saurait y résister ! Exit, Xavière Humbert !

Elle n'allait pas le, les, prévenir de sa visite. Il la recevrait bon gré mal gré. Elle aurait choisi le moment et le lieu !

« À Ferlieu ! À son château de Ferlieu, ça fait un bail, Messieurs ! Il vit plus ici, monsieur le baron. Sa femme, oui. Et son fils aussi. Mais lui, à Ferlieu avec sa... euh !... sa secrétaire.

— Ah ! Et pourriez-vous nous indiquer comment nous y rendre, s'il vous plaît ?

— Ben ! Prenez la direction de Langeais. Au lieu-dit La Ribaudière, prenez la direction de Fondettes. Après vous allez arriver à un carrefour aménagé, prenez à gauche. Vous verrez c'est indiqué. Il y a des petits panneaux à partir du croisement suivant. Sur la droite. C'est plus loin par là.

— Langeais. Ribaudière, direction Fondettes. Au carrefour à gauche, puis à droite. Merci beaucoup. Au revoir Monsieur. »

François Schönberg et ses compagnons laissèrent le vieil homme poursuivre son balayage devant le portail de La Manserie et reprirent la route.

Quand ils arrivèrent au domaine du professeur, l'accès en était ouvert et un tracteur agricole attelé à une remorque en débouchait. Une femme d'un certain âge sortit de la conciergerie et vint à leur rencontre alors qu'ils attendaient dans le véhicule que le passage fût libre.

« Bonjour Messieurs ! Puis-je vous renseigner ?

— Nous souhaiterions voir le professeur Usqawas.

— Monsieur le baron ne nous a pas prévenus d'une visite. Je croyais qu'il devait sortir ce soir. Je pense qu'il ne pourra pas vous voir si vous n'avez pas de rendez-vous.

— Ce soir seulement dites-vous ! Il fait encore grand jour ; nous devrions donc avoir le temps de lui parler avant son départ.

— Je vais demander à monsieur le baron s'il peut vous recevoir. »

Le conducteur du tracteur avait arrêté son attelage, et de la tête interrogeait la femme sur le besoin ou non de refermer l'entrée. François Schönberg fit signe d'avancer à Ludwig Hauswald qui se trouvait au volant.

« Aaah ! Et qui sont ces tristes sires ?

— Euh ! Je ne sais pas Monsieur le Baron. Je suis désolée. Ils ont redémarré et... hop !... Leur voiture était déjà dans l'allée. Voulez-vous que mon mari essaye de les rattraper, de leur demander de bien vouloir faire demi-tour et revenir une autre fois, avec un rendez-vous.

— Non-merci, Madame Fauchard. Faisons contre mauvaise fortune bon cœur. Je vais les accueillir. Ne vous donnez pas la peine de fermer la grille, ils ne devraient pas tarder à repartir. Je m'efforcerais d'être bref avec eux. »

Charles-Edward raccrocha. Il se trouvait dans le bureau près de l'entrée. Le fils de l'un de ses anciens élèves lui avait fait parvenir une thèse. Il en terminait la lecture, tandis que dans les étages Xavière se préparait sans hâte.

Il vit la Peugeot de ses visiteurs du soir passer sous ses fenêtres. Peu après de l'autre côté de la cour, trois hommes portant costumes et cravates apparaissaient sous le porche. Il sortit à leur rencontre sur le perron. Ils gravirent les marches.

« Bonjour, Monsieur le Professeur. Nous représentons la Gonilkiade Renaissance, et nous désirerions avoir un entretien, avec vous.

— Bonjour Messieurs ! La Gonilkiade Renaissance dites-vous ? Dans ce registre je ne connaissais jusqu'à présent que le Renouveau Gonilkien. »

Charles-Edward, plutôt que d'éconduire ces gens en leur fixant un rendez-vous qu'il aurait pu annuler par la suite, emporté par la curiosité, les introduisit dans son bureau. Il les invita à s'asseoir. Par son physique le troisième larron lui rappelait un peu Armand Carlame, le journaliste. Mais en plus jeune ; plus mince au moins. Carlame ces dernières années avait manifesté une fâcheuse tendance à prendre de l'embonpoint.

« Messieurs, venons en rapidement au but de votre visite. Je crains de n'avoir que peu de temps à vous consacrer. Je dois bientôt m'absenter. Vous êtes donc gonilkiens, vous vous réclamez de la Gonilkiade Renaissance, et non pas du Renouveau Gonilkien ! Cela a-t-il son importance ?

— À la Renaissance nous nous targuons d'avoir plus à cœur les intérêts de la Foi que ne les ont les gens du Renouveau, voyez-vous ! Nous nous soucions fort, à titre indicatif, des

menées de certaines personnes, ou de certaines organisations, qui pourraient s'avérer, le cas échéant, nuisibles pour notre cause.

— Il ne me paraît pas que votre mouvement ou celui de vos coreligionnaires du Renouveau Gonilkien ont une audience suffisante pour provoquer des réactions d'une importance ou d'une virulence telles, que vous ayez à redouter je ne sais quelle persécution !

— Au premier abord on peut avoir cette impression. Mais il convient d'être précautionneux. Et, dans la mesure du possible il nous faut anticiper. C'est parfois une condition vitale de survie.

— Bien ! Et alors, où voulez-vous en venir plus précisément ? »

C'était toujours le même gonilkien qui parlait. Les autres s'efforçaient d'afficher un air détaché ; ou s'ennuyaient-ils vraiment ? François Schönberg reprit la parole.

« Plus précisément : certains travaux historiques, plus particulièrement, pouvant induire ce que l'on s'accorde à appeler des travaux, tout court, nous inquiètent au plus haut point !

— Quels travaux provoquent-ils donc tant d'émoi, et pour quelles raisons ?

— Disons, pour commencer, que les projets de recherche du site du Sublime Essor du Prophète Gonilka...

— Ah ! J'y suis ! Vous redoutez qu'on le retrouve ! Enfin... ses restes ! À supposer qu'un organisme quelconque, bien pourvu, puisse localiser l'endroit précis, si toutefois cet endroit existe ! se procure les fonds supplémentaires nécessaires, qui manqueront toujours, pour engager les fouilles, qu'on trouve effectivement des restes humains, dans une situation non équivoque permettant d'étayer une vague supposition qu'il pourrait s'agir là du prophète en question, cela ne constituerait en aucune façon une preuve bien concrète ! Rien de comparable à une de ces preuves exigibles en matière judiciaire. Et en tout cas, ne porterait pas atteinte à la dimension spirituelle de votre élan mystique.

— Arguties qui ne peuvent nous satisfaire et apaiser nos préoccupations ! Et ce n'est pas le seul point qui pose problème. Il en est d'autres. De nombreux autres. Tous naissent de la divulgation des documents de Ramqou. Et surtout des mémoires de Grehitehn Pherlek qui en sont l'élément majeur et le plus impie, dénaturant le rôle que le Protecteur Houlraïk a joué dans l'histoire. Nous déplorons vivement la publicité faite autour de tous ces textes qui s'opposent au donné de la Foi, tel que nous l'enseignent les Livres par lesquelles la Révélation nous est connue, nous a été communiquée : les Commentaires avec leurs évocations des Admirables Imitations et Anagogies, leurs évocations du Catalogue des Saintes Admonestations, du Saint Recueil...

— Et les textes de la tradition orale sauvés par d'Ardancour...

— À un degré moindre. Nettement. Rien là-dedans n'est reconnu comme ayant été inspiré par Dieu !... Et le Dictionnaire Pratique de Liturgie Gonilkienne !...

« Vous le savez pertinemment de nombreuses œuvres d'art, de nombreux écrits ont été, sont et demeureront à jamais soustrait à la connaissance du grand public. Personne ne s'en offusque. Il y a ceux qui restent enfouis sous terre, ceux qui sont enfermés dans des coffres... Nous vous demandons de bien vouloir nous céder les documents de Ramqou. Nous vous dédommagerons... bien sûr... »

François Schönberg avait ouvert les mains et les avait écartées l'une de l'autre en tournant brièvement le regard de droite et de gauche pour désigner le cadre impressionnant qui les entourait.

« Je ne vous imaginai pas, Professeur, vivant dans une telle opulence... Mais nous sommes prêts à faire des efforts, de gros efforts, autant que les capacités financières de la Gonilkiade le permettront. Ces documents, il nous les faut ! Nous avons pleins pouvoirs pour mener ces tractations.

— Mais, hélas ! Messieurs, ces documents ne sont plus en ma possession ! Et ceci depuis belle lurette ! Si j'ose dire.

— Comment cela ? Vous plaisantez !

— Pas le moins du monde !

— Nous le saurions ! On ne peut pas dire que vous ayez jamais fait preuve d'une grande discrétion en ce qui les concerne ! Et vous les auriez cédés sans n'en rien dire, sans qu'aucun de vos confrères n'en parle !

— Ce n'est pas si simple. Des dispositions contractuelles ont été prises pour qu'un temps, les intérêts de mes éditeurs, et les miens aussi, soient préservés... que les publications de tous mes ouvrages sur le sujet soient « rentabilisées »...

— Je ne vous crois pas ! Nous n'en avons pas été informés. Ces documents, il nous les faut ! Nous avons toutes latitudes sur le choix des moyens à employer pour les obtenir... Vous ne nous prenez pas au sérieux, Monsieur ! »

Le dernier des gonilkiens à pénétrer tout à l'heure dans le bureau s'était levé et faisait les cent pas, de la porte à une vitrine où se dressait, soutenu par un support en bois et accompagné de tout son équipement militaire, le haubert revêtu par Charles-Edward une nuit, pour jouer avec Xavière dans la chapelle, la rencontre du prince Houltraïk Ouarqyhn et de la Grande Prêtresse, au temple de Behelwyr. Le baron l'avait fait transporter dans ce bureau. Ainsi l'avait-il souvent sous les yeux, et pouvait-il se remémorer les moments troublants qu'elle évoquait.

« Si l'argent ne vous intéresse pas... On peut le comprendre, nous pouvons user d'arguments plus contraignants pour obtenir votre coopération.

— Arrêtons là la discussion ! Je ne possède plus les documents ! Ni vous ni moi, n'y pouvons plus rien ! Ils sont entre les mains d'une vénérable institution qui...

— Il semble que vous ne saisissiez pas à quel point nous sommes déterminés ! Vous êtes marié ! Vous avez un fils ! Une maîtresse ! Autant de personnes, sauf votre femme peut-être, qui vous sont chères, et auxquelles vous ne voudriez pas qu'il arrivât malheur ! »

Le type qui allait et venait s'arrêta, s'empara d'un petit cadre sur un meuble bas, sous le très ancien portrait de Godefroy de Gwerlac, près de la vitrine, et en examina la photo.

« Votre maîtresse ! Sûrement ! C'est mince et fragile, une peau blanche et douce de femme ! Il serait préférable pour vous, pour elle, pour votre gosse, que nous nous entendions...

— Messieurs, vous commencez à m'agacer singulièrement ! Nous allons en rester là pour aujourd'hui. »

Charles-Edward se leva, Schönberg et Hauswald également.

« Nous ne pouvons pas en rester là, Monsieur, je dois vous le dire...

— Mais je la connais celle-là ! Elle s'appellerait pas Xavière, Xavière Humbert ! Par hasard ! Eh ben ! Elle a fait son chemin cette andouille ! Et faut pas se demander comment ! Pas à la sueur de son front ! Même si ça coule aussi ! Pas vrai ? Y en a marre ! Faut qu'tu comprennes qu'on n'est pas là pour rigoler mon pote !

— Lâchez ça ! Et sortez d'ici ! Sortez d'ici ! »

Surpris par la véhémence de la réplique, Joël MacHyvell cligna des yeux, se tut et regarda à nouveau la photo de Xavière. Surpris également par la promptitude de Charles-Edward, il se la fit arracher des mains. Il réagit en voulant agripper le col de veste du baron, mais se montra trop maladroit et trop lent. Charles-Edward du bras gauche, au bout du quel il brandissait le cadre, repoussa MacHyvell, et lui asséna du poing droit un crochet au menton. Celui-ci perdant l'équilibre, et sans parvenir à le retrouver, fit de côté quelques petits pas trébuchants. En gagnant de la vitesse il heurta violemment la vitrine qui bascula et se disloqua sur les dalles. Il se démenait ridiculement entre les montants, sur les débris, les armes pseudo-moyenâgeuses dispersées. Les panneaux de verre Sécurité ne le blessèrent pas, mais il ne parvenait pas à se redresser. Charles-Edward fit demi-tour et se dirigea vers sa table de travail où il plaça le cadre. Il se tourna vers son premier interlocuteur, et désigna du pouce son adversaire terrassé.

« Quittez cet endroit ! Relevez-le et emmenez-le avec vous !

— Franz ! Was ? Ich kann...

— Nein ! Ludwig ! Wir müssen ruhig werden !

« Professeur nous croyons en Gonilka. Nous croyons que Gonilka est le Seul Vrai Prophète. Le seul à qui Dieu se soit révélé. Nous sommes des croyants. Nous avons une mission à remplir. Œuvrer à bâtir un monde meilleur, parfait, selon l'enseignement de Gonilka. Le construire le plus tôt possible, malgré toutes les manœuvres des ennemis de la Foi, afin de hâter la communion du genre humain avec son créateur, hâter la fin de ce monde, quand toutes les âmes seront pures et conscientes, et méritantes de l'amour du Dieu de Gonilka. Nous sommes des croyants ! Oui ! Mais il faut vous en persuader, Professeur, vous auriez tort de nous prendre pour des enfants de chœur ! »

Pendant que Schönberg débitait son verbiage, Charles-Edward avait déverrouillé et entrouvert le tiroir en haut à droite de son bureau. Il allait une nouvelle fois inviter l'individu, mais en se montrant plus péremptoire, à libérer la place avec ses deux sbires. Il plongeait la main dans le tiroir lorsqu'il perçut un mouvement à la périphérie de son champ visuel.

L'impact le fit pivoter sur lui-même, le projeta en arrière. De l'omoplate gauche il se cogna aux rayonnages de la bibliothèque. L'extrémité de ses doigts s'y étant agrippée, il avait pu se retenir au tiroir qui coulissa jusqu'à ses butées.

De la main gauche, Charles-Edward Usqawas de Gwerlac saisit la lance par la hampe. La lance de la vitrine ! Il fit un pas vers le bureau, en s'efforçant d'arracher le dard planté dans sa poitrine. Au heurt du long manche retombant sur le plan de travail il poussa une plainte, suivie d'un gémissement. La pointe d'acier toujours fichée entre ses côtes, il fléchit sur les genoux et

mit le droit au sol. Il dut rassembler ses forces pendant un moment qui lui parut interminable. À la seconde tentative, il put dégager la lame de sa blessure. Il était épuisé. Et, il en pris pleinement conscience... Mauvais pronostic !... Une plaie soufflante au poumon !

Schönberg s'était tu, et demeurait effaré. Les yeux exorbités il regardait alternativement en direction de Joël MacHyvell et du professeur en partie dissimulé par le bureau. Hauswald et MacHyvell ne devaient prendre aucune initiative ! Aucune initiative ! Aucune !... Et ils n'avaient pas encore pu se procurer les documents !

Le professeur Usqawas paraissait salement touché. Il avait pu arracher le trait de son corps. Mais la pointe restait prisonnière de sa veste, et il ne parvenait pas à l'en dégager. Elle semblait retenue par quelque chose dans une poche intérieure. Ludwig Hauswald après avoir surveillé le professeur un court instant, se tourna vers Joël MacHyvell qui restait figé sur place, la tête dodelinant de droite et de gauche, les lèvres retroussées sur les dents en un rictus inquiétant. Entre les meneaux de pierre de la fenêtre derrière Joël, il aperçut une Mercedes remontant l'allée qu'ils avaient eux-mêmes empruntée tout à l'heure. Il dut crier pour sortir les autres de leur léthargie. Joël fut le premier à se ressaisir.

« Quelqu'un vient ? Bordel ! François bouge-toi ! Tirons-nous d'ici ! Tirons-nous ! »

Ses forces s'amenuisaient. Charles-Edward tenait la pique le plus loin possible de sa poitrine en tendant le tissu du blazer. L'étui des papiers de la voiture ! Les barbelures de la lame devaient s'y coincer. Il crut s'évanouir. L'ancêtre Godefroy, qui avait son portrait de l'autre côté de la pièce, qui avait livré tant de batailles contre les Anglais, combattu et vaincu à Castillon, comment aurait-il réagi en pareille circonstance ? C'était un homme d'une constitution robuste ; et d'un autre âge, d'une époque troublée de la France. Endurci par l'entraînement militaire alors commun aux gens de sa classe, par les « travaux guerriers ». Habitué aux coups, à en donner et à en recevoir, aux blessures, à la douleur, à la souffrance.

Sa main droite dans le tiroir du bureau, Charles-Edward la referma sur la crosse du revolver, après l'avoir dégagé de son logement capitonné de feutre, et il en effaça le cran de sécurité. Il tira trois coups consécutifs sur Joël MacHyvell. Sans le toucher. Il eut un vertige, perdit l'équilibre et tomba en arrière. Il heurta du crâne le rebord de la bibliothèque, formant saillie en sa partie basse. MacHyvell s'était jeté au sol, roulant sur lui même, hors de vue du professeur. Ludwig Hauswald se précipita vers celui-ci. Il s'immobilisa comme Charles-Edward qui s'était ressaisi tournait vers lui le canon de son arme. François Schönberg s'écriait déjà, la voix plutôt basse et enrouée, en attirant Ludwig vers l'arrière.

« Nous partons ! Nous partons ! Professeur. Je vous en prie ! Ne commettez pas une bêtise que vous regretteriez par la suite. Restez calme ! Nous partons ! Vous n'entendrez plus parler de nous. Calmez-vous. Nous partons. »

Imprudemment ils se regroupèrent. Sous la menace de l'arme de Charles-Edward et de son regard attentif, Schönberg tenant par la manche Joël MacHyvell, ils se rapprochèrent lentement de la porte, et l'ouvrirent. Ils s'échappèrent en bondissant dans le corridor avec toute la vélocité dont ils étaient capables. Et Charles-Edward, qui pourtant les aurait plombés sans regret, retenu par quelque scrupule imbécile, ne fit pas feu.



Le véhicule garé à proximité du porche s'éloigna en contournant la grande pelouse, évitant à Lorena Vanghiou d'avoir à serrer à droite pour le croiser. Elle le vit dans son rétroviseur rejoindre plus bas l'allée principale en accélérant.

Elle n'entra pas sa voiture dans l'étroite cour intérieure. Elle ne voulait pas, malgré tout, avoir l'air de trop s'imposer. Et Charles-Edward pourrait la voir s'approcher, menue, fragile, émouvante, élégante silhouette au pied des hauts murs austères. Sur les vieux pavés elle se tordait les chevilles en faisant claquer ses fins talons dans le lugubre silence minéral de la vieille maison forte. Elle avait l'impression de pénétrer dans un caveau. Elle était entourée de blocs de pierre. La cour, les murs, les toits. Mais au-dessus le beau linceul du ciel bleu de septembre, avec ses joyeux cumulus joufflus ! Rien n'était perdu ! En avant gaiement ! Et comme disait parfois Charly : *audaces fortuna juvat*<sup>45</sup> ! Formule qu'il complétait souvent, peut-être pas toujours fort à propos, assez cyniquement et malicieusement, mais lucidement, par une autre : *et beati possidentes*<sup>46</sup>. Elle gravit le perron, marqua un moment d'arrêt sur le seuil. La haute et large porte cloutée et cintrée était ouverte, et aussi là-bas à gauche celle du bureau. Elle se racla la gorge avec sonorité. Elle manipula le marteau de la porte à plusieurs reprises. Elle appela. Elle entendit le téléphone sonner, se taire.

Puis, le croassement de corneilles en vol retentit au-dessus des corps de logis. Et le silence revint. Elle perçut un peu de bruit en provenance du bureau. Elle s'y rendit alors directement en traversant le hall d'un pas décidé. Elle se les imaginait tous les deux...

En apercevant Charles-Edward effondré contre la bibliothèque, elle se pétrifia. Elle se retint d'une main à l'huissierie et se porta l'autre au visage. Elle se rendit compte qu'elle n'avait pas quitté ses gants. Elle mettait toujours des gants pour conduire. L'été, de fins gants de cuir au dessus de mailles tissées. Charles-Edward remuait les lèvres. Elle s'approcha lentement avec précaution, jetant des regards inquiets alentour, remarquant le désordre.

« Xav ! Xav !... Aide-moi !... Enlève-moi ça !... Attention... N'efface pas... pas les empreintes... laissées sur l'arme... Prends-la... Ou ma veste... Quitter ma veste... »

Il ne l'avait pas reconnue. Il la prenait pour Xavière. Cette sorcière l'avait complètement envoûté ! Où était-elle, Xavière Humbert, d'ailleurs ? Dans l'auto qui partait ? Alors elle appela, elle aussi, Xavière.

« Xavière !... Xavière Humbert !... Xavière Humbert ! Xavière Humbert ! »

Une lueur sembla traverser le regard de son mari. Son mari !... Il la reconnut. Il respirait laborieusement en émettant un bruit curieux, plutôt écœurant. Il parlait à voix basse.

« Lori !...C'est toi !... Fais attention !... Les gonilkiens... veulent les documents de Ramqou... Les ai plus... Te menacent... et Wilfried... Xavière aussi... Où est-elle ?... Dis-lui ! Dis-lui !... Enlève... la pique !... Xavière ! Xavière !... Oh ! Pourvu... Va voir si... Cherche-la ! Cherche-la !... Vite !...Vite, merde !... »

Au lieu de se soucier de son funeste état, de réclamer des secours, que l'on prévînt une ambulance, il se lamentait à propos de cette femme de malheur, de crainte qu'il ait pu lui

45 La fortune sourit aux audacieux.

46 Et heureux ceux qui possèdent.

arriver... un accident. Si seulement elle pouvait crever ! Si elle pouvait être morte et enterrée ! Et il l'engueulait, elle, Lorena Vanghiou !... Une ambulance ?... Il était assis sur le sol, adossé contre le meuble les deux jambes étendues. Une main sous le veston, sur sa blessure, l'autre maintenant la douille de la lame. Charly était manifestement mal en point. Et une écume rougeâtre commençait à s'échapper de ses lèvres. Mais il faisait preuve de beaucoup de courage, estima-t-elle... Et il la réclamait ! L'autre ! Xavière !

Lorena Vanghiou appela nerveusement une nouvelle fois, la voix éraillée. Xavière Humbert ne répondit pas. Lorena écouta un moment la grande maison silencieuse. Pas un bruit. Pas un son. Charly !... Charles-Edward !... Charles-Edward Usqawas !... Comme il lui semblait vieux, affreux et répugnant, tout à coup !

À l'exception du dégoûtant halètement de son époux, elle ne percevait rien d'autre que le battement de son propre cœur, que le bourdonnement de ses oreilles. On eut dit qu'ils étaient tous deux seuls au monde. Seuls à Ferlieu !

Lorena Vanghiou Usqawas était debout, droite, raide et immobile, les bras le long du corps ; devant Charles-Edward Usqawas de Gwerlac, les fesses sur le tapis s'imprégnant lentement de son sang bleu.

Elle s'approcha un peu plus, heurta du pied un objet. Un pistolet à barillet !

Il releva la tête et la regarda dans les yeux.

Il sortit la main de sous sa veste. Lorena donna un coup de pied dans le revolver, et l'éloigna.

Frankie chantait, en même temps que Nana Mouskouri, qu'elle aimait septembre tout en restant dans sa chambre.

« Oh, là, là ! Qu'est-ce que tu nous fait écouter ma petite vieille ? Ça date un peu ce truc-là ! T'as rien de plus récent dans ton répertoire ? C'est quoi cette radio ? C'est pour les vieux ! C'est Radio Dorsalgie, ma parole ! On est encore jeune, nous, zut alors !

— Oh ! Qu'il est mauvaise langue ce grand garçon !

— Eeeh ! Tu es bien sévère, ma petite mère. Tu ne la critiques pas, d'habitude, ma langue !

— Non, quand tu la tournes au moins sept fois dans ta bouche, avant de... avant de ?... Parler ! Moi, tu sais que je suis capable de la tourner longtemps ma langue dans ma bouche, et pas ma langue seulement...

— Petite dévergondée ! Quelle nouvelle chanson me chantes-tu là ? Que cette belle enfant est mal embouchée !

— Mal embouchée ? Au contraire ! Veux-tu que je te fasse changer d'avis ? Que puis-je faire pour te démontrer qu'il m'est possible d'être fort bien embouchée ? »

Elle se passait la langue sur les lèvres et le lorgnait du coin de l'œil. Elle lui posa sur l'aine ses petits doigts mignons aux ongles joliment vernis. Il se tourna brièvement vers elle, en soulevant par jeu dédaigneusement les sourcils. Elle, en affectant de le snober, se retourna vers la route. Et elle cria. La Cadillac fit une embardée et roula sur le bas côté, afin d'éviter l'accident avec une Peugeot venant en sens inverse.

« Les cons ! Les cons ! Merde ! Merde et merde ! Les cons ! Bousiller la bagnole du baron, et si près de Ferlieu ! Ah ! La vache ! Ça m'aurait fait chier ! La honte ! Et toi, avec tes conneries ! T'as pas besoin de me peloter quand je conduis, non plus !

— Excuse-moi, Henry. Je te demande pardon...

— ... Oh ! Non... Tu n'y es pour rien. Ces tarés fonçaient comme des malades et roulaient à gauche, pour ainsi dire. Et dans une courbe... Heureusement que tu as crié, Frankie... C'est fini... Je me suis énervé après toi... Mais c'est après eux, ces tarés dans cette bagnole... Boude pas ! Frankie ! Ma petite chatte chérie... On rentre à Ferlieu, et t'as plus la froide Lorena à supporter. On s'aime ! Tout baigne ! »

Devant le porche, ils reconnurent la Mercedes de Lorena Vanghiou. N'y avait-il donc pas moyen d'échapper à cette femme-là !

Ils ne virent pas la Bentley, le Toyota, de leur patron, ou la Lexus de Xavière Humbert. Ces véhicules devaient tous être à l'abri dans les communs. Disposant de la télécommande du garage, Henry décida d'y conduire la Cadillac immédiatement. N'ayant pas encore, ni l'un ni l'autre, le double de la clef de la poterne, ils déchargèrent les valises près du porche. Frankie préféra accompagner Henry et revenir ensuite à pied avec lui.

À l'ombre, dans les odeurs de caoutchouc, de moteur chaud et des centaines d'insectes écrasés sur les faces avants de la voiture, ils se réconcilièrent tout à fait, Frankie laissant les empreintes humides et provisoires de ses fesses, de son ventre et de ses mains moites sur la carrosserie.

Passant sous les voûtes du porche, Henry portant les valises et la grande housse à vêtements, ils pénétrèrent dans la cour. Lorena Vanghiou se trouvait sur le perron, pliée en deux sur la balustrade, et vomissait d'en haut sur les pavés, devant la cuisine. Elle les remarqua Et se redressa un peu. Mais elle se courba encore, victime de nouveaux spasmes.

Le baron gisait dans son bureau. Mort. Madame Vanghiou ne savait pas où se trouvait Xavière Humbert. Henry la découvrit, la tête ensanglantée, dans l'ombre, au bas de l'escalier donnant de ce côté accès à la cuisine au travers de l'épaisseur d'un vieux socle de pierre. La police, les secours n'avaient pas été prévenus.

Xavière Humbert vivait. Elle commença à gémir, et reprit conscience.

Il lui avait semblé entendre un bruit, loin au-dessous, alors qu'elle hésitait à appliquer son rouge à lèvres ; en le mettant juste avant leur départ elle pouvait encore faire quelques baisers à Charly. Elle s'immobilisa et tendit l'oreille. Elle se décida à descendre. Elle enfila ses souliers, se toisa rapidement dans le miroir et sortit. Elle allait quitter le couloir et s'engager sur le palier quand elle perçut nettement les coups de feu. Elle sursauta, se figea, puis dévala les marches aussi vite qu'elle le put. Handicapée par sa longue robe sexy, mais insuffisamment fendue en vue de ce genre d'exercice, elle arrivait en courant devant la porte du bureau lorsque celle-ci s'ouvrit brusquement. Trois hommes en jaillirent à la suite l'un de l'autre. Le premier une grande brute blonde la bouscula et la poussa contre le mur opposé qu'elle percuta violemment de la tête.

« Charly ! Charly ! »

Elle se jeta en avant malgré la douleur et réussit à agripper le bras du dernier personnage à s'enfuir. Il se retourna.

« Que se passe-t-il ? Qui êtes-vous ? Pourquoi... ? »

Et elle le reconnut.

Il la frappa du poing, à l'estomac, et comme elle se courbait de douleur en fléchissant sur ses jambes, d'un coup de genou au visage. À peine redressée par la brutalité de la secousse, un autre coup de poing, au menton, la projeta sur le côté et en arrière. Elle glissa sur les premières marches de l'escalier menant vers la cuisine. Étendant brusquement le bras elle se blessa contre l'angle de la maçonnerie, mais put se retenir. Elle entendit crier en allemand. Elle releva les yeux. Le grand blond revenait vers eux, vers Joël.

Elle essayait de se redresser, de reprendre son souffle. Elle pensait à Charly. Charly qui ne sortait toujours pas de son bureau !

Joël échappa à la poigne du blond. D'un bond il était sur Xavière et lui lança son pied à la figure. Elle détourna la tête, ramena son bras blessé pour se protéger et dévier le coup. Elle n'eut pas loisir de le remarquer, mais elle fut aidée en cela par Ludwig Hauswald qui sous les invectives courroucées et impatientes de François Schönberg avait saisi Joël MacHyvell à bras le corps et entreprenait de le traîner au-dehors. Atteinte à l'épaule, sous la violence du choc elle bascula à la renverse en contrebas.

Xavière appréhendait le pire. À voir le visage décomposé d'Henry, la sombre mine de Frankie, l'état de Lorena, elle comprit que quelque chose de grave était arrivé à Charly. Elle voulait le voir. On tenta de l'en dissuader. Se débattant, se libérant des mains secourables la soutenant, elle se dirigea vers le bureau. Henry lui dit qu'il était préférable qu'elle n'y entrât pas, qu'il lui faudrait se montrer courageuse, qu'il était trop tard, que l'on devait s'efforcer de ne pas compromettre le travail des policiers qui seraient bientôt sur place. Elle franchit quand même la porte. Elle s'effondra. On la conduisit jusque dans sa chambre. Leur chambre... Elle y revint à elle. Frankie était là tout près, en larmes. Et toutes deux pleuraient en silence.

Henry accueillit les médecins du Samu qui constatèrent le décès du baron Charles-Edward Usqawas de Gwerlac ; et un peu plus tard les policiers.

Au début, à l'écoute du récit que lui faisait à voix basse Henry en dépeignant la situation, puis les événements tels qu'il en avait la connaissance, l'inspecteur Briand considérait l'épouse, Lorena Vanghiou, d'un œil torve.

Frankie avait nettoyé et désinfecté les plaies de Xavière.

Mais celle-ci n'était pas belle à voir, les lèvres fendues, le visage tuméfié. Elle marchait recroquevillée sur elle-même, avec difficulté. Avant qu'on la couchât sur la civière elle avait tenu à parler aux policiers, à leur dire à propos de Joël MacHyvell et de ses coreligionnaires, afin que tout soit mis en œuvre pour les arrêter le plus tôt possible. Les concierges ne purent apporter aucune indication supplémentaire très précise, si ce ne fut confirmer la marque et le modèle de l'automobile utilisée par les fugitifs.

Lorena prétendit pouvoir rentrer seule à La Manserie. Avant de pénétrer dans l'habitacle de son véhicule elle s'y appuya et regarda au loin, la pelouse, les bois, la Roche Droneuse que l'on apercevait plus bas à droite. Elle respira profondément à plusieurs reprises. Elle ouvrit la portière, se glissa derrière le volant, le saisit d'une main, et de l'autre s'apprêta à mettre le contact... Le toucher du volant ne lui parut pas habituel... Ses gants... Ses gants ! Elle les avait retirés !... Après ! Juste après ! Qu'en avait-elle fait ? Où les avait-elle posés, ou laissés tomber ?... Des traces de fines particules de cuir... il pouvait s'en trouver sur le manche... Et

qu'avait-elle raconté aux flics déjà ? Avait-elle dit avoir touché l'arme pour la dégager ou quelque chose d'autre ? Pas de panique ! Pas de panique ! Tout cela allait lui revenir. Quoi qu'il advienne, si l'on en venait à l'accuser, toujours nier, toujours ! Sans désespérer ! Charly, s'il était encore là, ne manquerait pas de faire valoir les mérites de cette méthode de défense simple, spontanée et archaïque, mais recommandée de tout temps par les avocats à leurs clients, coupables ou non. Ne jamais avouer ! Pour ne pas avoir à se rétracter ! Pour ne pas avoir à être irrémédiablement considéré comme coupable !... Elle les avait retirés après ! Oui, elle s'en souvenait. Elle les avait retirés comme elle aurait pu se laver les mains si elle ne les avait pas portés alors. Et Henry, et ce flic qui l'avaient accompagnée jusque-là et qui la fixaient, l'air sombre et soupçonneux !

D'une main elle palpa les poches de son tailleur. Ils y étaient. Elle les y laissa. Elle ne put conduire plus loin que la conciergerie de Ferlieu. Sans descendre de la Mercedes elle appela La Manserie et attendit dans sa voiture que l'on vînt la chercher, malgré de douloureuses coliques intestinales qu'elle parvint à contrôler.

Frankie et Henry se retrouvèrent seuls. Seuls entre les murs de Ferlieu, épais et lourds d'histoire. Seuls dans l'atmosphère pesante de toutes les morts, paisibles ou violentes, anciennes ou récentes, advenues en ce lieu occupé par de puissantes familles depuis le fond des âges.

Et dans le soir qui tombait, dans l'obscurité grandissante, au cœur de pierre de la vieille demeure, entre la porte close du bureau tragique et la sombre béance de l'escalier lui faisant face, Henry s'attardait, immobile et morne, son teint d'une grande pâleur laissant seul deviner encore dans l'ombre le dévorant, son visage à l'aspect funèbre.



## CHAPITRE XV

Les Gonilkiens en fuite passèrent au travers des mailles du filet. Peut-être avaient-ils regagné l'Autriche ou non. Peut-être se terraient-ils déjà dans une cachette prévue, tout près, chez un de leurs sympathisants ou l'un de leurs fidèles, ou ailleurs...

Après qu'on eût interrogé Armand Carlame le témoignage de Xavière Humbert fut jugé moins fiable. Son agresseur le plus véhément était-il vraiment Joël MacHyvell ? Personnage qu'elle avait une fâcheuse tendance à voir surgir inopinément de son passé quand elle imaginait qu'elle-même ou son amant étaient menacés.

Mais l'enquête autrichienne révéla que Joël MacHyvell n'appartenait plus à la secte du Renouveau Gonilkien ainsi qu'on le soupçonnait dans un premier temps, mais à un groupuscule plus extrémiste de même obédience, la Gonilkiade Renaissance.

Avec deux autres personnes appartenant comme lui à cette confrérie, il avait quitté Vienne et ne semblait pas y être revenu après le drame. Ses compagnons non plus. Par Interpol on apprit que les deux complices supposés de MacHyvell se nommaient François Schönberg et Ludwig Hauswald. Si Schönberg semblait avoir rompu de lui-même avec le Renouveau Gonilkien, selon les renseignements obtenus MacHyvell et Hauswald en auraient été exclus par Martial Faljas lui-même. MacHyvell à cause d'un manque extrême de délicatesse et de contrôle lors d'incidents ayant opposé des militants gonilkiens à des étudiants, Hauswald pour sa passion immodérée des armes à feu.

Xavière n'avait pas voulu rester en clinique plus de deux jours. Elle téléphona et demanda à Henry, qui avec Frankie était encore installé à Ferlieu, de bien vouloir venir l'aider à regagner son domicile personnel. Elle resta sourde aux raisons invoquées par le corps médical et que développa Henry, avec moins de conviction ou moins d'intérêts.

Seule avec Henry et Frankie, elle argumenta le manque d'hygiène des établissements hospitaliers, le défaut de soins apportés aux patients, que l'on ne traitait pas encore suffisamment en clients, et tous les errements dénoncés régulièrement par les quelques études publiées sur le sujet parvenant parfois jusqu'au public. Elle cita entre autres chiffres le pourcentage peu élevé de praticiens, d'infirmières se désinfectant ou simplement se lavant les mains entre les examens ou les soins, le taux frisant les cent pour cent de staphylocoques dorés, argentés, cuivrés ou autres, résistants aux antibiotiques et sévissant de façon endémique en milieu hospitalier. Indépendamment des risques élevés de contamination elle évoqua les troubles iatrogènes encourus à suivre de trop longs traitements. Elle parla du nombre effarant des décès dus à des accidents thérapeutiques, que, à défaut de données françaises fiables, des méthodes statistiques éprouvées en Suède, nation où le respect des personnes a toujours été très développé, et appliquées à la France, estimaient, une dizaine d'années auparavant certes, à près de deux fois le nombre des morts consécutives à des accidents de la circulation. Sans que cela n'émut personne outre mesure, ni les pouvoirs publics, ni les citoyens bien peu informés,

ni les très protégés soignants, à l'impunité en tous cas garantie, sauf détournement de fonds ou pression exceptionnelle de l'opinion publique, et encore ! et bien peu portés à se remettre en cause... autant pour le trou des régimes de la protection sociale, ou en ce qui concernait le « sang contaminé », que pour le reste.

Lorena allait en toute logique prendre le contrôle de la Cofodév<sup>47</sup>, la société du baron ayant la charge de la gestion, de l'entretien des domaines et des bâtiments de Ferlieu et de La Manserie. Frankie et Henry en étaient salariés, comme Xavière. Elle leur proposa au cas où Lorena les licencierait rapidement de les héberger le temps qu'il faudrait dans son appartement du centre ville. Ils restèrent ensemble jusqu'au soir, et partagèrent le dîner que prépara Frankie. Ils laissèrent Xavière sur la promesse de venir prendre de ses nouvelles dès le lendemain.

Dans l'ascenseur Frankie perçut les reniflements d'Henry. Elle même se moucha. Elle leva les yeux vers son ami. Il s'était tourné vers la paroi de la cabine. Elle se rapprocha se serrant contre lui. Il fixait maintenant les indications lumineuses au-dessus de la porte et respirait par la bouche, profondément, lentement, mais un peu par saccades mal contrôlées. Frankie s'inquiéta. Elle craignait une crise cardiaque... Elle lui demanda si tout allait bien. Et Henry eut un sanglot. Henry pleura. Il pleurait en traversant le hall, en sortant dans la rue, en regagnant la voiture. Il dut s'essuyer les yeux à plusieurs reprises.

« Ça va mieux maintenant. Pardon !

— C'est rien, tu sais. Nous les femmes, on comprend ça. Et c'est bien qu'un homme aussi, en soit capable... quand... Tu penses à Xavière ? Hein ? Tu sais, elle n'a rien de grave d'après le médecin.

— Ç'aurait été plus prudent qu'elle reste en observation...

— C'est pas évident... Elle saura appeler les secours si ça se révèle nécessaire.

— Oui, mais...

— Mais tu te fais du souci ? Et tu as de la peine... En la voyant... Xavière... Je sais que tu l'aimes bien... Et un peu plus, sans doute... Elle t'a toujours plu. Et vous avez, à peu près, le même âge ; enfin, vous êtes de la même génération... C'est pas comme avec moi.

— Je te demande pardon, Frankie ! Mais... Je t'aime, tu sais !

— Quand elle ira mieux, tu voudras... Je suis toujours restée une gamine un peu simplette... Tu me laisseras pour essayer de... de la... de lui plaire. Hein ? Dis ? Tu me laisseras ? »

À son tour, Frankie pleurait à chaudes larmes. Et la buée sur les vitres les isolait du monde extérieur.

« Non, non, Frankie, je veux pas te laisser... T'as vu ce qu'ils lui ont fait !... Et le baron !... Les salauds, les salauds... Ils l'emporteront pas dans leur foutaise de paradis éternel à la con ! Je te le jure !... Je veux pas te laisser Frankie. Xavière... Elle me plaît, oui... Mais... C'est toi que... Tu veux bien me garder Frankie ?

— Oh ! Oui ! Bien sûr ! Bien sûr ! »

Xavière, meurtrie dans son âme, dans ses chairs, était d'une sensibilité exacerbée. Mais de tous ses ongles elle semblait s'accrocher à la vie, et ne pas vouloir permettre à quiconque de

47 Conservation, FONctionnement et DÉVveloppement de Ferlieu.



décider de ce qui serait préférable pour elle. Et l'on pouvait considérer qu'il s'agissait là d'un comportement de bon augure après la perte qu'elle venait de subir. Par contre certains moments la voyaient distante et froide. Comme projetée hors d'elle même, son esprit à mille lieux, ou au contraire repliée en elle même, absorbée dans une profonde introspection, de sombres considérations. Quand elle sortait de ces états, elle avait un regard dur et inhumain, semblant refléter quelque inexorable et terrible détermination.

Claude Terrart ainsi que Widrou Kergadec assistèrent aux obsèques du baron. Ils n'y rencontrèrent pas Xavière Humbert. Des remarques de Lorena Vanghiou, qui décida de porter religieusement Charles-Edward en terre, rapportées à Xavière la dissuadèrent de s'y imposer. Elle ne savait pas si elle aurait eu la force suffisante pour cela, et ne souhaitait pas, par sa présence, créer un incident si minime fut-il, gâchant la cérémonie en mettant tout le monde dans l'embarras. Et pas seulement Lorena Vanghiou. Charly ne méritait pas d'obsèques à l'Église. Il ne méritait pas non plus que son dernier voyage se transformât en une foire d'empoigne entre son épouse et sa maîtresse. Il méritait un enterrement des plus dignes.

Viviane accompagnait Kergadec. Après l'inhumation ils rendirent visite à Xavière à son appartement dominant la ville près de RichmondHill. Il évoqua avec chagrin le refus de Lorena Vanghiou, qui lui en avait déjà fait part, de voir se poursuivre les célébrations de Beltaine à Ferlieu.

Claude Terrart et Robert Deyramault les rejoignirent un peu plus tard. Viviane et Widrou ne tardèrent pas à prendre congé. Ce jour-là, Claude nota l'abattement de Xavière, mais jugea opportun d'aborder un sujet douloureux qui, même tu, était au cœur des préoccupations de chacune des personnes présentes. Elle informa Xavière et Karine Dräyer se trouvant là elle aussi, de ce que Robert, étant depuis des années en relation avec d'anciens membres viennois des Nouveaux Combattants, avait pu apprendre de ses correspondants. La Gonilkiade Renaissance selon ces informations dont la fiabilité n'était pas a priori à mettre en doute, constituait en fait une émanation du Renouveau Gonilkien, son bras séculier, son bras armé. Le Renouveau et la Renaissance œuvraient dans le même sens, dans le même but, composaient une seule et même entité bicéphale, aux ordres du « Maître Aviseur », le « Bekräftigherr Meister » Martial Faljas.

Claude Terrart, le teint pâle accentué par la forte carnation de ses lèvres, par les cernes sous ses yeux irrités par les pleurs, rouges de veinules gonflées, paraissait avoir vieilli de dix ans en deux semaines. Xavière était méconnaissable, le visage ravagé par les larmes et les séquelles des coups reçus. Claude lui tint longtemps la main. Au départ de Karine, elle se pencha sur Xavière.

« Vivez ! Soyez forte ! Faisons confiance à la police, à la justice. Elles progressent. Charles-Edward sera vengé.

— Ils ont échappé aux recherches. Ils se sont volatilisés. Joël ! C'est lui, j'en suis sûre ! Et peut-être à cause de moi.

— Xavière ! Ne vous mettez pas de pareilles idées en tête.

— En tous cas, police ou pas, tribunaux ou pas, il lui... il leur faudra payer !

— Ne faites pas ce genre de réflexion devant n'importe qui ! Mais n'entreprenez rien, je vous en conjure, sans en parler à quelqu'un de toute confiance... Vous n'êtes pas seule Xavière. Nous tenons à vous. Ne commettez pas d'imprudences... Remettez-vous. Soignez-vous. Et...

Patience ! Patience ! Tôt ou tard viendra le jour où ils sortiront de l'ombre ces chancres... Xavière avez-vous quelqu'un qui puisse s'occuper de vous ? Avez-vous besoin d'aide ?

— Merci ! Il y a Karine qui... Elle est très bien... C'est une véritable amie que je me découvre... Il y a Henry et Frankie aussi... Je l'ai dit à Karine, je vous le dis également... S'il m'arrivait quelque chose... J'ai quelques biens, mes deux appartements, mes voitures, ma propriété en Bretagne, celle que Gwenolé... et pas de famille... Je vais prendre des dispositions... Je ne connaissais que vous, Karine... et Henry que Charly estimait vraiment beaucoup, Frankie... Sinon, je n'avais que Charly... Que Charly...

— ...

— Il m'a toujours dit du bien d'Henry... Il vous aimait bien Claude. Karine aussi, mais ce n'était pas pareil. Ça faisait trop longtemps... S'il m'arrivait quelque chose pour une raison ou une autre... Comme eux vous auriez des droits à faire valoir... Ce que j'ai...

— Xavière ! Xavière ! Ne vous laissez pas aller ! Vous m'aviez fait la leçon en Bretagne, souvenez-vous, aujourd'hui c'est à mon tour. Ne vous laissez pas aller à broyer du noir ! Vous êtes habituellement si pleine de vie. Charles-Edward, le baron, était si fier de vous ! En mémoire de lui, vivez ! Si ce n'est plus pour lui, vivez pour vous, pour la vie, qui est notre bien le plus précieux malgré tout ! Refaite votre vie ! C'est ce qu'il souhaiterait.

— Rassurez-vous Claude, je veux vivre. Ne serait-ce au moins que pour voir Charly vengé, ses meurtriers arrêtés, jetés en prison, jugés et condamnés. Oui, pour cela je veux vivre, pour les voir subir un juste châtement, subir les foudres de la justice... Sinon... Oui, de la « Justice » ! J'emploierai tous les moyens dont je dispose pour que justice soit faite. Oui, jusqu'à ce que justice soit rendue à Charly ! Après je verrai... Peut-être alors referai-je ma vie. »

Ce que Gwenolé Yvomarc'h avait laissé à Xavière ne représentait qu'une vile aumône, comparé à ce que Charles-Edward lui léguait. Lorena Vanghiou n'avait pas à se plaindre non plus. Et pourtant ! Il l'avait admirée, et si sa passion, son amour pour elle s'éteignirent enfin, ces sentiments éprouvés à son égard, il ne les avait pas oubliés. Wilfried était le mieux loti, fort naturellement, fort notarialement. À la désagréable surprise de Lorena, non seulement Xavière, mais Henry, et Frankie, se voyaient également pourvus par la volonté de son époux, à des niveaux variés, chacun d'un très substantiel pécule.

Donatien de Haulteville se révéla être l'exécuteur testamentaire choisi par Charles-Edward. Et Lorena se désola de l'excessive importance du « diamant » attribué en compensation de cette charge par le testament.

Avoir lancé les dés ! franchi le Rubicon ! affronté le hasard et ses dangers ! dans le but d'engraisser ces parasites de l'argent qui lui revenait de droit !...

Au moins, Clothilde de Haulteville ne profiterait pas de tout ce fric ! Un cancer l'avait ravie à l'affection de son conjoint Donatien, voilà deux ans environ. Cette imbécile qui s'efforçait malgré les avertissements de son mari à ce sujet, pour rester belle, essayer de paraître plus jeune, de conserver un teint hâlé été comme hiver ! Voyages sous les tropiques à la mauvaise saison, bains de soleil naturels ou artificiels en salon de beauté. Elle y avait bien sûr gagné d'être plus ridée, plus tôt. Elle y avait gagné, cela n'arrivait pas qu'aux autres en de telles circonstances, le développement anarchique des cellules d'un malin mélanome, leurs migrations inopportunes, leur fixation, et leur prolifération au niveau de l'aisselle. Dans un premier temps ! Ablation de la tumeur mère, au bas du dos, des ganglions sous le bras.

Cicatrices. Et les aventurières cellules en folie encore discrètes dans le reste de l'organisme qui continuèrent leurs pérégrinations hasardeuses, qui essaieraient par ci, par là ! La chimiothérapie, ultime ressource après la chirurgie... Et pas de rémission ! Et la mort ! À courir après la mode, à mener une quête impossible ou mal comprise de la beauté, de la jeunesse, elle avait paru plus vieille plus jeune et était décédée avant son heure. Bien fait pour elle, bien fait pour Donatien, ce « Hautain de la Ville » !

Sombre jour pour Lorena Vanghiou, que celui de la lecture du testament de Charles-Edward Usqawas de Gwerlac, son défunt époux ! Si tôt, il avait pris de telles dispositions ! Bon Dieu !

Lorena vit Frankie se pencher. Elle ne put supporter que Wilfried échappant à son attention lui parlât à l'oreille, qu'il posa une question en regardant l'autre, Xavière Humbert. Une question du genre : « qu'est-ce qu'elle a la dame ? », ou encore : « pourquoi maman ne l'aime-t-elle pas ? ». Devant les héritiers, les notaires et avocats rassemblés, elle tira brusquement Wilfried à elle et le gifla.

Le garçon ne comprit manifestement pas ce qui lui arrivait, la raison de son châtement. Honteux il ravala ses larmes. Xavière ne le put, qui, pour se sécher les yeux, dut ôter les lunettes noires masquant son visage massacré revenant doucement à l'apparence plaisante d'autrefois.

Poufiasse sans aucune trempe ! Incapable de se tenir ! Et dire que je craignais cette loque ! songea Lorena.

Xavière travaillait pour Charles-Edward Usqawas à plusieurs titres. En tant que secrétaire elle était employée, et Frankie et Henry aussi, de la société chargée de l'exploitation des propriétés ayant appartenu au baron. Elle était également employée de la Solinvest, où elle était attachée de direction. Elle occupait toujours son poste de Directrice commerciale à Sweet Decorum. Charles-Edward avait tenu à ce qu'elle conservât ces trois fonctions simultanément et perçût les traitements correspondants. Dès qu'elle fut en mesure de surmonter son douloureux chagrin, d'envisager plus concrètement la vie qui continuait, autrement qu'en imaginant de façon obsessionnelle une hypothétique poursuite de Joël par ses propres moyens, et une improbable vengeance de son amant, elle songea un instant démissionner de ces postes, et s'en ouvrit à Karine Dräyer, qui chercha à l'en dissuader.

Wilfried était dorénavant le plus important actionnaire du groupe. Lorena exercerait sa tutelle avec circonspection et vigilance, on pouvait avoir de cela la plus grande certitude, au mieux des intérêts de son fils. Charles-Edward avait laissé à Xavière toutes ses parts dans Sweet Decorum. Donatien lui conseilla de les conserver, et d'en devenir ainsi le propriétaire de fait. Par contre une cohabitation avec Lorena Vanghiou au sein des autres sociétés dont elle avait hérité à égalité, approximativement, avec celle-ci lui paraissait difficile à concevoir, et il lui recommanda de vendre ses parts. À Wilfried, à Lorena, au prix fort. Malgré les frais de succession Vanghiou n'hésiterait pas, pour exercer plus sûrement son contrôle, à faire un effort.

Donatien de Haulteville proposa, se rangeant en cela à l'avis de Karine Dräyer, de négocier un licenciement amiable de Xavière auprès de Lorena. Compte tenu de son ancienneté et des émoluments versés la formule lui paraissait évidente, plus appropriée, et plus payante qu'un départ volontaire. Et à son sens, Frankie Bonhère et Henry Essartier pouvaient bénéficier de la même procédure. Il songeait lui-même prendre sa retraite, contrairement à de précédents projets. Il se refusait à travailler avec Lorena Vanghiou. Il ne savait pas encore s'il

conserverait ses intérêts dans la Solinvest très longtemps. Néanmoins afin d'assurer leur sauvegarde, mais aussi celle de ceux de Wilfried Usqawas de Gwerlac, il resterait suffisamment pour mettre Vanghiou au courant, si elle voulait bien l'écouter.

Donatien Eudes de Haulteville s'acquitta de son rôle vis à vis de Xavière Humbert avec le plus grand dévouement.

Quand tous les détails furent enfin arrêtés, réglés, il continua de lui rendre visite. Il se réjouit qu'elle ne porta bientôt plus aucune trace de l'agression. Mais il s'affligeait secrètement qu'elle n'ait pas retrouvé sa belle ardeur de vivre, son air discret de profond bonheur. Il regrettait que sa présence ne mît pas plus de joie au cœur de cette belle femme que son ami et associé avait tant aimé. Il regrettait d'être si vieux. Plus jeune, ou plus fringant, peut-être aurait-il été en mesure de lui apporter plus...

À l'occasion de ses visites, il lui arriva de rencontrer quelques fois cette troublante et ravissante Claude Terrart, qu'il avait pu approcher lors de certaines des cérémonies celtisantes auxquelles il assista à Ferlieu, aux temps heureux où Clothilde et Charles-Edward vivaient encore.

L'héritage réglé, il se sentait devenir inutile ; et la morosité le gagnait lorsqu'il se retrouvait seul, le soir venant. Ses enfants et petits enfants suffisaient de moins en moins à remplir sa vie. Ils avaient leurs propres vies à construire. Et lui, qui voulait encore vivre la sienne, ne souhaitait pas s'imposer à eux outre mesure. Leurs présences lui avaient été d'un grand secours après la mort de Clothilde. Mais maintenant il commençait à oublier celle qui fut son épouse. Ou plutôt, il pensait beaucoup moins souvent à elle. Il ressentait cruellement sa solitude. Et il pensait de plus en plus souvent à Xavière Humbert.

Il avait une formation de juriste, avait été avocat. Il conseilla Xavière. S'arrangeant sur la lancée pour conseiller Sweet Decorum, comme il avait conseillé sa toute nouvelle Présidente-directrice générale.

Karine Dräyer avait fort bien accepté la situation. La mort de Charly, l'avait laissée abasourdie, réellement groggy, quelques jours. Elle redoutait tellement que Sweet Decorum tomba dans l'escarcelle de Wilfried, ou de Lorena, ce qui, la concernant, était du pareil au même, que jusqu'à ce qu'on l'informât des prescriptions du testament de Charles-Edward, il lui avait semblé être au bord de l'asphyxie, se noyer. Elle refaisait surface, respirait librement.

La plupart du temps Xavière paraissait perdue dans de sombres cogitations, et la laissait mener l'affaire à sa guise, se satisfaisant de simplement se tenir informée. Karine se montrait vigilante, la leçon des années passées ayant porté ses fruits ; et les qualités de Magali Galbault, toujours au sein de l'entreprise, ne se démentaient pas.

Que ce fût pour l'ouverture d'une nouvelle surface de vente, les contrats avec les sous-traitants, les franchisés, un licenciement, les rapports avec l'inspection du travail, les services de la concurrence et des prix, ou l'administration en générale, Donatien de Haulteville se révélait toujours de bon conseil, toujours disponible.

L'été suivant Xavière Humbert passa quelques semaines à Lezarmeur, sa propriété bretonne. Elle avait invité Donatien de Haulteville, s'il rendait visite à sa famille en Armorique où sa fille aînée possédait une demeure, à s'arrêter, à l'aller ou au retour, ou encore à lui rendre visite avec les siens, s'il le souhaitait. Il vint. Seul. Il n'était pas l'unique invité. Claude Terrart se trouvait là, elle aussi.

Il prit congé en fin d'après-midi, pour rejoindre Perros-Guirec où on l'attendait. Dans son véhicule qui s'éloignait il agitait la main de telle façon qu'elle put être vue au travers de la lunette arrière. Et dans son rétroviseur, il distingua nettement, malgré le léger nuage de poussière estivale soulevée de l'allée par les roues, Xavière et Claude Terrart, dans leurs minces tenues blanches et courtes, se donner la main et se rapprocher l'une de l'autre, hanche contre hanche. Cela le troubla.

Ces deux gracieuses femmes aux belles jambes musclées, aux jolis fessiers l'émoustillaient grandement. Comme Xavière était désirable ! Bien plus que l'énigmatique Claude à la poitrine menue !

Vivement la fin des vacances et des séjours obligés, à droite et à gauche dans la famille ! Il lui faudrait continuer à faire attention, résister aux tentations, aux propositions aimables mais préjudiciables, ne pas s'empiffrer, se laisser gaver des trop bons petits plats préparés chez ses enfants. S'il voulait avoir une chance de plaire à Xavière Humbert il lui fallait surveiller sa ligne et perdre encore un peu de poids.

Ah ! Il aurait aimé avoir une vingtaine d'années de moins ! Mais, il en était persuadé, il avait ses chances ! Xavière était sensible au « charme » des hommes d'un certain âge. Charles-Edward, et Gwenolé Yvomarc'h... Pourquoi pas lui ! Il se sentait tout aussi susceptible de la rendre heureuse.

Ses évocations mentales, pas seulement platoniques, les trépidations de l'auto sur la petite route rejoignant la nationale et transmises par le siège, révélèrent la soudaine étroitesse d'un pantalon rendu pourtant relativement ample par le sérieux de son régime.

Les jours raccourcirent davantage encore. Ce fut bientôt septembre, la rentrée. Donatien eut à nouveau l'opportunité de voir Xavière plus fréquemment. Il prit une participation dans Sweet Decorum à l'occasion de la vente de ses actions par un vieux bonhomme, un vieil ami de la défunte mère de Karine Dräyer.

Début novembre Xavière se faisait rare et manifestait une humeur particulièrement sinistre. Elle ne souriait plus jamais, même à Donatien qui s'en affecta, elle d'un naturel pourtant si aimable.

Elle arriva tard dans la soirée. Et repartit peu après. Il n'osa pas la raccompagner jusqu'à sa voiture comme il aimait souvent le faire. Xavière accélérât quand une camionnette de livraison, quittant le dépôt et surgissant de l'angle du bâtiment à vive allure sans respecter la balise de priorité lui étant destinée, percuta la Lexus.

Donatien s'élança, le cœur battant la chamade. Xavière avait freiné, le chauffeur irrespectueux de la signalisation aussi ; les dommages aux carrosseries ne semblaient pas très importants, au premier abord. Mais Xavière restait recroquevillée, le front contre le centre de son volant qu'elle tenait encore d'une main, s'appuyant de l'autre contre le tableau de bord.

Donatien se retint pour ne pas engueuler le chauffard ; il y avait plus urgent. Il ouvrit la porte, appela doucement Xavière. Celle-ci pleurait. Elle se redressa lentement, gardant la tête baissée. D'une main se couvrant le front, son coude contre le poignet de l'autre bras dont elle s'étreignait le buste.

Il lui demanda si elle avait été blessée, si elle souffrait, si elle n'avait rien... Elle était indemne. Il en fut soulagé, et se défoula de sa frayeur contre le livreur ahuri qui n'avait aucune envie de fanfaronner. Donatien remplit le constat.

Une nouvelle crise de larmes terrassait Xavière toujours assise dans sa voiture.

« Excusez-moi, Donatien, je suis à bout aujourd'hui.

— Il y a des jours comme ça, où la moindre contrariété... Mais les dégâts sont minimes. Votre véhicule devrait pouvoir vous emmener à bon port ce soir. Je vais en vérifier les ampoules. Peut-être que le choc en aura détérioré...

— Ce n'est pas la peine. On préviendra la concession. S'il vous plaît, faites-moi appeler un taxi... Je ne pourrai pas conduire dans l'état où je me trouve...

— Je vais vous reconduire moi-même... Si vous le voulez bien... »

Elle ne s'y opposa pas.

Il l'accompagna jusqu'à l'ascenseur. Il monta les étages avec elle. Comme il restait planté là, sur le palier sans bouger, ni plus rien dire, l'air penaud, elle lui demanda s'il voulait entrer un instant et se désaltérer. Il accepta. Elle le remercia alors de sa sympathie, de son soutien, jamais démenti. Elle recommença à pleurer. Il fut un moment désemparé, seule avec cette femme en larmes qu'il aimait tendrement, puis osa s'approcher et lui prendre la main. Elle ne la retira pas.

« Je suis votre ami ! Quoi qu'il se passe, si vous avez besoin de quelqu'un... je suis là, près de vous, avec vous. Je suis à vos côtés, vous pouvez compter sur moi, vous n'êtes plus seule. Tout ce que je pourrai faire pour vous, je le ferai ! »

Il lui tint les deux mains un instant. Avant qu'elle ne se serrât contre lui en le remerciant. Il s'évertuait à la consoler et se pressait contre elle, lui parlant doucement. Il respirait ses cheveux, son parfum, son odeur de femme ; et s'en grisait. Il redressa la tête, lui prit la nuque, et comme l'aurait pu faire un père afin d'apaiser sa fille, il lui baisa le front. Xavière releva son visage vers lui, ses beaux yeux embués. Elle entrouvrait les lèvres. Il se pencha vers elle. Ils s'embrassèrent. Ils se baisaient gentiment, doucement sur la bouche, suçant leurs lèvres, mêlant leurs salives. Ils reprenaient leurs souffles, se dévisageaient et recommençaient. Il lui caressa le haut du dos, la taille. Elle ôta la veste de son tailleur. Elle lui fit glisser le veston des épaules et lui dégrafa la ceinture. Il entreprit de lui déboutonner le corsage.

Il pensa trop tard au préservatif, aux précautions à prendre. Il allait et venait en elle... Ils parvinrent tous deux à l'orgasme simultanément. Il restait en elle, et elle s'agrippait à lui, lui répondant de tout son être. Il était heureux qu'elle continua, après encore, à pousser son ventre contre le sien.

Tous deux lentement se calmèrent. Donatien entre les petits baisers qu'il lui déposait dans le cou, sur les épaules, murmurait gentiment le prénom de la belle tant convoitée, tant espérée, tant attendue.

Elle s'alanguissait, se laissant aller sur l'épaisse moquette en laine du salon où ils étaient tous deux allongés, nus. Elle tourna la tête vers le canapé. De ses yeux fermés, à nouveau s'échappaient des larmes.

« Xavière ! Xavière ! Je suis là ! Si vous le voulez, je puis rester près de vous, avec vous, vous consacrer ma vie, toujours. J'aimerais tant partager votre vie, Xavière !... Xavière... Je vous aime ! Je vous aime ! »

Elle éclata en sanglots, le repoussa et gagna précipitamment la salle de bain. Il l'entendait pleurer. Il ne savait plus que dire, que faire, quelle attitude adopter. Il attrapa son pantalon, ouvrit un pochon, et déplia un premier mouchoir en papier... Il craignait d'avoir tâché la moquette. En plus. La mort dans l'âme il achevait de se rhabiller lorsque Xavière revint vers lui emmitouflée dans une épaisse sortie de bain au col relevé.

« Pardonnez-moi, Donatien... Je ne sais pas... Vous avez été si bon avec moi, et je vous aime tant... Mais... Que feriez-vous avec une femme comme moi... Si vous saviez ! Si vous saviez ce que j'ai... L'horreur... Les choses épouvantables que j'ai pu accomplir. Et...

« Je ne suis pas digne de vous, je ne mérite pas quelqu'un comme vous... Je ne méritais pas Charly...

« Je n'ai rien fait pour lui, alors qu'il a tant fait pour moi ! Je ne lui ai apporté que des ennuis.

« Et je le trahis... Si peu de temps après... Je me jette au cou de son meilleur ami... Comment pourriez-vous me faire confiance. Je ne suis qu'une pauvre fille, vous savez... Qu'un ventre en chaleur... J'ai tourné les sens à Charly... Et voyez... Il a abandonné son fils, sa femme pour moi...

« Et mon ancien concubin l'a tué !...

« Vous savez, ses meurtriers sont impunis, et je n'ai pas été capable de le venger !

« Donatien ! Donatien, vous êtes si droit, si bon, si gentil, si prévenant. Vous méritez quelqu'un de... de plus... Il serait préférable que je vous laisse tranquille. Je m'éloignerai pour que vous puissiez mener une vie normale.

— Mais, Xavière, je ne veux pas nécessairement vivre une vie désespérément normale ! Vous me plaisez telle que vous êtes ! Telle que vous êtes ! Depuis tout ce temps... Charly... Vous ne l'avez pas trahi ! Parlons de tout cela tranquillement, calmement, s'il vous plaît... Donnez-moi une chance ! Donnez-moi une chance...

— Pardon... Ne restez pas comme ça, Donatien. Vous... Vous ne devez pas être à l'aise. Je vous attends. Allez à la salle d'eau, vous vous sentirez mieux. Je suis plus calme, maintenant. Plus calme. Allez-y. Je vous attends. »

Charly était mort voilà plus d'un an, et Xavière en était toujours bouleversée ! Donatien ne voulait pas la perdre. Oh non ! Et pas après ce soir !

Elle pensait n'avoir apporté à Charly que des déboires. La joie, le bonheur ! Oui, tout au contraire ! Bien plus que ne lui avait apporté l'autre pécore constipée, cette aventurière prétentieuse de Lorena Vanghiou ! Xavière s'était montrée digne de Charly. Il l'avait connue simple jolie femme ; elle était devenue pour lui une vraie dame ! Mais toujours si pleinement, si délicieusement femme.

Que se reprochait-elle encore ? Donatien ne se le rappelait pas. Il était perturbé par la violence des sentiments qui l'assaillaient, par l'intensité des moments récemment vécus. Elle s'accablait plus que de raison... Elle prétendait ne pas s'être montrée « capable » de venger Charly ! Que voulait dire Xavière par là ? Il se redressa, se regarda dans le miroir. Il termina de se rajuster. Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier, précisément ? Tout à ses pensées il sortit en laissant couler le robinet du lavabo.

Xavière ne se trouvait plus dans le salon. Il tapota à la porte entrouverte du bureau, la poussa, appela doucement. Elle n'était pas là non plus.

Il allait refermer la porte lorsqu'il aperçut au centre du plateau de la table tendue de cuir vert, tracé de la main de Xavière dont l'écriture lui était devenue familière, à grands traits vigoureux et nerveux, un mot qu'il pût lire d'où il se trouvait... Il s'approcha d'un pas, n'en croyant pas ses yeux. Il voulut crier, appeler Xavière ! Mais la voix lui manqua, et il eut un vertige. Ses pieds étaient de plomb. Le souffle lui manquait.

« Ayant appelé le malheur sur celui que j'ai aimé ; craignant de l'attirer sur ceux que j'aime, je choisis de les quitter.

« Puissiez-vous, Donatien, et puisse Claude, me pardonner de lâchement vous abandonner.

« Dans le néant qui m'appelle et qui m'attend, je m'en vais rejoindre Charles-Edward. Car je ne puis rien apporter à mes amants, mes amis. Et n'ai plus même l'espoir d'un jour pouvoir venger Charles-Edward. »



## CHAPITRE XVI

Donatien de Haulteville se précipita enfin. Il trébuchait, gêné par l'épaisseur de la moquette. Xavière devait se trouver dans sa chambre. Il entendit de l'eau couler. Non ! Dans la salle d'eau ! Il l'ouvrit. Personne ! La chambre à côté ! Vide ! Un lit net, une coiffeuse sans accessoire. Une chambre d'amis inoccupée. Il ne connaissait pas cet immense appartement. Il s'élança en geignant. Une autre chambre ! Vide, elle aussi ! Il traversa à nouveau le salon. Un corridor. Là, au fond, sans doute ! Il courut, ouvrit la porte à la volée, et poussa un cri !

La silhouette de Xavière se dessinait, se découpant sur fond d'un voilage de lin, devant une large baie vitrée. Tournée vers la ville, elle tenait un pistolet, la bouche du canon près de sa tempe !

Au cri de Donatien, elle sursauta. Le coup parti. Du plafond, du plâtre tomba sur un couvre pied de satin. Elle pivota sur elle-même, pointant l'arme sur lui.

« Xavière ! Xavière ! Vivez ! Songez à tout le bonheur que vous pouvez donner ! Songez à tout l'amour que l'on vous porte ! Vivez ! Je vous aime. Qu'ai-je fait pour mériter une telle punition : vous perdre ? Aimez-vous ! Vous êtes injuste à votre égard, trop sévère vis à vis de vous-même ! Quelles que soient vos difficultés, confiez-les-moi, laissez-moi vous aider. Ne me privez pas de votre présence. N'en privez pas Claude non plus. Dites-moi ! Racontez-moi ! Je vous aiderai ! Ne partez pas, ne me laissez pas seul ! »

Elle laissa retomber le bras le long de son corps et une nouvelle fois fondit en larmes. Il s'approcha, détacha le pistolet des doigts de Xavière, la serra contre lui, et pleura lui aussi.

Xavière avait demandé à Armand Carlame de bien vouloir enquêter, parallèlement à la police, sur les gonilkiens, Joël, Lizzie également qui l'avait converti, sur les complices du meurtre. Elle avait aussi engagé deux détectives privés. Mais rien de concret n'avait pu ressortir des investigations des uns et des autres.

Dernièrement Karine lui avait révélé qu'Armand, un soir de libations exagérées s'était livré à des confidences concernant la mission dont il était chargé. Il se contentait de voyager, d'emporter le défrayement, les émoluments substantiels. Il ne tenait pas à se faire « trouser la peau », et « elle lui devait bien ça, celle-là », prétendit-il, pour l'avoir malmené jadis, et avoir repoussé ses avances à diverses reprises. Et Karine, qui voyait Carlame de moins en moins souvent bien qu'elle le gâta de plus en plus, allant jusqu'à lui offrir le tout dernier modèle Mercedes (certes, pas une classe S du haut de gamme, mais tout de même !), envisageait de mettre un terme à des relations amoureuses peu enrichissantes.

Xavière ressentait cruellement l'impuissance de la justice, sa propre impuissance à pouvoir tirer vengeance des assassins de Charly. Elle avait elle-même entrepris des voyages à Vienne, rencontré des militants et des dirigeants de la Gonilkiade Renaissance et du Renouveau

Gonilkien. Sans rien pouvoir en obtenir. On déplora seulement qu'elle eût perdu dans l'accident un être cher, et on déplora avoir perdu en cette occasion trois fidèles exemplaires et dévoués, qui depuis lors n'étaient pas reparus et ne s'étaient plus manifestés.

C'était pour Joël qu'elle avait acheté le pistolet. Pour le tuer.

« Vous avez montré une grande imprudence. S'il avait été découvert, que vous l'avez rencontré ou surpris... Se serait-il trouvé seul, au moment où... ? Et votre pistolet... Un calibre vingt-deux, à un seul coup ! C'était du suicide.

— Cela m'importait peu ! Pourvu qu'il crève !

— Avec un aussi petit calibre... C'était relativement aléatoire, à supposer même que vous le touchiez...

— On sait qui !... Il n'est pas juste qu'on ne tente rien ! Charly... Doit-on l'oublier ? Doit-on se laisser abattre comme des chiens, sans réagir ? Pire ! Comme des moutons à l'abattoir !...

— Les enquêtes sont parfois longues à aboutir. La police...

— La police, la justice !... Que fait la justice pour empêcher les malfaisants, les violeurs, les assassins de nuire ? Quand elle les attrape, et elle ne les arrête pas tous, loin de là, elle les relâche le week-end ! D'abord. Avant d'écourter leur peine ! Avant qu'ils récidivent ! Que fait-elle, la justice légale, pour assouvir la soif légitime de vengeance des honnêtes gens ?

« Les juges, les législateurs, ont de perpétuels états d'âmes qui les « interpellent » en ce qui concerne la réinsertion des pensionnaires des pénitenciers. Moi, je n'exige pas une réinsertion réussie pour les meurtriers, pour les meurtriers de Charles-Edward, pas seulement une pénitence ! Je veux, non seulement une garantie de l'impossible récidive, je veux, à l'équivalence de l'agression, la punition la plus implacable, je veux la vengeance, je réclame la mort des coupables. Et je suis prête à appliquer moi-même le châtiment qu'ils ont mérité ! »

Donatien resta longtemps silencieux.

Elle avait entrepris seule de mettre en œuvre la condamnation qu'elle avait prononcée, et elle s'offrait en victime expiatoire de ses fautes imaginaires à l'égard de Charles-Edward ! Quel sacré petit bout de femme ! Quelle femme ! Ah ! Si elle pouvait en venir à l'aimer, lui Donatien, aussi fort qu'elle aima Charles-Edward !

« Ce n'est pas un travail d'amateur. Il faut pour le mener à bien, du temps, de la patience, de la froideur, de la détermination... Et ta tentative va rendre les gonilkiens plus méfiants encore. Que tu les visites à Vienne...

« Si tu vois ce que je veux dire, il nous faudrait un « facteur », ayant les qualités requises, et en qui nous puissions avoir confiance. Et ce, sans qu'une éventuelle maladresse de sa part risque de nous être préjudiciable... Il faut quelqu'un sur qui l'on puisse réellement compter... Et qui en retour puisse compter sur nous, d'une certaine façon, en cas de problème...

« Connais-tu bien Henry Essartier ? Charly ne t'a-t-il rien dit de lui ? Rien de... spécial ?

— Simplement... Simplement que... Je pouvais avoir confiance en lui. Que si pour une raison ou une autre, en cas de besoin, d'absence... ou quand il aurait disparu, notre différence d'âge le préoccupait plus qu'il ne l'avouait, je pouvais demander l'aide d'Henry. Oui, il m'avait dit, que je pouvais me confier à lui quel que soit le problème... Qu'il savait, se montrer discret, être muet comme la tombe... C'est vrai...

— Tu aurais dû méditer cela, avant de t'engager dans des combines... pardonne ma sévérité... des combines douteuses. Il m'avait dit la même chose. À peu près. Et j'ai pu le vérifier en partie. »

Xavière se souvenait du service rendu par Henry auprès du neveu de madame Dulain.

« Je... Guillaume de Varye était le « facteur » de Jacques Cœur, son homme de confiance, celui qui pouvait agir en son nom... Henry était-il plus que le simple... « factotum » de Charly ?

— Je ne sais pas jusqu'à quel point... J'ai déjà fait appel à ses services. Des difficultés, un litige avec les locataires d'un entrepôt, des mauvais payeurs, pas très fin et de mauvaise foi... Déprédations subies par mon véhicule, ma propriété...

« Henry est mis dans la confiance. On lui laisse carte blanche. Moins d'une semaine après, à la Cofimmo, on négociait avec succès !

« Explications d'Henry, d'après ses commentaires laconiques : surveillance, repérages, filatures, puis : « œil pour œil, dent pour dent, voire yeux pour œil, dents (avec un « s ») pour dent »... Il faudra avoir une conversation avec lui.

« Peut-être pourra-t-il nous conseiller en la matière, et nous aider... La restauration, Henry, je crois, ça l'ennuie un peu. Nous allons l'appeler... Demain ! Il se fait tard... Hum ! Je vais... te laisser. Je... Promets-moi de...

— Tu... Tu ne vas pas me laisser toute seule, ce soir ? »

Il l'enlaça. Ils demeurèrent assis l'un près de l'autre, serrés l'un contre l'autre, jusqu'à la nuit. Ils dînèrent légèrement. Puis, plus tard se couchèrent.

Donatien se souvenait du mot trouvé sur le bureau. Il se rappelait ce qu'il avait vu dans son rétroviseur en quittant Lezarmeur l'été précédent.

« Dis-moi, Xavière !... Tu me réponds seulement si tu le souhaites... Et tu n'es pas obligée de modifier en quoi que ce soit ta vie, tes attaches... Mais, Claude Terrart... Claude... Que représente-t-elle pour toi ?

— Nous nous voyons régulièrement, surtout depuis l'été dernier. Beaucoup plus qu'avant...

— Vous... Euh !... Il y a quelque chose entre vous ?

— Déjà, avec Charly, tous les trois, nous...

— Tu peux continuer de la voir. Ne change rien. Je t'aime comme tu es, telle que tu es. Je t'aime !

— Donatien !... Claude... je fais d'elle ce que je veux... Tu peux faire de moi ce que tu veux. »

Henry laissa Frankie à la surveillance de ses fourneaux et de son personnel.

Il écouta sans faire d'interruption superflue ce qu'on avait à lui dire. Il était de l'avis de Donatien. Une telle entreprise ne pouvait être menée à bien qu'en évacuant au préalable toute charge émotive. Et cet élément seul justifiait selon lui que l'on ne se pressât pas. Il fallait agir sans hâte, sans improvisation, de façon réfléchie, et en aucun cas impulsive.

D'abord, il convenait de « loger » les fugitifs. Une surveillance plus ou moins systématique, de leurs éventuels points de chute, à identifier en fonction de critères à définir,

devrait tôt ou tard le permettre. Ou bien obtenir ces informations par un moyen à déterminer... Il avait à ce sujet une petite idée. Il demeurait en relation avec Claude Terrart et Robert Deyramault dont les contacts autrichiens n'avaient encore rien remarqué de notable du côté gonilkien. Terrart lui avait téléphoné à plusieurs reprises dans les semaines précédentes, pour demander des nouvelles de Xavière Humbert, qu'elle savait assez tourmentée alors.

Terrart avait appris de Kergadec l'attentat subi par le leader allemand d'un mouvement néo-païen à Munich. Et Kergadec, qui attribuait ce coup tordu à ces gonilkiens ayant des hommes de mains insaisissables et en vadrouille dans la nature, se demandait si un noyautage des mouvements gonilkiens ne s'avérerait pas utile, pour obtenir un maximum de renseignements, et tenter de se prémunir, dans la mesure du possible, contre les agissements de cette clique de « dangereux demeurés ». Widrou Kergadec semblait pressentir quelqu'un, ou quelques uns des membres de son association pour l'investir, ou les investir de cette mission.

En agissant de façon concertée, plus ou moins, en mettant en commun, pour ce qui se révélerait indispensable, les moyens des uns et des autres, on pouvait raisonnablement espérer découvrir un jour ou l'autre les assassins du baron.

On les localisait, on les surveillait, on se tenait prêts à agir. Au moment propice, inopiné, ou favorisé, on intervenait.

Si on les perdait, ayant pu les découvrir une première fois, il paraissait logique de pouvoir espérer alors les trouver de nouveau.

Tout cela n'était pas simple, et demanderait du temps. Le temps de tremper sa détermination, de s'organiser, de s'outiller, de réfléchir.

Henry était avec eux !

Quand on mettrait la main sur Joël MacHyvell, François Schönberg et Hans Hauswald, Henry le certifia, ils ne s'en tireraient pas impunément. Cette fois-ci, il leur faudrait payer. Cher. Ils ne s'en tireraient pas. Ce ne serait pas la même histoire qu'à Ferlieu ! Qu'une seule et unique issue à cette histoire pour les meurtriers de Charles-Edward Usqawas ! Une issue fatale !

Ce serait une autre histoire ! Une autre histoire.

## CHAPITRE XVII

Dans la douce quiétude tourangelle, en mars, une forte gelée tardive avait recouvert d'une dense poudre de givre blanc le parc à la française de la demeure urbaine de Donatien Eudes de Haulteville. Et par la haute croisée aux carreaux embués par son haleine, Xavière contemplait le paisible agencement des massifs, et des buis taillés formant des bordures dont les sommets aplatis se couvraient du mince voile des minuscules cristaux de glace.

Mars, le mois où depuis les époques les plus reculées se préparaient les hostilités, où les armées se mettaient en campagne, où s'ouvraient les portes du temple, le mois du dieu de la guerre. Mars, le mois qui préludait au retour d'un temps plus clément, au commencement de la belle saison ! Mars, où s'accroissait au cœur du bois noir des arbres figés, le pouls de la sève montant de la terre se réchauffant malgré les derniers frimas.

Xavière faisait montre de sang froid maintenant. Mais son flegme ne devait pas se confondre avec une quelconque impassibilité. Au-dedans d'elle-même, elle palpait, vibrante de forces rouges encore contenues comme au sein d'un volcan. De forces qui n'attendaient que le moment de se libérer en faisant fondre les neiges, éclater les glaces et les roches donnant au volcan la ressemblance d'une agréable colline.

Un couple des disciples de Widrou Kergadec avait rejoint un comité gonilkien de l'Ouest. Le dispositif se mettait en place. Et Xavière entendait les roulements des tambours de la guerre dans les battements de son cœur.

Elle considéra un court instant, en direction de l'est, le ciel bas, et chargé.

Claude, presque allongée dans un large fauteuil, les talons de ses pieds nus reposant sur un pouf massif, les mains en éventail, attendant que séchât le vernis de ses ongles, s'absorbait dans le spectacle d'un feu pétillant gaiement. Donatien, somnolant à demi, grattait la nuque d'un grand et vieux chien fourbu, au pelage parsemé de poils gris, et affalé sur un vaste coussin.

La tête entre les pattes, Ralph ouvrit ses yeux ronds et sombres, regarda la femme près de l'âtre, et les referma lentement.

Avant de poser l'épais volume, « À l'aube des âges anciens », un ouvrage de Charles-Edward, sur l'angle de la cheminée, Xavière le rouvrit, en relut un passage.

« Ô vous ! Tous les dieux hypothétiques  
Des cieux  
Et des enfers !  
Vous ! Les démiurges et les héros mythiques  
Qui vous cachez, au-delà des apparences,  
Dans l'épaisseur de l'air,  
Derrière les nuées changeantes,

Dans les profondeurs glauques des eaux aux sombres reflets,  
 Sous la terre immense et lourde,  
 Au cœur des froides ténèbres,  
 Dans les replis des âmes obscures !  
 Mon souffle, par les vents mauvais assourdi,  
 Entendez-le !  
 Entendez ces mots qu'à la face je vous crache,  
 En un cri impuissant de défi hardi !  
 Je suis libre !  
 Un être libre !  
 Une femme ! Libre !  
 Soulagée des chaînes de l'innocence !  
 Libérée de la haine !  
 Délivrée de l'amour ! »<sup>48</sup>

Xavière Humbert fixait le feu.

Non ! Quant à elle, elle ne se sentait pas délivrée de l'amour. Pas libérée de la haine, qui brûlait en elle !

---

48 Ramqou. Alvéole K. Texte VII (1-21). Traduction Ch.-Ed. Usqawas. Paroles attribuées par le rédacteur, à Grehitehn Pherlek (suite, « probablement », à l'épisode de Behelwir, selon G. Yvomarc'h ; suite, « apparemment », à la mort de Houlaïk Ouarqyhn, puis à celle d'Aganeh, d'après A. Reguenbard).







### REMERCIEMENTS

- À madame Valérie Auvert-Dangremaut.
- À monsieur Winog Lusclat de Guibald.
- Au docteur Ibn Fadlân, qui voulut bien, lors de différents séjours qu'il fit à Paris, s'entretenir avec nous, en notre langue, sur les thèmes de l'époque kandiennne et des documents de Ramqou. Ayant abusé de son indulgence, nous espérons, au moins, avoir fait preuve de toute l'attention que méritaient ses propos, et sa passion pour les sujets traités.
- Également, aux professeurs Doris Pravabianik (« La mémoire de Pherlek », « Le val fertile », « L'orante exaltée », « Kedrasgul un soir »), et Venceslas Klingsor (« Les amants angoissés », « Dans la crypte du Gonilkeion », « Vaines vitupérations ») qui voulurent bien nous permettre d'attribuer, dans le cours du roman, le mérite de certaines de leurs traductions des textes de Ramqou, à certains de nos personnages.

*Nous adressons nos remerciements à toutes ces personnes qui, gracieusement et bienveillamment, à titre privé, ou en accord avec les structures dont elles dépendent, ont bien voulu, nous apporter les éclaircissements nous manquant de prime abord à la rédaction de l'ouvrage, nous autoriser l'utilisation de leurs écrits, ou partager leurs expériences personnelles et nous autoriser l'utilisation de certains éléments de leurs biographies.*

**FIN**

## Résumé détaillé, par chapitre

---

### CHAPITRE PREMIER

- Xavière Humbert. La rupture avec Joël. Lizzie. Les comités gonilkiens. Chez madame Dulain. Un nouvel emploi.

---

### CHAPITRE II

- Le professeur Charles-Edward Usqawas. La jalouse, et veuve, Lorena Vanghiou, sa belle-mère, et sa maîtresse. Henry Essartier, le factotum. Frankie Bonhère, l'employée de maison. Déjeuner à l'hôtellerie du Belvédère. Karine Dräyer, la belle bourgeoise méprisante.

---

### CHAPITRE III

- Ralph, le chien de garde de la maison Dulain. Zoophile turpitude de Xavière. Le chagrin de Lorena.

---

### CHAPITRE IV

- Le malaise de Xavière à La Manserie. Le legs d'Aldus Reguenbard. La coupable faiblesse de Xavière: Ralph de nouveau! Johan Rapin, le neveu de Sulla Dulain. Les photographies compromettantes.

---

### CHAPITRE V

- Rencontre avec l'ambiguë Claude Terrart, leader du Modal. Au secours de Xavière. La volonté du professeur Usqawas, imposée par Henry au cruel Johan Rapin.

---

### CHAPITRE VI

- Les antécédents d'Henry Essartier. La complicité de Charles-Edward Usqawas. L'indépendance retrouvée de Xavière; mais le souvenir planté par Joël dans ses chairs, toujours plus présent. Les antécédents de Lorena Vanghiou. Premières lectures des travaux du défunt professeur Reguenbard.

---

### CHAPITRE VII

- Le professeur Gwenolé Yvomarc'h. Les documents de Ramqou.

---

### CHAPITRE VIII

- Les travaux du professeur Usqawas. Le pénible, et abominable accouchement de Xavière. Nouvelles confidences. Le druide Widrou Kergadec. L'omphalos de la Roche Droneuse. Le bûcher de Beltaine. Viviane incarnant la divine Morrigan.

---

### CHAPITRE IX

- Xavière enfin soulagée et tout à fait délivrée. La mauvaise humeur de Lorena. Les travaux de Charles-Edward Usqawas. La méfiance croissante de Lorena à l'égard de Xavière et de Charles-Edward; contrôle inopiné à l'hôtel Saint-Jacques. La bise donnée par inadvertance et sympathie. Osée tentative de séduction de Lorena, décidée à reconquérir Charles-Edward lui échappant peu à peu. La serrure non verrouillée. La résignation de Lorena, ne baissant pour autant pas les bras. Lorena enceinte.

---

### CHAPITRE X

- Les noces de Lorena et Charles-Edward. La réconciliation envisageable de Xavière et de Karine Dräyer. La naissance de Wilfried. L'insatisfaction de Charles-Edward. Ses travaux. À Paris, la conférence troublée par des militants gonilkiens. La méprise de Xavière dans les couloirs du Coliseum Centre Culturel. Widrou Kergadec et Claude Terrart. Xavière et Charles-Edward, enfin! Leurs jeux au château de Ferlieu.

---

**CHAPITRE XI**

- Accompagnée de Charles-Edward, Xavière chez Gwenolé Yvomarc'h, malade mais toujours vert. Retour aux affaires. Les difficultés de Karine Dräyer, associée de Charles-Edward. Xavière directrice commerciale. La rivalité amoureuse entre Xavière et Karine. Puis la paix.

---

**CHAPITRE XII**

- Le décès du professeur Yvomarc'h: Xavière propriétaire du domaine de Lezarmeur en Bretagne, grâce à ses bontés pour le vieillard. Xavière, Karine et Charles-Edward. Chaque année, de nouvelles fêtes de Beltaine à la Roche Droneuse, près de Ferlieu. Les accusations de Maryvonne Maubesse.

---

**CHAPITRE XIII**

- Xavière, la soumise Claude, le sévère Widrou, et Charles-Edward. Lendemain de fête. Définitive rupture entre Lorena et Charles-Edward, malgré un mariage non encore remis en cause. La vie commune avec Xavière, à Ferlieu. Vacances à Lezarmeur. Visite de Widrou et de Claude. La séance du dolmen. Le malaise de Claude ne supportant pas les mauvais traitements infligés par Widrou. Devenus indésirables à La Manserie, Henry et Frankie en congés à Lezarmeur. Xavière et Charles-Edward aux C.C.E.A. Court séjour parisien.

---

**CHAPITRE XIV**

- En Touraine, à Ferlieu. En Autriche, à Vienne, Martial Faljas de retour au quartier général de la secte gonilkienne. Des Gonilkiens à Ferlieu. Cherchant à revoir Charles-Edward, Lorena à Ferlieu. L'assassinat du baron Charles-Edward Usqawas de Gwerlac. Xavière blessée. Arrivée sur les lieux du crime, d'Henry et de Frankie.

---

**CHAPITRE XV**

- Xavière hospitalisée, impuissante et désespérée. L'attentionné Donatien de Haulteville. Xavière et Claude à Lezarmeur. Donatien de passage en Bretagne. À la rentrée, le quotidien mal vécu.

---

**CHAPITRE XVI**

- Le suicide évité. Xavière et Donatien. La volonté de Xavière de venger Charles-Edward. Le soutien de Donatien, et d'Henry. L'aide de Claude Terrart et de Widrou Kergadec.

---

**CHAPITRE XVII**

- Xavière, Claude, Donatien. Et Ralph. L'attente.

---

## Table

PRÉFACE.....	9
CHAPITRE PREMIER.....	13
CHAPITRE II.....	19
CHAPITRE III.....	27
CHAPITRE IV.....	37
CHAPITRE V.....	51
CHAPITRE VI.....	65
CHAPITRE VII.....	79
CHAPITRE VIII.....	89
CHAPITRE IX.....	109
CHAPITRE X.....	129
CHAPITRE XI.....	151
CHAPITRE XII.....	165
CHAPITRE XIII.....	187
CHAPITRE XIV.....	221
CHAPITRE XV.....	239
CHAPITRE XVI.....	249
CHAPITRE XVII.....	253
REMERCIEMENTS.....	257
F I N.....	258
Résumé détaillé, par chapitre.....	259

Copyright © 1995, Patrick Émile Carraud

Carraud-Baudry  
17 BIS, rue de Bois-Billières — 37230 Fondettes — France